

**M comme
Machination**

Sue Grafton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SUE GRAFTON

M comme

Machination

POCKET

Policier

SUE GRAFTON

M COMME MACHINATION

ÉDITIONS DU SEUIL

Titre original :

« *M* » *IS FOR MALICE*

Éditeur original : Henry Holt and Company

Traduit de l'américain par Marie-France de Paloméra

© 1996 by Sue Grafton

© Éditions du Seuil, mai 1998, pour la traduction française.

ISBN 2-266-09497-1

À des amis chers...
Barbara Brightman Jones et Joe Jones
et Joanna Bames et Jack Warner.

Remerciements

L'auteur tient à remercier les personnes suivantes pour l'aide inestimable qu'elles lui ont apportée : Steven Humphrey ; John Mackall, avocat au cabinet Seed, Mackall & Cole ; Sam Eaton, avocat ; B.J. Seebol, du Département de la Justice ; William Tanner, de Tanner Investigations ; Dan Deveraux, directeur d'usine à Granité Construction ; Marcia et David Karpeles, de la bibliothèque de manuscrits Karpeles ; le capitaine Ed Aasted, le sergent inspecteur Don F. Knapp, l'inspecteur Jill Johnson, l'inspecteur Roger Aceves, le lieutenant inspecteur Nicholas Katzenstein et le lieutenant Richard Glaus, de la police de Santa Barbara ; Dana Motley ; Melinda Johnson, de Santa Barbara Newpress ; et Lucy Thomas, de la bibliothèque médicale Reeves, hôpital Santa Barbara Cottage.

CHAPITRE 1

Robert Dietz réapparut dans ma vie le mercredi 8 janvier. Je me souviens de la date parce que c'était l'anniversaire d'Elvis Presley et qu'une des stations de radio locales avait annoncé son intention de diffuser l'intégralité de sa production durant les vingt-quatre heures suivantes. À six heures du matin, mon radio-réveil démarra à plein volume avec *Heartbreak Hotel*. Ma main s'abattit sur le bouton off et je tombai du lit comme à l'ordinaire. J'enfilai un survêtement en prévision de mon jogging matinal. Je me lavai les dents, me passai de l'eau sur la figure et dévalai l'escalier en colimaçon. Je refermai la porte à clé derrière moi et sortis dans la rue, où j'exécutai les étirements de rigueur en m'appuyant au montant du portail devant mon appartement. Il était dit que ce serait une journée bizarre, marquée, notamment, par un déjeuner que je redoutais avec Tasha Howard, une des cousines germaines que je m'étais découvertes depuis peu. Courir me paraissait la seule façon de calmer mon appréhension. Je pris la direction de la piste cyclable qui longe la plage.

Ah ! janvier... La trêve des confiseurs m'avait déstabilisée et l'aube de l'année nouvelle déclenchait en moi un monologue sans fin sur le sens de la vie. En général je me moque pas mal du temps qui passe, mais cette année-là, Dieu sait pourquoi, je faisais le point sans concession. Qu'étais-je, au fond, dans l'ordre des choses, et que trouvait-on au bout du compte ? Nom : Kinsey Millhone ; sexe : féminin ; célibataire, trente-cinq ans, seule et unique propriétaire de Kinsey Millhone Investigations à Santa Teresa, dans le sud de la Californie. J'ai suivi une formation d'officier de police et suis restée deux ans dans la police de Santa Teresa avant que le destin ne s'en mêle – ce qui est une autre histoire, et que je n'ai pas envie de vous raconter (pour l'instant). Depuis dix ans je gagne ma vie comme détective privée. Il y a des jours où je me vois (avec un brin d'indulgence, je l'avoue) en découdre avec le mal dans le combat pour l'ordre public, d'autres où j'admets que les forces des ténèbres progressent.

Toutes ces réflexions n'étaient pas vraiment conscientes. Une grande partie de ces ruminations frémisaient dans des profondeurs que je distinguais à peine. Je ne passais pas chaque jour de ma vie

dans une angoisse constante, à me tordre les mains et à lacérer mes vêtements. Mais je vivais sans doute un épisode de déprime larvée, déclenché (peut-être) par le simple fait qu'on était en hiver et que le soleil californien se faisait rare.

J'ai débuté dans le métier en enquêtant sur les incendies criminels et les arnaques à l'assurance pour la California Fidelity Insurance. Mes rapports avec cette compagnie ont connu une fin brutale et sans gloire voici un an, le résultat étant que je partage maintenant des bureaux avec le cabinet d'avocats Kingman & Ives, acceptant n'importe quelle affaire pour joindre les deux bouts. J'ai ma licence, suis assermentée, et assurée tous risques. Grâce à vingt-cinq mille dollars sur un compte d'épargne, je peux m'offrir le luxe de refuser tout client qui ne m'inspire pas. Je ne l'ai encore jamais fait, mais j'y songe sérieusement.

Tasha Howard, la susdite cousine germaine, m'avait téléphoné pour me proposer du travail, mais sans spécifier de quoi il retournait. Tasha est avocate spécialisée dans les histoires de testaments et de successions ; elle travaille pour un cabinet ayant des bureaux à San Francisco et à Lompoc, soit à une heure de route au nord de Santa Teresa. À ce que j'ai compris, elle partage son temps à égalité entre les deux. Je ne suis pas du genre à boudier une offre, mais Tasha et moi ne sommes pas ce qu'on appelle intimes et je la soupçonnais de vouloir m'appâter avec une affaire pour s'insinuer ensuite dans ma vie.

En fait, son premier coup de téléphone datait du lendemain du nouvel an, ce qui m'avait permis de me défiler en prétextant que j'étais encore en congé. Lorsqu'elle rappela, le 7 janvier, elle me prit au dépourvu. Je me trouvais au bureau, absorbée par une urgente série de réussites, quand le téléphone sonna.

« Salut, Kinsey. Ici Tasha. Je me suis dit que j'allais retenter le coup. Je te dérange ?

— Non, non, c'est parfait. (Je louchai et fis celle qui s'étranglait en m'appuyant un doigt sur la glotte. Bien entendu, elle n'en voyait rien. Je plaçai un huit rouge sur un neuf noir et retournai les trois dernières cartes. Aucune possibilité en vue.) Comment vas-tu ? demandai-je, avec peut-être un millième de seconde de retard.

— Bien, merci. Et toi ?

— Bien. Tu ne me croiras pas, mais j'allais juste décrocher ! J'ai passé la matinée à appeler des gens et tu étais la prochaine sur ma liste. »

Je dis souvent « tu ne me croiras pas » quand je mens comme un arracheur de dents.

« Tu m'en vois ravie. Je croyais que tu m'évitais. »

J'éclatai de rire. Elle était bien bonne !

« Pas du tout ! »

Je m'apprêtais à broder sur le thème, mais elle alla droit à ce qui l'intéressait. À court de cartes, je mis la réussite de côté et entrepris de personnaliser mon sous-main avec un petit graffiti de bureau. J'écrivis BEURK en majuscules et ombrai chacune des lettres pour leur donner du relief.

« Qu'as-tu de prévu pour demain ? enchaînait-elle. Peut-on se réserver une petite heure pour nous deux ? N'importe comment, je viens à Santa Teresa et on pourrait se retrouver pour le déjeuner.

— Je pense que c'est faisable, lui répondis-je prudemment. (Dans ce bas monde, les mensonges ne vous mènent que là où la vérité vous rattrape.) De quoi s'agit-il ?

— Je préférerais t'en parler de vive voix. Que dirais-tu de midi ?

— Pas de problème.

— Parfait. Je retiens une table. Chez Émile-à-la-Plage. Je te retrouve là-bas. »

Un déclic : elle avait raccroché.

Je reposai le combiné, mis le stylo-bille de côté et posai ma petite tête sur le bureau. Créatine ! Tasha savait sûrement que je n'avais pas envie de la voir, mais je n'avais pas eu le courage de lui dire non. Elle m'avait dépannée deux mois plus tôt et, bien que je l'aie remboursée, je me sentais en dette avec elle. Rien ne m'empêchait de l'écouter courtoisement, puis de refuser. J'avais d'autres chats à fouetter. Un avocat du deuxième étage de notre immeuble m'avait demandé de signifier deux citations à comparaître dans une affaire au civil.

Je sortis dans l'après-midi et affectai trente-cinq dollars (pourboire non compris) à une coupe de cheveux digne de ce nom. Je prends habituellement une paire de ciseaux à ongles pour rectifier ma tignasse rebelle toutes les six semaines environ, ma technique consistant à couper toute mèche qui dépasse. Sans doute me sentais-je peu sûre de moi, car il ne me viendrait pas à l'idée, en temps normal, de sacrifier de vrais bons dollars pour une tâche dont je m'acquitte si facilement. D'accord, on m'a dit que ma coiffure ressemblait à s'y méprendre à l'arrière-train d'un jeune caniche... Mais où est le mal, je vous le demande.

Le matin du 8 janvier ne manqua pas d'arriver, et je courais sur la piste cyclable comme si j'avais des chiens fous sur les talons. En général, courir me permet de me retrouver, de prendre le pouls de la journée et de sonder la nature des choses au bord de l'océan. Ce matin-là, ç'avait été du sérieux – à croire que je me punissais, compte tenu de l'énergie que j'y avais mise. Après avoir fini mon jogging et réglé les affaires courantes de la matinée, je laissai carrément tomber le cabinet et restai à la maison. Je réglai des factures, mis de l'ordre sur mon bureau, fis une lessive puis partis discuter le coup avec mon propriétaire, Henry Pitts, tout en avalant trois petits pains poisseux de

sucré – ils étaient de sa fabrication et sortaient du four. Pas que j'aurais été inquiète.

Comme toujours lorsqu'on s'attend à une épreuve, la pendule semblait progresser par bonds de dix minutes. Quoi qu'il en soit, je me retrouvai devant ma glace de salle de bains, à me tartiner de produits de beauté au rabais – non mais ! – tout en me pâmant de concert avec Elvis, qui chantait *It's Now or Never*. Notre duo me ramenait à mes années de lycée. Pas terrible comme association, mais réjouissante quand même. En ce temps-là, je ne m'y connaissais pas plus en maquillage qu'aujourd'hui.

J'hésitai à faire un effort de toilette, mais il ne fallait pas pousser : je mis mes blue-jean, col roulé, veste en tweed et boots habituels. Je possède une seule et unique robe et préférerais la réserver pour une occasion qui en vaille la peine. Un coup d'œil à la pendule : 11 : 55. Émile n'était pas très loin, cinq minutes à pied à tout casser. Avec un peu de chance, je me ferais renverser par un camion en traversant la rue.

Presque toutes les tables étaient prises quand j'arrivai chez Émile. À Santa Teresa, les restaurants de la plage font le plus gros de leur chiffre d'affaires avec les touristes pendant la saison d'été, lorsque les motels et *bed and breakfast* proches de l'océan sont archi-pleins. Après la fête du Travail, le touriste se fait plus rare et bientôt la ville appartient de nouveau aux résidents. Mais Émile-à-la-Plage reste un des restaurants les plus courus de l'endroit et ne paraît pas souffrir des flux et reflux du commerce saisonnier.

Tasha avait dû venir de Lompoc en voiture car une Trans Am d'un rouge insolent, personnalisée par une plaque d'immatriculation affichant Tasha H, était garée le long du trottoir. Dans notre métier, c'est ce qu'on appelle un indice. Qui plus est, venir en avion de Lompoc n'en vaut pas la peine. J'entrai dans le restaurant et passai les tables en revue. Cette confrontation ne me tentait guère, mais je m'efforçais de rester ouverte à toutes les possibilités. Lesquelles, je l'ignorais.

J'aperçus Tasha de l'autre côté d'une des arcades intérieures avant qu'elle ne me repère. Elle s'était installée dans un petit décrochement de la salle principale. Émile l'avait placée près de la devanture, à une table pour deux. Elle contemplait les installations du terrain de jeux aménagé dans le petit parc de la plage, de l'autre côté de la rue. La pataugeoire des petits était fermée ; on l'avait vidée pour l'hiver, et ce cercle de plâtre peint en bleu faisait songer à une aire d'atterrissage d'OVNI. Deux bambins d'âge préscolaire escaladaient à reculons un toboggan voisin, solidement fixé dans le sable. Leur mère était assise sur un petit mur de soutènement en béton, une cigarette à la main.

Derrière elle, on apercevait les mâts nus des bateaux rangés bord contre bord dans la marina. C'était une journée fraîche et ensoleillée ; des nuages oubliés par un grain qui passait plus au sud traversaient le ciel bleu à vive allure.

Un serveur s'approcha de Tasha pour une brève consultation. Ma cousine saisit le menu qu'il lui tendait. Je la vis indiquer qu'elle attendait quelqu'un. Il battit en retraite et elle entreprit d'éplucher la carte du jour. Je n'avais encore jamais vu Tasha, mais j'avais fait la connaissance de sa sœur Liza l'été d'avant. Notre ressemblance m'avait ahurie. Tasha était taillée dans la même étoffe génétique, bien qu'elle eût trois ans de plus que moi et parût mieux installée dans la vie. Elle portait un tailleur en lainage gris, dont la veste profondément échancrée s'ouvrait sur un haut en soie blanche. Ses cheveux bruns balayés de mèches blondes étaient ramenés en arrière et tenus par un catogan de mousseline noire, très chic, sur la nuque. Elle arborait pour tout bijou une paire de gigantesques créoles en or qui luisaient au moindre mouvement. Comme elle s'occupait de gestion de patrimoine, elle ne devait guère déployer d'effets de manches dans les prétoires, mais elle en imposait sûrement lorsqu'elle croisait le fer. Je résolus sur-le-champ de mettre de l'ordre dans mes affaires.

Elle m'aperçut, et je vis son expression s'animer à mesure qu'elle enregistrerait nos points de ressemblance. Peut-être toutes les cousines Kinsey avaient-elles les mêmes traits. Je lui fis un geste de la main et me faufilai jusqu'à sa table à travers la cohue du déjeuner. Je m'assis en face d'elle, fourrant mon sac par terre sous ma chaise.

— Bonjour, Tasha.

Pendant un instant, chacune prit la mesure de l'autre. Au cours de biologie au lycée, j'avais étudié les petits pois à fleurs violettes et à fleurs blanches de Mendel et le phénomène d'hybridation des couleurs et leur répartition aux « générations » suivantes. Le principe même de la théorie se vérifiait. De près, je vis qu'elle avait des yeux noirs alors que les miens étaient noisette, et le même nez – avant qu'on m'ait cassé deux fois le mien. J'avais l'impression de saisir à l'improviste mon reflet dans un miroir, une image à la fois déconcertante et familière. C'était moi sans l'être.

Tasha rompit le silence :

— C'est terrifiant ! Liza m'avait dit qu'on se ressemblait, mais je n'imaginai pas à quel point.

— Nous avons un air de famille, c'est indiscutable. Et les autres cousines ? Elles nous ressemblent ?

— Des variations sur le thème. Quand nous étions petites, Pam et moi, on nous confondait souvent.

Pam s'intercalait entre Tasha et Liza.

— Pam a eu son bébé ?

— Il y a un mois. Une fille. Personne n'en revenait ! dit-elle d'un ton pince-sans-rire.

Il y avait de l'ironie dans sa voix, mais la plaisanterie m'échappa. Elle sentit ma question muette et répondit par un léger sourire :

— Les femmes Kinsey font toutes des filles. Je pensais que tu le savais.

Je fis signe que non.

— Pam l'a appelée Cornelia pour faire de la lèche à la Grande. Je crains que nous ne cherchions toutes à nous faire bien voir de temps à autre.

Cornelia La Grand était le nom de jeune fille de ma grand-mère, Burton Kinsey. On la surnommait la Grande depuis sa petite enfance. À ce qu'on m'avait dit, elle régnait en despote sur la famille. Elle se montrait généreuse de son argent, mais seulement si l'on faisait ses quatre volontés – raison pour laquelle la famille avait mis un point d'honneur à nous ignorer, Tante Gin et moi, vingt ans durant. J'avais grandi dans un milieu col bleu, strictement classe moyenne inférieure. Tante Gin, qui m'avait élevée depuis l'âge de cinq ans, travaillait comme dactylo à la California Fidelity Insurance, la compagnie qui avait fini par m'engager (et me remercier). Elle touchait un salaire modeste, et nous n'avions jamais eu grand-chose. Nous avons toujours vécu dans des caravanes – des remorques, comme on disait alors –, bastions de l'espace réduit, pour lequel je conserve un faible. En même temps je me rendais compte, même à cet âge tendre, que les gens trouvaient les caravanes vulgaires. Pourquoi, je l'ignore.

Tante Gin m'avait appris à ne jamais faire de lèche à qui que ce soit. Omettant de me dire qu'il existait des parents avec qui cela valait le coup.

Tasha, probablement consciente des fourrés dans lesquels m'avaient conduite ses remarques, nous ramena à une préoccupation plus immédiate :

— Commençons par déjeuner, je t'exposerai la situation ensuite.

Nous nous livrâmes donc aux douceurs du choix du menu et au repas, bavardant de tout et de rien avec application. Une fois la table débarrassée, elle passa aux choses sérieuses avec un changement de ton qui dénotait sa compétence professionnelle.

— Nous avons des clients ici, à Santa Teresa, qui se heurtent à un problème qui pourrait t'intéresser. Connais-tu les Malek ? Ils possèdent une entreprise de travaux publics, la Malek Construction.

— Pas personnellement, mais le nom me dit quelque chose.

J'avais vu le logo de la société sur des chantiers en ville, un octogone blanc ressemblant à un stop, avec une icône de bétonnière rouge fichée au milieu. Tous les camions de la société et le chantier de Porta Potti étaient voués au rouge vif camion-de-pompiers et ne

passaient pas inaperçus.

— La société exploite des carrières de sable et de gravier. M. Malek vient de mourir et notre firme est chargée de la succession.

Le serveur s'approcha et remplit nos tasses de café. Tasha prit un sachet de sucre, dont elle pressa les bords sur les quatre côtés avant d'en déchirer un coin.

— Bader Malek a acquis une gravière en 1943. Je ne sais pas pour combien exactement à l'époque, mais elle vaut une fortune aujourd'hui. Tu connais quelque chose aux carrières ?

— Strictement rien.

— Je n'y connaissais rien non plus, jusqu'à cette affaire. Une carrière ne rapporte généralement pas grand-chose d'une année sur l'autre, mais il s'avère que, depuis ces trente dernières années, les réglementations sur l'environnement et l'exploitation des sols font qu'il est très difficile d'en ouvrir de nouvelles. Dans cette partie de Californie, c'est simple : on les compte sur les doigts d'une main. Si l'on possède la seule gravière de la région et que le bâtiment est en pleine expansion – comme en ce moment –, ce qui était un bien improductif dans les années quarante devient un vrai pactole dans les années quatre-vingt – compte tenu, bien sûr, de la profondeur de la couche de roche et de sa qualité. Or il se trouve que celle-ci représente une réserve de premier ordre, sans doute exploitable pendant encore cent cinquante ans. Et comme personne d'autre ne peut obtenir de permis d'exploitation à l'heure actuelle... Je suis sûre que tu as compris.

— Le gros lot.

— Exactement, dit Tasha. (Elle reprit sa démonstration.) Quand on possède une carrière, on cherche à se rapprocher des communautés qui se développent, car c'est le transport qui coûte le plus cher. Ce sont ces pertes en amont que même les intéressés ne maîtrisent pas vraiment. Toujours est-il que Bader Malek était un battant et qu'il s'est débrouillé pour maximiser ses bénéfices en étendant ses activités à d'autres domaines, tous liés au bâtiment. La Malek Construction est aujourd'hui la troisième société de travaux publics de Californie. Et c'est toujours une entreprise familiale – et même une des dernières.

— Et où est le problème ?

— J'y arrive... mais je dois d'abord faire un petit retour en arrière. Bader et sa femme, Rona, ont eu quatre fils – un tous les deux ans, avec une régularité de métronome. Donovan, Guy, Bennet et Jack. Donovan a aujourd'hui dans les quarante-cinq ans, et Jack sans doute trente-neuf. Donovan est le meilleur du lot : l'aîné typique, sérieux, responsable, le plus fonceur de la bande. J'occupais la même chambre que sa femme, Christie, à l'université, ce qui explique qu'ils aient fait appel à moi. Le cadet, Guy, s'est avéré être la brebis galeuse de la

famille. Il n'y a rien à dire sur les deux derniers. Rien qui vaille la peine d'être signalé, du moins d'après Christie.

— Ils travaillent pour la société ?

— Non, mais c'est Donovan qui règle toutes leurs factures. Bennet se considère volontiers comme un « entrepreneur », autrement dit il perd tous les ans des sommes fabuleuses dans des affaires foireuses. Il vient de se lancer dans la restauration ; il ouvre un établissement à Granita avec deux associés. Encore de l'argent fichu en l'air... Ce type a sûrement un grain. Quant à Jack, il s'active sur les terrains de golf. Si j'ai bien compris, il a assez de talent pour entrer dans le circuit professionnel, mais sans doute pas en quantité suffisante pour en vivre... Toujours est-il que, dans les années soixante, Guy était le seul à fumer des joints et à faire les quatre cents coups. Il pensait que son père était un salaud de capitaliste matérialiste et ne ratait pas une occasion de le lui dire. Je crois qu'il s'est attiré plusieurs fois de sérieux ennuis – nous parlons ici de délinquance – et que Bader a fini par lui couper les vivres. D'après Donovan, il aurait donné à Guy une somme coquette, dix mille dollars en liquide – soit sa part de la fortune familiale, alors modeste. Bader aurait dit au gamin de se tailler et de ne plus revenir. Guy Malek s'est évanoui dans la nature et on ne l'a jamais revu. C'était en mars 1968. Il avait vingt-six ans à l'époque, ce qui lui en ferait quarante-trois aujourd'hui. J'ai l'impression que son départ n'a ému personne. Il leur en avait tellement fait voir que cela a dû être un soulagement. Rona était morte deux mois auparavant, en janvier de la même année, et Bader est allé voir son avocat pour modifier son testament. Tu connais la formule : « L'absence de disposition à l'endroit de mon fils Guy dans ce testament ne doit pas être imputée à un manque d'amour ou d'affection de ma part, mais au simple fait que j'ai pris les dispositions nécessaires de mon vivant et les estime plus que suffisantes », etc., etc. En réalité, Guy lui avait coûté beaucoup d'argent et il en avait marre... Bref, fondu enchaîné, on coupe. En 1981, l'avocat de Bader meurt d'une crise cardiaque et on renvoie à notre homme tous ses dossiers...

Je l'interrompis :

— Attends. Est-ce la façon normale de procéder ? J'aurais cru que tous les dossiers restaient dans la succession de l'avocat...

— Ça dépend de celui-ci. Bader les a peut-être réclamés. Je ne sais pas vraiment. À ce que j'ai compris, c'était une force de la nature avec qui il fallait compter. Il souffrait déjà du cancer qui a fini par l'emporter. Il avait eu aussi une attaque déclenchée par la chimio, qui l'avait affaibli. Étant donné son état, il ne voulait sans doute pas s'enquiquiner à trouver un autre avocat. De son point de vue en tout cas, ses affaires étaient en ordre et ce qu'il faisait de son argent ne

regardait personne.

— Bigre ! dis-je.

J'ignorais la suite, mais ce qu'elle venait de me dire n'augurait rien de bon.

— « Bigre ! » On ne saurait mieux dire. Quand Bader est mort il y a quinze jours, Donovan s'est plongé dans ses papiers. Le seul testament qu'il ait trouvé date de 1965 et porte la double signature de Bader et de Rona.

— Qu'est devenu le deuxième testament ?

— Mystère... Peut-être l'avocat en a-t-il rédigé une nouvelle version, que Bader a emportée chez lui pour l'étudier. Peut-être est-il revenu sur son idée... À moins qu'il n'ait signé le testament en l'état, pensant le détruire plus tard... Toujours est-il qu'il a disparu.

— Bader est donc mort *ab intestat* ?

— Pas du tout ! Nous sommes toujours en possession du premier document – celui rédigé en 1965, avant que Guy ait été rejeté dans les ténèbres extérieures. Il est dûment signé et pleinement exécutoire, autrement dit, et, sauf opposition, Guy Malek est légataire et a droit à un quart de la succession.

— Donovan va faire opposition ?

— Ce n'est pas lui qui m'inquiète. Le testament de 1965 lui donne la minorité de blocage de l'affaire familiale, de sorte qu'il se retrouve quand même en position de force. C'est Bennet qui parle de faire opposition, mais en réalité il n'a aucune preuve de l'existence du testament ultérieur. Et de toute façon, rien ne dit qu'il aurait gain de cause. Si Guy Malek est passé sous un camion ou mort d'une overdose il y a des années, alors il n'y a pas de problème – à condition qu'il n'y ait pas d'enfants de son côté.

— Ça se complique, lui fis-je remarquer. Quelles sont les sommes en jeu ?

— Nous sommes encore sur le dossier, mais la succession est évaluée, pour l'instant, à environ quarante millions de dollars. Le gouvernement va en prélever un bon morceau, naturellement : les droits de succession représentent cinquante à cinquante-cinq pour cent. Par bonheur, grâce à Bader, la société n'a qu'un passif infime, ce qui donne de la latitude à Donovan pour emprunter. Par ailleurs, la succession peut différer le paiement des droits aux termes de la section 6166 du Code fiscal : la Malek Construction, en tant qu'entreprise à nombre limité d'actionnaires, représente plus de trente-cinq pour cent de la succession brute indexée. Nous allons probablement nous mettre en quête d'experts qui l'évalueront au plus bas, en espérant que le fisc ne réclamera pas un réajustement trop important après audit. Pour répondre à ta question, les garçons vont sans doute repartir avec cinq millions de dollars chacun. Guy est

particulièrement verni.

— Sauf que personne ne sait où il est.

— Voilà, me répondit-elle en pointant un doigt sur moi.

Je réfléchis un instant.

— Les frères ont dû avoir un choc en découvrant que Guy était en droit d'hériter d'une part égale de la succession.

Tasha eut un geste d'ignorance :

— J'ai seulement eu l'occasion de bavarder avec Donovan, et il semble optimiste pour l'instant. Il va agir en qualité d'exécuteur testamentaire. Vendredi, je présente le testament au tribunal d'homologation. En réalité, cela permet simplement de l'enregistrer. Donovan m'a demandé de ne pas remplir la demande d'homologation avant une semaine, par courtoisie envers Bennet, qui reste convaincu que le deuxième testament va refaire surface. En attendant, il serait logique d'essayer de localiser Guy Malek. Et je me suis dit que nous pourrions te confier cette recherche, si la chose t'intéresse.

— D'accord, dis-je aussitôt.

Alors qu'il faut se faire désirer. La vérité, c'est que j'adore les recherches dans l'intérêt des familles, et l'affaire m'intriguait. Souvent, quand je me lance à la recherche d'une personne partie sans laisser d'adresse, j'appâte les gens en leur faisant miroiter un brusque héritage de quelque parent récemment décédé. Étant donné la rapacité de la nature humaine, il leur arrive de mordre à l'hameçon. Dans le cas présent, la réalité des cinq millions de dollars me faciliterait sûrement la tâche.

— Que sais-tu de Guy ? demandai-je.

— Il faut que tu voies les Malek. Ils te mettront au courant.

Elle griffonna quelque chose au dos d'une carte de visite professionnelle qu'elle me tendit :

— C'est le numéro de Donovan à son travail.

J'ai noté l'adresse et le numéro de téléphone de son domicile au verso. Hormis Guy, naturellement, les garçons continuent tous à vivre dans la propriété des Malek.

J'étudiai le dos de la carte. L'adresse ne me disait rien.

— C'est en ville ou dans le comté ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est à la limite de la ville. Dans les collines au-dessus.

— Je les appelle cet après-midi.

CHAPITRE 2

Je rentrai à pied par Cabana Boulevard. Le ciel s'était dégagé et la température de l'air avoisinait les douze degrés. On était officiellement au cœur de l'hiver, et le soleil cuivré de la Californie donnait une impression de chaleur trompeuse. Les amateurs de bains de soleil s'éparpillaient sur le sable comme des bois d'épave abandonnés par la marée. Leurs parasols rayés parlaient d'été, pourtant l'année avait juste une semaine. Le soleil scintillait à la surface de l'eau, se fragmentant aux endroits où le ressac se brisait contre les piles de la jetée. Les rouleaux devaient être glacés, l'eau salée piquer les yeux des enfants qui s'ébrouaient dans les vagues et se laissaient submerger par leurs profonds tourbillons. Leurs cris grêles fusaient au-dessus du rugissement de la barre, comme ceux d'amateurs de sensations fortes emportés sur le grand-huit et plongeant dans une terreur sans fond. Sur la plage, un chien mouillé aboyait dans leur direction et secouait vigoureusement l'eau de son pelage. Même de loin je voyais les raies qui divisaient en plusieurs épaisseurs ses poils drus.

Je tournai à gauche dans Bay Street. Sur la toile de fond des arbres à feuilles persistantes, l'exubérance des géraniums roses et orange vif jurait avec le magenta des bougainvillées qui se répandaient en cascade sur les clôtures du quartier où j'habitais. Je me demandai paresseusement par où entamer mes recherches. Cela faisait dix-huit ans que Guy Malek avait pris la clé des champs et les perspectives de réussir à le localiser ne s'annonçaient pas très brillantes. Ce genre d'entreprise exige de l'ingéniosité, de la patience et de la méthode, mais le succès tient parfois à de la chance pure, assortie d'un soupçon de magie. Essayez donc de facturer ça au client !

À peine arrivée à la maison, je me démaquillai à grande eau, enfilai des Reebok et troquai ma veste contre un sweat-shirt rouge. En bas, dans la kitchenette, j'allumai la radio et passai sur la station qui diffusait le marathon d'Elvis, toujours sur sa lancée. J'accompagnai en play-back les paroles de *Jailhouse Rock* en me trémoussant dans mon séjour avec une grâce sensuelle. Puis je sortis un plan de la ville et l'étais sur le comptoir de la cuisine. Appuyée sur les coudes, continuant à rouler des hanches, je repérai l'endroit où habitaient les Malek. Verdugo était une mince avenue prise en sandwich entre deux

routes parallèles qui descendaient de la montagne. Je connaissais mal ce secteur. Posant la carte professionnelle de Donovan sur le comptoir à côté du plan, je saisis le combiné du téléphone mural et composai le numéro imprimé au recto.

La standardiste me brancha sur une secrétaire qui m'apprit que Malek travaillait à l'extérieur mais devait repasser brièvement à son bureau. Je laissai mon nom et mon numéro de téléphone, ainsi qu'une courte explication sur les raisons de mon appel. Elle me promit qu'il me rappellerait sans faute. Au moment où je raccrochais, j'entendis frapper à la porte. Je regardai par le judas et me trouvai nez à nez avec Robert Dietz. J'ouvris la porte d'entrée.

— Regardez-moi qui est là ! m'exclamai-je. Au bout de seulement deux ans, quatre mois et dix jours !

— Ça fait si longtemps que ça ? demanda-t-il d'un ton benoît. J'arrive juste de Los Angeles en voiture. Puis-je me poser un instant ?

Je m'effaçai pour le laisser passer. Elvis avait embrayé sur *Always on my Mind*, ce qui, franchement, tombait on ne peut plus mal. Je tendis le bras et éteignis la radio. Dietz portait le même blue-jean, les mêmes bottes de cow-boy et la même veste de sport en tweed que d'habitude. C'est dans cette tenue que je l'avais vu pour la première fois, appuyé contre le mur d'une chambre d'hôpital où j'étais en observation après avoir été envoyée dans le fossé par un tueur à gages. Il avait deux ans de plus à présent, ce qui devait lui en faire cinquante tout rond, le bel âge pour un homme. Son anniversaire tombait en novembre, ce qui faisait de lui un triple Scorpion, pour ceux qui attachent de l'importance à ces fariboles. Nous avions passé les trois derniers mois de notre liaison au lit, quand nous ne monopolisions pas le stand de tir. Les histoires d'amour entre détectives sont aussi déconcertantes que merveilleuses. Il paraissait légèrement plus enveloppé, mais c'est qu'il avait arrêté de fumer – à moins qu'il n'ait recommencé...

— Tu veux du café ? lui demandai-je.

— Avec plaisir. Comment vas-tu ? Tu as l'air en forme. J'aime bien ta coupe de cheveux.

— Quarante dollars. De l'argent jeté par les fenêtres. J'aurais dû le faire moi-même.

Tout en parlant, je préparai le café, jouant les fées du logis le temps de prendre le pouls de mes émotions. Disons, en gros, que je ne ressentais pas grand-chose. J'étais contente de le voir, oui, comme j'aurais été contente de voir n'importe quel ami de toujours, mais, hormis un vague sentiment de curiosité, l'alchimie sexuelle semblait au point mort. Je n'éprouvais ni joie violente ni bouffée d'exaspération parce qu'il arrivait sans prévenir. C'était un homme à coups de tête : impatient, ne tenant pas en place, imprévisible, peu

communicatif. Il avait l'air fatigué et ses cheveux me parurent beaucoup plus gris, presque cendrés sur les tempes. Il s'assit sur un des mes tabourets de cuisine et posa les bras sur le comptoir.

Je mis la cafetière à chauffer et rangeai le sachet de café moulu dans le réfrigérateur.

— C'était bien, l'Allemagne ?

Détective privé à Carson City, dans le Nevada, Dietz s'était spécialisé dans la sécurité des personnes. Il était parti en Allemagne diriger des exercices d'entraînement antiterroriste pour le personnel des bases militaires américaines à l'étranger.

— Bien tant que cela a duré. Mais les fonds se sont taris. Par les temps qui courent, Oncle Sam ne tient pas à dépenser ses sous à ce genre de plaisanteries. Et puis j'en avais assez : tous ces types dans la force de l'âge en train de ramper dans les fourrés... Personne ne m'a forcé à y aller, mais je me suis laissé séduire.

— Et quel bon vent t'amène ? Tu es sur une affaire ?

— Je vais dans le Nord voir les garçons à Santa Cruz.

Dietz avait eu deux fils d'une avocate spécialisée dans le droit civil, une certaine Naomi qui s'était fait un point d'honneur de ne pas l'épouser. Son fils aîné, Nick, devait bien avoir vingt ans à présent. Le second, je n'aurais su dire.

— Ah... Ils vont bien ?

— Du feu de Dieu. Comme ils avaient des contrôles cette semaine, j'ai dit que j'attendrais samedi pour monter. S'ils peuvent se libérer, je ferais volontiers une petite virée quelque part.

— Je vois que tu boites. Que t'est-il arrivé ?

— Je me suis esquiné le genou, expliqua-t-il en se tapotant la cuisse gauche. Un ménisque déchiré au cours de manœuvres de nuit... Je me suis pris le pied dans un nid-de-poule. C'est la deuxième fois que ça m'arrive et, d'après les toubibs, il faut que je me fasse refaire l'articulation. Passer sur le billard ne me chante guère, mais j'ai accepté d'octroyer un temps de repos à ma rotule. Et puis mes batteries sont à plat. J'ai besoin de changer de décor.

— Elles l'étaient avant que tu t'en ailles.

— À plat, non. Mais je m'ennuyais à périr. Je ne pense pas qu'on guérisse de l'un ou de l'autre en rempilant.

Dietz avait les yeux gris, limpides. C'était un bel homme, d'une beauté absolument pas stéréotypée.

— Je me disais que tu me laisserais peut-être ton canapé pour quatre jours... si tu n'y vois pas d'inconvénient. Je suis censé ne pas rester debout et me mettre de la glace sur le genou.

— C'est la meilleure ! Tu disparaissais de ma vie pendant deux ans et soudain tu te manifestes parce que tu as besoin d'une infirmière ? Tu peux toujours courir !

— Je ne te demande pas d'être une mère. J'imagine que tu as à faire et que tu seras partie toute la journée. Je resterai ici à lire ou à regarder la télé sans me mêler de rien. J'ai même apporté mes poches de glace à mettre au congélateur. Je ne veux surtout pas qu'on s'occupe de moi. Tu n'auras pas à lever le doigt.

— Ça ne te paraît pas un tantinet manipulateur, cette façon de me tomber dessus comme ça ?

— Pas tant que tu as la possibilité de refuser.

— Non, bien sûr. Et de culpabiliser. Parce que, moi, je ne vois pas les choses ainsi, figure-toi.

— Qui te demande de culpabiliser ? Éjecte-moi si l'idée ne te convient pas. Qu'est-ce qui te chagrine ? Si on ne peut pas se dire franchement ce qu'on pense, à quoi bon être amis ? Tu fais comme tu veux. Je peux trouver un motel ou rouler de nuit. Je m'étais dit que ce serait sympa de passer un peu de temps ensemble, mais ne te sens surtout pas obligée.

Je lui lançai un regard prudent.

— Laisse-moi réfléchir.

À quoi bon lui dire – puisque je me l'avouais à peine à moi-même – que la lumière avait perdu son éclat pendant les jours qui avaient suivi son départ, que l'angoisse me vrillait le cœur chaque fois que je rentrais dans l'appartement désert, que la musique semblait me chuchoter des messages secrets. Marche ou crève. Cela revenait apparemment au même... Ce retour, je l'avais imaginé cent fois, mais jamais ainsi. J'avais intériorisé cet univers atone, et la passion brûlante des jours anciens s'était transformée en intérêt pour le moins modéré.

Dietz m'observait. Son sourire en biais trahissait sa perplexité.

— Tu es en colère ?

— Absolument pas.

— Si.

— Non.

— Qu'est-ce qui te rend si furieuse ?

— Tu vas finir, oui ? Je ne suis pas furieuse !

Il m'étudia un moment, puis son visage s'illumina.

— J'y suis ! Tu es furieuse que je sois parti.

Je sentis mes joues flamber et coupai la communication visuelle. Je rapprochai avec soin la salière et le poivrier, de façon que leurs bases se touchent.

— Je ne suis pas furieuse que tu sois parti : je suis furieuse que tu sois revenu. J'avais fini par m'habituer à vivre seule et voilà que tu te pointes. Tu te fiches de moi ou quoi ?

— Tu disais que tu aimais être seule.

— C'est vrai. Ce que je n'aime pas en revanche, c'est qu'on me

prenne et qu'on me largue ensuite. Je ne suis pas un caniche qu'on peut déposer dans un chenil et récupérer à sa convenance.

Son sourire disparut.

— Qu'on te « largue » ? Personne ne t'a jamais larguée ! Qu'est-ce que tu insinues ?

Le téléphone sonna à ce moment précis, nous épargnant de poursuivre le débat.

— Mademoiselle Millhone ? dit la secrétaire. M. Malek désire vous parler. Je vous le passe ?

— Bien entendu.

C'est faux, articula silencieusement Dietz.

Je lui tirai la langue. Ma façon à moi d'exprimer ma maturité.

Donovan Malek prit la ligne :

— Bonjour, mademoiselle Millhone...

— Je vous en prie, appelez-moi Kinsey.

— Merci. Donovan Malek à l'appareil. Je viens d'avoir Tasha Howard qui me dit s'être entretenue avec vous au déjeuner. Si j'ai bien compris, elle vous a mise au courant de la situation.

— Pour l'essentiel. Peut-on se voir ? Tasha voudrait s'attaquer au dossier dans les plus brefs délais.

— Entièrement d'accord sur ce point. Écoutez, j'ai une heure devant moi avant d'être obligé de bouger. Je peux vous donner quelques indications de base – la date de naissance de Guy, son numéro de sécurité sociale, et une photo si cela peut vous aider. Vous feriez un saut ?

— Certainement. Et vos frères ? Me serait-il possible de leur parler aussi ?

— Bien entendu. Bennet a dit qu'il serait de retour vers quatre heures cet après-midi. Je vais appeler Myrna – c'est la femme de charge – et la prévenir que vous souhaitez lui parler. Jack, je ne sais pas. Il est un peu plus difficile à joindre, mais nous trouverons bien un moyen. Ils se feront un plaisir de vous dire ce que j'aurais oublié. Vous savez où me trouver ? Dans Dollores Street, à l'entrée de Colgate. Vous sortez à Peterson et vous revenez en arrière en traversant la voie express. C'est la deuxième rue à droite.

— Cela me semble parfait. À tout à l'heure.

Lorsque je raccrochai, Dietz consultait sa montre.

— Il faut que tu te sauves... Je dois contacter un vieux pote à moi, de sorte que je vais être absent un moment. Tu es libre plus tard ?

— Pas avant six heures et des poussières. Cela dépend de mon rendez-vous. J'essaie de localiser un type qui s'est tiré de chez lui il y a dix-huit ans et j'espère trouver des éléments d'informations auprès de sa famille.

— Je t'invite à dîner si tu n'as pas mangé, ou bien on peut sortir

boire un verre. Je ne voudrais surtout pas être un poids mort.

— On en reparlera plus tard. Pour l'instant, tu as besoin d'une clé.

— Génial ! Je peux prendre une douche en vitesse avant de sortir et je fermerai en partant.

J'ouvris le tiroir à bric-à-brac de la cuisine et dénichai le trousseau de secours de la maison sur un porte-clés à part. Je le lui tendis par-dessus le comptoir.

— Tu es sûre que tu es d'accord ? Je sais que tu n'aimes pas qu'on t'encombre. Je peux trouver une piaule dans Cabana si tu préfères avoir la paix.

— C'est parfait pour l'instant. Quand ça deviendra trop pesant, je te préviendrai. Fions-nous à notre instinct. J'espère que tu aimes ton café sans rien. Il n'y a ni lait ni sucre. Les tasses sont au-dessus.

Il fourra les clés dans sa poche.

— Je sais où sont les tasses. À tout à l'heure.

La Malek Construction consistait en une série de remorques de chantier disposées comme des dominos dans le cul-de-sac d'une zone industrielle. Derrière les bureaux, un large périmètre asphalté était encombré de véhicules rouges : pick-up, bétonnières, chargeurs de bennes et paveuses, tous estampillés du logo rouge et blanc de la société. Un atelier d'un étage en tôle rouillée s'étirait à l'arrière du terrain, apparemment bourré de matériel de service et d'entretien pour la flotte de la société. Plusieurs pompes à essence s'alignaient au garde-à-vous. Sur un côté, garés perpendiculairement à un fouillis de broussailles, j'aperçus six caterpillars jaune fluo et deux bulldozers John Deere. Des employés munis de casques de protection et de combinaisons de travail rouges vaquaient à leurs occupations. Seuls le grondement des camions à l'approche, la stridence d'un coup de sifflet occasionnel et les bip-bip obstinés d'un véhicule manœuvrant en marche arrière troublaient le calme ambiant.

Je m'arrêtai dans le parking latéral, sur un espace marqué visiteur, à côté d'une rangée de Jeep, de Cherokee Rangers et de pick-up cabossés. Pendant le court trajet jusqu'à l'entrée, je remarquai le bruit de la circulation sur la voie express toute proche et, plus haut dans le ciel, le bourdonnement d'un petit avion qui se dirigeait vers l'aéroport, plus à l'ouest. L'intérieur du bureau alliait avec intelligence le goût et le sens pratique : boiseries en noyer ciré, moquette bleu acier, classeurs bleu foncé, et tout un assortiment de sièges recouverts de tweed bordeaux. Pour le personnel masculin, la tenue type semblait être la cravate, la chemise à col dur et le pantalon sans veston ni blouson. Les chaussures donnaient l'impression d'être adaptées à la marche dans le sable ou le gravier. Chez les femmes, le code vestimentaire semblait moins formel. Il se dégageait de l'ensemble une

atmosphère de productivité conviviale. On éprouve la même sensation dans un poste de police : celle d'exécutants hautement motivés concentrés sur le travail à faire.

À la réception, où j'attendis, les revues – des numéros de *Pit & Quarty*, *Rock Products*, *Concrete Journal* et *l'Asphalt Contractor* – tournaient toutes autour du bâtiment. Un rapide coup d'œil suffit à me convaincre qu'on traitait ici de questions que je n'aurais jamais imaginées, même dans mes rêves les plus fous. Je pris rapidement connaissance des vides ovalisés et des amalgames à propriétés multiples, des glissières à béton télescopiques électriques et des recycleurs à béton portables. Vous m'en direz tant... Parfois mon ignorance abyssale me laisse sans voix.

— Kinsey ? Donovan Malek, dit-il.

Je levai la tête et posai la revue pour lui serrer la main.

— Comment dois-je vous appeler ? Don ou Donovan ?

— Je préfère Donovan, si cela ne vous ennuie pas. Ma femme abrège parfois en Don, mais c'est exceptionnel et seulement parce que c'est elle. Merci d'avoir fait si vite. Venez dans mon bureau, nous pourrons bavarder.

Blond et rasé de près, Malek avait un visage carré et marqué, et des yeux chocolat derrière des lunettes en écaille. Il devait faire un mètre quatre-vingts et dans les cent dix kilos. Il portait un pantalon de treillis et une chemise sport café-au-lait. Sa cravate desserrée et son bouton de col ouvert trahissaient un individu qui détestait les entraves et souffrait de surchauffe chronique. Je franchis à sa suite une porte située à l'arrière de la réception et donnant sur une passerelle en bois raccordée à plusieurs remorques double largeur. La climatisation de son bureau bourdonnait à un rythme régulier quand nous entrâmes.

La remorque qu'il occupait avait été fractionnée en trois bureaux de dimensions égales, disposés parallèlement contre la paroi du fond, un peu comme des étuis à cartouches. Des tubes fluorescents projetaient une lumière froide sur la surface en formica des bureaux et des tables à dessin. Des manuels techniques, rapports de projets, descriptifs et autres s'entassaient sur de larges plans de travail. Les murs étaient couverts presque en totalité d'étagères métalliques massives et bourrées de classeurs. Donovan ne semblant pas avoir de secrétaire personnelle à portée de la main, j'en déduisis qu'une des femmes installées dans l'espace créé à l'avant des bureaux prenait ses appels et l'aidait à gérer la paperasserie.

Il me désigna un siège, puis s'installa dans le fauteuil en cuir à haut dossier placé derrière son bureau. Il se pencha pour atteindre une des étagères et en ramena un annuaire du lycée de Santa Teresa, qu'il ouvrit à une page marquée par un trombone. Puis il me le tendit ouvert par-dessus le bureau :

— Guy à seize ans. Dieu sait quelle touche il a maintenant...

Il se cala contre son dossier et attendit ma réaction.

L'adolescent qui regardait le photographe aurait pu être un de mes camarades de terminale, avec quelques années d'avance. Le cliché en noir et blanc, format photo d'identité, montrait des cheveux longs légèrement bouclés. Les lèvres entrouvertes découvraient le reflet des bagues d'un appareil dentaire. Il avait un teint boutonneux, des sourcils indisciplinés et de longues pattes blondes. Des fleurettes se bouscuaient sur le tissu de sa chemise. J'aurais parié qu'il portait un pantalon à pattes d'éléphant et un ceinturon de cuir. Si vous voulez mon avis, on devrait jeter au feu tous les trombinoscopes de lycée. Étonnez-vous qu'on ait tous souffert de manque d'assurance et de mauvaise opinion de nous-mêmes ! Quelle tripotée d'affreux jojos !

— J'avais la même touche à son âge, lui rétorquai-je. De quelle promotion est-il ?

— D'aucune. Après six exclusions temporaires, il a lâché le lycée. À ma connaissance, il n'a jamais eu son diplôme de fin d'études. Il passait plus de temps au tribunal pour enfants qu'à la maison.

— Tasha parlait de délinquance. Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Certainement... le tout étant de savoir par où commencer. Vous rappelez-vous la rumeur qui voulait qu'on puisse se défoncer en mélangeant de l'aspirine et du Coca-Cola ? Il a tout gobé, tout essayé, déçu de constater que ça ne donnait rien. Il était en quatrième à ce moment-là... Si on laisse de côté les « blagues inoffensives », comme on dit, qu'il a montées à cette époque, je dirais que ses premières infractions sérieuses datent du lycée, où on l'a arrêté à deux reprises pour détention de marijuana. Il se défonçait à mort : herbe, amphétamines, euphorisants, tranquillisants – comment s'appelaient donc ces trucs ?... ah oui ! Seconal et Nambutal, et aussi quelque chose qu'on appelait des soapers. Le LSD et les hallucinogènes ont fait leur apparition à peu près au même moment. Les jeunes ne donnaient pas dans l'héroïne ou la cocaïne en ce temps-là, et personne n'avait jamais entendu parler de crack – je crois que c'est un phénomène plus récent. Pendant une période, il a sniffé de la colle, mais disait ne pas aimer... Un vrai petit expert en défonce, ajouta-t-il avec mépris. Pour payer la marchandise, il aurait piqué tout ce qui n'était pas solidement cloué. Il a volé des voitures, il a volé du matériel lourd sur les chantiers de Papa. Inutile de vous faire un dessin, je pense.

— Ma question va peut-être vous sembler bizarre, mais ses camarades l'aimaient-ils ?

— En fait, oui. La photographie ne lui rend pas justice : il était plutôt joli garçon. Incorrigible, mais avec une sorte de douceur un peu givrée qui semblait plaire aux gens, surtout aux filles.

— Pourquoi ? Parce qu'il était dangereux ?

— Je ne saurais dire. C'était plutôt l'image qu'il donnait : gauche, pitoyable, comme s'il ne pouvait pas se retenir. Il n'avait qu'un seul ami intime, un certain Paul Trasatti.

— Il habite toujours la région ?

— Tout à fait. Jack et lui jouent au golf ensemble. Bennet le voit aussi. Vous n'avez qu'à lui en parler quand vous le rencontrerez. Sinon, sur le moment, je ne me souviens pas d'autres amis.

— Vous-même ne sortiez pas beaucoup avec Guy ?

— Sauf quand j'y étais obligé. Je faisais tout pour le tenir à distance. J'ai même dû fermer la porte de ma chambre à clé, sinon il m'aurait tout fauché. Il piquait absolument tout ce qui lui tombait sous la main. Chaînes stéréo et bijoux. Parfois pour en tirer de l'argent, mais aussi juste pour foutre le bordel. À dix-huit ans, il est devenu plus retors car il risquait plus gros. Papa a fini par lui dire carrément qu'il le flanquerait dehors s'il foutait encore la merde. Désolé d'être grossier, mais je vois rouge chaque fois que j'y repense.

— C'est à ce moment-là qu'il est parti ?

— C'est à ce moment-là qu'il a mis la pédale douce. En surface, il s'est amendé et on lui a trouvé du boulot ici, à l'atelier d'entretien. Je dois reconnaître qu'il était intelligent. Doué de ses mains et la tête bien faite. L'endroit a dû combler tous ses vœux ! Il a imité la signature de Papa sur des chèques, il a utilisé la carte de crédit de la société pour acheter de la marchandise qu'il a revendue. Papa – paix à son âme – continuait à le couvrir. Je l'ai supplié de tirer la sonnette d'alarme, mais il ne pouvait s'y résoudre. Guy le menait en bateau, lui racontant craque sur craque... Comment vous expliquer ? Papa voulait le croire. Il lui passait un savon, je veux dire... il se comportait comme s'il allait se décider à sévir, mais au moment où la question se posait, il cédait toujours et lui donnait « encore une chance ». Je ne supportais plus de l'entendre dire ça. Je faisais tout ce que je pouvais pour protéger la société, mais ça s'arrêtait là. Le gamin, il lui manquait une case. (Il se tapota la tempe.) Il devait être absent le jour où on a distribué le sens moral. Toujours est-il que son dernier exploit – on n'a découvert le pot aux roses que deux mois après son départ – a été d'escroquer une « pauvre veuve » et de lui voler son bas de laine. Ç'a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Papa l'avait déjà fichu dehors, mais nous, on était toujours dans le pétrin.

— Où étiez-vous à cette époque ? À ce que je comprends, vous travailliez pour votre père.

— Tout à fait. J'avais obtenu mon diplôme. Après un aller-retour au Viêt Nam, je suis venu travailler ici comme ingénieur. Je sors de l'École des mines du Colorado. Mon père, lui, avait fait les travaux publics. Il a démarré la Malek Construction en 1940, l'année de ma naissance, et acheté sa première carrière en 43. Nous avons commencé

comme entreprise de construction et avons fini propriétaires de toutes nos sources d'agréats. À vrai dire, nous avons organisé la société autour de cette spécificité parce qu'elle nous rend compétitifs. Il existe quantité de sociétés qui s'occupent de construction par ici, mais elles ne sont pas propriétaires de leurs agréats et finissent par se fournir chez nous. Je suis le seul fils à être entré dans l'affaire familiale. Je ne me suis marié qu'à trente-cinq ans.

— Je crois que votre mère est morte l'année du départ de Guy ?

— C'est exact. On avait diagnostiqué un cancer du poumon une dizaine d'années auparavant. Elle s'est battue bec et ongles, mais elle a fini par perdre la partie. Je suis convaincu que le scandale n'a rien arrangé. Papa ne s'est jamais remarié. Il ne semblait plus avoir le cœur à ça. La seule chose qui comptait pour lui, c'était la société, d'où ma stupéfaction en voyant le testament. Même en 1965, je ne peux pas imaginer qu'il ait désiré laisser à Guy un sou de la succession !

— Quelqu'un va peut-être tomber sur le deuxième testament.

— J'aimerais le croire, mais pour l'instant j'ai retourné la maison de fond en comble et il n'y avait rien de ce genre au coffre. Si Guy se manifeste, cela va être l'enfer.

— C'est-à-dire ?

— Il va amener la perturbation. Ça, je vous le garantis !

— Peut-être a-t-il changé, lui dis-je en haussant les épaules. Parfois les gens se rangent.

Il eut un geste d'impatience.

— Bien sûr ! Et parfois aussi on gagne le gros lot ! Mais là, il n'y a pas l'ombre d'une chance. En tout cas, voilà la situation, et je suppose qu'il va falloir s'en accommoder.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il pourrait se trouver ?

— Aucune. Mais je ne passe pas non plus mes nuits à me creuser la tête. Franchement, cela me rend fou de penser qu'il puisse revenir à la maison se la couler douce. À ce que je comprends, il est en droit de toucher sa part d'héritage, mais j'estime qu'il devrait être sympa et ne pas le faire... (Il saisit une feuille de papier et la glissa vers moi.) Date de naissance et numéro de sécurité sociale. Deuxième prénom : David. Que puis-je vous dire de plus ?

— Quel est le nom de jeune fille de votre mère ?

— Patton. C'est pour l'identifier ?

— Exactement. Si je le trouve, j'aimerais pouvoir confirmer que c'est vraiment à Guy que nous avons affaire.

— Vous pensez à un imposteur ? Ça paraît peu probable. Qui pourrait bien vouloir se faire passer pour un pareil minable ?

Je souris :

— Ce ne serait pas si bizarre que ça. Statistiquement, le risque est minime, mais il existe. Vous ne voudriez pas que l'argent aille à un

étranger...

— Vous m'avez compris. L'idée de lui donner sa part ne m'enchantait guère ; malheureusement, ce n'est pas à moi d'en décider. La loi est la loi. En tout cas... à vous de jouer. Jusqu'à vingt et un ans, c'était un drogué et un alcool. Quant à l'endroit où il pourrait se trouver, je n'en sais pas plus que vous. Vous faut-il autre chose ?

— Cela devrait suffire pour l'instant. Je vais interroger vos frères et nous verrons où nous en sommes.

Je me levai et nous nous serrâmes la main par-dessus le bureau.

— Merci d'avoir pris sur votre temps.

Donovan contourna le meuble et me raccompagna jusqu'à la porte.

— Tasha fera sûrement paraître un avis dans le journal local. Guy pourra ainsi être informé... si ce n'est déjà fait.

— Comment cela ?

— Il est peut-être resté en contact avec quelqu'un qui habite par ici.

— C'est possible, en effet. J'ignore si nous sommes tenus d'en faire plus. S'il ne reparaît pas, je suppose que sa part d'héritage restera sur un compte bloqué pendant quelque temps. Après tout, qui sait ? L'important, c'est que Tasha veut absolument qu'on en ait le cœur net, et avec elle il n'est pas question de discuter !

— Il ne vaudrait mieux pas, dis-je. Sans compter que clore une affaire est agréable.

— Cela dépend de l'affaire.

CHAPITRE 3

Je m'arrêtai au bureau pour ouvrir un dossier et y noter les indications que Donovan m'avait données. Plutôt maigre comme point de départ, pour ne pas dire insignifiant, mais la date de naissance et le numéro de sécurité sociale seraient des éléments précieux pour une recherche d'identité. Au besoin, rien ne m'empêchait de vérifier auprès des anciens camarades de lycée de Guy Malek si quelqu'un avait eu de ses nouvelles depuis son départ. Étant donné son passé de trublion, il ne semblait pas être le genre de garçon qu'on aurait bien connu ou voulu mieux connaître, mais peut-être avait-il eu des acolytes. Je notai sur une fiche le nom que m'avait indiqué Donovan. Paul Trasatti me mettrait peut-être sur une piste. En effet, il était possible que Guy se soit acheté une conduite ces quinze dernières années, et ait assisté de temps à autre à une réunion d'anciens élèves. Souvent, les plus « minables » au lycée brûlent d'afficher leur réussite ultérieure.

S'il m'avait fallu émettre une supposition éclairée sur sa première escale sur la route de l'exil, j'aurais dit San Francisco, à six heures seulement par la route et une heure d'avion. Guy avait quitté Santa Teresa au plus fort de la vogue de Haight-Ashbury. Tous les hippies que la drogue n'avait pas encore plongés dans un coma dépassé avaient transité par Haight à l'époque. C'était la fête qui enterrait toutes les fêtes, et avec dix dollars en poche on avait son carton d'invitation.

À trois heures et demie, je fermai mon bureau et descendis au premier prendre des instructions sur les deux assignations. Je récupérai ma voiture et mis le cap sur la demeure des Malek. La maison se dressait au bout d'une étroite avenue. Un mur de deux mètres cinquante de haut, interrompu çà et là par un portail en bois, cernait les six hectares de terrain. J'avais grandi dans cette ville et croyais en connaître les moindres recoins, mais j'ignorais celui-là, vestige intact des grands domaines du Santa Teresa des années trente. Les Malek avaient dû s'approprier jusqu'au dernier arpent de terre sur des kilomètres. L'arrière de la propriété mordait sans doute sur les collines, car les montagnes de Santa Ynez me dominaient de toute leur hauteur, presque à portée de la main. Depuis la route, je distinguais des plaques de sauge violette et de buissons roux.

Les grilles de l'entrée étaient ouvertes. Je m'engageai dans la grande allée en courbe, longeai un court de tennis à l'abandon et arrivai à un rond-point pavé, niché dans le creux du plan en L de la résidence principale. Le crépi de la maison et du mur d'enceinte était d'une teinte indécise, un rouge à mi-chemin entre le brique et le rose éteint. Des arbres à feuillage persistant dressaient leurs hautes frondaisons ; un bois de chênes verts partait de la droite de la maison et s'étendait à perte de vue. Les rayons du soleil perçaient à peine la voûte de branches. Près de l'avant de la maison, les pins avaient laissé tomber un tapis d'aiguilles qui avait dû acidifier le sol. L'herbe était rare, pour ne pas dire inexistante, et une odeur humide de terre imprégnait l'atmosphère. Ici et là, un palmier hirsute signalait sa présence maigrichonne. J'aperçus plusieurs dépendances sur la droite – un bungalow, une remise à outils de jardin, une serre – et sur la gauche une enfilade de garages. L'allée semblait continuer et faire le tour de l'arrière de la maison. Une Harley-Davidson était garée sur une plaque de graviers sur l'un des côtés. Il y avait bien des plates-bandes, mais ce soupçon de couleur ne parvenait pas à réchauffer la sombre mélancolie de la demeure et les profondeurs ombreuses qui l'entouraient.

L'architecture de la maison empruntait au style méditerranéen. Il y avait des persiennes à toutes les fenêtres. Une série de balustrades ponctuait les lignes austères de la façade, un petit escalier s'incurvant sur la gauche jusqu'à une véranda située au premier étage. Tous les parements étaient vert bouteille, et la peinture avait pris une teinte blafarde avec l'âge. De petits tampons mousseux d'algues vertes mouchetaient le rouge des tuiles anciennes. Les plantes vivaces qui garnissaient les urnes en ciment moulé de part et d'autre de la porte d'entrée avaient séché sur leurs tuteurs. La porte elle-même semblait provenir d'une antique mission californienne. Quand j'appuyai sur la sonnette, une note unique résonna comme un glas à l'intérieur, annonçant ma présence aux occupants.

Après l'attente de rigueur, la porte fut ouverte par une Blanche d'un âge indécis et portant un uniforme de coton gris. Ni grande ni petite, son embonpoint réparti au niveau de la ceinture, ses épaules et sa poitrine dégringolant vers une taille qui s'était élargie pour accueillir l'accumulation progressive des kilos. Je lui donnai une petite quarantaine, mais sans pouvoir en jurer.

— Oui ?

Ses sourcils réclamaient une séance d'épilation, ses cheveux blonds laissaient apparaître des racines noires saupoudrées de gris. Cette femme semblait torturer sa chevelure avec un instrument émoussé, idée qui ne m'était pas totalement étrangère. Coupée un poil trop court, sa frange lui barrait le front sans grâce. Quarante dollars pour

une coupe de cheveux ne représentaient peut-être pas un luxe excessif...

Je lui tendis ma carte de visite professionnelle.

— C'est vous, Myrna ?

— Oui.

— Kinsey Millhone. Je crois que Donovan a téléphoné pour dire que je passerais cet après-midi. Bennet est-il là ?

Son expression resta la même, mais elle paraissait au courant. Elle avait un visage sans beauté particulière, le nez peut-être trop grand de moitié. Ses lèvres portaient des vestiges de rouge à lèvres foncé, sans doute mangé au déjeuner ou imprimé sur le bord de sa tasse à café. Désormais *aficionada* des produits de beauté vendus en grande surface, je me comportais en expert. Laissez-moi rire !

— Il vient de rentrer. Il a dit qu'on vous mette dans la bibliothèque si vous arriviez avant qu'il descende. Voulez-vous me suivre ?

— Avec plaisir.

J'adorai l'idée d'être « mise » dans la bibliothèque, comme une plante verte.

Je la suivis dans le hall d'entrée jusqu'à une pièce sur la droite. Je notai discrètement la configuration des lieux en essayant de ne pas avoir l'air de gober les mouches – chez les riches, on ne reste pas bouche bée. Le sol consistait en un parquet sombre à chevrons, dont les lattes cirées se fondaient sans interstices. Le hall d'entrée se déployait sur deux niveaux, mais seul un soupçon de lumière filtrait d'en haut. Des tapisseries étaient accrochées aux murs, restitutions fanées de femmes à la taille haute et au visage modelé en œuf cuit dur. Des gentlemen chevauchaient en habit de chasse, avec chiens de meute tirant sur leur chaîne. Derrière eux, une joyeuse bande de bûcherons traînaient un cerf mort au poitrail percé de fourches, tel le torse de saint Sébastien. Je sus tout de suite que chez ces gens-là on ne militait pas pour les droits des animaux.

La bibliothèque ressemblait à un club privé strictement masculin, ou à ce dont, à mon idée, aurait l'air un tel endroit si on y admettait les femmes. Plusieurs grands tapis d'Orient rouges couvraient le sol. Un lambris de chêne foncé masquait l'un des murs, les trois autres étaient recouverts d'étagères de livres du sol au plafond. Les vitraux en losange des fenêtres hautes et étroites faisaient écran à la lumière de l'après-midi mais pas à l'air glacé. Trois groupes de fauteuils clubs en cuir rouge crevé par endroits se répartissaient l'espace, à quoi s'ajoutait une énorme cheminée grise en pierre pourvue d'un allume-feu et dont l'âtre noirci portait la trace d'innombrables flambées. La pièce sentait le charbon brûlé et le livre moisi, et son humidité trahissait des fondations défectueuses. Pour des gens qui avaient fait fortune dans le bâtiment, qu'attendaient-ils pour injecter un peu

d'argent dans les lieux ? À défaut de grands travaux d'aménagement, un saut chez Pier Import aurait fait merveille.

Pour une fois, je ne pris pas la peine de fourrer mon nez partout. Cela faisait dix-huit ans que Guy Malek avait quitté les lieux, inutile donc d'espérer trouver un exemplaire des horaires des cars en partance ou un tiroir bourré de ses journaux intimes d'adolescent. On marchait au premier. Le plafond craquait au passage de pas qui traversaient la pièce au-dessus. Je fis le tour de la bibliothèque, jetant un regard au-dehors chaque fois que je passais devant une fenêtre. La salle faisait bien neuf mètres de long. Tout au bout, un solarium donnait sur la pelouse de derrière, ample étendue d'herbe assoupie et agrémentée en son milieu d'un bassin à carpes japonaises à première vue plein de vase. Des nénuphars se disputaient la surface de l'eau.

J'entendis quelqu'un descendre l'escalier et traverser le hall. La porte s'ouvrit sur Bennet Malek. Il avait quatre ans de moins que Donovan et les mêmes cheveux blonds. Si Donovan les avait gras, ceux de Bennet tenaient du paillason, et il les portait courts pour décourager leur tendance manifeste à friser. Il semblait avoir renoncé à se raser, une barbe et une moustache blondes soulignant désormais le bas de son visage. Il était bâti en force, avec une carrure de brute et un torse de déménageur. Il portait un jean et un sweat-shirt bleu marine dont les manches remontées dévoilaient des bras couverts d'une épaisse couche de poils. Tasha me l'avait décrit comme un type qui investissait et perdait de fortes sommes d'argent dans des sociétés de capital-risque hasardeuses. Je me demandai quelle réaction il m'aurait inspirée si on ne m'avait pas avertie de son manque de flair en affaires. En tout cas, j'écartai d'office l'impression de robuste assurance qu'il s'efforçait de dégager. Avec un temps de retard, j'aperçus dans sa main droite un verre où demeurait un ultime vestige de gin ou de vodka avec glaçon et zeste. Il posa le verre sur le guéridon le plus proche de lui.

Il tendit la main et me serra la mienne avec une force qui ne s'imposait pas. Aucune partie de bras de fer n'étant prévue, à quoi cela pouvait-il servir ? Il avait le bout des doigts glacé et légèrement moite.

— Bennet Malek, mademoiselle Millhone. Ravi de vous connaître. Don a dit que vous passeriez. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Il avait une voix de stentor et son regard vous accrochait solidement. Viril. Très.

— Merci, mais ça ira. Je ne veux pas abuser de votre temps. Je sais que vous êtes très pris.

— Assez, en effet. Mais ne restez pas debout, dit-il.

Sa prévenance paraissait de commande, une tactique de commercial essayant de mettre le chaland à l'aise. Cela ne faisait pas

trente secondes que j'étais en sa compagnie qu'il m'inspirait de l'aversion.

Je me posai sur le bord d'un club au siège affaissé. Le cuir lisse glissait, ce qui m'obligeait à crisper les fesses pour ne pas sombrer dans les profondeurs arrière du fauteuil. Quand j'étais petite, j'avais l'habitude d'astiquer les ridelles de la caravane à toute vitesse en les frottant vigoureusement avec des feuilles de Cut-Rite pré-enduites. Le coussin en cuir brillant donnait la même sensation de patine lisse. Pour éviter de basculer, je devais reporter mon poids vers l'avant, les pieds serrés et posés bien à plat sur le sol.

Bennet s'installa avec une série de crissements dans le fauteuil à ma gauche.

— Je crois que vous êtes détective privée ? lança-t-il.

— C'est ça même. Depuis dix ans. Avant, j'étais dans la police. Et vous ? Quelle est votre branche d'activité ?

— Les sociétés de capital-risque. Je recherche de petites sociétés prometteuses ayant des problèmes de trésorerie.

Pour les mettre sur la paille, sans doute.

— Ça semble amusant.

— Disons plutôt gratifiant. (Il avait pris le ton de la confiance.) Vous avez dû voir Don, j'imagine ?

— C'est exact. J'ai eu un entretien avec lui un peu plus tôt dans l'après-midi.

Il secoua la tête, un geste presque imperceptible.

— A-t-il mentionné la disparition du testament ?

— Tasha m'en a parlé en m'expliquant l'affaire au déjeuner, répondis-je.

Je me demandai vaguement pourquoi il soulevait le problème. L'existence d'un deuxième testament ne me concernait pas le moins du monde.

— Votre frère a eu de la chance, lui fis-je observer.

Il eut un rire méprisant.

— Je vais vous dire ce qui m'embête... Je me rappelle quand Papa a signé le deuxième testament. Je revois cette journée aussi clairement que je vous vois. L'avocat de Papa et deux témoins sont venus ici...

— C'est un point intéressant. Vous rappelez-vous qui c'était ?

— Les témoins ? Deux femmes. C'est tout ce dont je me souviens. J'ai cru qu'elles travaillaient pour l'avocat, mais c'était peut-être une invention de ma part. Pour autant que je sache, ce n'étaient pas des amies personnelles de Papa. Ils sont entrés tous les quatre dans cette pièce et en sont ressortis, je dirais, une demi-heure après.

— L'avez-vous signalé à Tasha ?

— Je lui ai dit que j'étais là le jour de la signature du deuxième testament. Je ne sais plus si je lui ai parlé des témoins.

— À votre place, je le ferais. Elle aura peut-être une idée pour les identifier. À ce qu'on m'a dit, personne ne conteste qu'un deuxième testament ait été rédigé, mais a-t-il été signé en votre présence ? Et avez-vous une idée de ses dispositions ?

— Je n'étais pas dans la pièce avec Papa, si c'est ça que vous voulez dire. Il en a parlé plus tard, mais sans jamais en préciser les détails. Toute la question est de savoir où est passé ce testament.

— Votre père a peut-être changé d'idée, lui dis-je avec un geste d'ignorance. Il se peut qu'il ait déchiré et mis au panier.

Bennet n'arrêtait pas de bouger.

— C'est l'opinion générale, mais j'en doute. C'est un point intéressant, si on y réfléchit. Non, je veux dire... regardez les faits. Le testament se volatilise et l'élément indésirable de la famille file comme un voleur. Papa l'a signé en mars et Guy est parti quelques jours après.

— Vous voulez dire que votre frère l'aurait volé ?

— Je dis : pourquoi pas ? Je l'en crois tout à fait capable. Il volait bien tout le reste !

— Mais cela lui aurait servi à quoi ? Même s'il en a subtilisé un exemplaire, l'avocat a probablement conservé l'original. Une fois parti, Guy n'avait aucun moyen de savoir si votre père n'allait pas revenir sur son idée et le récrire tel quel. Ou carrément en rédiger un troisième. D'après ce que m'a dit Donovan, votre père s'emportait plus facilement qu'il ne mettait ses menaces à exécution.

Il hocha la tête et prit un air condescendant.

— Précisément. C'est pourquoi j'épluche tous les dossiers personnels de mon père. Non que nous voulions priver Guy des sommes auxquelles il pourrait prétendre, mais à mon avis c'est du pipeau. Il a déjà touché sa part. Papa a fait rédiger le deuxième testament avec la ferme intention d'empêcher Guy de revendiquer quoi que ce soit. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il lui a donné la somme en liquide : pour s'en débarrasser une bonne fois pour toutes ! Je l'ai souvent entendu y faire allusion par la suite : pour ce qui le concernait, les dix mille dollars qu'il avait donnés à mon frère étaient un point final.

— J'aimerais pouvoir vous être utile, mais ce n'est pas vraiment ma partie. La spécialiste, c'est Tasha. Je vous suggère de la voir pour en discuter.

— Que vaut l'arrangement de mon père avec Guy ? demanda-t-il en poursuivant son raisonnement. C'était un accord verbal, mais entre-t-il en ligne de compte ?

— Je vous répète que vous vous trompez d'interlocuteur. Je n'en ai aucune idée. Personne ne sait où est Guy, et encore moins ce qu'il a négocié quand il est parti.

Son sourire vacilla et je le vis réprimer l'envie de continuer à chicaner sur ce point.

— Vous avez raison, bien sûr. Alors, que puis-je vous dire sur Guy ?

— Commençons par le plus évident. Vous a-t-il parlé de ses projets avant de partir ?

— J'ai bien peur que Guy n'ait pas été très enclin à discuter de quoi que ce soit avec moi.

Je modifiai légèrement mon angle d'attaque :

— Pourrait-il être allé à San Francisco ? D'après Donovan, il donnait dans la drogue à l'époque et il a peut-être décidé de tenter sa chance à Haight.

— C'est une possibilité. En tout cas, s'il est parti là-bas, il ne m'en a pas soufflé mot. Autant vous le dire tout de suite : nous n'étions pas très proches. N'y voyez pas de la mauvaise volonté de ma part, mais je n'ai guère d'indications à vous offrir.

— L'avez-vous jamais entendu parler de ce qu'il aurait aimé faire dans la vie ? Se passionnait-il pour quelque chose ?

Bennet sourit du bout des lèvres.

— Il consacrait tous ses efforts à en faire le moins possible. Sa passion, c'était de s'attirer des ennuis et de gâcher la vie de tout le monde.

— Côté travail, quel genre d'emplois a-t-il exercés ?

— Rien d'important. Adolescent, il a travaillé dans une pizzeria jusqu'au jour où on l'a surpris à piquer dans la caisse. Il a aussi fait du démarchage par téléphone. Cela a duré deux jours. Je ne me rappelle pas qu'il ait fait grand-chose d'autre avant de venir travailler pour Papa. On l'a mis aux pompes, et je suppose qu'il aurait pu faire carrière dans une station-service.

— Il avait quoi, comme voiture ?

— Il conduisait la Chevrolet familiale jusqu'au jour où il a eu un accident avec délit de fuite et où on lui a retiré son permis. Après quoi, Papa lui a interdit de conduire les autres voitures de la famille.

— Savez-vous si on lui a rendu son permis ?

— Si on ne l'a pas fait, il s'en est probablement passé. La loi et autres pauvres petits interdits n'ont jamais été sa préoccupation première.

— Avait-il des passe-temps ?

— Aucun, à part se droguer et se faire entuber.

— À quoi s'intéressait-il ? À la chasse ? La pêche ? Au saut en chute libre ?

Je pataugeais, cherchant au moins l'amorce d'une piste. Bennet eut un geste de dénégation.

— Il était végétarien. Il disait que rien ne devait mourir pour lui

permettre de manger. Et comme il avait une peur panique du vide, je le vois mal sauter d'un avion ou faire de l'alpinisme ou du saut à l'élastique.

— Donc, on peut au moins éliminer ça, dis-je. Avait-il des problèmes de santé ?

— De santé ? Quoi par exemple ?

— Je ne sais pas. J'essaie juste de le cibler. Était-il diabétique ? Souffrait-il d'allergies ou d'une maladie chronique quelconque ?

— Ah ! je vois où vous voulez en venir ! Pour autant que je sache, il était en bonne santé... pour quelqu'un qui buvait et se droguait.

— Donovan dit qu'il avait un ami de prédilection. Un certain Paul, je crois ?

— Vous parlez de Paul Trasatti ? Je peux vous donner son numéro de téléphone, il habite toujours dans le coin.

— Je vous en serais reconnaissante.

Il dévida le numéro sans même y penser, et je le notai rapidement dans le petit carnet à spirales qui m'accompagne toujours.

J'essayai de réfléchir à des domaines que je n'avais pas encore abordés.

— Était-il objecteur de conscience ? A-t-il manifesté contre la guerre du Viêt Nam ?

— Il n'a pas eu à le faire, l'armée ne voulait pas de lui. Une histoire de pieds plats. Le veinard ! Il s'est toujours fichu de la politique comme de sa première chemise. À ma connaissance, il n'a même jamais voté.

— Et côté religion ? Il faisait du yoga ? Méditait ? Psalmodiait ? Marchait sur des charbons ardents ?

J'avais l'impression d'arracher des dents. Il fit de nouveau signe que non.

— Rien de tout ça, dit-il.

— Avait-il un compte en banque ?

— Aucun. En tout cas, pas à l'époque.

— Possédait-il des actions ? Des obligations ?

Bennet secoua de nouveau la tête. Mon obstination semblait commencer à l'amuser, ce que je jugeai irritant.

— Il devait bien tenir à quelque chose !

— C'était un jean-foutre, purement et simplement. Il n'a jamais levé le petit doigt pour quiconque, sauf pour lui. Le narcissisme incarné. Le plus fort, c'est que les filles ne le lâchaient pas et en redemandaient !

— Écoutez, Bennet... Je comprends votre animosité, mais je peux me passer des considérations d'ordre moral. Il a tout de même dû compter pour vous autrefois ?

— Évidemment, dit-il sans conviction et en détournant le regard.

Mais c'était avant qu'il devienne un pareil emmerdeur pour tout le monde. De plus, ça fait des années qu'il est parti. Je suppose qu'une sorte de sentiment familial subsiste quelque part, mais c'est dur à entretenir après une aussi longue absence.

— Après son départ, aucun d'entre vous n'a eu de ses nouvelles ?

Son regard retrouva le mien.

— Je ne peux parler que pour moi. Il ne m'a jamais téléphoné ni écrit. S'il a été en contact avec quelqu'un d'autre, on ne me l'a pas dit. Paul sait peut-être quelque chose.

— Que fait-il dans la vie ?

— Il est marchand de livres rares. Il achète et vend des autographes, des lettres, des manuscrits. Ce genre de choses...

Il pinça les lèvres avec une ombre de sourire, résolu à ne rien dire de plus sauf si je l'interrogeais carrément.

Je piétinais et il était peut-être temps d'avancer.

— Et Jack ? Guy pourrait-il lui avoir fait des confidences ?

— Vous pouvez lui poser la question. Il est dehors, dit Bennet.

Il fit un geste en direction de la fenêtre et je suivis son regard. J'aperçus Jack qui traversait la pelouse de derrière, s'éloignant de la maison vers un terrain en pente sur la gauche. L'arrière de la propriété recevait juste assez de soleil pour produire des touffes d'herbes mélangées et drues, quelques-unes en sommeil à cette époque de l'année. Il avait deux clubs de golf fourrés négligemment sous un bras et portait un seau et un filet tendu dans un cadre en plastique bleu.

Le temps que nous l'ayons rejoint et que Bennet ait fait les présentations, Jack avait saisi un sandwedge pour expédier des balles dans le filet qu'il avait installé une vingtaine de mètres plus loin. Bennet battit en retraite et me laissa regarder Jack parfaire ses chipping shots. À chaque swing, j'entendais le sifflement ténu du club lorsqu'il fendait l'air. Un coup sec, et la balle fusait vers le filet en décrivant une courbe, avec une précision sans faille. De temps à autre, elle tombait dans l'herbe à côté avec un court rebond, mais la plupart du temps Jack atteignait exactement sa cible.

Il portait une visière avec PEBBLE BEACH imprimé sur le bord. Une touffe désordonnée de cheveux châtain clair s'échappait par l'ouverture du Velcro à l'arrière. Vêtu d'un pantalon souple et d'une chemise de golf avec l'emblème de St. Andrew solidement cousu sur le devant, comme un insigne, il était plus mince que ses deux frères et avait le visage et les bras bronzés. Je le voyais calculer la trajectoire de la balle le temps qu'elle fende l'air.

— J'espère ne pas vous paraître discourtois, dit-il, mais j'ai bientôt un tournoi.

Je marmonnai poliment un « Mais je vous en prie », soucieuse de ne pas perturber sa concentration.

Sifflement. Coup sec.

— On vous a demandé de retrouver Guy, dit-il lorsque la balle atterrit. (Il fit une grimace et rectifia sa posture.) L'enfant se présente bien ?

J'eus un bref sourire.

— Tout ce que j'ai pour l'instant, c'est sa date de naissance et son numéro de sécurité sociale.

— Pourquoi Donovan vous a-t-il dit de m'interroger ?

— Vous y voyez un inconvénient ?

Il m'oublia un instant. Je le regardai aller jusqu'au filet et se pencher pour ramasser les innombrables balles qu'il jetait dans le seau en plastique. Il revint à l'endroit où j'étais restée plantée et reprit à zéro. Son mouvement paraissait absolument immuable – shot après shot, sans varier d'un iota. Swing, coup sec, filet. Il posait la balle suivante par terre. Swing, coup sec, filet. À l'un des shots il secoua la tête, réagissant à ma remarque avec un temps de retard :

— Donovan n'attend pas grand-chose de moi. Il est puritain jusqu'au bout des ongles. Tout ce qu'il connaît, c'est le travail. On doit être productif, faire son boulot. La bonne vieille rengaine. De son point de vue, le golf ne mérite pas qu'on y réfléchisse sérieusement, sauf si ça peut rapporter un demi-million de dollars par an.

Il s'arrêta pour me regarder, prenant légèrement appui sur son club de golf, comme sur une canne.

— Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où Guy est allé, si c'est ce que vous voulez savoir. Je finissais ma terminale à Wake Forest et j'ai appris la nouvelle de son départ par téléphone. Papa m'a appelé pour m'annoncer qu'il avait fichu Guy à la porte. Ils s'étaient disputés et Guy s'est tiré.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Pour l'enterrement de ma mère. Lorsque je suis revenu aux vacances de printemps, cela devait faire trois jours qu'il était parti. Je pensais que ça finirait par se tasser, mais non. Et quand je suis rentré en juin après avoir eu mon diplôme, le sujet n'a pas été mentionné une seule fois. Ce n'est pas qu'on nous interdisait d'en parler. Simplement, on n'en parlait pas. Pour épargner Papa, je suppose.

— Vous n'avez pas eu la moindre nouvelle de Guy ? Pas un coup de téléphone ou une carte postale pendant toutes ces années ?

Jack fit signe que non.

— Cela ne vous inquiétait pas ?

— Bien sûr que si ! Je l'adorais. Pour moi, c'était un rebelle, un type authentique. Je détestais l'école et j'étais malheureux comme les pierres. Mes résultats scolaires ont presque toujours été nuls. Je n'avais qu'une idée : jouer au golf, et je ne voyais pas l'utilité d'aller à l'université. Je serais parti avec Guy séance tenante s'il m'avait

prévenu. Que vous dire ?... Il n'a jamais téléphoné. Jamais écrit. Jamais manifesté de la moindre façon qu'il se souciait de moi. C'est la vie.

— Et personne, hors de la famille, n'a jamais mentionné l'avoir rencontré par hasard ?

— Comme si les gens s'étaient donné le mot ou quelque chose ? Vous ne voulez vraiment pas en démordre !

— Vous auriez tout de même pu entendre parler de lui.

— Pourquoi ? Enfin, je veux dire... pourquoi en faire tout un plat ? Les gens passent leur temps à vous faire ce genre de coup. Ils mettent les voiles et salut, personne n'entend jamais plus parler d'eux ! Aucune loi ne vous oblige à rester en contact avec les gens sous prétexte que vous êtes parents.

— C'est exact, dis-je en pensant au soin que je mettais moi-même à éviter ma famille. Voyez-vous quelqu'un d'autre qui puisse nous aider ? Avait-il une petite amie ?

Jack eut un sourire moqueur.

— Guy était le genre de type contre lequel toutes les mères mettent en garde leurs petites filles.

— Donovan m'a dit qu'il plaisait aux femmes, mais je ne comprends pas bien... Que lui trouvaient-elles ?

— Ce n'étaient pas des femmes, mais des gamines ! Le mélodrame ne manque pas d'attrait quand on a dix-sept ans.

Je réfléchis un instant, mais cela aussi semblait conduire à une impasse.

— Eh bien, si vous aviez des idées, pourriez-vous me faire signe ?

Je pris une carte dans mon sac et la lui tendis. Jack y jeta un coup d'œil.

— Votre nom de famille, on le prononce comment ?

— *Mill-hone*, lui répondis-je. Avec l'accent sur la première syllabe. La seconde rime avec « clone ».

— Bien vu, dit-il d'un ton approuvateur. Vous n'entendrez pas parler de moi, bien évidemment, mais vous pourrez toujours dire que vous avez essayé. (Il sourit.) Je suis sûr que Don était bien trop poli pour en parler, ajouta-t-il d'un ton anodin, mais nous espérons tous que vous ferez chou blanc. Ce qui nous permettra de présenter une requête auprès des tribunaux pour qu'on le déclare mort et que sa part puisse être répartie entre nous trois.

— C'est bien le but de toute « enquête diligente », n'est-ce pas ? Dites à Donovan que je l'appellerai d'ici un jour ou deux.

Je retraversai la pelouse en direction de la maison. Une bande de jolis cocos... Derrière moi, j'entendis le sifflement du swing de Jack et le bruit de la tête du club frappant la balle. J'aurais pu sonner de nouveau à la porte d'entrée et demander à la femme de charge si

Christie, la femme de Donovan, était là. En tant que vieille copine de fac de Tasha, elle avait au moins une chance d'être aimable. Par ailleurs, elle n'avait pas encore épousé Donovan lors du départ de Guy et j'imaginai mal qu'elle eût un renseignement valable à me fournir. Ce qui m'avancerait à quoi ?

Je montai dans ma voiture, mis le contact et passai en première. Je suivis la longue allée en direction de l'avenue. À la grille, je m'arrêtai, me mettant au point mort et laissant le moteur tourner pendant que je faisais le tour de la situation. Pour autant que je puisse en juger, Guy Malek n'avait jamais possédé de biens dans le comté de Santa Teresa. Inutile, donc, de vérifier les rôles d'imposition ou le fichier des hypothèques. D'après les indications de ses frères, il n'avait même jamais loué d'appartement. Autrement dit, impossible d'aller interroger un ancien propriétaire ou de m'enquérir auprès des compagnies d'eau, de gaz, d'électricité ou de téléphone d'une adresse où il aurait fait suivre son courrier. De toute façon, on ne garde pas dix-huit ans la plupart des archives de cette nature. Quoi encore ? À l'époque où il avait quitté Santa Teresa, il n'avait pas de travail ni d'antécédents professionnels dignes de ce nom. Inutile, donc, de vérifier auprès des syndicats locaux ou à la sécurité sociale. Il ne votait pas, ne possédait ni voiture ni arme, ne chassait ni ne pêchait, ce qui signifiait probablement qu'il ne figurait sur aucune liste d'électeurs et n'avait aucun document enregistré à son nom. Depuis le temps, il avait dû récupérer son permis de conduire et un véhicule. Par ailleurs, si je tablais sur son passé pour mes futures recherches, il avait sûrement un dossier quelque part, de toute évidence au Centre national d'information pénale. Malheureusement, je n'avais pas accès à ces informations et je ne voyais personne à qui demander de faire une recherche par ordinateur. Un magistrat dûment mandaté dispose d'une kyrielle de banques de données dans lesquelles ma licence de détective privée ne me permettait pas de puiser.

Je remis la Volkswagen en première, pris sur la gauche et me rendis au service des immatriculations. Les bureaux allaient fermer et les lieux se vidaient. Je remplis un formulaire, demandant à effectuer une recherche d'archives. Seulement, les fichiers du SI sont rarement à jour. Les gens déménagent, mais le changement d'adresse n'apparaît pas dans les fichiers informatisés tant qu'il n'y a pas eu de renouvellement de permis ou de carte grise. Dans ce cas, si Guy Malek avait quitté l'État, toutes les données, en admettant qu'elles sortent, risquaient de dater de plusieurs années. Pour l'instant, toutefois, cette démarche semblait la façon la plus rapide de procéder à un premier élagage. Comme je n'avais pas son numéro de permis de conduire, je pris un formulaire IN de demande de dossier de recherche à choix multiples, inscrivant ses nom, prénoms et date de naissance. L'index

informatisé des noms soit m'indiquerait qu'il n'existait aucun dossier correspondant aux critères indiqués, soit ferait apparaître une correspondance pour le nom de famille, le prénom, l'initiale du deuxième prénom et la date de naissance. Dès mon retour au bureau, je mettrais le formulaire au courrier et l'expédierais à Sacramento. Avec un peu de chance, je pourrais au moins mettre la main sur son adresse postale.

Entre-temps, puisque le bureau était presque désert, je demandai à l'une des employées de vérifier le nom sur son ordinateur. Elle se tourna pour mieux me dévisager :

— Vous êtes folle ? Je pourrais me faire virer si je faisais ça !

Elle fit pivoter son écran de façon à m'empêcher de lire en douce ce qui s'y affichait.

— Je suis détective, annonçai-je.

— Vous seriez le pape que je n'en aurais rien à cirer. Il va falloir que vous attendiez la réponse de Sacramento. Ne comptez pas sur moi.

— Cela valait la peine de tenter le coup.

J'essayai un sourire enjôleur, mais sans grand succès.

— Vous êtes franchement culottée !

Elle se détourna en secouant la tête d'un geste réprobateur et entreprit de ranger son bureau avant de partir.

Au temps pour mon pouvoir de persuasion !

CHAPITRE 4

Je rentraï au bureau, dactylographiai l'enveloppe, rédigeai un chèque à l'ordre du Trésor, l'agrafai au formulaire, collai un timbre et fourrai le tout dans la corbeille du courrier à expédier. Puis je décrochai le téléphone et appelai Darcy Pascoe, la secrétaire-réceptionniste de la California Fidelity Insurance. Nous échangeâmes quelques menus propos sur le bon vieux temps et j'enchaînai sur des sujets mineurs avant de lui faire la même requête qu'à l'employée du SI. Les sociétés d'assurances sont régulièrement appelées à effectuer des vérifications dans les fichiers du service. Sans être vraiment habilitée à faire une recherche, Darcy savait tourner les règlements pour en tirer le meilleur parti.

— J'ai juste besoin d'une adresse postale, insistai-je.

— Il te la faut pour quand ?

— Je ne sais pas... Demain matin à la première heure ?

— Je peux sans doute me débrouiller, mais ce ne sera pas gratuit.

Tu disais que le même s'appelait comment ?

Lorsque je rentraï chez moi, la lumière brillait dans l'appartement, mais Dietz n'était pas encore rentré. Il avait apporté une valise souple qu'il avait déposée à côté du canapé. Un coup d'œil dans la penderie me permit de vérifier la présence d'un porte-habits accroché à la tringle. Dans la salle de bains du bas, sa trousse de toilette trônait sur le couvercle de la cuvette des toilettes. La pièce dégageait des effluves de savon et une serviette humide pendait à la barre de la douche. Je repartis dans la cuisine et mis la radio. Elvis détaillait le dernier refrain de *Can't Help Falling in Love*.

— Ah non !

Exaspérée, je coupai net. Je montai l'escalier conduisant à la mezzanine, envoyai bouler mes Reebok et m'allongeai sur le lit. Mon regard s'arrêta sur la lucarne. Il était cinq heures largement passées et le soir était tombé sur nous comme une couverture laineuse d'un gris dense et plombé. À travers la verrière en plexiglas, le temps bouché me cachait le ciel nocturne. Je me sentais fatiguée, affamée et, curieusement, pas dans mon assiette. On ne sait pas toujours où l'on en est, à vivre seule. D'un côté, on donnerait parfois n'importe quoi pour le simple réconfort d'une présence amie, quelqu'un avec qui discuter de sa journée, fêter une augmentation ou un trop-perçu fiscal,

quelqu'un qui compatisse quand un rhume vous anéantit. D'un autre côté, une fois qu'on s'est habituée à la solitude (autrement dit, à n'en faire qu'à sa tête), force est de se demander par quelle aberration on devrait supporter les avanies de la vie à deux. Les êtres humains, les autres, vous imposent toutes leurs fichues opinions dont ils ne démordent pas, leurs tics et leurs manies, leurs goûts artistiques exécrables et leurs singuliers penchants musicaux, sans parler des troubles de l'humeur, caprices gastronomiques, passions, passe-temps, allergies, fixations affectives et autres comportements qui ne rejoignent jamais ceux d'une honnête femme, vous en l'occurrence. N'allez pas croire que j'accusais sérieusement Robert Dietz de toutes ces tares, mais la présence de l'« autre » m'avait envahie dès mon premier pas dans l'appartement. Non qu'il fût indiscret, encombrant ou désordonné. Simplement, il était là, et sa présence agissait sur moi comme un agent irritant. Parce que... à quoi cela rimait-il donc ? Autant que je sache, à rien. Je ne me serais pas plus tôt habituée à lui qu'il prendrait le large une fois de plus. Alors pourquoi me donner le mal de m'adapter si cette compagnie n'était pas faite pour durer ? Personnellement, la souplesse ne m'a jamais paru une qualité tellement souhaitable.

J'entendis une clé tourner dans la serrure et me rendis compte, avec un sursaut, que je m'étais assoupie. Je m'assis, clignant des yeux et dans le brouillard. Au-dessous, Dietz allumait d'autres lumières. J'entendis un froissement de papier. Je me mis debout et me penchai sur la balustrade pour le regarder. Il alluma la radio. Je me bouchai les oreilles pour ne pas être obligée d'écouter les roucoulements sirupeux d'Elvis. Comme si on avait besoin de ces conneries... Dietz ne jurait que par la country et j'espérai qu'il passerait sur une autre station pour trouver quelque chose de plus nasillard et beaucoup moins ciblé. Il sentit ma présence et tourna son visage vers moi.

— Tu étais là ? Parfait. Je n'ai pas vu ta voiture dehors, dit-il. J'ai fait un marché au passage. Tu veux bien m'aider à décharger ?

— J'arrive.

Je fis un petit détour par la salle de bains, où je me passai un peigne dans les cheveux, me brossai les dents et usai des commodités. J'avais oublié les hautes vertus domestiques de Dietz. Quand je songe à cet individu, ce sont surtout ses compétences en matière de sécurité personnelle qui me viennent à l'esprit. Je descendis sans bruit l'escalier, en chaussettes.

— Comment savais-tu ce qui nous manquait ?

— J'ai vérifié. Et, ô surprise, les placards étaient vides.

Il ouvrit le réfrigérateur et rangea œufs, bacon, beurre, tranches de viande et autres articles à forte teneur en graisses et cholestérol dans les bacs. Sur le comptoir, un pack de six bières côtoyait deux

bouteilles de vin blanc, du beurre de cacahuètes extra-croquant et un pain de mie en tranches. Il avait même pensé aux serviettes en papier, essuie-tout jetables, papier toilette et produit à vaisselle liquide. Je casai les conserves dans le meuble de rangement et éteignis la radio. Dietz, s'il le remarqua, ne fit aucun commentaire.

— Comment s'est passé l'entretien ? me lança-t-il sans se retourner.

— Très bien. Je n'ai pas avancé d'un pouce, mais il faut bien partir de quelque chose.

— Et maintenant ?

— J'ai demandé à Darcy d'effectuer une recherche dans les dossiers de la compagnie d'assurances pour laquelle je travaillais avant. Elle espère pouvoir me donner quelque chose demain en début de matinée. Après quoi, on avisera. J'ai d'autres idées de pistes, mais rien de mieux pour l'instant.

— Tu ne travailles plus pour la California Fidelity ?

— En fait, non. On m'a botté les fesses parce que je n'étais pas assez lèche-cul. Je loue un bureau à un cabinet d'avocats et je m'en trouve beaucoup mieux.

Je sentais qu'il avait d'autres questions, mais sans doute jugea-t-il préférable de s'abstenir.

— Que dirais-tu d'aller dîner dehors ? me demanda-t-il en changeant de sujet.

— Tu aimerais quoi ?

— Un endroit où on puisse aller à pied sans avoir à se changer.

Je le dévisageai un instant, étonnée moi-même par mon peu d'empressement à coopérer.

— Ton vieux pote allait bien ? lui demandai-je.

Dietz ne put réprimer un sourire.

— Il va. C'est ça qui te taquine ?

— Non. Je ne sais pas. Je crois que je me sens déprimée depuis des semaines et que je viens juste de m'en apercevoir. Et puis ce boulot me met mal à l'aise. Je travaille pour ma cousine Tasha, et c'est sans doute une erreur.

— Ta cousine ? C'est nouveau, ça. D'où sort-elle ?

— Eh bien dis donc, tu n'es vraiment plus dans le coup !

— Attrape une veste, on sort. Tu pourras me raconter tout ça à table et me mettre au parfum.

Nous longeâmes le bord de mer jusqu'au restaurant trois blocs plus loin, un trajet qui ne nous entendit pas dire grand-chose. La nuit était glaciale et les ampoules qui s'égrenaient le long du port avaient un faux air de guirlandes de Noël. Dominant le martèlement assourdi du ressac, j'entendais une bouée tinter, son ténu qui se mêlait au clapotis intime de l'eau contre les bateaux de plaisance de la marina. Beaucoup étaient éclairés, et la vie que je surprenais à bord me rappelait un

parking de caravanes, une communauté de petits espaces qui, vus de l'extérieur, donnaient une impression d'intimité douillette. Dietz marchait d'un pas rapide. Tête baissée, mains dans les poches, talons claquant sur le trottoir. Je me maintenais à sa hauteur, les deux ou trois choses que je savais de lui défilant dans mon esprit.

Il avait eu une enfance peu banale. Il m'avait raconté qu'il était né dans une camionnette sur la route, aux abords de Détroit. Le travail avait commencé et son père était trop pressé pour trouver des urgences. C'était un homme bagarreur et tyrannique qui travaillait sur les plates-formes pétrolières, déplaçant sa famille de ville en ville au gré de ses humeurs. La grand-mère de Dietz, la mère de sa mère, voyageait avec eux dans le véhicule qu'ils se trouvaient avoir – un camion, une camionnette ou un break, toujours d'occasion et sujet à pannes, ou qu'on vendait de la main à la main quand l'argent manquait. Dietz avait fait son éducation dans une collection de vieux manuels scolaires pendant que sa mère et sa grand-mère buvaient des bières et jetaient les canettes vides par la fenêtre sur l'autoroute. Nous partagions la même aversion pour l'enseignement institutionnel. S'étant si peu frotté aux établissements scolaires, il se montrait d'une insoumission farouche. Il ne s'opposait pas aux règlements, non : il n'en tenait strictement aucun compte, partant du principe que les règles ne s'appliquaient tout bonnement pas à lui. J'aimais son esprit rebelle. En même temps, je me méfiais. Par nature, j'étais prudente et me dominais. Lui donnait dans l'anarchie.

Nous arrivâmes au restaurant, le Cargo-sans-Attache, un établissement à la carcasse grise, minuscule et surchauffée, qui dominait une étroite volée de marches en bois. On s'était modestement efforcé de lui donner un petit air marin, mais son véritable attrait tenait à sa carte : huîtres, crevettes frites, soupe de clams au poivre et pain maison. Il proposait un bar solidement approvisionné près de l'entrée, mais la plupart des clients préféraient de la bière. L'air était saturé d'odeurs de houblon et de fumée de cigarettes. Entre les beuglements du juke-box, les rires sonores et les conversations, le volume des décibels devenait palpable. Dietz chercha des yeux un endroit où s'asseoir, puis poussa une porte latérale et nous dénicha une table sur la terrasse qui surplombait la marina. Dehors, on était plus au calme et le rougeoiement chaleureux des radiateurs à propane fixés au mur annulait l'air glacé. L'odeur salée de l'océan semblait plus puissante qu'en bas. Je l'inspirai à pleins poumons, m'en gorgeant comme d'une bouffée d'éther. Elle exerçait le même effet sédatif et je sentis que je me détendais.

— Tu veux un verre de chardonnay ? me demanda-t-il.

— Avec plaisir.

Je m'assis à la table tandis qu'il rentrait dans le restaurant. À

travers la vitre, je le regardai discuter avec le barman. Il attendait la commande, son regard mobile explorant la foule. Il se dirigea vers le juke-box et étudia les titres. Dietz était incapable de tenir en place, les doigts sans cesse en mouvement, pianotant au rythme d'une énergie souterraine qui affleurait en permanence. Je lui avais rarement vu un livre dans les mains car il ne pouvait rester longtemps immobile. Lorsqu'il lui arrivait de lire, cependant, il n'était plus là pour personne, complètement absorbé jusqu'à la dernière page. Il aimait la compétition. Les armes. Les machines. Les outils. L'escalade. Son principe de base : « On fonce. » Le mien : « Pas de précipitation. »

Il louvoya de nouveau vers le bar et attendit, jouant avec la monnaie dans sa poche. Le barman posa une chope de bière et un verre de vin sur le comptoir. Dietz compta quelques billets et revint sur la terrasse : l'odeur de la fumée de cigarettes s'accrochait à lui comme un après-rasage déconcertant.

— Le service est lent. J'espère que la cuisine est bonne.

Nous trinquâmes avant de boire – à quoi, je n'aurais su le dire.

J'ouvris un menu et le parcourus des yeux sans conviction. Je n'avais pas tellement faim. Une salade ou un potage, peut-être ? En général, je dînais légèrement.

— J'ai appelé les garçons, dit-il.

— Et comment vont-ils ?

Je n'avais jamais rencontré ses deux fils, mais il en parlait avec affection.

— Bien. Des gamins du tonnerre. Nick va avoir vingt et un ans le 14. Il termine sa quatrième année de fac à Santa Cruz, mais il vient de changer d'option et fera sans doute un an de plus. Graham a dix-neuf ans et entame sa deuxième année d'université. Ils ont pris un appartement à plusieurs cette année. Ce sont des gosses intelligents. Ils aiment les études et paraissent motivés. Plus que je ne l'ai jamais été. Naomi a fait du bon boulot, sans que je l'aide beaucoup. Je subviens à leurs besoins, mais je n'ai jamais été très présent. Je m'en veux, mais tu me connais... Nomade dans l'âme. C'est plus fort que moi... Je n'ai jamais été fichu de poser mon sac, d'acheter une maison et de faire la journée de huit heures. Je suis incapable de fonctionner avec ce genre de contraintes.

— Où est Naomi ?

— À San Francisco. Elle a passé sa licence en droit. Je lui ai payé les cours – dans ce domaine, je suis bon –, mais c'est elle qui a bossé comme une dingue. D'après les garçons, elle a épousé un avocat du coin.

— Tant mieux pour elle.

— Parle-moi de toi. Qu'as-tu fait ces derniers temps ?

— Pas grand-chose. Surtout travaillé. Comme je ne prends pas de

vacances, je ne suis allée nulle part sans y être conduite d'une façon ou d'une autre par une filature ou une vérification.

— Tu devrais apprendre à t'amuser.

— Il y a beaucoup de choses que je devrais apprendre.

La serveuse mit le cap sur nous. Elle arrivait d'une table située à l'angle de la terrasse.

— Vous avez choisi ?

Elle approchait sans doute de la trentaine : blondeur de miel, coupe de cheveux à la garçonne et bagues sur les dents. Elle portait un short et un haut noirs assortis, à croire qu'on était en août et non le 8 janvier.

— Donnez-nous une minute, lui répondit Dietz.

Au bout du compte, nous nous partageâmes un grand saladier de moules à la vapeur avec coulis de tomates épicé. Comme plat, Dietz prit un steak bleu, et moi une salade César. Nous mangions tous les deux comme si nous étions engagés dans une course contre la montre. Nous faisons l'amour de la même façon naguère, une sorte de concours à qui arriverait le premier au septième ciel.

— Parle-moi de ta déprime, reprit-il après avoir repoussé son assiette.

Je l'interrompis d'un geste :

— Oublie ça. Je déteste m'apitoyer sur mon sort.

— Vas-y. Tu as le feu vert.

— Je le sais bien, mais à quoi bon ? Je ne peux même pas te dire pourquoi je me sens comme ça. Sans doute une insuffisance de sérotonine.

— Sans doute, mais encore ?

— La routine, je suppose. Il y a des jours où tout me paraît absurde. Ce que nous fabriquons sur cette planète... Je lis le journal et c'est sans fin. La pauvreté et la maladie, toutes ces conneries des hommes politiques qui te racontent n'importe quoi pour être élus. Ensuite tu as le trou de la couche d'ozone et la destruction de la forêt tropicale. Et moi, qu'est-ce que je fiche dans ce merdier ? Je sais bien qu'on ne me demande pas de résoudre les problèmes du monde, mais j'aimerais croire à l'existence d'un ordre caché... quelque part.

— Mes vœux t'accompagnent.

— Je n'en doute pas. Toujours est-il que je cherche des réponses. La plupart du temps, je prends les choses pour acquises. Je vaque à mes occupations et la vie me paraît logique. Et puis, de temps à autre, je perds le fil, je ne vois plus où je m'insère là-dedans. Je sais que ce discours n'a rien de glorieux, mais c'est comme ça.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il existe des réponses ? On fait de son mieux.

— Reste à savoir en quoi consiste ce mieux...

— C'est là que le bât blesse, dit-il avec un sourire. Et ce travail qu'on t'a confié, pourquoi te fait-il peur ?

— Je suis toujours paralysée à la veille d'une affaire importante. Un de ces jours, je vais rater mon coup et cette idée me terrifie. C'est le trac.

— D'où sort la cousine ? Je croyais que tu n'avais pas de famille.

— Si seulement c'était vrai ! Il s'avère que j'ai une tripotée de cousines à Lompoc, toutes des filles. Je préférerais n'avoir aucun contact avec elles, mais elles ne cessent de rappliquer. J'ai dépassé l'âge de la bonne vieille « convivialité ».

— Menteuse, dit-il avec tendresse, mais sans insister.

La serveuse arriva. Nous refusâmes dessert et café. Dietz demanda l'addition, qu'elle tira d'une liasse de tickets fourrée au creux de ses reins, calculant le total en quelques secondes. Ses socquettes canari et ses jambières noires donnaient un certain chic à sa tenue. Elle posa la note à l'envers sur la table, un brin plus près du territoire de Dietz que du mien. Sans doute une tactique pour ne pas se mouiller au cas où nous aurions été un couple à rôles inversés.

— Prenez votre temps, nous lança-t-elle.

Elle s'éloigna pour déposer du Ketchup à une autre table. Cette fille devait avoir un métabolisme d'oiseau. Le froid ne lui donnait même pas la chair de poule.

Dietz jeta un regard rapide à l'addition, refaisant le calcul en un clin d'œil. Il se pencha de côté pour extraire son portefeuille et en sortit deux billets qu'il glissa sous son assiette.

— On y va ?

— Quand tu veux.

Nous refîmes le long trajet jusqu'à la maison. Il semblait plus facile de parler dans l'obscurité sans se regarder. La conversation resta superficielle.

J'excelle dans l'art de me servir des mots pour garder mes distances. Une fois à la maison, je m'assurai que Dietz ne manquait de rien : des draps, deux oreillers, une couverture supplémentaire, un réveil et une serviette propre – toutes les petites douceurs de la vie, sauf moi.

Je le laissai en bas et me dirigeai vers l'escalier. Arrivée en haut, je me penchai sur la balustrade :

— Vu l'état de ton genou, je suppose que tu ne viendras pas courir avec moi demain matin ?

— Je crains que non. Désolé... Ça me manque.

— J'essaierai de ne pas te réveiller. Merci pour le dîner.

— Tout le plaisir était pour moi. Dors bien.

— N'oublie pas ta poche de glace.

— Non, m'dame !

À dire vrai, je m'endormis bien avant lui. Dietz appartenait à la catégorie hibou. Je ne sais trop à quoi il s'occupa. Peut-être à cirer ses boots ou à nettoyer son arme. À moins qu'il n'ait regardé la télévision sans le son. Toujours est-il que je ne l'entendis pas. De temps à autre, en me retournant, je me rendais compte que le séjour était encore éclairé. J'avais la sensation d'une présence paternelle ou maternelle. Quand on vit seule, on ne se sent pas souvent protégée. On a tendance à dormir en gardant mentalement ses souliers, prête à bondir sur son arme au moindre petit bruit. Avec Dietz pour veiller au grain, je dérivai dans deux phases de sommeil paradoxal, faisant des rêves jusqu'à la fraction de seconde précédant la sonnerie du réveil. J'ouvris les yeux, tendis le bras et l'arrêtai net avant qu'elle ne se mette à hurler.

Je procédai à mes ablutions matinales portes fermées pour étouffer le bruit de l'eau. Chaussures à la main, je descendis l'escalier en chaussettes, allai sur la pointe des pieds jusqu'à la porte d'entrée et sortis sans le réveiller. Je laçai mes souliers, fis quelques étirements rapides et partis en marche accélérée pour me mettre en train. La nuit était passée du noir d'encre au gris charbon ; le temps d'arriver à Cabana, l'obscurité se dissipait déjà. L'aube colorait le ciel matinal de nuances d'aquarelle. L'océan déployait sa nappe bleu argent, le ciel s'éclaircissait, passant du mauve fumeux au pêche délicat. Les derricks dessinaient sur l'horizon des grappes de sequins irisés. J'adore le bruit du ressac à cette heure-là, les cris rauques des mouettes, le roucoulement de gorge des pigeons qui se pavanaient déjà sur la piste. Une blonde platinée et un caniche noir ordinaire venaient dans ma direction, un couple que je croisais la plupart des matins où je sortais.

La course fut bonne. Cinq kilomètres peuvent tenir du supplice chinois, je les fais poussée par le devoir. Pour une fois, je savourai avec reconnaissance ma forme physique. Je supporterais mal une blessure comme celle de Dietz, interdisant tout exercice. Sans briguer les records, je ne connais rien de mieux que courir pour chasser la déprime. Je fis demi-tour à East Beach et rentrai en accélérant légèrement le rythme. Derrière moi le soleil se levait, barbouillant le ciel de minces coulées d'un jaune éclatant. Revenant à une allure normale, essoufflée et en nage, j'avais le cœur léger et me sentais bien.

Dietz était sous la douche lorsque j'entrai. Il était allé chercher le journal et l'avait laissé sur le comptoir. Il avait tiré les couvertures et replié le canapé, fourrant les oreillers je ne sais où. Je mis le café en route, puis je montai et attendis qu'il ferme le robinet de sa douche pour prendre la mienne. À huit heures trente-cinq j'étais habillée, j'avais fini mon petit déjeuner et je saisisais ma veste et mes clés de voiture. Encore assis au comptoir de la cuisine, Dietz buvait sa seconde tasse de café, le journal étalé devant lui.

— À plus tard, dis-je.

— Bonne journée, répondit-il.

Sur le chemin du centre-ville, je m'arrêtai à une résidence, mes deux assignations à la main. Je les signifiai sans incident, bien que le type et sa petite amie ne fussent guère heureux de ma visite. Je tombe parfois sur des individus qui font tout pour éviter ce genre de sommations, mais la plupart des gens semblent résignés à leur sort. Si quelqu'un proteste ou devient fortement déplaisant, ma réaction est habituellement la même : « Désolé, vieux frère, mais je suis comme les serveuses, moi. Je ne concocte pas les ennuis, je me contente de les apporter sur un plateau. Bonne journée. »

Une fois n'est pas coutume, je me garai au parc de stationnement public en face du tribunal et fis à pied les deux pâtés d'immeubles qui me séparaient de mon bureau. Celui-ci est l'ancienne salle de conférence du cabinet d'avocats Kingman & Ives, sis dans le centre-ville de Santa Teresa. Depuis chez moi, le trajet me prend dix minutes, dans les conditions habituelles de circulation. L'immeuble Kingman donne l'impression d'une bâtisse en stuc à trois niveaux, mais le rez-de-chaussée est une illusion. La façade en pierre apparente comportant de fausses fenêtres pourvues de persiennes cache en réalité un petit parking de douze places dûment attribuées. La majorité du personnel et les locataires plus modestes sont obligés d'aller se dégoter une place ailleurs. Bien que les immeubles environnants ne soient pas équipés de parcmètres, le stationnement reste limité à quatre-vingt-dix minutes au maximum et nous recevons en général au moins un PV par mois. Il y a des matins où c'est vraiment comique de nous voir passer et repasser – à qui sera le premier à se faufiler dans une place libre.

Je montai les deux étages à pied, renonçant aux douceurs de l'ascenseur, qui est minuscule, prend des heures et donne souvent l'impression d'être au bord de la panne. En arrivant, j'échangeai des plaisanteries avec la réceptionniste, Alison, et la secrétaire de Lonnie Kingman, Ida Ruth. Je vois rarement Lonnie, qui, lorsqu'il ne travaille pas comme une brute à l'abri des indiscrets, est au tribunal. Je me glissai dans mon bureau et pris le temps de noter la date, l'heure et un court signalement du couple à qui j'avais signifié les assignations. Je dactylographiai une facture rapide puis, calée contre le dossier de mon fauteuil pivotant, je saisis mon téléphone en jouant avec la paperasserie de ma corbeille à EXPÉDIER. La California Fidelity n'ouvrait qu'à neuf heures, mais Darcy arrivait plus tôt, en général.

— Salut, Darcy. C'est moi, dis-je lorsqu'elle décrocha.

— Oh ! bonjour, Kinsey ! Un instant. Je ne suis pas à mon bureau...

Elle mit mon appel en attente et j'écoutai les chants de Noël restés sur le répondeur, vaguement optimiste. Si elle n'avait rien trouvé, elle

me l'aurait dit.

Trente secondes s'écoulèrent, puis elle me reprit :

— Voilà. Guy David Malek n'a pas actuellement de permis de conduire dans l'État de Californie. Le sien arrivait à expiration en 1968 et ne semble pas avoir été renouvelé.

— Et merde ! m'exclamai-je.

Darcy éclata de rire.

— Tu ne voudrais pas attendre un peu ? Toujours tes conclusions hâtives. J'ai simplement dit qu'il ne conduisait pas. Il a des papiers d'identité californiens, d'où je tire cette information. Son adresse postale est Route 1, Boîte 600, Marcella, Californie, 93456. C'est sans doute la même que son domicile. On dirait une adresse de ranch ou de ferme. Tu veux voir la photo du bonhomme ?

— Tu as une photo récente ? Mais c'est génial ! Je n'arrive pas à y croire. Tu es une magicienne.

— Hé ! C'est que tu as affaire à une pro ! Quel est ton numéro de fax ?

Je donnai celui de Lonnie tout en tendant la main vers l'annuaire.

— Tu es bien sûre qu'il habite Marcella ? C'est à une centaine de kilomètres d'ici.

— D'après les fichiers du SI, oui. Cela devrait te faciliter la tâche.

— Et comment ! Je te dois combien ?

— Laisse tomber. J'ai dû trafiquer des formulaires pour que la demande paraisse légitime, mais personne n'ira vérifier. Ça m'a pris moins d'une minute.

— Tu es un amour. Merci infiniment. On s'appelle, on déjeune et c'est moi qui régale.

— Je te prends au mot ! me lança-t-elle en riant.

Je raccrochai et feuilletai l'annuaire, cherchant l'indicatif de zone de Marcella, Californie. De fait, c'était le 805, le même qu'à Santa Teresa. Je tentai ma chance auprès des renseignements, donnant à l'opératrice le nom de Guy Malek. Aucun numéro de téléphone ne correspondait à l'adresse que j'avais indiquée.

— Vous n'avez pas d'autres Guy Malek dans cette zone ? Un G. Malek ? Un Malek quelconque ?

— Non, madame, pas un seul.

— Très bien. Merci.

Je traversai le hall en direction du fax, juste à temps pour voir apparaître une copie de la carte d'identité de Guy Malek. La reproduction en noir et blanc était pleine de taches, mais établissait clairement les SEXE : M ; CHEVEUX : BLND ; YEUX : VRT ; TAILLE : 1,76 ; POIDS : 70 kg ; DATE DE NAISSANCE : 02-03-42 de Guy Malek. Il paraissait infiniment plus joli garçon que dans l'annuaire du lycée. Un grand bravo. Avouons-le, je me sentais fière de moi, assise à mon

bureau. Le petit côté m'as-tu-vu de ma nature se congratulait.

J'appelai le bureau de Tasha et donnai mon nom à la secrétaire.

— Tasha est en réunion, me répondit-elle, mais je vais la prévenir que c'est vous. Vous pourrez sûrement lui dire deux mots si c'est important.

— Ça l'est.

— Vous restez en ligne ?

— Bien sûr.

Tout en attendant, j'étais une réussite. Une carte retournée, six cartes cachées. Dans un sens, je regrettais la rapidité avec laquelle les pièces du puzzle s'étaient assemblées. Je ne voulais pas que Donovan pense qu'il payait une prestation dont il aurait pu se charger lui-même – ce qui était pourtant le cas. Le public a en effet accès à une grande quantité d'informations dans les fichiers de l'administration. Simplement, la plupart des gens n'ont pas le temps ou l'envie de jouer les limiers, bien trop contents de confier la chose à un enquêteur. En définitive, tout le monde y trouve son compte. Pourtant, cette recherche me déconcertait par sa facilité. Qui plus est, je n'étais pas très sûre que la famille trouverait ma découverte à son goût. Je retournai la carte de la seconde pile et posai une nouvelle rangée de cinq cartes.

Tasha prit la communication. Elle semblait pressée et avoir l'esprit ailleurs.

— Bonjour, Kinsey. De quoi s'agit-il ? J'espère que c'est important car j'ai du travail par-dessus la tête.

— J'ai une adresse, pour Guy Malek. Je pensais que je devais te prévenir tout de suite.

Il y eut un silence d'une demi-seconde, le temps qu'elle traite l'information.

— Si vite que ça ? Comment t'es-tu débrouillée ?

Je souris au ton de sa voix, mélange idéal de surprise et de respect.

— J'ai mes petites méthodes, lui renvoyai-je.

Ah ! quelle n'est pas notre volupté lorsque nous croyons avoir impressionné autrui par notre habileté... La nature humaine a ceci de pervers, entre autres, que nous tenons plus à l'admiration de nos ennemis qu'à l'approbation de nos amis.

— Tu as de quoi écrire ?

— Bien sûr. Où habite-t-il ?

— Pas loin. (Je lui donnai l'adresse.) Il n'est pas dans l'annuaire. Ou bien il n'a pas le téléphone, ou bien il y figure sous un autre nom.

— Sidérant, dit-elle. Je préviens Donovan et je vois ce qu'il veut faire. Je suis sûre qu'il va être aux anges.

— Pas moi. J'ai eu l'impression qu'ils seraient tous bien plus heureux d'apprendre que Guy est mort.

— Mais non. Ce sont des histoires de famille. Je suis sûre que tout va s'arranger. Je lui dis de t'appeler.

Moins d'un quart d'heure après, mon téléphone sonnait. Donovan Malek au bout du fil.

— Félicitations, dit-il. Je n'en reviens pas que cela ait été si rapide ! Je pensais que la recherche prendrait des semaines.

— Ce n'est pas toujours aussi facile. Nous avons eu de la chance. Vous faut-il autre chose ?

— Je viens d'en toucher deux mots à Tasha. Ce que je lui ai suggéré, c'est que vous alliez le trouver. Elle pourrait le contacter par lettre, mais les gens ont parfois des réactions bizarres quand ils reçoivent du courrier d'un avocat. Ils se sentent menacés avant même d'ouvrir l'enveloppe. Nous ne voulons pas partir sur une fausse note.

— Évidemment, je peux lui parler, dis-je en me demandant ce que diable pouvait être la note juste.

— Je voudrais un rapport de première main sur la situation actuelle de Guy. Avez-vous un moment de libre demain ou après-demain ?

Je vérifiai sur mon agenda.

— Je peux faire un saut cet après-midi si vous voulez.

— Le plus tôt sera le mieux. Je veux que cette affaire soit traitée avec doigté. J'ignore complètement s'il a appris le décès de Papa, mais malgré leur brouille il risque d'être bouleversé. Qui plus est, l'argent est un point délicat. Qui sait comment il va réagir ?

— Vous voulez que je lui parle du testament ?

— Pourquoi pas ? De toute façon, il faudra bien qu'il l'apprenne.

CHAPITRE 5

Je consultai ma montre. Mon agenda étant vierge, je me dis que je ferais aussi bien de mettre les voiles. Il était neuf heures et demie pile. Il me faudrait un peu plus d'une heure pour aller à Marcella et autant pour en revenir. En m'accordant une heure pour débusquer Guy Malek, j'aurais encore largement le temps d'avaler un déjeuner rapide et d'être de retour dans le milieu de l'après-midi. J'ouvris mon tiroir du bas et sortis ma carte de Californie. D'après la légende, Marcella se trouvait à cent trente kilomètres environ et comptait moins de quinze cents âmes. Il me faudrait une heure tout au plus pour le localiser une fois que j'y serais, à supposer qu'il habite toujours là, et l'entretien lui-même ne prendrait sans doute pas plus d'une demi-heure. Autrement dit j'avais une chance d'avoir réglé l'affaire avant la fin de la journée.

Je passai un coup de fil à Dietz pour le mettre au courant de la suite des événements. J'entendis la télévision en bruit de fond, une de ces chaînes d'informations en boucle avec annonces publicitaires à n'en plus finir. Au bout d'une heure vous en savez plus sur les aliments pour chiens que sur l'actualité mondiale. Dietz m'informa qu'il n'avait pas de projet particulier. Peut-être me tendait-il la perche pour que je l'invite à m'accompagner, mais, comme il ne posait pas la question, je n'y répondis pas. N'importe comment, je ne voulais pas me sentir tenue de le distraire. Je lui dis que je pensais être de retour à quinze heures et faire l'impasse sur le bureau pour rentrer aussitôt à la maison. On verrait ce qu'on ferait pour le dîner quand j'aurais regagné mes pénates.

Je fis le plein de la Volkswagen et mis le cap sur la 101, direction nord. L'ensoleillement avait été de courte durée. À l'endroit où l'autoroute serre de près la côte, le brouillard s'était amassé et des nuages lourdement ourlés envahissaient un ciel à présent laiteux. Au bord de la route, les conifères dessinaient une grande variété de formes sombres sur l'horizon. La circulation se révélait fluide, faite, pour l'essentiel, de voitures à un seul passager ou tractant à l'occasion un van, sans doute en route pour la vallée de Santa Ynez, un peu plus au nord.

Nous n'avions pas eu beaucoup de pluie et les collines avaient tout au plus l'air de tumulus d'un blond terne et semblaient rythmées çà et là par les génuflexions obséquieuses d'un derrick qui n'en finissait pas

de saluer le sol.

La route s'enfonça dans les terres et, moins d'une heure plus tard, le ciel bleu pâle était à nouveau décapé, strié d'une brume résiduelle légère comme un duvet d'oison. À la périphérie de Santa Maria, je bifurquai à droite sur la 166 et roulai pendant une quinzaine de kilomètres sur la route à deux voies qui longe la Cuyama River. La chaleur du soleil de janvier se faisait chiche. Au fil des vallées et des canons, la terre diffusait une odeur sèche, puis un cordon de collines brunes et pelées surgit devant moi. On avait promis la pluie, mais le temps jouait les coquettes, nous agaçant avec des nuages hauts dans le ciel et un soupçon de vent.

Marcella s'étendait à l'ombre du mont Los Coches. Tout en conduisant, je sentais la présence invisible de la grande faille de San Andréas, cette fracture de douze cents kilomètres qui suit les sinuosités de la côte californienne depuis la frontière mexicaine jusqu'au triple embranchement de Mendocino, où les plaques tectoniques du Pacifique et de l'Amérique du Nord achoppent et s'érodent depuis l'aube des temps. Sous les fines couches de granit et de sédiments marins, la croûte terrestre était aussi craquelée qu'un crâne. Dans cette région, la faille de San Andréas est coupée par celle de Santa Ynez, non loin du White Wolf et du Garlock. Les montagnes de cette partie de l'État auraient suivi jadis l'axe nord-sud comme les autres reliefs bordant la côte. D'après cette théorie, l'extrémité méridionale de cette chaîne fut heurtée par la plaque Pacifique il y a des millions d'années et déportée au passage, donnant à la chaîne de montagnes son orientation est-ouest. J'étais au volant un jour où un tremblement de terre mineur s'était produit, et j'avais eu l'impression qu'un dix-huit roues lancé à vive allure avait brusquement doublé la Volkswagen. La voiture avait fait une embardée sur la droite, comme happée par un vide soudain. En Californie, où le temps paraît si peu changeant, nous comptons beaucoup sur les séismes pour nous procurer les mêmes sensations fortes que les tornades et les cyclones sous d'autres cieux.

À un carrefour, j'aperçus un panneau discret et pris vers le sud pour entrer dans Marcella. Les voitures étaient rares dans les artères à six voies. On avait planté çà et là un palmier ou un genévrier au bord du trottoir. Il n'y avait aucun bâtiment de plus d'un étage, et pour toute construction je vis une épicerie aux vitrines garnies de barreaux, un hôtel, trois motels, un bureau immobilier et une grande maison victorienne cernée d'échafaudages. L'unique bar occupait une bâtisse qui avait un faux air d'ancien bureau de poste dépouillé de toute fonction officielle. Une enseigne Budweiser était accrochée à une fenêtre. De quoi pouvaient bien vivre les citoyens de Marcella, et pourquoi se fixer dans ce trou ? Il n'y avait aucune autre ville dans les

parages et les activités de celle-ci semblaient se répartir à égalité entre boire une bière et filer au lit. Si l'on voulait un service de restauration rapide ou des pièces détachées pour automobiles, si l'on avait besoin de médicaments, de cinéma, d'un centre de mise en forme ou d'une robe de mariée, il fallait aller en voiture jusqu'à Santa Maria ou, plus au nord sur la 101, jusqu'à Atascadero et Paso Robles. La campagne aux alentours paraissait stérile. Je n'avais rien vu qui ressemblât de près ou de loin à un verger d'agrumes ou à un champ labouré. La région se consacrait peut-être à l'élevage, à l'exploitation minière ou aux courses de stock-cars. À moins que les habitants ne fussent venus vivre là pour fuir le tohu-bohu de San Luis Obispo.

Je dénichai une station-service dans une rue latérale et m'arrêtai pour me repérer. Le jeune qui apparut avait dans les dix-sept ans. Maigrichon, les yeux délavés, les cheveux presque tondus au-dessus des oreilles et les dents plantées dans tous les sens, il me rappelait un protagoniste des premiers épisodes de *The Twilight Zone*.

— Bonjour, lui lançai-je. Je cherche un de mes amis nommé Guy Malek. Je crois qu'il habite quelque part sur la Route 1, mais il ne m'a pas donné d'adresse précise.

D'accord, je trafiquais un peu la vérité, mais je ne mentais pas vraiment. Nul doute que je deviendrais l'amie de Guy lorsqu'il apprendrait l'existence des cinq millions de dollars.

Le jeune ne dit rien, mais tendit un doigt aussi tremblant que celui de Scrooge (1). Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Dans cette direction ?

— Il habite là.

Je me retournai, ahurie. Une clôture grillagée entourait le terrain. Derrière un portail roulant, grillagé lui aussi, j'aperçus une maisonnette, un hangar, une large grange dont les flancs en tôle rouillée s'incurvaient à l'endroit des joints, un antique bus scolaire jaune, une pompe à essence solitaire et une pancarte trop passée pour être lisible de près ou de loin. Le portail était ouvert.

— Ah... merci, dis-je. Savez-vous s'il est chez lui ?

— Non.

— Il n'est pas là ?

— Je sais pas. Je l'ai pas vu aujourd'hui.

— Ah... Eh bien, je pense que je vais aller vérifier.

— Pourquoi pas ? dit-il.

Je quittai la station-service et traversai la route. Avec précaution, j'engageai la Volkswagen dans l'ouverture du portail et me garai sur un espace pelé que je pris pour une allée. Je descendis de voiture. La surface de la cour était en sable blanc, agrémenté d'une bordure d'herbe marron. La maison se réduisait à une construction d'un seul niveau, en lattes de bois qu'on avait passées à la peinture blanche en

des temps lointains ; une véranda, également en bois, barrait la façade. La pergola abritant les fenêtres de gauche exhibait une unique tige de plante grimpante qui s'enroulait autour du lattis avec la grâce d'un boa constrictor. Celle qui lui faisait pendant à droite s'était effondrée sous son fardeau de végétation brune et desséchée. Plusieurs fils métalliques descendaient du toit, reliant les occupants au téléphone, au câble et à l'électricité.

Je gravis les marches en bois et frappai à la porte-moustiquaire délabrée. Fermée, pas le moindre signe de vie. Une fine couche de suie recouvrait tout, comme si la maison était sous le vent d'une fonderie. Le plancher frémit soudain sous mes pieds, m'indiquant qu'on marchait à l'intérieur de la maison. La porte s'ouvrit, je me retrouvai nez à nez avec un individu qui me parut être Guy Malek. À part sa barbe de trois jours, il faisait beaucoup moins que son âge. Ses cheveux semblaient plus foncés et plus raides que dans l'annuaire du lycée, mais il avait conservé des traits juvéniles : yeux vert-jaune bordés de cils noirs, nez petit et droit, bouche généreuse. Il avait le teint clair et respirait la santé. L'âge lui avait buriné de belles rides et la ligne de sa mâchoire commençait à perdre de sa fermeté, mais je lui aurais donné dans les trente-cinq ans. À cinquante ou soixante, il n'aurait sûrement pas changé, le passage du temps ne marquant que modérément sa beauté. Il portait une salopette en jean par-dessus ce qui me parut être une combinaison de travail. Il enfilait un blouson en jean lorsqu'il avait ouvert, et il en arrangea le col avant de me lancer un « Salut ! ».

Adolescent, Guy Malek paraissait aussi abruti que tout un chacun. C'était le mauvais élément, rebelle et autodestructeur, un paumé de la vie. Il avait besoin d'être sauvé et c'était ça, sa séduction. Quelle femme résisterait à un homme en perdition ? Aujourd'hui son bon ange semblait s'être installé à demeure, lui prêtant le visage de la sérénité. Curieux que les frères aient vieilli si différemment ! D'entrée de jeu, cet individu me plut davantage que le reste de sa fratrie. Hormis son côté débraillé, il ne donnait pas l'impression d'inhaler, renifler ou se faire des lignes de substances illégales.

— Guy Malek ?

Il eut un sourire hésitant, comme s'il m'avait déjà rencontrée mais souhaitait qu'on lui remît mon nom en mémoire.

— Oui ?

— Je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis détective privée à Santa Teresa.

Je lui tendis une carte de visite professionnelle. Il l'étudia mais éluda la poignée de main. Les siennes étaient aussi crasseuses que celles d'un mécano. Sa mâchoire paraissait agitée d'un tic.

Ses yeux trouvèrent les miens et tout son corps se figea. Le sourire

disparut.

— C'est ma famille qui vous a engagée ?

— Ma foi, oui.

Comme je m'apprêtais à me lancer dans le compte rendu plein de diplomatie du décès de son père, je vis les larmes affleurer, brouillant le vert lumineux de son regard. Il leva les yeux, battit des paupières et prit une profonde inspiration avant de reporter son attention sur moi. Il se tapota vivement les joues avec un rire gêné.

— Ouaah, dit-il en se passant les doigts sur les yeux. (Il secoua la tête d'un geste incrédule, luttant pour se reprendre.) Désolé. Vous m'avez pris au dépourvu. Je n'aurais jamais cru que ça ait de l'importance, mais il faut croire que si. J'ai toujours souhaité qu'ils m'envoient quelqu'un, mais j'avais presque perdu tout espoir. Comment m'avez-vous découvert ?

— Ce n'était pas si difficile... J'ai cherché au service des immatriculations, qui m'a sorti votre fiche d'identité. J'ai essayé par les renseignements, mais vous n'étiez pas dans l'annuaire, d'où je conclus que vous n'avez pas le téléphone.

— Trop cher pour ma bourse, dit-il. Vous voulez entrer ?

Son comportement trahissait une certaine gaucherie et il semblait manquer d'assurance. Il détourna les yeux, puis me regarda de nouveau.

— Avec plaisir, dis-je.

Il s'écarta pour me laisser passer et je pénétrai dans une pièce qui ressemblait à peu près à ce qu'on pouvait en attendre. L'architecture intérieure était fruste, caractérisée par un plancher à larges lattes de bois brut et des fenêtres qui ne fermaient pas vraiment. Divers éléments de mobilier avaient investi l'espace, sans doute récupérés à la décharge municipale... s'il y en avait une. Magazines, ustensiles, casseroles, poêles, conserves et accessoires divers s'entassaient sur la moindre surface libre. S'y ajoutait ce qui s'apparentait à des outils de ferme à la fonction indéterminée. Il y avait aussi une pile de pneus usés dans un coin, et une cuvette de cabinets qui n'avait pas l'air reliée à grand-chose. Guy me sentit intriguée.

— Je la garde pour un copain. J'ai de vraies toilettes là-bas, précisa-t-il avec un sourire timide.

— Vous me rassurez, dis-je en lui rendant son sourire.

— Voulez-vous une tasse de café ? C'est de l'instantané, mais il se laisse boire.

— Non, merci. Vous vous apprêtiez à sortir ?

— Hein ? Ah oui, mais ne vous inquiétez pas. Je dois aller quelque part tout à l'heure. Asseyez-vous.

Il sortit un mouchoir et s'interrompit pour se moucher. L'anxiété me nouait la poitrine. Il y avait quelque chose d'émouvant dans sa

franchise. Il désigna du geste un canapé élimé et défoncé – un ressort en transperçait le coussin. Je m'installai sur le bord, espérant ne pas porter gravement préjudice à mes surfaces intimes. Mon inconfort venait du fait que Guy Malek, à en croire sa réaction, s'imaginait que sa famille avait eu recours à mes services pour effectuer une recherche dictée par l'affection. Je connaissais leurs véritables sentiments, en réalité hostiles si la vérité se faisait jour. Après un court débat intérieur, j'optai pour la franchise. Quel que fût le résultat de notre entretien, ce serait trop humiliant pour lui de le laisser se bercer d'illusions.

Il tira une chaise en bois et s'assit exactement en face de moi, se tamponnant les yeux de temps à autre. Il ne s'excusa pas pour les larmes qui continuaient à ruisseler sur ses joues.

— Vous ne savez pas comme j'ai pu prier pour que cela arrive, dit-il, la bouche tremblante.

Il contempla ses mains et entreprit de plier et replier le mouchoir.

— Le pasteur de ma paroisse... il passait son temps à me jurer que cela se ferait si c'était écrit.

« Inutile de prier si Dieu en a décidé autrement », disait-il. Et moi, je lui répétais : « Tu sais, ils m'auraient trouvé, après tout ce temps, s'ils y tenaient vraiment. »

J'étais frappée de voir combien curieusement sa situation ressemblait à la mienne. Nous tentions tous deux de nous faire à des liens familiaux brisés. Lui au moins accueillait cette perspective avec faveur, même s'il se méprenait sur le but de ma visite. Je me sentais une vraie garce d'avoir à l'éclairer.

— Guy... à vrai dire, c'est plus compliqué. J'ai de mauvaises nouvelles...

— Mon père est mort ?

— Il y a quinze jours. Je ne connais pas la date exacte. J'ai compris qu'il avait eu une attaque et qu'il souffrait aussi d'un cancer. Il s'est bien battu et je suppose que son corps a fini par lâcher.

Il resta un moment silencieux, le regard perdu dans le vide.

— Bah, ça ne me surprend pas vraiment. Est-ce qu'il... savez-vous si c'est lui qui a voulu me voir ?

— Je n'en ai aucune idée. On ne m'a engagée qu'avant-hier. L'avocate chargée de la succession a entrepris les démarches. La loi exige que vous soyez informé puisque vous figurez parmi les héritiers.

Il se tourna vers moi, comprenant soudain :

— Ah ! Vous êtes là en mission officielle et rien d'autre. C'est ça ?

— Plus ou moins.

Je vis son visage s'empourprer lentement.

— Quel con je fais ! Et moi qui vous croyais envoyée par quelqu'un qui se souciait de moi...

— Je suis désolée.

— Ce n'est pas votre faute. Quoi d'autre ?

— Comment ça, « quoi d'autre ? » ?

— Je me demandais si vous aviez d'autres nouvelles à me communiquer.

— Pas vraiment.

S'il avait compris qu'il devait hériter, il n'en laissait rien deviner.

— Ça m'aurait étonné que mon père ait demandé à me voir.

— J'aimerais vous aider, mais on ne m'a donné aucun détail. C'est possible, évidemment, mais vous ne le saurez peut-être jamais. Posez donc la question à l'avocate quand vous lui parlerez. Elle en sait beaucoup plus que moi sur les circonstances de sa mort.

Il eut un petit sourire.

— Papa a fait appel à une femme ? Ça ne lui ressemble pas.

— C'est Donovan qui l'a contactée. Elle est allée en classe avec sa femme.

— Et Bennet et Jack ? Ils sont mariés ?

Il prononça leurs noms comme des sons qu'il n'avait pas articulés depuis des années.

— Non. Juste Donovan. Je ne crois pas que Christie et lui aient des enfants. Il dirige l'entreprise, qui, si j'ai bien compris, est la troisième société de construction de Californie.

— Grand bien lui fasse ! Donnie a toujours été obsédé par l'affaire familiale. Vous avez parlé aux deux autres ?

— Brièvement.

Son attitude avait complètement changé au fil de la conversation. Le bonheur initial avait fait place à une prise de conscience douloureuse.

— Corrigez-moi si je me trompe, dit-il, mais j'ai l'impression qu'ils se fichent pas mal de moi. L'avocate a dit qu'ils devaient me contacter, ils le font. C'est bien ça ? Enfin, je veux dire... ils ne sont pas submergés par une vague de tendresse sirupeuse à l'égard de ma personne ?

— Pas vraiment. Mais cela vient sans doute des circonstances de votre départ. On m'a dit que vous aviez un maximum d'ennuis... Ils gardent de vous un souvenir pas tellement flatteur.

— J'imagine. C'est également vrai en ce qui me concerne, pour être franc.

— En outre, personne ne croyait vraiment que je vous retrouverais. Cela fait combien ?... Dix-huit ans ?

— À peu près. Pas assez longtemps à leur sens.

— Où êtes-vous allé après votre départ ? Ou bien me trouvez-vous indiscrete ?

— Pourquoi ? Il n'y a pas grand-chose à raconter. Je suis parti sur

la route pour faire du stop. J'allais à San Francisco, j'étais complètement défoncé. Le type qui m'a fait monter était un prêcheur, il avait été engagé par une paroisse à deux kilomètres de là. Il m'a recueilli. J'étais tellement pété que je ne savais même pas ce que je faisais.

— Et vous êtes resté par ici tout ce temps ?

— Pas tout à fait, dit-il. Il ne faut pas croire que je me sois amendé ni que je sois rentré dans le droit chemin du jour au lendemain. J'ai déconné plus d'une fois. J'ai rechuté... vous voyez ce que je veux dire, je me cuitais et filais... mais Pete et sa femme m'ont toujours retrouvé et ramenés. Finalement, je me suis rendu compte que je n'arriverais pas à les larguer. Quoi que je fasse. De vrais pots de colle ! C'est alors que je me suis rangé et que j'ai trouvé Jésus dans mon cœur. Ça a vraiment changé ma vie.

— Et vous n'avez jamais recontacté votre famille ? lui demandai-je.

Il fit signe que non avec un sourire amer.

— On ne peut pas dire non plus qu'ils m'aient réclamé à grands cris...

— Cela va peut-être changer quand je leur aurai parlé. Vous travaillez ?

— Évidemment. J'entretiens l'église et je fais des petits travaux de dépannage en ville. Peinture et réparations diverses, plomberie, électricité. Quasiment n'importe quoi. En général payé au minimum, mais comme il n'y a que moi pour le faire, j'ai toujours de quoi m'occuper.

— On dirait que vous vous en êtes bien tiré.

Il regarda autour de lui.

— Oh ! je ne possède pas grand-chose, mais je me contente de peu... Je ne suis pas propriétaire, précisa-t-il. L'Église me fournit le logement, mais je gagne assez pour assurer l'essentiel : la nourriture et le confort de base, ce genre de trucs. Je ne conduis pas, mais j'ai un vélo, et cela me suffit la plupart du temps dans une petite ville comme celle-ci.

— Vous avez beaucoup changé.

— Je serais mort, sinon. (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) Écoutez, je ne voudrais pas vous bousculer, mais il faut que je me remue. J'ai à faire à l'église.

— Je ne vous retiens pas. Merci de m'avoir accordé un peu de votre temps. Je peux vous déposer ?

— Avec plaisir. On discutera en route.

Une fois dans la voiture, il m'expliqua comment rejoindre l'autoroute. Nous prîmes à droite en direction de la 166, filant de nouveau vers l'est. Nous roulâmes un moment dans un silence amical. Il me glissa un regard.

— Alors, on vous a envoyée pour quoi ? Me trouver et faire votre rapport ?

— En quelque sorte. Maintenant que nous avons une adresse, Tasha Howard, l'avocate, vous enverra l'avis de succession.

— C'est vrai, j'oubliais. J'hérite, disiez-vous ?

Il avait pris un ton léger et presque railleur.

— Cela ne vous intéresse pas ?

— Pas spécialement. Je croyais attendre quelque chose de ces individus, mais il s'avère que non.

Il fit un geste vers l'embranchement qui s'annonçait et je tournai à droite sur une petite route secondaire. L'asphalte de la chaussée avait fait place aux gravillons, et je voyais des volutes de poussière blanche tourbillonner dans ma vitre arrière tandis que nous roulions. L'église se dressait à la lisière d'une prairie qui descendait sur grès d'un kilomètre. Le panneau annonçait : ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE DU JUBILÉ.

— Vous pouvez vous arrêter ici, dit-il. Ça vous plairait d'entrer et de jeter un coup d'œil ? Si on vous paie à l'heure, autant faire la visite complète. Je suis sûr que Donnie peut se permettre cette dépense.

J'eus une courte hésitation.

— D'accord.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-il en penchant la tête d'un air taquin, je n'essaierai pas de vous convertir.

Je me garai et nous descendîmes. Il ne se lança pas dans un grand discours, mais son attitude traduisait la fierté que lui inspiraient les lieux. Il saisit un trousseau de clés et nous fit entrer.

L'église, une construction en lattes de bois, était petite, guère plus grande qu'une pièce ordinaire. Il s'en dégagait une impression de probité. Les vitraux se caractérisaient par leur simplicité. Ils consistaient chacun en six panneaux d'or clair, comportant seulement une citation de la Bible dans la partie inférieure. Devant, un pupitre dépouillé se dressait sur la partie gauche d'une estrade recouverte d'un tapis. À droite se trouvaient un orgue et trois rangées de chaises pliantes pour la chorale. Les fleurs du dimanche précédent consistaient en une profusion de glaïeuls blancs.

— L'église a été détruite par un incendie il y a une dizaine d'années. La paroisse l'a reconstruite intégralement, des fondations à la toiture.

— Comment vous êtes-vous remis sur les rails ? lui demandai-je. Cela n'a pas dû être facile.

Il s'assit sur l'un des bancs de devant et je le vis jeter un coup d'œil autour de lui, prenant peut-être de l'endroit la même mesure que moi.

— J'en attribue le mérite au Seigneur, bien que Pete dise toujours que c'est moi qui ai fait ce travail. J'ai grandi la bride sur le cou, sans qu'on m'inculque de valeurs. Je ne reproche rien à personne... Ça s'est

passé comme ça, c'est tout. Mes parents étaient des gens bien. Ils ne buvaient pas, ne me battaient pas ni rien, mais ils ne parlaient jamais de Dieu ni de la foi, ni de leurs sentiments religieux – à supposer qu'ils en aient eu, ce que je ne pense pas. Mes frères et moi... même quand nous étions petits... nous ne sommes jamais allés au catéchisme ni à l'église. Mes parents détestaient la religion « organisée ». J'ignore ce qu'ils entendaient par là ou l'idée qu'ils s'en faisaient, mais ils veillaient soigneusement à ne jamais nous y exposer. Comme si c'était une maladie. Je me rappelle qu'ils avaient un livre écrit par un certain Philip Wylie : *Génération de vipères*. Il y assimile les enseignements de l'Église à la dégradation intellectuelle, au dévoiement des jeunes esprits.

— Il y a des gens qui sentent ainsi les choses, lui fis-je remarquer.

— Oui, je sais. Ça me dépasse, mais c'est une attitude que j'ai rencontrée ailleurs. On dirait que les gens vous prennent pour un crétin parce que vous pratiquez. Enfin, je veux dire... ce n'est pas parce que je suis régénéré que mon QI a chuté !

— Je suis certaine que ce n'est pas le cas.

— En réalité, j'ai été élevé sans boussole morale. Comme les règles me paraissaient absurdes, je faisais les quatre cents coups. Je passais mon temps à aller trop loin, attendant que quelqu'un me dise la limite à ne pas franchir.

— Mais vous avez eu des ennuis avec la justice, m'a-t-on dit. Ces règles, vous auriez dû les connaître puisque, chaque fois que vous les enfreigniez, vous finissiez au tribunal. D'après Donovan, vous avez passé plus de temps devant le juge pour enfants qu'à la maison.

Il eut un sourire penaud.

— C'est vrai, mais c'est bien le plus dingue. Le tribunal, je m'en fichais. Au moins j'y retrouvais des gosses aussi paumés que moi. Seigneur, on ne pouvait pas me tenir ! J'étais déchaîné. Givré, complètement marginal. C'est dur d'y repenser. J'ai du mal à faire le lien entre ce que j'étais avant et ce que je suis maintenant. Je sais ce qui s'est passé, je sais ce que j'ai fait, mais je ne me vois pas en train de le faire... Je voulais me sentir bien. J'ai beaucoup réfléchi à tout ça et je n'ai pas trouvé de meilleure explication. Je me sentais mal dans ma peau et je voulais m'y sentir mieux. Dans mon idée, le plus court chemin pour y arriver, c'était la drogue. Il y a plus de quinze ans que je ne touche plus à la drogue ni à l'alcool. Une bière à l'occasion, mais je ne fume pas, je ne joue pas aux cartes, je ne vais pas en boîte. Je ne prononce pas en vain le nom du Seigneur et je ne jure pas... enfin, pas tellement. Si vous me marchez sur l'orteil, vous m'entendrez, mais la plupart du temps j'évite de jurer.

— Bravo !

— En tout cas, ça me réussit. Mais, à l'époque, je frôlais en

permanence le point de rupture. J'espérais sans doute pousser mes parents à bout. J'attendais qu'ils me disent : « Cette fois, ça suffit. Cette fois, tu as trop tiré sur la corde. » Mais vous savez quoi ? Mon père n'avait aucune poigne. Il me faisait des sermons sur tout. Même quand il me fichait dehors provisoirement, même quand il m'a flanqué à la porte, il disait : « Que cela te fasse réfléchir, petit. Tu reviendras quand tu auras compris. » Mais réfléchir à quoi ? Comprendre quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée. J'étais à la dérive. Un bateau lancé à pleine vitesse mais sans cap, tournant en rond et décrivant de grands cercles. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oh ! ça oui ! Au lycée, j'étais paumée moi aussi. J'ai fini flic avant de faire ce métier.

Il sourit.

— Sans blague ! Vous vous cuities, vous fumiez des joints ?

— Entre autres, lui répondis-je d'un ton modeste.

— Allons, quoi par exemple ?

— Je ne sais pas. Les ados de ma classe étaient nets, mais pas moi. Un vrai cheval échappé ! Je séchais les cours. Je traînais avec des mecs pas clairs et j'aimais ça. Eux me plaisaient. On me jugeait excentrique, et je suppose qu'eux aussi.

— Vous étiez à quel lycée ?

— Santa Teresa.

Il se mit à rire.

— Vous faisiez partie de la rangée du mur ?

— Exactement, dis-je.

La « rangée du mur » était, littéralement, les filles qui s'asseyaient sur un petit mur clôturant l'arrière du périmètre du lycée. On fumait comme des pompiers, fagotées à la dernière mode ado et le cheveu oxygéné.

Guy éclata de rire.

— Génial !

— Je ne sais pas dans quelle mesure, mais en tout cas, c'était moi.

— Et vous, comment êtes-vous rentrée dans le droit chemin ?

— Qui vous dit que j'y sois ?

Il se leva comme s'il venait de prendre une décision.

— Venez au presbytère, je vais vous présenter Peter et Winnie, dit-il. À cette heure-ci ils sont à la cuisine, en train de préparer le dîner pour la soirée d'études bibliques du jeudi.

Je le suivis dans l'allée centrale et franchis à sa suite une porte au fond. Je sentais s'éveiller en moi un début de résistance. Je ne veux pas qu'on se mêle de me convertir. Si vous voulez mon avis, l'excès de vertu est aussi redoutable que le vice.

CHAPITRE 6

Le presbytère occupait un terrain contigu à l'église et consistait en une petite ferme d'un étage revêtue de lattes blanches à l'ordonnance fantaisiste, le tout agrémenté de volets verts et d'un toit en bardeaux verts défraîchis, ponctué de chiens assis. À une extrémité, une large véranda penchait visiblement, comme si un tremblement de terre avait descellé les fondations en béton. J'aperçus derrière la maison une grange rouge ventrue à laquelle se rattachait un garage à une place délabré. La maison et la grange avaient toutes deux besoin d'un sérieux coup de peinture, et je remarquai que le soleil pénétrait en biais dans la grange par les trous du toit. Des chaises de jardin en métal étaient disposées en demi-cercle dans la cour, sous un chêne massif dans la pleine force de l'âge. À proximité se dressait une table de pique-nique fanée flanquée de bancs, qui accueillait sans doute les cours de catéchisme et les dîners paroissiaux pendant les mois d'été.

Je traversai la cour à la suite de Guy. Nous montâmes les marches de la véranda et pénétrâmes dans la cuisine. L'air embaumait les oignons sautés et le céleri. Peter était un homme d'une soixantaine d'années, avec un début de calvitie et une couronne de cheveux blancs qui se continuait en favoris et lui enveloppait la mâchoire d'un collier coupé avec soin et relié à une moustache assortie. Le pâle soleil qui arrivait par la fenêtre illuminait un fin duvet neigeux sur son crâne dégarni. Il portait un tricot rouge à col roulé avec un pull vert à grosses côtes par-dessus. Nous arrivâmes au moment où il étalait l'abaisse. Sur sa droite, des disques de pâte impeccables s'alignaient sur les plaques à gâteaux, prêts à être enfournés. Il leva les yeux d'un air ravi quand nous entrâmes.

— Guy ! Tu tombes à pic. Je me demandais si tu étais encore là. La chaudière de l'église a encore fait des siennes. Elle passe son temps à s'enclencher, puis à lâcher. Ça s'allume et ça s'éteint.

— Sans doute l'allumage électronique... Je vais jeter un œil.

Guy semblait emprunté. Il se frotta le nez, puis fourra les mains dans ses poches de salopette, comme pour les réchauffer.

— Je vous amène Kinsey Millhone. C'est une détective privée de Santa Teresa.

Il se tourna pour me regarder, penchant la tête en direction du pasteur et de sa femme tandis qu'il faisait les présentations :

— Peter Antle... et sa femme, Winnie.

Peter arborait un teint rubicond. Sous ses sourcils blancs et broussailleux, ses yeux bleus me sourirent.

— Ravi de faire votre connaissance. Je vous serrerais volontiers la main, mais je ne crois pas que vous apprécieriez. Vous défendez-vous en pâtisserie ? Puis-je vous mettre à contribution ?

— Il vaut mieux pas, lui répondis-je. Mes compétences ménagères laissent quelque peu à désirer.

Comme il allait poursuivre, sa femme intervint :

— Pete... dit-elle.

Et elle lui lança un regard d'avertissement.

Winnie Antle paraissait aborder la cinquantaine. Ses cheveux bruns coupés court étaient brossés en arrière. Les yeux marron, un léger embonpoint, elle avait un large sourire et des dents très blanches. Elle arborait une chemise d'homme sur son jean et une interminable veste tricotée à la main qui couvrait ses hanches généreuses et son ample postérieur. Elle coupait les légumes pour la soupe, une montagne de rondelles de carottes empilées à côté d'elle sur le plan de travail. Deux bouquets de céleris et un assortiment de poivrons attendaient son couteau dynamique. En même temps, elle surveillait une marmite remplie de légumes coupés qui bouillonnait avec allégresse.

— Bonjour, Kinsey. Ne faites pas attention à lui, il essaie toujours de refiler le travail à ceux qui ne se méfient pas, dit-elle en m'adressant un sourire rapide. Quel bon vent vous amène ?

Peter dévisagea Guy.

— Tu n'as pas d'ennuis, j'espère... C'est qu'il faut me le tenir à l'œil, ce lascar !

Il souriait d'un air taquin et, de toute évidence, il ne s'attendait pas vraiment à un problème mettant Guy en cause.

Guy marmonna des explications, visiblement gêné d'être le destinataire de si tristes nouvelles :

— Mon père est mort. L'avocate de la succession a demandé à Kinsey de retrouver ma trace.

Peter et Winnie reportèrent leur entière attention sur Guy, qui maîtrisait pleinement ses émotions antérieures.

— C'est vrai ? demanda Peter. Je suis navré de l'apprendre. (Il me jeta un coup d'œil.) Nous avons souvent discuté d'une éventuelle réconciliation dont Guy aurait eu l'initiative. Il n'avait aucun contact avec son père depuis des années.

Guy changea de position et s'appuya contre le plan de travail, les bras croisés devant lui. Ses remarques parurent s'adresser à moi, rêveuses et nostalgiques :

— Je ne sais pas combien de lettres je lui ai écrites, mais sans jamais en envoyer une seule. Chaque fois que j'essayais d'expliquer,

les phrases paraissaient... vous savez bien... fausses, ou idiotes. J'ai finalement renoncé et décidé d'attendre de savoir ce que je voulais dire. Je continuais à me dire que j'avais le temps. Parce que enfin... il n'était pas si vieux.

— Son heure était sans doute venue. Tu ne peux rien y changer, dit Peter.

Winnie s'en mêla :

— Si tu ne te sens pas le cœur à travailler aujourd'hui, n'insiste pas et prends ta journée. Nous pouvons très bien nous débrouiller sans toi.

— Mais non, ça va, répliqua Guy, de nouveau gêné d'être le centre d'attention.

Quelques minutes passèrent à échanger des informations : comment j'avais réussi à localiser Guy et ce que je savais de sa famille – peu de choses, à dire vrai.

Peter secouait la tête, visiblement désolé des nouvelles que j'apportais.

— Nous considérons Guy comme quelqu'un de la famille. La première fois que j'ai vu ce garçon, il offrait un triste spectacle. Les yeux injectés de sang et roulant dans tous les sens comme des billes brûlantes. On nous avait appelés, Winnie et moi, à cette église et nous avons fait tout le trajet jusqu'en Californie depuis Fort Scott, dans le Kansas. Nous avons entendu raconter toutes sortes de choses sur les hippies, les fumeurs de joints et les accros au LSD, comme on les appelait, je crois. Ces gamins qui se brûlaient les yeux à force de fixer le soleil en étant complètement défoncés. Et voilà qu'on tombe sur Guy au bord de la route avec une pancarte qui disait San Francisco. Il essayait d'avoir l'air « cool », mais il m'a fendu le cœur. Winnie ne voulait pas que je m'arrête. Nous avons deux enfants à l'arrière et elle était sûre qu'on finirait dans les statistiques d'homicides !

— De l'eau a coulé sous les ponts depuis, fit remarquer Winnie.

Peter s'adressa à Guy :

— Que comptes-tu faire ? Rentrer à Santa Teresa ? L'heure est peut-être venue de discuter avec tes frères et de parler du passé ? D'apurer les comptes ?

— Je ne sais pas. Sans doute. À supposer qu'eux soient prêts à discuter avec moi... répondit-il. Je crois que je ne suis pas tout à fait prêt à prendre une décision sur ce point. (Il me regarda.) Je sais qu'ils ne vous ont pas envoyée ici pour me supplier de rentrer, mais il semble que j'aie mon mot à dire dans l'affaire. Est-ce que ça ira si je vous appelle dans un jour ou deux ?

— Pas de problème. En attendant, il faut que je rentre, dis-je. Vous avez ma carte de visite. Si je ne suis pas à mon bureau, essayez à ce numéro, l'appel sera transféré automatiquement... (Je pris une seconde carte de visite et y inscrivis le nom de Tasha Howard.) C'est

l'avocate. Je n'ai pas son numéro de téléphone en tête, mais elle a un bureau à Lompoc, vous pouvez téléphoner aux renseignements pour le leur demander. Elle n'est pas au diable. N'importe comment, vous pourriez prendre rendez-vous pour avoir un entretien avec elle. Il vous faudra les conseils de votre propre avocat. J'espère que tout s'arrangera.

— Moi aussi. Je vous suis reconnaissant d'avoir fait le trajet, dit-il. C'est beaucoup moins impersonnel.

Je lui serrai la main, marmonnai des politesses en direction de Peter et Winnie Antle et filai. Je repris la grand-rue de Marcella en sens inverse, essayant de sonder l'endroit. Petit et tranquille. Sans prétention. Je fis le tour du pâté de maisons en prenant les quelques rues résidentielles du coin. Les maisons étaient petites, bâties sur le même modèle : des constructions à un étage avec toiture plate. Les façades affichaient des tons pastel, des teintes d'œufs de Pâques nichés dans de l'herbe hivernale aussi sèche que du papier déchiqueté. La plupart semblaient miteuses et moroses. J'y apercevais parfois un occupant.

Au moment où je dépassais l'épicerie en direction de l'autoroute, je repérai une pancarte dans la vitrine annonçant des sandwiches frais. Sur un coup de tête, je garai la voiture, entrai et commandai du thon en salade sur pain de campagne à la serveuse du comptoir traiteur, au fond du magasin. Nous parlâmes de tout et de rien pendant qu'elle s'attelait à la préparation du sandwich, enveloppant mon cornichon à part dans un carré de papier sulfurisé – pour qu'il ne ramollisse pas mon sandwich, m'expliqua-t-elle. Derrière moi, deux ou trois clients vaquaient à leurs occupations, pilotant de petits Caddies à travers les rayons. Personne ne s'arrêta pour me dévisager ni ne prêta la moindre attention à ma personne.

Je l'informai que je venais de passer à l'église. Elle se montra peu curieuse de savoir qui j'étais ou pourquoi j'avais rendu visite au pasteur et à sa femme. L'allusion à Guy Malek ne provoqua aucun silence gêné ni confidences non sollicitées sur son passé ou son caractère.

— La ville semble agréable, dis-je tandis qu'elle me tendait mon déjeuner par-dessus le comptoir.

Je lui donnai un billet de dix dollars, qu'elle encaissa bruyamment.

— Pour qui aime ce genre d'endroit, me renvoya-t-elle. Trop calme à mon goût, mais mon mari est né ici et il a tenu à ce qu'on y revienne. Je ne déteste pas me tourner les pouces, mais c'est tout juste si on organise une braderie de temps en temps. Je ne vous dis pas !

Elle s'éventa d'un geste comique, comme si l'animation d'une vente de vieilles frusques dépassait presque ce qu'elle pouvait supporter.

— Vous voulez une facture ? demanda-t-elle en me rendant sept

billets de un dollar et de la petite monnaie.

— Oui, merci.

Elle déchira le bon de caisse et me le tendit.

— Bon courage !

— Merci ! À vous aussi, lui renvoyai-je.

J'avalai mon déjeuner tout en roulant, conduisant d'une main et mordant tour à tour dans le cornichon et le sandwich au thon. Le prix incluait un sachet de chips, que je grignotai aussi en essayant de calculer si j'avais eu les apports nécessaires dans tous les groupes d'aliments. J'avais oublié de demander à Guy le nom de jeune fille de sa mère, mais, honnêtement, je n'entretenais aucun doute quant à son identité. Il me rappelait Jack, dont les traits et la couleur de peau étaient presque identiques. Donovan et Bennet devaient avoir hérité d'un des parents, Guy et Jack ressemblant davantage à l'autre. Moi, le scepticisme incarné, je m'aperçus que je prenais pour argent comptant la métamorphose de Guy Malek et son affiliation du moment à l'Église évangélique du Jubilé. On ne pouvait exclure la possibilité que le pasteur et lui fussent des imposteurs d'un rare talent, des gens qui se seraient concocté une couverture en cas d'intrusion inopportune, mais je ne voyais ni ne devinais aucune sinistre entreprise à l'œuvre. Si la bucolique Marcella abritait le quartier général de quelque secte de néo-nazis, d'adorateurs de Satan et autres motards en rupture de bans, la chose m'avait échappé.

C'est seulement après avoir dépassé Santa Maria et pris vers le sud sur la 101 que je me rendis compte qu'à aucun moment Guy Malek ne s'était enquis du montant de sa part d'héritage. Je n'aurais sans doute pas hésité à l'en informer. J'aurais pu lui donner au moins un chiffre approximatif, mais la question n'avait jamais surgi et j'avais été bien trop occupée à jauger mon interlocuteur pour faire mon rapport à Donovan. Toute son émotion était axée sur la mort de son père et sur l'occasion ratée de lui faire des excuses. À première vue, le profit n'entrait pas en ligne de compte. Oh ! et puis zut ! Tasha ne manquerait pas de le contacter et pourrait lui donner les détails.

J'arrivai sans encombre à Santa Teresa à deux heures de l'après-midi. Comme j'étais de retour plus tôt que prévu, je passai au bureau, dactylographiai mes notes et les fourrai dans le dossier. Je laissai deux messages téléphoniques, l'un pour Tasha à son bureau, l'autre sur le répondeur des Malek à leur domicile. Je fis le calcul de mes heures, du kilométrage et des frais divers, tapai une facture pour mes services et y agrafai le bon de caisse du sandwich au thon. Je l'ajouterais le lendemain à mon rapport d'enquête dactylographié et en enverrais un exemplaire à Tasha et un à Donovan. Et inscrirais le mot « fin ». Du moins le croyais-je.

Je récupérai ma voiture, sans PV, à un endroit où il était interdit

de stationner et mis le cap sur la maison, en gros assez satisfaite de la vie. Dietz prépara le dîner ce soir-là. Une pleine poêlée d'oignons frits, de pommes de terres frites et de saucisses frites généreusement assaisonnée d'ail et de langues d'oiseau écrasées, le tout servi avec un trait de cette moutarde terne en grains qui vous incendie le palais. Seuls deux célibataires endurcis peuvent avaler un pareil repas et croire à ses vertus nutritives. Je me chargeai de la vaisselle, lavant les assiettes, les couverts et les verres, récurant la poêle à frire pendant que Dietz lisait le journal. Voilà donc à quoi s'occupaient les couples tous les soirs de la sainte semaine... Les souvenirs les plus vifs que je gardais de ma vie de femme deux fois mariée, c'étaient les scènes de ménage et le chagrin, pas le train-train quotidien. Ces occupations se révélaient par trop ménagères... Pas déplaisantes, mais perturbantes à n'en pas douter pour qui n'était pas habitué à avoir de la compagne.

À huit heures, nous gagnâmes à pied Chez Rosie et prîmes place dans un box du fond. Chichement éclairée, la taverne de Rosie est un établissement de proximité qui existe depuis vingt-cinq ans, coïncé entre un Lavomatic et une boutique de réparation d'appareils ménagers. Les tables en chrome et formica sortent tout droit de la brocante, et les stalles sont en contre-plaqué de bois de chantier teinté en noir, auquel ne manquent ni les messages grossièrement gravés à la main ni les échardes. Vous glisser sur les sièges constitue un acte d'une désinvolture téméraire, sauf si votre carnet de vaccination antitétanique est à jour. Au fil des ans, le nombre de fumeurs a régulièrement diminué en Californie, d'où une amélioration de la qualité de l'air, sinon de la clientèle. Les soiffards locaux qui aimaient commencer tôt le matin et rester jusqu'à l'heure de la fermeture se réfugiaient chez Rosie. Ce bouge jouit à l'heure qu'il est d'une certaine célébrité parmi diverses équipes de sport amateur, qui y convergent en masse après tout match important, emplissant l'air de leurs conversations bruyantes et de leurs rires virils, et de beaucoup d'agitation. Les piliers de l'endroit, quatre pochards à l'œil chassieux, ont été refoulés vers d'autres abreuvoirs. Leurs conversations pâteuses, jamais envahissantes, me manquent.

Rosie semblait être de sortie ce soir-là, et le barman m'était parfaitement inconnu. Dietz but deux bières tandis que je m'offrais deux verres du meilleur chardonnay à capsule de Rosie, un ersatz acide provenant d'un cépage californien qu'elle achetait sans doute en tonnelet.

J'avoue volontiers que c'est l'alcool qui m'attira des ennuis ce soir-là. Je me sentais légèrement ronde et détendue, un peu moins inhibée qu'à l'ordinaire, autrement dit, prête à bavasser. Robert Dietz commençait à me faire bonne impression et je ne savais pas trop qu'en penser. Son visage se découpait comme au burin dans l'ombre, son

regard perpétuellement aux aguets parcourant la salle tandis que nous parlions de tout et de rien. Je lui contai d'un ton désinvolte le mariage de William et de Rosie et mes aventures sur la route, il me donna des détails sur son séjour en Allemagne. L'attrait qu'il exerçait sur moi se doublait d'une sorte de chagrin en sourdine, si proche de la fièvre que je me demandai si je ne couvais pas une grippe. À un moment donné, je frissonnai, et il me regarda avec attention.

— Ça va ?

J'allongeai sur la table une main qu'il recouvrit de la sienne, enlaçant ses doigts avec les miens.

— Où en sommes-nous ? lui demandai-je.

— Bonne question. Si on en parlait ? Tu tires la première.

Je ris, mais la question n'avait rien de vraiment drôle et nous le savions tous les deux.

— Pourquoi es-tu revenu tout chambouler ? Je me débrouillais très bien.

— J'ai chamboulé quoi ? On n'a rien fait. On dîne ensemble. On boit un verre. Je dors en bas, tu dors en haut. J'ai le genou si esquinaté que tu n'as pas à craindre d'avances importunes : je serais incapable de monter ces foutues marches, même s'il y allait de ma vie !

— Dois-je m'en féliciter ?

— Je ne sais pas. À toi de me le dire.

— Je ne veux pas m'habituer à toi.

— Beaucoup de femmes sont incapables de s'habituer à moi. Tu es une des rares à paraître un tant soit peu tentée, ajouta-t-il avec un léger sourire.

Ceci pour votre gouverne, messieurs : au milieu d'une tendre discussion avec une femme, n'en mentionnez pas une autre – et surtout pas plusieurs. Ça la fiche mal. À l'instant où il prononça ces mots, j'eus la brusque vision d'une longue procession de femelles, parmi lesquelles je ne me situais même pas dans le peloton de tête. Je sentis mon sourire s'effacer et me rencoquillai dans le silence comme une tortue face à un dogue.

Son sourire se teinta de prudence.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Je vais très bien. Qu'est-ce qui te fait croire le contraire ?

— Ne partons pas sur un malentendu. Visiblement, tu as quelque chose sur le cœur, alors dis-le.

— Je n'en ai pas envie. C'est sans importance.

— Kinsey...

— Quoi ?

— Allez ! Accouche et qu'on n'en parle plus ! Ça ne coûte rien d'être franc.

— Comment te dire... Ça fait quatre jours que tu es là, et moi,

qu'est-ce que je deviens dans tout ça ? Je n'aime pas qu'on me plaque. C'est tout le drame de ma vie. Pourquoi aller m'empêtrer dans toutes ces histoires quand tout ce que j'y gagne, c'est qu'on m'arrache le cœur ?

Il leva les sourcils, comme un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas quoi te dire. Je ne peux pas te promettre de rester, je ne suis jamais resté au même endroit plus de six mois, au maximum. Pourquoi ne peut-on pas vivre au présent ? Pourquoi faut-il un bon de garantie à tout ?

— Je ne parle pas de garantie !

— À mon avis, si. Tu veux un gage sur l'avenir, alors qu'en réalité tu ne sais pas plus que moi de quoi demain sera fait.

— D'accord, tu as raison et je ne prétends pas discuter sur ce point. Tout ce que je dis, c'est que je ne veux pas me trouver prise dans une liaison à épisodes, bonjour-bonsoir, ce qui est le cas.

Dietz eut une expression peinée.

— Je ne veux pas mentir. Je ne peux pas prétendre que je vais rester quand je sais que c'est faux. Cela servirait à quoi ?

Je sentais mon exaspération monter.

— Je ne te demande pas de prétendre ni de promettre quoi que ce soit. J'essaie seulement d'être sincère !

— Sur quoi ?

— Sur tout ! Toute ma vie, on m'a rejetée. Parfois c'est la mort, ou encore l'abandon. L'infidélité, la duplicité. Y a que l'embarras du choix, j'ai tout connu ! J'ai fait l'expérience de toutes les formes de trahison affective. Je sais, il n'y a pas de quoi en faire une histoire, tout le monde souffre d'une façon ou d'une autre dans la vie. Et alors ? Je ne m'apitoie pas sur mon sort, mais je serais une sombre idiote d'accepter toutes ces saloperies une fois de plus !

— Je comprends ça. Je t'écoute et, crois-moi, je ne veux pas te faire du mal. Le problème, ce n'est pas toi, mais moi. Par nature, je ne tiens pas en place. Je déteste me sentir piégé. Je suis comme ça. Enferme-moi, je saccagerai tout pour sortir. Je suis né dans une famille de nomades. Nous étions toujours en mouvement, toujours sur les routes. Nous vivions avec nos valises. Si je ne bouge pas, j'étouffe. On se met à avoir des pensées morbides... C'est le pire. Quand j'étais petit, si on restait trop longtemps dans la même ville, mon vieux se faisait arrêter. Il atterrissait à la prison du comté, ou à l'hôpital, ou à la cellule de dégrisement du coin. Chaque fois que j'allais à l'école, j'étais le nouveau et je devais me bagarrer dans la cour juste pour rester en vie. Les jours les plus heureux de mon existence, c'est quand nous reprenions la route.

— Enfin libre !

— Enfin libre... Ce n'est pas que je ne voudrais pas rester, mais j'en

suis incapable.

— Nous y voilà ! « Incapable. » Ça explique tout. Tu peux disposer !

— Ne sois pas si susceptible. Tu sais très bien ce que je veux dire. Bon Dieu ! je ne suis pas fier de moi ! Je ne me délecte pas d'avoir une âme de romanichel. Simplement, je ne veux pas me bercer d'illusions, et toi non plus.

— Trop aimable, merci ! Entre-temps, je ne doute pas que tu trouves à te distraire.

Il me lança un regard en biais.

— D'où tiens-tu ça ?

— Laisse tomber. Je ne vois même pas l'intérêt d'en parler. Tu ne peux pas te passer de courir le monde et moi je suis vissée sur place. Tu ne peux pas te fixer et moi je suis incapable de partir parce que j'aime mon point d'ancrage. Tous les deux ans, nous avons un entracte, le reste du temps j'assume la permanence. Autrement dit, je suis sans doute vouée, et toute ma vie durant, à des mecs de ton genre.

— Des mecs de mon genre ? Charmant ! Ça veut dire quoi, au juste ?

— Ce que ça veut dire, rien d'autre. Des claustros du cœur. Tu es un paumé. Tant que je serai attirée par les mecs de ton acabit, je pourrai court-circuiter mes propres...

Je m'arrêtai net, me sentant comme un de ces chiens de dessins animés qui dérapent sur un plancher tout aussi animé.

— Tes propres quoi ?

— Rien qui t'intéresse. On en reste là. J'aurais mieux fait de me taire. Le résultat, c'est que j'ai l'air de pleurnicher, et je n'y tiens pas.

— Tu as toujours tellement peur d'avoir l'air de pleurnicher... dit-il. Ça dérange qui ? Je t'en prie, pleurniche.

— Parce que maintenant, c'est toi qui dis ça !

— Qui dis quoi ? explosa-t-il.

J'affichai une patience que j'étais loin d'éprouver.

— Une des premières choses que tu m'aies jamais dites, c'est que tu voulais... comment disais-tu ?... ah oui, « de la connivence sans pleurnicheries ». À t'entendre, très peu de femmes maîtrisaient cet art.

— J'ai dit ça ? Moi ?

— Parfaitement ! Depuis, je me suis toujours donné un mal fou pour ne pas gémir en ta présence.

— Ne sois pas ridicule. Je ne le comprenais pas dans ce sens-là. Je ne me rappelle pas l'avoir dit, mais je parlais sûrement d'autre chose. Quoi qu'il en soit, ne change pas de sujet. Je ne veux pas qu'on termine sur cette note. Puisqu'on a mis la question sur le tapis, on la règle.

— On règle quoi ? On ne peut rien régler. Comme il n'y a pas de solution, autant laisser tomber. Je regrette d'avoir soulevé ce lièvre. J'ai déjà cette situation absurde avec ma famille, c'est sans doute ce qui me perturbe.

— Pourquoi absurde ? Tu es apparentée à ces gens, alors où est le problème ?

— Je ne veux pas entrer dans ce petit jeu. Non seulement je n'aime pas pleurnicher, mais j'ai horreur de me répéter.

— Comment peux-tu te répéter alors que tu ne m'en as jamais parlé ?

Je me passai les doigts dans les cheveux et contemplai la surface de la table. J'avais espéré éviter le sujet, mais il semblait moins risqué qu'une analyse de notre relation, quelle qu'en fût la nature. Je ne parvenais pas à trouver de raison valable pour expliquer mon peu d'empressement à fréquenter ma famille, redécouverte depuis peu. Je n'en avais pas envie, un point c'est tout.

— Sans doute que je n'aime pas être bousculée, dis-je enfin. Elles veulent à tout prix rattraper le temps perdu. Qu'elles s'occupent donc de leurs affaires ! Ce copinage exubérant me met mal à l'aise. Tu sais comme je me bute quand on insiste.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu accepté de travailler pour l'avocate ? Si j'ai bien compris, c'est ta cousine ?

— C'est-à-dire... oui, mais je n'avais pas l'intention d'accepter. Je voulais l'envoyer au bain, mais l'appât du gain et la curiosité l'ont emporté. Je dois gagner ma vie et je ne veux pas refuser par esprit de contradiction. Nul doute que je vais m'en mordre les doigts, mais je me suis embarquée dans cette histoire et cela ne sert à rien de me flageller.

— À première vue, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

— Justement si, et ça m'exaspère. Et puis ce n'est pas le problème. Le problème, c'est que j'aimerais qu'elles respectent mon territoire.

— Quel territoire ? Elle t'a confié un boulot, elle te paie, point final !

— Espérons-le. Et puis, ce n'est pas tellement elle, mais les deux autres, Liza et Pam. Si je cède d'un pouce, elles m'envahiront.

— Arrête tes conneries ! C'est de la psychologie de cuisine, sauce californienne. Tu ne peux pas vivre ta vie comme un débat radiodiffusé !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Je n'ai pas remarqué que tu étais tellement collé à ta famille non plus !

Je le vis accuser le coup. Son expression changea instantanément. Blessée et irritée.

— Coup bas, dit-il. Ce que je dis de mes enfants, tu n'as pas à me le renvoyer à la figure.

— Tu as raison. Pardonne-moi. Je retire ce que j'ai dit.

— Ôte le fer, la plaie reste ouverte, me lança-t-il sèchement. Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas à prendre avec des pincettes en ce moment. Tu fais tout pour me tenir à distance.

— Non, dis-je. (Puis je lui lançai un regard en biais.) Tu crois ?

— Regarde-toi ! Il n'y a pas deux jours que je suis là et on se dispute déjà. Ça rime à quoi ? Je n'ai pas fait tout ce trajet pour qu'on se bagarre. J'avais envie de te voir, je me faisais une fête d'être avec toi. Tu parles ! Si j'avais voulu des scènes, j'aurais pu rester avec Naomi.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Je ne pose pas la question par mesquinerie, mais par curiosité. Que s'est-il passé ?

— Est-ce que je sais ? J'ai ma version, elle a la sienne. Parfois, je me dis que les couples ont une durée de vie qui leur est propre. Le nôtre a vécu, c'est tout. Les explications viennent après, quand on essaie de comprendre. Revenons à toi. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je préfère me bagarrer que ne rien éprouver.

— C'est ta seule alternative ?

— On dirait bien, mais je ne pourrais en jurer.

Il tendit la main et me tira gentiment les cheveux.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Et moi, tu peux me dire ce que je vais faire de toi ?

CHAPITRE 7

Quand nous regagnâmes l'appartement à dix heures et quart, la lumière brillait dans la cuisine d'Henry. Dietz déclara que, son genou le faisant abominablement souffrir, il rentrait prendre deux cachets d'analgésique, s'allonger, les pieds surélevés, et mettre à contribution sa poche de glace. Je lui dis que je revenais tout de suite. Notre discussion chez Rosie n'avait strictement mené à rien. Je ne supportais pas l'idée de continuer et je ne supportais pas de me comporter comme si l'on n'avait pas abordé le sujet. Je ne savais pas ce que j'attendais de lui et, de toute façon, j'ignorais comment le dire, de sorte qu'au bout du compte j'avais l'air de mendier. Or j'ai un principe de base : si tu n'es pas claire, tais-toi.

Je frappai à la porte d'Henry, lui faisant un signe derrière la vitre lorsqu'il leva la tête dans ma direction. Il était installé dans son fauteuil à bascule en compagnie du journal du soir et de son verre de Jack Daniel's. Il sourit et me fit signe à son tour, posant son journal pour me faire entrer. Le chauffage était allumé, à l'intérieur il ne faisait pas seulement chaud, mais l'air embaumait les petits pains à la cannelle de la veille.

— Comme on se sent bien ! lui dis-je. Il fait un froid de gueux dehors.

De vieilles photos en noir et blanc triées par paquets encombraient la table de la cuisine. Je leur jetai un bref coup d'œil en tirant une chaise et reportai mon attention sur lui. De mon point de vue, Henry Pitts est la perfection même – intelligent, facile à vivre et adulte – et il a les plus belles jambes que je connaisse. C'est mon propriétaire depuis cinq ans, depuis le jour où j'ai repéré l'annonce pour son appartement dans un Lavomatic. Henry cherchait un(e) locataire stable, propre et calme ; pas d'enfants, pas de réceptions bruyantes, pas de chiens qui jappent. Ayant toujours vécu dans une caravane, je ne pouvais me passer d'espaces ramassés, mais étais prête à restreindre les contacts avec une foule de voisins proches et turbulents. La vie dans un camp de caravanes, malgré ses innombrables vertus, impose une connaissance intime de la vie privée des gens. Gagnant mon pain en fourrant mon nez partout, j'avais tout intérêt à préserver mon intimité. Le garage monoplace reconverti qu'offrait Henry dépassait mes espoirs les plus fous tout en étant

abordable. Depuis, l'endroit a été plastiqué et reconstruit, et l'aménagement intérieur en teck a été conçu aussi astucieusement que celui d'un bateau.

D'emblée nous avons mis en place, Henry et moi, des rapports suffisamment discrets pour nous en accommoder tous les deux. Au fil des ans, il a réussi à me civiliser jusqu'à un certain point, et je suis à n'en pas douter plus urbaine aujourd'hui qu'à l'époque. Un tel lien s'est tissé peu à peu entre nous que je le considère comme le mélange par excellence de l'ami et du parent.

— Tu veux une tasse de thé ? me demanda-t-il.

— Non merci. Je me suis juste arrêtée pour te dire bonsoir avant de filer sous ma couette. Ce sont des photos de famille ? m'enquis-je en saisissant un cliché au hasard.

— Il paraît. C'est un envoi de Nell. Elle est tombée sur deux boîtes de vieux instantanés, mais sans une indication. Pas de noms, pas de dates. Elle n'a aucune idée de qui il s'agit, nos frères non plus. Le désordre le plus total. Crois-en mon expérience : inscris une note au dos de toutes tes photographies, ne serait-ce que quelques mots. Toi, tu sais qui c'est, mais personne d'autre n'est au courant.

— Elles te disent quelque chose ?

— Certaines...

Il prit la photo que j'avais en main et plissa les yeux en l'élevant vers la lumière. Je me penchai sur son épaule. Le cliché montrait une femme d'une vingtaine d'années. Elle avait le visage large et placide et les cheveux ramenés en arrière en chignon. Elle portait une blouse blanche à col marin et une jupe qui lui arrivait à mi-jambes, des bas noirs et des chaussures plates noires avec un nœud sur le dessus. À côté d'elle, une fillette de huit ans au visage boudeur arborait une tunique à col marin et des bottines à lacets.

— Ce doit être une photo de la sœur cadette de ma mère, prise à Topeka, dans le Kansas, en 1915. L'enfant s'appelait Rebecca Rose, si j'ai bonne mémoire. Sa mère et elle sont mortes pendant l'épidémie de grippe espagnole de 1918... (Il en prit une autre.) Ma mère avec mon grand-père Tilmann. Ça m'étonne que Nell ne les ait pas reconnus – sauf que sa vue baisse. Maintenant que j'y songe, je ne vois pas pourquoi se poser des questions. Comme aucun de nous n'a d'enfant, une fois que nous ne serons plus là, ça ne changera pas grand-chose de connaître l'identité de tous ces gens.

— Mais c'est triste ! Pourquoi ne pas les mettre dans un album et me les confier ? Je ferai comme si c'étaient les miennes. Comment s'appelait-il ?

— Klaus. Et ma mère, Gudrun.

L'homme qui regardait fixement l'appareil devait approcher les quatre-vingts ans, sa fille, à côté de lui, avait bien la cinquantaine.

— D'où vient le nom Tilmann ? C'est allemand ? Je m'étais imaginé que vous étiez suédois ou finlandais.

— Pas du tout, nous n'avons rien de Scandinave. Ce sont des gens sinistres, si tu veux que je te dise. Les Tilmann étaient de bonne souche allemande. Têtus, autocrates, robustes, exigeants. D'aucuns diraient invivables, mais c'est une question d'interprétation. La longévité, c'est dans les gènes ; ne laisse jamais personne te soutenir le contraire. J'ai lu tous ces articles sur des types qui vivent centenaires. Tous cherchent à s'en attribuer le mérite en prétendant que c'est parce qu'ils fument ou ne fument pas, mangent des yaourts, se bourrent de vitamines ou avalent une cuiller à soupe de vinaigre par jour. Pure absurdité ! Les guerres et les accidents mis à part, on vit longtemps parce qu'on a été engendré par des individus qui vivent longtemps. Il faut assumer. Pas la peine de se soumettre à de mauvais traitements caractérisés ! Ma mère a vécu jusqu'à cent trois ans et j'imagine que les cinq d'entre nous encore de ce monde en feront autant.

— Le fait est que tu sembles en bonne forme. Nell a combien ?... Quatre-vingt-seize ans ? Et toi, tu fêtes ton quatre-vingt-sixième anniversaire à la prochaine Saint-Valentin.

Henry hochâ la tête, un petit mouvement sec comme un coup de hurtoir.

— Nous sommes tous vigoureux dans l'ensemble, encore que nous nous tassions plus ou moins. On en a discuté et notre théorie, c'est que ce tassement est une astuce de la nature pour nous empêcher de prendre trop de place dans le cercueil. On se fait plus léger aussi. Cela facilite la tâche de ceux qui le portent. Et puis, bien sûr, les facultés diminuent. On devient myope comme une taupe et on entend moins bien. Charlie dit qu'il a l'impression d'avoir en permanence un coussin sur la tête ces temps-ci. Quand on vieillit, mieux vaut ne pas se préoccuper de sa dignité. Moi, je dis que ceux qui parlent de la flamboyance du troisième âge n'ont jamais approché un vieux de près ou de loin. On peut frimer, mais il y a belle lurette qu'on a dû renoncer à toute vanité. Nous sommes tous en couches-culottes ! Enfin, pas moi, mais je suis le bébé de la famille. Les autres ont des fuites chaque fois qu'ils toussent ou rient trop fort... Nell dit qu'une des raisons pour lesquelles William lui manque tant depuis qu'il s'est mis en ménage, c'est qu'ils ne peuvent plus bridger comme avant. Ils doivent jouer à trois et c'est moins amusant. Lewis a bien songé à demander à une cousine de venir habiter avec eux, mais Nell n'acceptera jamais une autre femme à la maison. Elle dit qu'elle a eu ses frères pour elle pendant soixante ans et qu'elle n'entend pas changer. Elle dit que le jour où elle « partira », ils pourront en faire à leur tête, suivant ceux qui resteront.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils tiennent encore à endurer les

hivers du Michigan. Pourquoi ne viennent-ils pas tous vivre ici ? Ils pourront bridger jusqu'à plus soif !

— L'idée est dans l'air. Enfin, on verra... Nell a son groupe de déjeuners féminins, et elle frémit à l'idée de quitter ces dames.

Il posa la photo et reprit possession de son fauteuil.

— Et si tu me parlais de toi ? J'ai taillé une agréable bavette avec ton copain Dietz. Il dit que tu as accepté une affaire ?

— À vrai dire, j'ai terminé. C'est une de ces affaires vite expédiées qu'on regrette à l'arrivée de dossiers plus coriaces.

Je pris quelques minutes pour l'informer de mes recherches sur Guy Malek. Il parut sceptique :

— Et maintenant ? Tu crois qu'il va la toucher, sa part d'héritage ?

— Qui sait ? Je ne connais pas toujours l'issue des dossiers que je suis, mais d'après Tasha ils trouveront une solution.

— Dietz est là pour longtemps ? J'avais dans l'idée de vous inviter tous deux à dîner un soir.

— Sans doute pas. Il continue sur Santa Cruz pour voir ses fils.

— Alors préviens-moi s'il compte être encore là samedi et je vous mitonnerai quelque chose de spécial. On invitera William et Rosie, et Liza Lowenstein si elle est libre.

Quand je rentrai chez moi, je trouvai Dietz endormi en sous-vêtements. Affalé dans son fauteuil, il ronflait gentiment. La télévision était allumée, jouant en sourdine : un documentaire sur des requins qui attaquaient sous l'eau. Dietz avait posé sa jambe sur le bord du convertible, une couverture ramenée sur la poitrine et les épaules. La poche de glace à demi fondue avait glissé par terre. Je la remis au congélateur et en pris une autre, que je plaçai avec précaution sur son genou, sans le réveiller. L'œdème gonflait l'articulation et la peau nue paraissait décolorée et vulnérable. Je n'essayai pas de le bouger, sachant qu'il se réveillerait bien avant le matin. Dietz dort par intermittence et se réveille d'un coup, comme un animal sauvage, et l'expérience m'avait appris qu'il passait rarement une nuit sans se relever au moins deux fois.

Mes chaussures à la main, je montai le petit escalier. D'en haut, je le regardai. Son visage aux plis marqués paraissait étranger dans le sommeil, comme sculpté dans la glaise. Je le voyais rarement ainsi, immobile. C'était une nature remuante, perpétuellement en mouvement, les traits mobilisés par la seule force de son énergie nerveuse. Alors que je l'observais, il bougea et se réveilla, se redressant brusquement sans savoir où il était. Je le vis grimacer de douleur, cherchant la poche à glace en équilibre sur son articulation distendue. Je m'écartai de la balustrade et allai dans la salle de bains me passer de l'eau sur la figure et me brosser les dents. La présence de cette dose intense de testostérone ne devait pas y être étrangère, mais

le désir bourdonnait doucement au bas de mes reins. Je décrochai un T-shirt cent fois trop grand à la patère de la porte de la salle de bains. D'habitude, je dors nue, mais cela ne me parut pas ce soir-là une bonne idée.

Parée pour le lit, j'éteignis et me faufilai sous la couette. Je tendis le bras et programmai la sonnerie du réveil au moment précis où l'affichage digital sautait de 11 : 04 à 11 : 05. Au-dessous de moi j'entendis Dietz se lever et gagner la cuisine. La porte du réfrigérateur s'ouvrit et se ferma. Il prit un verre et se versa à boire – vin, jus d'orange, lait ? en tout cas un liquide. J'entendis un bruit de tabouret qu'on tirait, suivi du froissement du journal. À quoi pouvait-il bien penser ? Que se passerait-il s'il montait ? J'aurais peut-être dû enfiler un peignoir et descendre lui tenir compagnie, jetant toute prudence par-dessus les moulins et au diable les conséquences, mais ce n'était pas dans ma nature. À force de vivre seule, je me méfiais des hommes. Je contemplai la verrière en plexiglas au-dessus de mon lit, songeant aux dangers qu'un geste vers lui ferait naître. La passion ne dure guère... Mais qu'est-ce qui dure, de toute façon ? Si l'on pouvait tout avoir, mais seulement de façon éphémère, l'irrésistible élan de l'amour mériterait-il son prix de souffrance ? Je me sentis couler dans le sommeil, comme lestée de pierres pour mieux sombrer. Je ne me levai qu'à cinq heures cinquante-neuf du matin.

J'enfilai mon survêtement, m'apprêtant à aller courir comme à l'ordinaire. Dietz était sous la douche quand je sortis de la maison, mais je m'aperçus avec un coup au cœur qu'il avait entrepris de faire ses bagages. Il avait laissé la valise souple ouverte par terre près du convertible, qu'il avait fermé. La couverture repliée occupait une extrémité, il avait fait un tas des draps utilisés près du lave-linge. Peut-être pensait-il que son départ résoudrait les problèmes qu'il me posait, réduisant la possibilité que je m'attache à lui. Mon esprit de contradiction inné me fit remarquer que, si son arrivée m'avait laissée froide, son absence créerait en moi une cuisante impression de vide. Après deux jours de présence, je souffrais déjà, et peut-être avais-je été bien inspirée de ne pas aller plus loin. Je vivais en célibataire depuis si longtemps qu'une année de plus sans câlins... J'émis malgré moi un couinement qu'on aurait pu prendre pour un gémissement si je m'étais autorisé ce genre de faiblesses.

Je refermai la porte sans bruit derrière moi, respirant profondément, comme si l'humidité de l'air matinal pouvait apaiser ma poitrine en feu. Après avoir franchi le portail, je marquai une pause pour effectuer des étirements, m'appliquant à garder l'esprit vide. Ces dernières années, dans mes activités de détective, j'avais mis au point une méthode imparable pour me déconnecter de mes sentiments. Comme les gens qui exercent une profession

d'« assistance » – médecins et infirmières, officiers de police, travailleurs sociaux, auxiliaires médicaux –, pour qui la déconnexion émotionnelle est parfois la seule parade devant la mort et toutes ses variantes infâmes. Au début, ce détachement exigeait plusieurs minutes de concentration active, mais à présent je disjoncte en un clin d'œil. Lorsqu'ils nous serinent d'être à l'écoute de nos affects pour assurer notre bien-être psychologique, les chantres de la santé mentale ne parlent sûrement pas des émotions déplaisantes, poisseuses.

Mon jogging lui-même m'apporta peu de secours. Aurore basse, ciel d'un gris endeuillé qu'aucun lever de soleil visible ne sortait de sa mélancolie. La lumière du jour triompha peu à peu des menaces de l'obscurité, mais l'ensemble avait l'aspect passé d'un vieux cliché en noir et blanc. Je courus d'une foulée heurtée, sans jamais parvenir à trouver mon rythme. L'air trop glacial m'empêchait de transpirer convenablement. J'alignai les kilomètres avec le sentiment du devoir accompli, satisfaite de continuer malgré mon désir d'arrêter. Il y a des jours où la discipline devient une fin en soi, le triomphe de la volonté devant les petits revers de l'existence. Je revins à la marche pour parcourir le demi-bloc qui me séparait de la maison, en m'appliquant à écarter toute sensiblerie.

Dietz était assis au comptoir quand j'entrai. Il avait mis une cafetière à chauffer et préparé mon bol de céréales. Le sien, déjà lavé et rincé, séchait sur l'égouttoir. Sa valise, fermeture Éclair dûment fermée, attendait à côté de la porte avec son porte-habits. Par la porte de la salle de bains ouverte, je vis qu'il en avait retiré toutes ses affaires personnelles. L'odeur du savon se mélangeait à celle de son après-rasage, un parfum masculin et humide, omniprésent.

— J'ai pensé que ce serait plus facile si je partais, dit-il.

— D'accord, pas de problème. J'espère que ce n'est pas à cause de moi ?

— Absolument pas. Tu me connais. Je ne suis pas très doué pour rester en place. Et puis, tu as sans doute une foule de choses à faire.

— Des tonnes, dis-je. Tu vas à Santa Cruz ?

— Tout compte fait, oui. Je pense remonter par la côte, peut-être passer un jour à Cambria. Vu mon genou, il faudra de toute façon que je fasse plusieurs arrêts. Histoire de sortir de voiture et de me dégourdir environ toutes les heures. De l'empêcher de se refroidir et de s'ankyloser. Sinon, il se coince.

— À quelle heure pars-tu ?

— Quand tu iras travailler.

— Parfait. Le temps de prendre une douche et tu pourras filer.

— Prends ton temps. Je ne suis pas pressé.

— J'avais remarqué ! lançai-je en montant à la mezzanine.

Cette fois, il ne me demanda pas si j'étais furieuse. Tant mieux,

parce que, franchement, je l'étais. Sous la colère, la vieille souffrance familière. Pourquoi finit-on toujours par me quitter ? Qu'est-ce que je leur ai fait ? Je procédai aux rites quotidiens du mieux que je pus, m'habillai en deux temps trois mouvements et avalai mes céréales sans m'arrêter pour lire le journal. Pour bien montrer que son brusque départ me laissait froide, je pris des draps propres et lui demandai de m'aider à refaire le lit – espérant lui faire subodorer qu'un autre bonhomme attendait son tour. Nous ne parlions guère, nous en tenant à des propos purement utilitaires – « Tu as l'autre taie ? », à titre d'exemple.

Le lit refait, il mit sa valise dans la voiture et revint chercher le porte-habits. Je l'accompagnai jusqu'au trottoir et nous échangeâmes un baiser de commande avec effets sonores de rigueur. *Mmmm !* Sa Porsche démarra en trombe, j'agitai consciencieusement le bras le temps qu'il descende la rue. Quel salaud !

J'entrai dans mon bureau, traitant par le mépris une faible envie de tout foutre en l'air sans raison. Le jour bâillait devant moi comme une bouche d'égout. Je m'étais sentie exactement dans cet état lors de son premier départ. Comment l'expliquez-vous, compte tenu de mes admirables cran et esprit d'indépendance ? Je fis plusieurs patiences, réglai des factures et fis mes comptes. L'anxiété bourdonnait dans mon estomac, comme si j'avais mal au ventre. Quand le téléphone se décida enfin à sonner, juste avant le déjeuner, je bondis sur le combiné, éprouvant une reconnaissance absurde à l'endroit de la personne qui me dérangeait.

— Kinsey ? Donovan à l'appareil. Comment allez-vous ?

— Une forme éblouissante ! Et vous ?

— Ça peut aller. Euh, dites-moi... nous avons eu votre message et nous aimerions vous féliciter pour ce travail rondement mené. Tasha a dû reprendre l'avion pour San Francisco ce matin, mais elle a dit que vous accepteriez sûrement de nous mettre directement au courant. Que diriez-vous de passer prendre un verre à la maison en fin d'après-midi ?

— Cela me paraît tout à fait possible. J'allais taper mon rapport et vous le poster, mais je peux venir vous faire un compte rendu de vive voix si vous préférez.

— Je vous en serais reconnaissant. Jack et Bennet seront sans doute là, eux aussi, ce qui vous évitera d'avoir à vous répéter. Cinq heures trente vous irait-il ?

— Parfait en ce qui me concerne, dis-je.

— Très bien. Nous vous attendons avec impatience.

Après avoir raccroché, je me surpris à hausser les épaules. Je n'avais aucune objection à une entrevue informelle, à condition de ne pas me retrouver happée dans le drame familial. Guy excepté, je ne

raffolais pas des frères Malek. Convaincue comme je l'étais que Guy s'était amendé, je pourrais peut-être lui rendre le service d'en persuader les autres. Je me fichais pas mal de la répartition du magot, mais si d'autres doutaient des « mérites » de Guy, mon opinion personnelle était faite. Et puis, Dietz parti, je n'avais rien de plus attrayant en vue.

Je sautai le déjeuner et passai l'après-midi à nettoyer mon bureau. Lonnie Kingman avait une équipe d'entretien qui effectuait le ménage tous les vendredis après-midi, mais ce récurage avait des vertus thérapeutiques. Je passai même vingt minutes à épousseter le ficus artificiel qu'un quidam avait un jour pris pour un vrai. L'ancienne salle de conférence que j'occupais était pourvue de toilettes DIRECTION intégralement équipées. Je dénichai un seau en plastique, des éponges, des produits de ménage, un balai-brosse et une serpillière et m'employai joyeusement à tuer des microbes imaginaires. Personnellement, je combats la déprime en m'attaquant à des corvées si odieuses et si répugnantes qu'en comparaison la réalité se pare d'agréables couleurs. À trois heures, j'empestais la sueur et l'eau de Javel, mais avais oublié ce qui me rendait si malheureuse. D'accord, je m'en souvenais, mais je n'en avais rien à cirer.

Le bureau et les toilettes dûment désinfectés, je fermai la porte à double tour, ôtai mes vêtements, sautai dans la douche direction et me récurai. Je réintégrai mon Jean, saisissant un pull à col roulé propre dans les réserves que je garde toujours à portée de la main en cas de déplacement inopiné. Que serait la vie sans brosse à dents et petite culotte immaculée ? Je tapai la version officielle de ma rencontre avec Guy Malek et en fourrai un exemplaire dans mes dossiers et un autre dans mon sac. Le troisième, je l'adressai à Tasha Howard, à son bureau de San Francisco. Fin. Finito. Ter-mi-né. C'était le dernier travail que je faisais pour elle, promis, juré.

À cinq heures vingt-cinq, vêtue de ma meilleure (et unique) veste en tweed, je franchissais en voiture la grille de la propriété des Malek. Il faisait déjà presque nuit – le crépuscule tombait tôt en ces courtes journées d'hiver. La lumière de mes phares décrivit un arc sur le mur en stuc entourant les six hectares de terrain. Trois rangs de fil de fer barbelé rouillé s'éternisaient depuis des lustres sur la crête ; à présent, coupés par endroits, ils paraissaient singulièrement dérisoires. Dieu sait quels maraudeurs on redoutait à l'époque ! Un vent aigre s'étant levé, les cimes des arbres oscillaient et frissonnaient en bruissant d'invisibles secrets. De la lumière brillait dans la maison – deux fenêtres au premier illuminées en jaune pâle – alors qu'une grande partie du rez-de-chaussée restait obscure.

La femme de charge avait omis d'allumer les lanternes extérieures. Je me garai sur le rond-point et traversai avec précaution la cour

pavée jusqu'au portique indistinct qui abritait l'entrée. Je sonnai et attendis, croisant les bras pour me réchauffer. On finit par allumer la lumière du porche et Myrna entrebâilla la porte.

— Bonjour, Myrna. Kinsey Millhone. Je suis venue l'autre jour. Donovan m'a dit de passer boire un verre.

Myrna n'entonna pas franchement un péan à cette nouvelle. Apparemment, les cours supérieurs de l'École de formation des gens de maison enjoignaient à ses étudiants de maîtriser leurs brusques élans de joie. Depuis la dernière fois que je l'avais vue, deux jours plus tôt, elle s'était refait une teinture et l'ensemble, à présent blond neigeux, paraissait glacé au toucher. Son uniforme consistait en un haut gris sur un pantalon gris assorti. J'aurais parié que la ceinture était déboutonnée sous la tunique.

— Par ici, dit-elle.

Ses chaussures à semelles de crêpe crissaient légèrement sur le parquet ciré.

Une voix de femme résonna quelque part au-dessus de nos têtes :

— Myrna ? Qui a sonné ? Quelqu'un doit passer prendre un verre.

Je levai les yeux, suivant le son de la voix. Une femme brune aux abords de la quarantaine se penchait sur la rampe qui nous surplombait. Elle m'aperçut et son visage s'éclaira.

— Oh ! bonjour ! Vous êtes sûrement Kinsey. Voulez-vous monter ?

Myrna tourna les talons sans un mot et disparut au fond de la maison tandis que je montais l'escalier. Christie me tendit la main au moment où j'arrivais sur le palier.

— Christie Malek. Ravie de vous rencontrer, dit-elle. Je crois que vous connaissez Myrna...

— Plus ou moins.

Je la saisis en totalité d'un seul coup d'œil. Comme un instantané au Polaroid. C'était une brune aux traits délicats, avec des cheveux noirs et luisants mi-longs. Mince comme un fil, elle portait un jean et un énorme pull-over à côtes noir qui lui arrivait presque aux genoux. Ses manches retroussées découvraient des poignets fragiles, des doigts effilés et froids. Elle avait de petits yeux d'un bleu foncé incisif sous des sourcils à la ligne duveteuse. Ses dents impeccables auraient pu appartenir à une publicité pour bains de bouche. L'absence de maquillage lui donnait un regard légèrement anxieux, sur la défensive, malgré la cordialité de l'abord et la chaleur du sourire.

— Donovan m'a téléphoné qu'il aurait quelques minutes de retard. Jack arrive et Bennet est quelque part ici. Je trie les papiers de Bader et je suis ravie d'avoir de la compagnie.

Tout en continuant à me parler, elle fit demi-tour et se dirigea vers la chambre de maître que j'aperçus par une porte ouverte.

— Nous cherchons toujours, entre autres documents, le testament

disparu. Sans perdre espoir, ajouta-t-elle d'un ton désabusé.

— Je croyais que Bennet s'en chargeait ?

— C'est sa façon de procéder. Il adore déléguer.

J'espérai ne pas me tromper en notant une touche d'ironie dans sa voix. Ne pouvant en jurer, je me tus.

Nous entrâmes dans une suite monumentale : deux pièces imposantes séparées par deux portes coulissantes, glissées chacune dans son logement mural respectif. Nous traversâmes la première, meublée en chambre. Un molleton recouvert de soie rose à effet moiré tapissait les murs. Le revêtement de sol consistait en une épaisse moquette de velours blanc cassé. On avait tiré les doubles rideaux de teinte claire pour révéler les fenêtres à vitraux qui donnaient sur le rond-point pavé devant la maison. Une cheminée en marbre blanc occupait le mur de gauche. De part et d'autre se trouvaient deux canapés assortis, capitonnés et recouverts de chintz à fleurs aux teintes assourdies. Le lit à colonnes était fait au carré, pas une onde ni un friselis ne venant troubler la nappe soyeuse et immaculée du dessus-de-lit. Le plateau de la table de chevet paraissait anormalement vide, comme si on l'avait dépouillé d'objets naguère personnels pour les dissimuler aux regards. Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais une imperceptible odeur de maladie semblait s'attarder dans la pièce. Je vis qu'on avait vidé les penderies et rangé leur contenu – costumes et chemises de ville – dans de grands cartons fournis par le Thrift Store Industries (2) local.

— C'est somptueux, dis-je.

— N'est-ce pas ?

Les portes coulissantes donnaient sur la seconde pièce reconvertie en bureau, avec une grande table de travail en chêne et des classeurs anciens en bois. Les deux pièces faisaient près de quatre mètres de haut, mais celle-ci était de loin la plus accueillante. Un feu brûlait dans une seconde cheminée en marbre, et Christie s'arrêta pour ajouter une bûche à la flambée qui y crépitait déjà avec agressivité. Les murs étaient lambrissés en chêne foncé et luisants comme du caramel. Une photocopieuse, un fax, un ordinateur et une imprimante occupaient les étagères encastrées de part et d'autre de la cheminée. Sur un côté du bureau, une déchiqueteuse avait le bouton on allumé. Une pile de remerciements attendait d'être postée aux personnes qui avaient envoyé des fleurs à l'enterrement.

Christie revint à la table, où elle vida le contenu de deux tiroirs dans des cartons à archives qu'elle avait marqués au feutre noir. Deux grands sacs-poubelle bourrés de vieux papiers semblaient prêts à exploser. Des dossiers volumineux s'empilaient sur la table et plusieurs classeurs vides jonchaient le sol. Je connaissais bien ce genre de tâche, classer le bric-à-brac laissé par les morts. En bas, dans la cour, nous

entendîmes un bruit de motocyclette, le moteur qu'on emballait une dernière fois avant de le réduire au silence.

Christie leva la tête.

— J'entends la Harley. On dirait que Jack est là.

— Vous avancez ?

Elle eut une expression ironique où le scepticisme le disputait à l'impuissance.

— Bader était un homme suprêmement organisé pour l'essentiel, mais son ardeur a dû l'abandonner pour ces tâches accessoires. Regardez-moi ça ! Je jure que si jamais on me déclare en phase terminale, je viderai mes dossiers avant d'être vraiment trop malade pour le faire. Admettons que vous gardiez des photos porno ou ce genre de choses... Je détesterais l'idée qu'on fourre son nez dans mes affaires.

— Je n'ai rien d'aussi intéressant dans ma vie, lui renvoyai-je. Puis-je vous aider ?

— Pas vraiment, mais votre soutien moral ne sera pas de trop. Ça fait des heures que je suis là. Je dois inspecter le moindre bout de papier et décider s'il faut le garder, quoique la plupart soient à jeter, à mon avis. Mais est-ce que je sais ? Tous les documents sur lesquels j'ai un doute, je les empile à part. La paperasserie vraiment inutile part dans un sac-poubelle. Je n'ose rien passer à la déchiqueteuse et j'ai peur de jeter. Je connais Bennet. Il suffit que je bazarde un truc pour qu'il arrive en trombe en le réclamant ! Il m'a fait le coup deux fois et, par chance, les éboueurs n'étaient pas encore passés. Je me suis retrouvée dans le noir comme une clocharde, à récupérer de vieux papiers dans la poubelle. Cette troisième pile représente tout ce qui paraît important. Tenez, j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser... (Elle prit une chemise dans la pile sur le bureau et me la tendit.) Bader a dû mettre ceci de côté au début des années soixante.

Un coup d'œil rapide me révéla une série de coupures de presse ayant trait aux frasques de Guy. J'en lus une au hasard, un article de 1956 rapportant l'arrestation de deux mineurs, des garçons de quatorze et treize ans, à qui l'on imputait un accès de vandalisme taggueur. Un des gamins avait été traduit devant le juge pour enfants, l'autre rendu à ses parents. Il y avait environ vingt-cinq coupures de cet acabit. Parfois, les autorités ne donnaient pas de noms car le ou les garçons arrêtés étaient encore mineurs. Dans d'autres articles, le nom de Guy Malek était cité.

— Je me demande pourquoi Bader conservait ces coupures de journaux. Ça paraît bizarre, dis-je.

— Peut-être pour se rappeler pourquoi il avait déshérité le gamin. Je suppose que Bennet va les vouloir comme munitions en cas de besoin. C'est épuisant d'essayer de trancher.

— Je n'en doute pas, dis-je. Vous savez, j'ai pensé que, puisque les deux testaments ont été rédigés à trois ans d'intervalle, les deux témoins du premier pouvaient avoir été également les témoins du second. Surtout s'il s'agissait de clercs ou d'employés du cabinet de l'avocat.

Elle me regarda avec intérêt.

— Excellente idée ! Il faudra que vous en parliez à Donovan. Aucun de nous ne tient spécialement à voir cinq millions de dollars s'envoler !

On frappa à la porte. Nous nous retournâmes d'un même mouvement pour constater que Myrna avait réapparu.

— Donovan est là. Il m'a demandé de servir l'apéritif dans le séjour.

— Dites-lui que nous descendons dans une seconde, le temps de me laver les mains. Oh... et voyez si vous pouvez localiser les deux autres.

Myrna accueillit la requête en marmonnant quelque chose d'incompréhensible et se retira.

Christie secoua la tête avec résignation, baissant la voix d'un cran :

— Elle n'est peut-être pas très drôle, mais c'est la seule personne de cette maison à ne pas se disputer avec tout le monde.

CHAPITRE 8

La lumière était allumée et Donovan se trouvait dans le séjour lorsque je descendis avec Christie. Il avait troqué sa tenue de bureau contre un gros pull-over en tricot crème et un pantalon fantaisie. Ses chaussures avaient cédé la place à une paire de mules en agneau qui lui faisaient des pieds énormes. On avait allumé un feu et il tisonnait les bûches, retournant un gros coin de chêne de façon à en faire prendre la partie supérieure. Il s'empara d'une autre bûche et la laissa tomber sur le tout. Une gerbe d'étincelles s'envola dans la cheminée. Il remit en place le pare-feu et s'essuya les mains avec son mouchoir en me jetant un coup d'œil.

— Je vois que vous avez fait la connaissance de Christie, dit-il. Nous vous remercions d'être venue, c'est plus simple pour tout le monde. Que puis-je vous servir ? Nous avons à peu près de tout.

— Un verre de chardonnay serait parfait.

— Je m'en occupe, dit aussitôt Christie.

Elle alla jusqu'à un buffet bourré d'alcools. Une bouteille de vin blanc attendait dans une glacière à côté d'un seau à glace en résine transparente et d'un assortiment de verres. Elle entreprit d'ôter la bague du goulot de la bouteille en regardant Donovan.

— Tu prends du vin ?

— Sans doute à table. Je pense que je commencerai par un Martini. En hiver, Bennet est abonné au gin, me confia-t-il comme en aparté.

Ah ! l'alcoolique saisonnier ! Quelle charmante idée ! Du gin en hiver, peut-être de la vodka au printemps. L'été apporterait la tequila, et il pourrait boucler la boucle en automne avec un peu de bourbon ou de scotch. Le temps que Christie ouvre la bouteille, je procédai à une inspection provisoire des lieux.

Comme la chambre à coucher au-dessus, cette pièce était immense. Le plafond, haut de quatre mètres, était bordé d'une moulure de vingt-cinq centimètres de large et les murs tapissés d'un papier à étroites rayures bleues et crème qui s'était fané avec les ans. Le tapis d'Orient beige devait faire cinq mètres de large et probablement dans les huit mètres de long. Les meubles avaient été regroupés de façon à former deux espaces distincts. À l'autre bout de la pièce, quatre bergères se faisaient face devant les fenêtres. Plus près du centre, trois grands canapés formaient un U devant la cheminée. Tous les meubles placés

contre les murs – une armoire, une table à écrire ancienne et deux tables en bois sculpté comportant des éléments de marqueterie – ressemblaient à ceux que j'avais vus chez des antiquaires : massifs, un tantinet surchargés, avec des étiquettes qui vous obligent à prendre un regard de myope en croyant que vous avez mal lu le prix.

Christie revint avec deux verres de vin et m'en tendit un. Elle s'installa sur un canapé et je m'assis en face d'elle avec un « Merci » à peine audible. Le bleu du motif à fleurs avait pâli, presque blanc à présent, et l'on voyait la trame aux accoudoirs et sur l'avant des coussins. Des fleurs coupées se pressaient dans une grande coupe en cuivre, plusieurs numéros d'*Architectural Digest* meublant la table basse en verre qui occupait l'arrondi du U. On remarquait aussi une pile en désordre de ce qui paraissait être des mots de condoléances. Pendant que j'y pensais, je sortis mon rapport dactylographié et le posai sur la table devant moi. Je le laisserais à Donovan pour qu'il en garde un exemplaire dans ses dossiers.

J'entendis des pas dans le hall et un bruit de voix. Jack et Bennet entrèrent ensemble dans le séjour. Quel qu'ait pu être leur sujet de discussion, ils arboraient une expression neutre et qui dénotait un intérêt seulement très léger pour ma personne. Bennet portait un survêtement taillé dans un tissu soyeux qui crissait à chaque pas qu'il faisait. Jack semblait sortir à l'instant du terrain de golf. Ses cheveux en bataille conservaient l'empreinte de sa visière, il avait passé une veste molletonnée orange vif sur une chemisette de golf rose, et on aurait cru à sa démarche presque chaloupée qu'il avait encore ses chaussures à crampons. Il se servit un scotch à l'eau aussi foncé que du thé glacé, tandis que Bennet préparait un Martini-gin qu'il mélangea avec une longue tige en verre dans une carafe. Je notai les proportions : en gros, du deux pour un million. Il se versa un verre, et un autre pour Donovan, ajoutant des olives dans les deux. Il apporta la carafe de Martini sur la table basse et la plaça à portée de main.

Pendant qu'on versait à boire, diverses plaisanteries furent échangées, du bout des lèvres. Comme ceux du tabac, les rituels de l'alcool semblent être une manœuvre dilatoire permettant aux personnes présentes de prendre leurs marques. J'éprouvai une curieuse sensation dans la poitrine, comme la démangeaison qui m'avait tourmentée lors d'une audition de danse en CE2 où j'interprétais un lapin, pas vraiment ma spécialité. Tante Gin était malade et n'avait pu venir, si bien que j'avais dû exécuter mon numéro de sautilllements devant une foule d'adultes inconnus qui ne semblaient pas me trouver irrésistible. J'avais des jambes trop maigres et mes fausses oreilles refusaient de rester dressées. Les frères Malek m'observaient avec le même ravissement. Donovan s'assit près de Christie sur le canapé en face de moi, Jack occupant celui du milieu,

avec Bennet à sa gauche.

Il était intéressant de voir les trois frères ensemble dans la même pièce. Malgré une couleur de peau assez voisine, leurs visages présentaient de grandes différences. Surtout celui de Bennet, à cause de la barbe et de la moustache. Donovan et Jack avaient les traits plus fins, mais sans le charme de leur frère dévoyé, Guy. Jack se pencha et éparpilla d'une main distraite les messages de condoléances.

Au moment où Donovan paraissait sur le point de m'interroger, Myrna entra dans la pièce avec un assortiment de nourritures terrestres posé sur un plateau de service. Le plateau proprement dit avait les dimensions d'une plaque d'égout, très sobre, sans doute en argent massif, et visiblement terni sur les bords. Les amuse-gueule, outre une sorte de Chez Whiz (3) sur de petits gâteaux salés, consistaient en un bol de cacahuètes et un autre d'olives vertes non dénoyautées baignant dans la saumure. Pas un mot ne fut prononcé jusqu'à ce qu'elle eût quitté la pièce, refermant la porte derrière elle.

Jack se pencha en avant.

— C'est quoi, ces saletés ? dit-il.

Bennet éclata de rire alors qu'il avalait une gorgée de Martini.

Il émit une sorte de hennissement en s'étranglant et je vis du gin lui ressortir par les narines. Il toussa dans son mouchoir tandis que Jack lui lançait un sourire. Je pariai que, enfants, ils s'arrêtaient de manger en plein repas et ouvraient grande la bouche pour se montrer réciproquement ce qu'ils mastiquaient.

Christie leur décocha un regard réprobateur :

— C'est le soir de sortie d'Enid. Cela vous ennuerait d'arrêter de critiquer ? Myrna est infirmière. On l'a engagée pour s'occuper de Papa, pas pour vous servir. Nous avons de la chance qu'elle soit restée et vous le savez parfaitement. Personne ici ne lève le plus petit doigt sauf moi !

— Merci de dissiper tout malentendu, Christie. Adorable, comme toujours.

— Ça suffit, intervint Donovan. Pouvons-nous remettre à plus tard ce sujet et d'abord écouter Kinsey ?

Il saisit une poignée de cacahuètes, les avalant une par une tandis qu'il reportait son attention sur moi :

— Alors, racontez-nous.

Je pris quelques minutes pour leur conter par le menu comment j'avais réussi à localiser Guy Malek. Sans mentionner Darcy Pascoe et la California Insurance, j'exposai les étapes qui m'avaient conduite à sa fiche d'identité. Reconnaissons-le, je m'étendis sur l'entreprise, la faisant paraître plus ardue qu'en réalité.

— Pour autant que je puisse en juger, votre frère s'est amendé. Il travaille comme gardien de l'Église évangélique du Jubilé. J'ai cru

comprendre qu'il effectuait également divers travaux de dépannage pour plusieurs personnes à Marcella. D'après lui, il n'y a personne d'autre à qui faire appel pour des travaux d'entretien, de sorte qu'il gagne correctement sa vie, du moins d'après ses critères. Il vit modestement, mais il s'en sort.

— Il est marié ? demanda Donovan.

— Je ne le lui ai pas demandé, mais il n'en donnait pas l'impression. À aucun moment il n'a parlé d'une femme. L'église lui fournit un logement en échange de ses services. L'endroit manque plutôt de charme, mais il paraît s'en accommoder. Je vous accorde que c'est une analyse superficielle, mais je ne suis pas allée là-bas pour enquêter sur lui.

Bennet décortiqua la pulpe d'une olive du bout des dents et posa le noyau sur une serviette en papier.

— Pourquoi Marcella ? C'est un trou pourri !

— Le pasteur de cette église fondamentaliste l'a pris en stop sur la 101 le jour où il est parti. Depuis, il n'a pour ainsi dire pas quitté Marcella. L'Église dans laquelle il est entré semble extrêmement stricte. On ne danse pas, on ne joue pas aux cartes, ce genre de choses. Il dit prendre une bière de temps à autre, mais pas de drogue. Ceci depuis presque quinze ans.

— À condition de croire ce qu'il dit, objecta Bennet. Je ne vois pas ce que vous pourriez déduire de cette visite éclair. Combien de temps êtes-vous restée ?... Une heure ?

— À peu près. Je ne suis pas nouvelle dans le métier. J'ai déjà eu affaire à des gens qui se droguaient et, croyez-moi, il ne donnait absolument pas cette impression. Je sais aussi détecter les menteurs.

— Je ne voulais pas vous froisser. Mais, par nature, je doute dès qu'il s'agit de lui. Il a toujours été excellent comédien.

Il termina son Martini, tenant le verre par la tige. Les derniers restes de gin formaient une auréole visible autour du bord. Il prit la carafe et se versa un autre verre.

— À qui d'autre avez-vous parlé ? demanda Donovan, réaffirmant sa présence.

C'était lui qui menait le jeu et il tenait visiblement à le rappeler à Bennet. Celui-ci paraissait plus intéressé par son Martini que par la conversation. Les plis tendus de son visage se lissèrent. Ses questions voulaient simplement montrer qu'il était en pleine possession de ses moyens.

Je haussai les épaules :

— Je me suis arrêtée en ville et j'ai mentionné Guy au passage à la gérante de l'épicerie. Il doit y avoir cinq ou six cents habitants tout au plus et je suppose que tout le monde connaît la vie de tout le monde. Elle n'a pas bronché et n'a rien trouvé à dire à son sujet, dans un sens

ou un autre. Le pasteur et sa femme semblent l'aimer sincèrement et parlent avec une certaine fierté du chemin qu'il a accompli. Peut-être mentaient-ils, jouaient-ils la comédie, mais j'en doute. La plupart des gens ne savent pas vraiment improviser.

Jack prit un cracker et lécha la cuillerée de fromage fondu posée sur le dessus avec la même volupté que s'il s'était agi de la garniture d'un Oreo (4).

— Bon, et alors ? Il a rencontré la foi ? Il a été baptisé ? Croyez-vous qu'il ait accepté Notre Seigneur Jésus-Christ dans son cœur ?

L'agressivité pointait sous les sarcasmes. Je me tournai vers lui et le dévisageai :

— Cela vous pose un problème ?

— Pourquoi cela m'en poserait-il ? Il vit sa vie, dit Jack.

Donovan changea de position.

— D'autres questions ?

Jack fourra le cracker dans sa bouche et s'essuya les doigts à une serviette tout en mastiquant.

— J'applaudis à deux mains. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne voudra peut-être pas de l'argent. S'il est si bon chrétien, il donnera peut-être la priorité au spirituel sur le matériel.

Bennet émit un hennissement exaspéré.

— Qu'il soit chrétien ou non n'a rien à voir là-dedans ! Il n'a pas le sou. Vous l'avez entendue : il n'a rien. Pas un rond !

— Je ne sais pas s'il n'a pas un rond ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, leur lançai-je, hérissée.

Ce fut au tour de Bennet de me dévisager :

— Vous pensez sérieusement qu'il va refuser un bon gros matelas de dollars ?

Donovan me regarda.

— Bonne question, dit-il. Quel est votre sentiment à ce sujet ?

— Pas une seule fois il n'a parlé du montant de l'héritage. Je crois qu'à ce moment-là il s'intéressait bien plus au fait que vous aviez engagé quelqu'un pour le retrouver. Il a d'abord paru ému, puis gêné quand il a compris son erreur.

— Quelle erreur ?

— Il croyait qu'on m'avait chargée d'une recherche dans l'intérêt des familles. Il lui est apparu très vite que ma visite avait pour objet de l'informer du décès de son père et de le prévenir qu'il figurait parmi les éventuels héritiers aux termes du testament de Bader.

— Peut-être que s'il nous croit tous rabibochés il renoncera à l'argent au profit de l'amour, suggéra Jack.

Donovan l'ignore.

— A-t-il parlé de contacter un avocat ?

— Pas vraiment. Je lui ai dit de se mettre en rapport avec Tasha,

mais elle s'occupe de la succession et ne va pas lui servir de conseil sur cet aspect-là de la situation. S'il lui téléphone, elle le dirigera sur un avocat, sauf s'il en a déjà un.

— Autrement dit, reprit Donovan, si je vous ai bien comprise, nous n'avons aucune idée de ce qu'il va faire.

— Bien sûr que si ! éructa Bennet en haussant le ton. Il n'y a pas de mystère ! Cet argent, il le veut ! Il n'est pas idiot !

— Comment sais-tu ce que veut Guy ? s'écria Christie avec une irritation soudaine.

— Kinsey aurait dû lui demander de signer un désistement, s'obstina Bennet. L'amener à mettre un point final ! Parvenir à un accord avant qu'il ait le temps de trop réfléchir !

— J'avais posé la question à Tasha, dit Donovan. J'avais suggéré que nous rédigeons une renonciation avec l'idée que Kinsey pourrait l'emporter avec elle. Tasha a opposé son veto. D'après elle, une renonciation ne servirait à rien parce qu'il pourrait toujours arguer par la suite qu'il n'était pas correctement représenté, ou qu'il avait agi sous influence alors qu'il était sous le coup de l'émotion, ce genre de baratin, ce qui l'annulerait. Je crois sa position juste. Annoncer à quelqu'un la mort de son père, puis lui arracher une renonciation dans la foulée... Autant agiter un chiffon rouge devant un taureau.

Christie reprit la parole :

— Kinsey a une bonne idée. Elle m'a fait remarquer que, puisque les deux testaments ont été rédigés à trois ans d'intervalle seulement, il se pourrait que les témoins du second soient les mêmes que ceux du premier. Si nous arrivons à retrouver leur trace, il est possible que l'un d'eux en connaisse les dispositions.

— Une secrétaire ou un clerc ?

— Par exemple. Ou peut-être la dactylo du cabinet. Il a bien fallu que quelqu'un participe à l'élaboration du document, dis-je.

— Si document il y avait, me répliqua Jack.

Donovan examina la question, l'air dubitatif.

— Ça vaut la peine d'aller voir, dit-il.

— Dans quel but ? demanda Jack. Je ne dis pas que nous devons rester passifs, mais cela ne nous avancera probablement guère. On peut servir de témoin pour la signature d'un testament sans savoir pour autant ce qu'il contient. Autre chose... et si le deuxième testament laissait tout à Guy ? On serait carrément baisés !

— Oh ! ça va, Jack ! s'énerva Bennet. Tu es dans quel camp ? Les témoins pourraient au moins certifier qu'il y a bien eu un deuxième testament de signé. J'ai entendu Papa répéter une demi-douzaine de fois que Guy n'aurait pas un sou... nous l'avons tous entendu le dire... Alors, ça change quoi ?

— Justement. Papa avait le testament en sa possession. Il le gardait

en haut dans un dossier. Comment sais-tu qu'il n'a pas fini par l'annuler ? Suppose qu'il l'ait déchiré avant de mourir. Il avait toute sa tête. Il savait que ses jours étaient comptés.

— Il nous l'aurait dit.

— Pas forcément.

— Bon Dieu, Jack ! Je te le répète : il a dit que Guy n'aurait rien ! On est revenus là-dessus une centaine de fois et il était catégorique !

— Qu'importe ce qu'il disait. Tu sais bien comment il était dès qu'il s'agissait de Guy... Il finissait toujours par céder. Peut-être que nous on se serait sentis tenus par notre parole, mais pas lui.

Donovan se racla la gorge et posa son verre avec un bruit sec.

— Bon. Ça suffit, vous deux ! Cela ne nous conduit nulle part. On a fait le tour de la question. Attendons de voir ce que va faire Guy... Rien ne dit qu'on aura un problème. Pour l'instant, on n'en sait rien. Tasha a dit qu'elle le contacterait s'il n'en prenait pas lui-même l'initiative. Je pourrais lui envoyer un mot, et après on avisera.

Bennet se redressa d'un bloc.

— Attends une minute ! Qui t'a délégué ? Pourquoi ne pas en discuter tous ensemble ? On est tous concernés !

— Tu veux en discuter ? Parfait, allons-y, dit Donovan. Nous connaissons tous ton opinion. Tu penses que Guy est une ordure. Tu es systématiquement hostile à tout, et ce genre d'attitude le mettra tout droit au pied du mur.

— Tu n'en sais pas plus que moi sur lui.

— Je ne parle pas de lui, je parle de toi. Pourquoi es-tu sûr qu'il veuille le fric ?

— Parce qu'il nous déteste ! C'est bien pour ça qu'il est parti, non ? Il n'a rien fait pour revenir et c'est pour lui une occasion rêvée !

— Tu n'en sais rien. Tu ignores ce qui s'est passé depuis. Rien ne prouve qu'il ait de mauvais sentiments à notre égard. Mais si tu attaques, il va se mettre sur la défensive.

— Moi, je n'ai jamais rien fait à Guy. Pourquoi me détesterait-il ? lança Jack d'un ton allègre.

Il paraissait s'amuser de voir ses frères croiser le fer et je me demandai s'il n'était pas du genre à ajouter de l'huile sur le feu.

Bennet eut un nouveau hennissement et son regard accrocha celui de Jack. Quelque chose flamba entre eux deux, mais je ne sais pas bien quoi.

Donovan intervint une fois de plus en leur lançant un regard d'avertissement :

— Pouvons-nous en rester à ce qui nous intéresse ? Quelqu'un aurait-il une suggestion ?

— Donovan dirige la famille. C'est lui le roi, dit Bennet.

Il me regarda avec les yeux légèrement vitreux de quelqu'un qui a

trop bu. Je l'avais vu avaler deux Martini en moins d'un quart d'heure et Dieu sait ce qu'il avait ingurgité avant d'entrer.

— Cet individu me prend pour une lavette. Il peut toujours faire semblant de m'encourager, il n'en pense pas un mot. Mon père et lui ne m'ont jamais donné l'argent nécessaire pour réussir quoi que ce soit. Et quand je me cassais la figure, quand une affaire foirait, ils s'empressaient de me montrer que je l'avais gérée comme un con. Papa m'a toujours coupé l'herbe sous le pied, et l'idée que Guy puisse rappliquer en réclamant sa part ne me fait ni chaud ni froid. Qui est-ce qui s'inquiète de nos intérêts ? Certainement pas lui, conclut-il en agitant un pouce en direction de Donovan.

— Hé, minute ! D'où tires-tu ça ?

— Je n'ai jamais vraiment frappé du poing sur la table et réclamé ce qui me revient, dit Bennet. J'aurais dû insister il y a belle lurette, mais j'ai marché dans la combine, votre invention à Papa et à toi. « Mon petit Bennet, on te donne des cacahuètes pour démarrer. Fais de ton mieux avec cette somme dérisoire. Montre-toi à la hauteur et on augmentera le débit. Mais ne t'attends pas à ce qu'on finance toute l'opération... » Toujours le même refrain !

Donovan lui lança un regard en biais.

— Ce n'est pas mon impression, dit-il en secouant la tête. Papa t'a donné des centaines de milliers de dollars et tu as tout foutu par la fenêtre. Tu crois que tu peux le faire indéfiniment ? Il n'y a pas une banque dans cette ville qui t'aurait donné le premier sou...

— C'est faux ! Archifaux ! J'ai travaillé comme une bête et tu le sais ! Bon Dieu ! Papa s'est ramassé cent fois et toi aussi ! Et voilà que je dois t'écouter et justifier la moindre initiative, juste pour avoir un embryon de mise de fonds !

Donovan le fixa d'un air incrédule.

— Et l'argent de tes associés, où est-il ? Envolé, lui aussi. Tu es si obsédé par l'idée d'un gros coup que tu ne suis pas les affaires. La moitié de ce que tu fais est de l'arnaque caractérisée, et tu le sais parfaitement. Ou alors tu ne le sais pas, et c'est regrettable parce que tu finiras en taule !...

Bennet leva un doigt, piquant le vide à plusieurs reprises comme s'il appuyait sur un bouton d'ascenseur.

— Parce que, ici, c'est moi qui prends les risques ! C'est moi qui me casse le cul ! Tu ne montes jamais au feu. Tu joues la sécurité. Tu as toujours été le petit garçon de Papa, le petit cochon qui restait à la maison et faisait exactement ce que son papa lui disait. Et maintenant tu veux t'attribuer le mérite d'une réussite exemplaire ! Putain ! À d'autres !

— On-ne-dit-pas-de-gros-mots-devant-les-dames, chantonna Jack.

— Ta gueule, pauvre con ! On ne t'a rien demandé !

Christie me jeta un regard, puis leva la main :

— Dites donc, les garçons, si nous remettons ça à plus tard ? Kinsey n'a sûrement pas envie de rester là à vous écouter. Nous l'avons invitée à boire un verre, pas à un combat de boxe !

Je saisis la perche qu'elle me tendait et me levai :

— Il vaudrait mieux que je vous laisse discuter de tout cela, mais je ne crois vraiment pas que vous deviez vous inquiéter au sujet de Guy. Il semble quelqu'un de bien. C'est l'essentiel à mon point de vue. J'espère que tout s'arrangera.

S'ensuivit un paragraphe de caquetage emprunté : des excuses pour cet éclat, des explications hâtives l'imputant à la tension qu'ils subissaient tous depuis la mort de Bader. Personnellement, je les considérais comme une bande de butors mal dégrossis, et si l'on m'avait réglé ma facture, je le leur aurais fait savoir. En l'occurrence, ils m'assurèrent n'avoir en aucun cas voulu me blesser, sur quoi je leur garantis que loin de moi cette idée. Je sais me mettre au diapason des pires conteurs de bobards quand il y a de l'argent à la clé. Nous nous serrâmes tous la main en chœur. On me remercia d'avoir accordé un peu de mon temps. Je remerciai pour le verre et pris congé.

— Je vous raccompagne, dit Christie.

Il y eut une accalmie quand nous quittâmes la pièce. Je m'aperçus que j'avais retenu ma respiration seulement au moment où la porte se referma derrière nous et que j'inspirai un peu d'air frais.

— Je prends juste une veste, dit Christie comme nous traversons l'entrée.

Elle fit un détour par le vestiaire, enfilant une surveste de lainage foncé tandis que nous sortions dans l'air nocturne.

La température avait chuté et l'humidité semblait monter des pavés arrondis. Cette fois, les lumières extérieures brillaient, mais n'éclairaient pas grand-chose. J'aperçus la forme indistincte de ma voiture garée tout au bout de la cour et nous partîmes dans cette direction. Les fenêtres allumées en bas projetaient des panneaux tronqués jaunes sur l'allée devant nous. Dans le séjour, les trois frères Malek en étaient plus que sûrement venus aux mains.

— Merci de m'avoir sortie de là !

— Je suis navrée que vous ayez eu droit à cette scène. Quel cirque ! dit-elle en fourrant ses mains dans ses poches. Ils n'arrêtent pas et ça me rend folle. J'ai l'impression de vivre au milieu d'une mêlée générale dans une maternelle géante. Des gamins de trois ans ! Toujours en train de s'arracher la même petite voiture ! La moitié du temps, il règne dans cette maison une tension hallucinante.

— L'alcoolisme de Bennet n'arrange rien.

— Il n'y a pas que ça. Je me suis mariée en croyant entrer dans une famille qui s'entendait bien. Je n'ai jamais eu de frères et cette

perspective me ravissait. Ils semblaient proches, au début. Ou plutôt ils cachaient leur jeu. J'aurais dû me douter que trois hommes dans la force de l'âge, vivant encore ensemble sous le toit de Papa, ça n'avait rien de très sain, mais comment l'aurais-je su ? J'ai une famille tellement détraquée que je n'en reconnaîtrais même pas une normale si elle me sautait dessus pour me mordre ! Je voulais des enfants... On dirait que je suis comblée, remarqua-t-elle avec une ironie désabusée. Je déteste passer mon temps à regarder « les garçons » se chamailler en se renvoyant la balle. Vous devriez les voir à l'œuvre ! Ils se battent absolument sur tout. Dès que l'occasion se présente, ils adoptent des positions absolument inconciliables. Ensuite, ils font des camps et nouent des alliances temporaires. Un jour, c'est Donovan et Jack contre Bennet. Le lendemain, Bennet et Jack font équipe contre Donovan. Leurs allégeances varient suivant le sujet, mais il n'y a jamais d'accord. Jamais aucun sens de la solidarité : un pour tous, tous pour un. Chacun se veut irréprochable... moralement supérieur... et en même temps chacun se sent complètement incompris.

— J'apprécie d'être orpheline !

— Entièrement d'accord sur ce point !

Elle marqua un temps, puis me dit en souriant :

— Peut-être suis-je vexée parce que aucun d'eux ne prend jamais mon parti. J'ai l'estomac noué en permanence.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Pas encore. J'essaie, mais c'est comme si je n'arrivais pas à tomber enceinte dans cette ambiance. J'approche de la quarantaine, et si rien ne se produit d'ici peu, ce sera trop tard.

— Je croyais que les femmes faisaient leurs enfants à cinquante ans sonnés maintenant...

— Pas moi. N'y pensons plus. La vie est déjà assez difficile... Quel même voudrait entrer dans une maison pareille ? C'est odieux.

— Pourquoi restez-vous ?

— Qui a dit que je restais ? J'ai pris Donovan entre quatre-z-yeux cet automne. Je lui ai dit : « Si tu remets ça, mon pote, j'me barre. » Et qu'est-ce qui arrive ? Bader passe l'arme à gauche. Je ne me sens pas le droit de faire ma valise quand les choses sont dans un tel foutoir. Je suppose aussi que j'entretiens vaguement l'espoir que tout finira par s'arranger.

— Le fait que j'aie retrouvé Guy n'y contribuera guère.

— Je l'ignore. Peut-être qu'ils vont tous se liguier contre lui. Au bout du compte, cela pourrait être le seul point sur lequel ils parviendront à un accord.

Je jetai un coup d'œil aux fenêtres éclairées du séjour.

— Vous appelez ça un « accord » ?

— Oh ! ils y arriveront ! Rien de tel qu'un ennemi commun pour

unifier la troupe. À vrai dire, Guy est le seul qui me fasse de la peine. Ils vont lui faire lâcher le magot s'il leur en laisse l'ombre d'une chance et, d'après ce que vous dites, c'est le meilleur du lot.

— Donovan me fait l'effet d'un type bien, dis-je.

— La bonne blague ! C'est ce que je croyais aussi. Il présente bien, mais ça s'arrête là. À force de se frotter au monde des affaires, il est un peu moins rustre. Je suis sûre que personne ne vous l'a dit, mais je sais que votre efficacité les a impressionnés.

— Eh bien, merci, mais pour l'instant ces gens n'ont pas besoin de détective...

— Ils ont besoin d'un arbitre ! dit-elle en éclatant de rire. Tasha ne vous a pas fait un cadeau en vous mêlant à cette histoire. Je suis désolée que vous les ayez vus sous leur pire aspect. Au moins vous avez pu vous faire une idée de ce que je dois supporter.

— Ne vous en faites pas. Pour moi l'affaire est close.

Nous nous souhaitâmes bonsoir et je me glissai derrière le volant, m'accordant quelques minutes pour faire chauffer la voiture. La tension résiduelle m'avait laissé une sensation de froid intense et je roulai jusqu'à la maison avec le chauffage de la Volkswagen poussé au maximum. Ledit maximum consistait en une mince langue d'air tiède qui me léchait le bas des chaussures. Le reste de ma personne gelait, un pull à col roulé en coton et une veste en lainage laissant à désirer comme isolant thermique. En tournant dans ma rue, j'envisageai brièvement de me restaurer chez Rosie. J'avais en effet tout juste réussi à avaler une olive non dénoyautée chez les Malek à l'heure du cocktail. J'avais imaginé de somptueux canapés dont je me serais gavée en guise de dîner, mais leur cirque avait même privé le fromage fondu de sa séduction. Dans un coin de mon esprit, je savais que je fuyais l'idée de rentrer dans un appartement vide. Autant en finir. Ce serait pire plus tard.

Je garai ma voiture près du coin de la rue et revins à pied jusqu'à l'allée d'Henry. Un brouillard dense avait commencé à monter de la plage et je fus réconfortée de voir que j'avais laissé allumé dans le séjour. Cela atténuerait au moins mon impression de pénétrer chez moi par effraction. Je franchis le portail qui grinçait, ma clé d'appartement à la main, ouvris ma porte et jetai mon sac sur le comptoir de la cuisine. J'entendis le bruit de la chasse d'eau d'en bas et un frisson de terreur me submergea. Puis la porte des toilettes s'ouvrit et Robert Dietz en sortit, l'air aussi effrayé que moi.

— Je ne t'ai pas entendue entrer, dit-il. J'avais oublié de te rendre ta clé.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Je te croyais parti...

— J'ai roulé jusqu'à Santa Maria et je suis revenu. Je n'étais pas au milieu de la rue que tu me manquais déjà à mourir. Je ne veux pas

que nous nous quittions sur une note désagréable.

Une douleur me vrilla la poitrine, quelque chose de fragile et d'aigu qui m'obligea à prendre une profonde inspiration.

— Je ne vois pas comment résoudre nos contradictions fondamentales.

— On peut être amis sans rien résoudre... Tu ne crois pas ?

— Est-ce que je sais, moi ?

J'essayai de me murer, mais sans y parvenir vraiment. Je me sentis prise d'un besoin urgent et inexplicable de pleurer à propos de quelque chose. C'est l'effet habituel des au-revoir, de ces tendres adieux cinématographiques avec musique garantie pour vous déchirer le cœur. Le silence me faisait un effet tout aussi insupportable.

— Tu as dîné ?

— Je ne sais pas... Je viens de prendre un pot chez les Malek, lui répondis-je faiblement.

Ces mots résonnèrent bizarrement et j'avais envie de me battre gentiment la poitrine pour me consoler. J'aurais pu dominer la situation s'il n'était pas revenu. Ç'avait été une rude journée, mais j'avais survécu.

— Tu veux qu'on parle ?

Je lui fis signe que non, me méfiant de ma voix.

— Alors quoi ? C'est toi qui décides. Je ferai tout ce que tu voudras.

Je détournai le regard, réfléchissant aux dangers déments de l'intimité, à la séparation qu'elle impliquait peut-être, à la douleur poignante qui se lovait au cœur de tout lien entre deux créatures. Humains ou animaux, il n'y avait pas de différence. L'instinct de survie et le besoin d'amour se faisaient la guerre en moi depuis des années. La méfiance était le mur derrière lequel je me protégeais. Mais la sécurité reste une illusion et le danger de trop aimer ou souffrir n'est pas pire que celui de ne rien éprouver. Je lui rendis son regard et vis dans ses yeux le reflet de ma souffrance.

— Viens là, dit-il.

Sa main esquissa un geste pour m'encourager à approcher.

Je traversai la pièce. Dietz bascula vers moi comme une échelle abandonnée par un cambrioleur.

CHAPITRE 9

Dietz avait le genou si gonflé et si douloureux qu'il fut incapable de monter l'escalier. Nous dépliâmes donc le convertible et je descendis la couette de la mezzanine. Nous éteignîmes et nous glissâmes nus sous la masse duveteuse de l'édredon tels deux ours polaires dans une grotte. Nous fîmes l'amour dans l'igloo renflé de la courtepoinée ouatée. La lumière des lampadaires passait par le hublot, éclairant la pièce comme la lune sur la neige. Pendant un long moment, je me contentai de boire l'odeur musquée de mon amant, me désaltérant à sa peau et à ses cheveux, explorant en aveugle toutes les textures de son corps. La chaleur qui en émanait dégelait mes membres glacés. Je me sentais comme un serpent lové dans une tache de soleil, réchauffé jusqu'au plus profond de son être après un long et rude hiver. Nous avions vécu trois mois ensemble, et je gardais le souvenir de ses façons d'être – l'expression de son visage, les petits grognements qu'il laissait échapper. Ce que j'avais oublié en revanche, c'était le feu souterrain qu'il réveillait en moi. Dans mes jeunes années, j'étais passée par une courte phase d'insouciance et de liberté sexuelle. À cette époque, l'amour physique ne s'accompagnait d'aucun mal dont on ne pût facilement guérir. Dans la foire au sexe actuelle, il faut être fou – ou suicidaire – pour se risquer à des rapports fortuits sans d'abord mettre les points sur les i et échanger des certificats médicaux. Pour moi, le célibat est la norme. C'est un état que j'imagine très voisin de la vie en période de disette. Quand on ne s'attend pas à être rassasié, la faim s'atténue et l'appétit s'émousse. Avec Dietz, je sentais tous mes sens s'aiguiser, le pressant désir de contact vaincre ma réserve innée. Sa blessure exigeait de la patience et de l'ingéniosité, mais nous y arrivâmes quand même. La procédure s'accompagna de nombreux fous rires devant nos contorsions et de concentration silencieuse dans les intervalles.

Finalement, à dix heures, j'envoyai valser les couvertures, exposant nos corps en sueur à la température arctique ambiante.

— Je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi, je meurs de faim ! Si nous n'arrêtons pas pour avaler quelque chose tout de suite, je ne passerai pas la nuit.

Une demi-heure plus tard, douchés et vêtus, nous occupions mon box préféré chez Rosie. William et elle s'affairaient, lui au bar, Rosie

aux tables. D'habitude, le service finit à dix heures et Rosie ouvrait déjà la bouche pour dire quelque chose quand elle remarqua l'état de mes joues, mises à mal par la barbe naissante de Dietz. J'appuyai mon menton sur ma main, mais elle avait eu le temps de voir la brûlure des feux de l'amour. Cette femme a beau friser les soixante-dix ans, elle garde l'esprit vif. Elle parut saisir d'un seul coup d'œil l'origine et de nos airs repus et de notre ardent intérêt pour les nourritures terrestres. Je croyais avoir réussi à camoufler ma peau irritée par une couche de fond de teint, mais ce fut avec une expression visiblement narquoise qu'elle me dévida le festin qu'elle entendait nous mitonner. Avec elle, inutile de faire seulement semblant de commander, on mange ce qu'elle juge convenir à l'occasion. Je notai que, en l'honneur du retour de Dietz, son anglais affichait une ombre de progrès.

Elle se campa en biais devant la table, se trémoussant légèrement sur place et refusant de nous regarder en face après nous avoir observés par en dessous.

— Bon. Voilà le menu, et vous faites pas la grimace habituelle, comme ça, pendant que je vous dis... (Elle fit la moue et leva les yeux au ciel pour montrer à Dietz avec quel enthousiasme j'accueillais d'ordinaire ses suggestions.) Je fais Korhelyeves, on dit aussi soupe de Souse. On met deux livres choucroute, plus paprika, saucisses fumées et un peu crème aigre. Garanti pour retaper les sens fatigués comme vous semblez beaucoup avoir. Ensuite, je rôtis le petit poulet pour vous que je sers avec le pudding aux champignons, très bon, et après, c'est la tarte aux noisettes, mais pas le café. Vous avez besoin dormir. J'apporte le vin tout de suite. Bougez pas.

Nous ne partîmes pas avant minuit. Nous ne sombrâmes pas dans le sommeil avant une heure, enlacés sur l'étroite surface du convertible. Je n'ai pas l'habitude de dormir à deux et mon capital repos ne s'arrondit pas franchement cette nuit-là. À cause de son genou, Dietz était obligé de rester sur le dos, un oreiller sous la jambe gauche. Ça me laissait deux possibilités : ou je dormais serrée contre lui, la tête posée sur sa poitrine, ou je dormais sur le dos, nos deux corps soudés l'un à l'autre par le côté.

J'essayai l'une, puis l'autre, changeant perpétuellement de position à mesure que les heures s'égrenaient. La moitié du temps, je sentais le mécanisme en métal du canapé me cisailer le dos, mais si j'adoptais l'autre solution, ma tête sur sa poitrine, j'étais bonne pour un coup de chaleur, un bras ankylosé et une oreille gauche bouchée. Parfois, je sentais le souffle de sa respiration sur ma joue, et cette sensation me rendait folle. Je me surpris à en tenir le compte : inspirer, expirer, inspirer, expirer. Par moments, le rythme se modifiait, une longue pause s'installant pendant laquelle je me demandais s'il se préparait à rendre l'âme. Dietz dormait comme un soldat au front.

Ses ronflements se réduisaient à un ronronnement tamisé, juste assez fort pour me tenir éveillée, telle la sentinelle montant la garde, mais pas tout à fait assez puissant pour déclencher le feu de l'ennemi.

Je finis par m'endormir – stupéfiant, non ? – et me réveillai à sept heures, requinquée. Dietz avait fait du café et lisait le journal, habillé, le cheveu mouillé, une paire de demi-lunes sur le bout du nez. Je l'observai quelques minutes, jusqu'au moment où il me regarda par-dessus ses besicles.

— Je ne savais pas que tu portais des lunettes !

— On a son amour-propre. Jusqu'à cette nuit. Dès que tu mettais le pied dehors, je les chaussais, dit-il avec son sourire de filou.

Je me tournai sur le côté, le bras replié sous la joue :

— À quelle heure les garçons t'attendent-ils ?

— En début d'après-midi. J'ai fait des réservations dans un motel à proximité. S'ils veulent passer la nuit, je pourrai les loger.

— Tu dois mourir d'impatience.

— Oui, mais j'ai peur aussi. Ça fait deux ans que je ne les ai pas vus... depuis mon départ pour l'Allemagne. Je ne sais jamais très bien de quoi leur parler.

— De quoi discute-t-on avec les gens, en général ? Essentiellement de conneries.

— Même les conneries ont besoin d'un contexte. Eux non plus ne se sentent pas à l'aise. Parfois on atterrit au cinéma juste pour avoir un sujet de conversation après. Je ne suis pas vraiment une source de conseils paternels. Une fois que je les ai chambrés sur leurs copines et leurs cours, je sèche.

— Tu t'en sortiras très bien.

— J'espère. Parle-moi de toi. Comment s'annonce ta journée ?

— Aucune idée. Comme on est samedi, rien ne m'oblige à travailler. Je ferai sans doute la sieste. Tôt.

— Tu veux de la compagnie ?

— Dietz ! m'écriai-je, outrée. Si tu reviens dans ce lit, je ne pourrai plus mettre un pied devant l'autre !

— Tu apprécies, non ?

— Certes. Mais je manque de pratique.

— Que dirais-tu d'un café ?

— Le temps de me laver les dents.

Après le petit déjeuner, nous allâmes jusqu'à la plage. Le temps était nuageux, la surface de l'eau retenant la chaleur comme une couche de mousse isolante. Il faisait dans les vingt degrés et l'air, tiède et fruité, fleurait bon les tropiques. Les hivers de Santa Teresa accumulent ce genre de contradictions : un jour on gèle, le lendemain le temps paraît doux. L'océan déployait une nappe lisse et luisante qui reflétait le blanc uniforme du ciel. Nous nous déchaussâmes et

marchâmes au bord de l'eau, nos souliers à la main, la frange écumeuse des vagues submergeant nos pieds nus comme par jeu. Des mouettes tournaient au-dessus de nos têtes en criant, tandis que deux chiens sautaient à l'unisson en essayant d'attraper les oiseaux qu'ils semblaient prendre pour des Frisbee volant trop bas.

Dietz prit la route à neuf heures, m'écrasant contre lui avant de monter dans sa voiture. Je m'appuyai au capot et nous nous embrassâmes un moment. Il finit par s'écarter et m'étudia :

— Si je reviens dans quinze jours, tu seras là ?

— Où veux-tu que j'aille ?

— Alors, on se verra.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Quand tu veux ! lui lançai-je en agitant la main pendant que la Porsche s'éloignait et disparaissait.

Dietz détestait fixer des rendez-vous précis car ils lui donnaient l'impression d'être pris au piège. Moyennant quoi ce flou me donnait, à moi, l'impression d'être coincée. Je secouai la tête avec agacement en regagnant la maison. Qu'avais-je fait pour récupérer un type pareil ?

Je passai le reste de la matinée à remettre de l'ordre dans l'appartement. Non qu'il y eût grand-chose à faire, mais j'y pris plaisir. Cette fois, je ne me sentais pas vraiment déprimée. Je savais si bien que Dietz reviendrait que cette activité vertueuse visait plus à redéfinir mon territoire qu'à fuir certains états d'âme. Comme il avait fait les courses, mon placard était plein et mon réfrigérateur bourré, ce qui concourt toujours à me donner un sentiment de sécurité. Tant qu'on a des réserves de PQ, la vie reste supportable.

À l'heure du déjeuner, j'aperçus Henry dans le jardin de derrière. Il s'était assis à une petite table de pique-nique ronde qu'il avait dénichée dans une foire-à-tout l'automne précédent et y avait étalé du papier millimétré, ses manuels et un dictionnaire de mots croisés. Pour meubler ses loisirs, Henry invente et vend des problèmes de mots croisés pour les petits fascicules jaunes qu'on trouve près des caisses de supermarchés. Je me fis un sandwich au beurre de cacahuètes-cornichon et le rejoignis au soleil.

— Ça te tente ? lui demandai-je en lui tendant mon assiette.

— Merci, mais je viens de déjeuner. Où est passé Dietz ? Je croyais qu'il avait envie de traîner un peu dans le coin.

Je l'informai de notre « idylle » et nous parlâmes de tout et de rien pendant que je savourais mon sandwich. La texture moelleuse du beurre de cacahuètes formait un contraste sublime avec le croquant des cornichons et du pain beurré. La coupe en diagonale exposait plus généreusement la garniture que la coupe droite habituelle, et je savourais le dosage salé-acide. Aussi exquis que faire l'amour sans retirer ses vêtements. Je laissai échapper un gémissement étouffé,

défaillant presque de plaisir. Henry leva les yeux.

— Goûte-moi ça.

Je le fis mordre dans la partie renflée du milieu, mais sans retirer mes doigts pour l'empêcher d'en prendre trop.

Il resta un moment à mâcher, visiblement sensible au mariage intense des saveurs.

— Très singulier, mais pas mauvais, conclut-il.

C'est là son commentaire systématique lorsqu'il goûte ce genre de merveille gastronomique.

Je testai moi-même une seconde bouchée, le doigt tendu vers le problème qu'il concoctait.

— Ça se présente bien ? Tu ne m'as jamais vraiment expliqué comment tu procédais.

Inconditionnel des mots croisés, Henry s'abonnait au *New York Times* pour résoudre la grille quotidienne, qu'il remplissait directement à l'encre. Parfois, pour s'amuser, il n'écrivait qu'une lettre sur deux, ou commençait par les cases du bord et noircissait la grille en spirale jusqu'au centre. Les problèmes qu'il inventait me paraissaient abominablement compliqués, même s'il les qualifiait de « jeux d'enfant ». Je l'avais regardé construire des dizaines de grilles sans comprendre sa stratégie.

— En réalité, j'ai perfectionné ma technique. Avant, je faisais ça au petit bonheur, maintenant je m'organise mieux. Là, tu as une petite grille, quinze sur quinze seulement. C'est cette disposition que j'utilise, ajouta-t-il en me désignant un gabarit où les cases noires figuraient déjà.

— Tu ne définis pas le format non plus ?

— En général, non. Je me suis servi plusieurs fois de celui-ci et il me convient. Ils sont tous symétriques et, si tu regardes bien, aucune zone ainsi définie n'est fermée. D'après la règle, les cases noires ne doivent pas représenter plus d'un sixième de la grille. Il y a une ou deux autres conventions. Par exemple, on ne peut pas utiliser de mots de moins de trois lettres... ce genre de subtilités. Les grilles intéressantes ont un thème autour duquel s'organisent les définitions.

Je saisis un de ses manuels et le retournai :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce livre donne une liste alphabétique de mots ayant de trois à quinze lettres. Et celui-ci la fin des mots selon un ordre alphabétique compliqué, allant jusqu'à sept lettres.

La passion qui s'était insinuée dans sa voix me fit sourire.

— Comment y es-tu venu ?

Il écarta la question d'un geste.

— Si on y joue suffisamment, on n'arrive plus à s'en passer. Tu devrais essayer, pour voir. Ils organisent même des championnats

depuis 1980. Tu devrais voir les gamins qui se présentent ! On projette les grilles sur un écran en hauteur. Un vrai champion peut trouver soixante-quatre réponses en huit minutes.

— Tu n'as jamais eu envie de te présenter ?

Il secoua la tête en crayonnant une définition :

— Je suis trop lent et beaucoup trop émotif. De plus, c'est du sérieux... comme les tournois de bridge. (Sa tête se redressa.) Ton téléphone, dit-il.

— Tu crois ? Tu as l'oreille plus fine que moi.

Je quittai la table d'un bond et me ruai vers la maison, saisissant le combiné au moment précis où mon répondeur prenait l'appel. J'appuyai sur le bouton d'arrêt alors que ma voix finissait de demander de bien vouloir laisser un message.

— Allô, allô ? C'est moi. Je suis là ! lançai-je d'une voix mélodieuse.

— Bonjour, dit doucement une voix masculine. Guy à l'appareil. J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous appeler un week-end ?

— Pas du tout. Que se passe-t-il ?

— Pas grand-chose. Donovan m'a téléphoné à l'église. J'ai l'impression qu'ils se sont réunis tous les trois hier soir, Bennet, Jack et lui. D'après lui, ils veulent que je descende passer quelques jours pour qu'on parle du testament.

Je sentis mon corps entier se figer.

— Tiens donc ! C'est intéressant. Vous allez le faire ?

— Je crois que oui. Rien ne m'en empêche, mais je me tâte. J'en ai longuement discuté avec Peter et Winnie. Peter pense qu'il est temps d'entamer le dialogue. Comme il a une réunion de prières à Santa Teresa demain, ça tombe à pic, ils peuvent me déposer après l'église. Mais il s'est dit que ce serait plus malin de vous en parler d'abord.

Je restai silencieuse un moment.

— Je peux être franche ?

— Allez-y. C'est pour ça que j'ai appelé.

— À votre place je n'irais pas. J'étais là-bas hier soir et l'ambiance m'a paru très tendue. Vous risqueriez de le regretter.

— Comment ça ?

— Les esprits sont très échauffés et votre apparition ne ferait qu'empirer la situation.

— Ç'a été ma première réaction, mais j'ai réfléchi. Voyez-vous, c'est Donovan qui a appelé. Pas moi. Je pense que, s'ils me proposent une trêve tous les trois, je dois faire au moins la moitié du chemin. Je n'ai rien à perdre.

Je réprimai une folle envie de lui hurler des insanités. Mais hurler, je l'ai constaté, n'est pas la méthode la plus judicieuse pour rallier les contestataires à votre point de vue. J'avais vu les frères à l'œuvre et

Guy ne faisait pas le poids. Je n'aurais fait confiance à ces trois guignols en aucune circonstance. Je comprenais que Guy, écorché vif comme il l'était, fût tenté, mais mettre les pieds dans cette maison sans un avocat tenait de la démenche.

— C'est peut-être une trêve, mais rien ne le prouve. Le décès de votre père a soulevé toutes sortes de problèmes, lui précisai-je. Si vous y allez sans munitions, ils ne vous feront pas de cadeaux. Vous allez plonger dans un cauchemar.

— Je vois.

— Je ne crois pas. Ce n'est pas pour critiquer vos frères, mais ce ne sont pas de chic types, du moins pour ce qui vous concerne. Ils sont à couteaux tirés et votre apparition ne fera que mettre de l'huile sur le feu. Croyez-moi, je suis sincère. Vous n'imaginez pas l'ambiance !

Je me rendis compte que le volume de ma voix s'amplifiait.

— Je dois tenter le coup, dit-il.

— Peut-être, mais pas comme ça.

— C'est-à-dire ?

— Vous allez vous retrouver exactement dans la même position qu'à votre départ. Le dindon de la farce, le bouc émissaire sur lequel ils concentrent toute leur hostilité !

Je l'entendis hausser les épaules.

— Alors autant en parler, non ? On met tout à plat et on trouve la solution...

— C'est déjà fait. Ces trois-là ne font pas dans la dentelle. Ils étalent leurs conflits au vu de tout le monde et, croyez-moi, mieux vaut ne pas faire les frais de leur malveillance.

— Donovan ne paraît pas me vouloir de mal et, à l'entendre, Bennet et Jack non plus. La vérité, c'est que j'ai changé et qu'ils doivent le voir. Comment les en convaincre sinon en face-à-face ?

Je me sentis loucher pendant que je tentais de réprimer mon exaspération. J'aurais mieux fait de la fermer, mais garder mes opinions pour moi n'a jamais été mon fort.

— Écoutez, Guy, je ne cherche pas à vous convaincre d'agir dans un sens ou un autre, mais le problème, ce n'est pas vous. Le problème, c'est leurs rapports entre eux. C'est votre père et tout ce qui a pu se passer depuis toutes ces années. Vous finirez par servir de cible à la colère qu'ils ont accumulée. Pourquoi vous infliger une épreuve pareille ?

— Parce que je veux reprendre contact. J'ai déconné... Je le reconnais et je veux faire la paix avec eux. Peter dit qu'il ne peut y avoir de guérison si on ne s'assied pas à la même table.

— Tout ça, c'est bien beau, mais la barre est placée nettement plus haut. Qu'arrivera-t-il s'ils abordent la question de la succession ?

— Je me fiche de l'argent.

— Arrêtez vos conneries ! Avez-vous une idée des sommes en jeu ?

— Je n'en ai rien à faire. L'argent ne compte pas pour moi, je n'en ai pas besoin. Je suis heureux comme ça.

— Maintenant peut-être, mais savez-vous si ça continuera ? Pourquoi vous créer des problèmes pour plus tard ? En avez-vous parlé avec Tasha ? Qu'en dit-elle ?

— Je ne suis pas arrivé à la joindre. J'ai appelé le bureau de Lompoc, mais elle était déjà partie pour San Francisco et, après, la secrétaire m'a dit qu'elle partait faire une randonnée de dix jours à skis dans l'Utah.

— Appelez-la dans l'Utah ! Ils ont le téléphone là-bas.

— J'ai essayé. On n'a pas voulu me donner son numéro. Ils m'ont dit que, si elle appelait, ils lui donneraient mon nom et mon téléphone et qu'elle me rappellerait si elle pouvait.

— Alors essayez quelqu'un d'autre ! Appelez un autre avocat ! Je ne veux pas que vous parliez à vos frères sans un avocat.

— Il ne s'agit pas de procédure, mais de se raccommoder.

— Et c'est bien ce qui va faire de vous une cible facile ! Votre ordre du jour n'a rien à voir avec le leur. Le pardon, ils s'en foutent, si vous me permettez d'être grossière.

— Moi, je ne vois pas les choses ainsi.

— Je le sais bien ! C'est même pour ça que nous avons cette discussion ! lui criai-je. Supposons qu'ils essaient de faire pression sur vous pour vous obliger à prendre une décision...

— Sur quoi ?

— Sur tout ! Vous ne savez même pas où est votre intérêt. Tout ce que vous gagnerez à vouloir juste faire la paix, c'est de vous faire arnaquer !

— Comment pourraient-ils m'arnaquer si je ne veux rien ? Qu'ils gardent l'argent, si c'est ça qui nous sépare.

— Écoutez, si vous ne voulez pas de cet argent pour vous, pourquoi ne pas le donner à l'Église ?

À l'instant où je prononçais ces mots, j'aurais voulu me mordre la langue. Ses mobiles étaient limpides. Pourquoi tout compliquer ?

Il resta silencieux un moment.

— Je n'y avais pas pensé. C'est un bon argument.

— Bon, laissez tomber. Je ne vous répète qu'une chose : n'y allez pas seul ! Faites-vous aider pour ne rien faire que vous regretteriez.

— Alors venez !

Je poussai un gémissement, il éclata de rire.

L'accompagner était hors de question. Il avait besoin de protection, mais je ne trouvais pas judicieux d'intervenir moi-même. À quel titre d'ailleurs ?

— Ce n'est pas ma place, lui répondis-je. Je ne suis pas impartiale.

J'ignore tout du droit et je n'ai aucune idée de votre situation juridique. Vous feriez une bêtise en allant les voir pour discuter. Attendez dix jours, le temps que Tasha revienne. Pour l'instant, ne bougez pas. Rien ne vous oblige à accourir à la minute où Donovan vous siffle ! C'est à vous de poser vos conditions, pas à lui.

Je sentis sa réticence à accepter mes conseils. Comme nous tous ou presque, il avait pris sa décision avant même d'écouter qui que ce soit.

— Vous voulez savoir la vérité ? J'ai prié. J'ai demandé à Dieu de m'éclairer, et c'est la réponse qu'il m'a donnée.

— Essayez encore un coup. Vous avez peut-être mal compris Son message !

Il se mit à rire.

— C'est ce que j'ai fait, plus ou moins. J'ai ouvert ma bible et posé le doigt sur une page, au hasard. Vous savez sur quel passage je suis tombé ?

— Aucune idée, dis-je sans une once d'humour.

— « Qu'il vous soit donc connu, hommes et frères, qu'à travers cet homme vous est prêché le pardon des péchés : et par Lui tous ceux qui croient sont en tout justifiés, ce que vous ne pouviez point par la loi de Moïse. »

Comme beaucoup de saintes brebis, il vous dévidait les versets de la Bible avec la même aisance que les paroles d'une chanson.

Cette fois, ce fut moi qui restai coite.

— Je n'ai rien à vous répondre, je ne sais même pas ce que ça veut dire ! N'importe comment, si votre décision est prise, vous n'en démordrez pas, j'en suis certaine. Mais je vous conseille vivement de demander à quelqu'un de vous accompagner.

— C'est fait. Je vous le demande, à vous.

— Mais je ne parle pas de moi ! Pourquoi pas Peter et Winnie ? Je suis sûre qu'ils seront ravis de vous aider et qu'ils feront du bien meilleur boulot. Ces activités de conseil et de méditation ou je ne sais quoi me sont totalement étrangères. De plus, ces histoires de famille me terrifient.

J'entendis le sourire de Guy et l'affection qui se glissait dans sa voix :

— Curieux que vous disiez ça ! On a l'impression que vous avez comme un lien avec l'affaire. Je ne sais pas lequel, en tout cas c'est mon impression. Vous n'auriez pas des problèmes de famille, vous aussi ?

J'écartai le téléphone de mon oreille et adressai une grimace au combiné.

— Moi ? Pourquoi ? Absolument pas. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Il rigola.

— Je ne sais pas. Une idée soudaine. Je me trompe peut-être, mais je ne sais pas, quelque chose...

— Mon seul lien est d'ordre professionnel. On m'a engagée pour effectuer un travail. Personnellement, je ne vois pas d'autre rapport.

Je gardai un ton neutre pour prouver mon indifférence, mais d'une main au creux de mes reins j'interceptai une inexplicable goutte de sueur qui filait vers mon slip.

— Pourquoi ne pas en reparler avec Peter ? Je sais que vous êtes impatient de reconnaître vos torts, mais inutile d'entrer dans la fosse aux lions. Tout le monde sait dans quel état les lions et les chrétiens en ressortaient.

Il resta silencieux un instant, puis parut changer de sujet :

— Où se trouve votre appartement ?

— Pourquoi ?

Je ne souhaitais pas lui donner plus de précisions avant de savoir ce qu'il mijotait.

— J'ai une idée. Sur une autre façon d'attaquer le problème. D'après Donovan, demain, tout le monde sera de sortie jusqu'à cinq heures. Peter va me conduire en ville, mais il a trop de choses à régler pour en faire plus. S'il me dépose chez vous, pourriez-vous me faire faire le reste du trajet ? Rien ne vous force à rester. À ce que je comprends, vous ne voulez pas vous en mêler, et je ne vous forcerai pas la main.

— Je ne vois pas vraiment ce que ça change au problème.

— Rien. Je vous demande juste de me déposer en voiture. Je suis capable de me débrouiller si vous m'amenez là-bas.

— Vous ne voulez vraiment pas m'écouter ?

— Je vous ai écoutée, mais je ne suis pas d'accord.

J'hésitai, incapable de trouver une raison de refuser. Je me sentais déjà grossière d'avoir manifesté si peu de bonne volonté.

— Parfait. Pas de problème en ce qui me concerne. Vous arriveriez à quelle heure ?

— Trois heures ? Dans ces eaux-là. Je ne veux surtout pas vous déranger. Peter a sa réunion dans le centre-ville, à l'église qui fait l'angle de State et de Michaelson. Ce n'est pas trop loin pour vous ? Sinon, je fais le trajet à pied et nous partirons de chez vous.

— Pas trop, dis-je, tout à la fois hérissee et résignée. Appelez-moi quand vous arriverez, je ferai un détour par l'église pour vous prendre.

— Génial ! Vous êtes sûre que ça ne vous gêne pas ?

— Non, mais ne poussez pas trop. J'accepte de vous rendre ce service, mais ne me demandez pas, en plus, de vous garantir le succès !

— Excusez-moi, dit-il en riant. Vous avez raison. À bientôt.

Et il raccrocha.

Au moment où je reposais le combiné, le doute m'assaillit. Sidérant, la vitesse avec laquelle on peut endosser les problèmes d'un parfait inconnu ! Les ennuis créent un vide qui nous aspire tous.

Bientôt j'arperai nerveusement le séjour, réfutant en mon for intérieur son rapprochement ridicule entre nos situations respectives. Son conflit avec sa famille ne me concernait en rien ! Je m'assis à mon bureau et rédigeai quelques notes à mon usage personnel. Autant conserver une trace de l'entretien que nous venions d'avoir si jamais Tasha me posait des questions. J'espérai qu'il n'allait pas se mettre en tête de vouloir donner ce pactole à l'Église. On n'était pas sortis de l'auberge s'il se montrait gourmand au nom de l'Église évangélique du Jubilé ! J'omis toute référence à une donation caritative : si je ne mettais rien par écrit, elle n'existerait pas.

Je repris le téléphone et fis le numéro des Malek. Myrna décrocha et je demandai à parler à Christie. J'attendis, écoutant Myrna traverser le hall et appeler Christie au bas de l'escalier d'une voix de stentor. Lorsque celle-ci décrocha enfin sa ligne, je l'informai brièvement de ma conversation avec Guy.

— Pouvez-vous me tenir au courant de la suite des événements ? lui demandai-je. Je le déposerai, mais ensuite il devra se débrouiller. À mon avis, il a besoin d'être protégé, mais je n'ai pas l'intention d'enfiler ma tenue de secouriste. Il est grand et, sincèrement, je ne veux pas m'en mêler. Cela me rassurerait de savoir qu'on garde un œil sur lui dans votre camp.

— Vous me refilez le bébé, dit-elle d'un ton désabusé.

J'éclatai de rire.

— N'y voyez pas de remarque déplacée, mais il est rudement mignon !

— Vraiment ? Alors, tant mieux, j'adore les jolis garçons. À l'élection présidentielle, je vote toujours pour le plus beau des candidats. Personnellement, je ne crois pas qu'il faille vous inquiéter. Après votre départ, hier soir, ils ont eu une belle empoignade, et quand ils ont eu fini de se mettre en pièces, ils sont revenus à une conversation plus sérieuse.

— Vous m'en voyez soulagée. En fait, le coup de téléphone de Donovan m'a légèrement intriguée. Qu'envisagent-ils, si vous m'autorisez à vous poser la question ?

— Tout dépend de ce qu'il leur dira. Bien entendu, en dernier ressort, l'affaire se règlera sans doute entre avocats. Je crois qu'ils veulent se montrer corrects. Mais cinq millions de dollars peuvent déformer la notion d'équité chez n'importe qui.

— Je ne vous le fais pas dire.

CHAPITRE 10

Le lendemain après-midi, à trois heures, je me rangeai le long du trottoir devant l'Église évangélique de la Foi. Guy m'avait téléphoné à quatorze heures quarante-cinq et j'avais quitté l'appartement peu après, m'arrêtant quelques minutes pour faire un plein. Le soleil brillait à nouveau et on se serait cru en été. Je portais mon jean habituel et un T-shirt, mais j'avais troqué mes Reebok et mes socquettes en tissu éponge contre une paire de sandales en l'honneur de cette brusque hausse de température. On avait récemment tondu la pelouse de l'église, et une fine poudre verte adhérait au bord du trottoir. La pelouse elle-même exhibait un mince halo beige pâle aux endroits où le soleil avait séché les brins coupés. Trop crédules, plusieurs jonquilles avaient pris ces températures clémentes pour une invitation à sortir leurs hampes vertes.

Peter resta invisible, mais Guy attendait à l'angle, un sac à dos à ses pieds. Il repéra ma voiture et mima le geste de l'auto-stoppeur, le pouce levé et un sourire aux lèvres. J'avoue qu'en le voyant je sentis mon cœur se briser. Il s'était fait couper les cheveux et venait de se raser car un petit morceau de papier toilette adhérait à une coupure toute fraîche. Il portait un costume bleu marine trop grand pour lui. Le pantalon lui plissait aux fesses et le bas de ses revers brossait le trottoir. Il flottait dans la veste, dont les épaulettes semblaient appartenir à un costume zazou des années quarante. Sans doute un vêtement récupéré à une vente de charité, à moins qu'il ne l'eût acheté à un individu pesant vingt kilos de plus que lui. Toujours est-il qu'il avait l'air emprunté dans ces atours, visiblement peu habitué à la chemise-cravate. Avais-je paru aussi vulnérable à mon déjeuner avec Tasha ? J'avais abordé la question de ma tenue avec le même manque d'assurance, et peut-être produit le même effet pitoyable.

Guy saisit son sac en toile, manifestement heureux de me voir. Il avait l'innocence d'un chiot. Il se dégageait de sa personne une sorte de douceur, quelque chose de candide et d'encore immature, comme si sa liaison avec Jubilé l'avait préservé de l'usure de la vie durant toutes ces années. L'élément indompté de sa nature s'était transformé en une gentillesse que j'avais rarement vue chez un homme.

— Bonjour, Kinsey. Comment allez-vous ? demanda-t-il en se glissant sur le siège avant.

Il garda son sac à dos sur les genoux, comme un gamin qui part pour un camp de vacances.

Je me tournai pour lui sourire.

— Vous vous êtes fait beau !

— Je ne veux pas que mes frères croient que je ne sais plus m'habiller. Mon costume vous plaît ?

— La couleur vous va bien.

— Merci, dit-il, souriant de plaisir. À propos... vous avez le bonjour de Winnie.

— Saluez-la de ma part. Qu'avez-vous prévu pour le retour ? Quand pensez-vous regagner Marcella ?

Il détourna les yeux et regarda par la fenêtre de son côté.

— Tout dépendra de l'ambiance à la maison, dit-il d'un ton faussement indifférent. Donovan m'a invité à rester un jour ou deux et je ne suis pas contre si tout se passe bien. Sinon, ça ne changera pas grand-chose. J'ai de l'argent sur moi. Quand je voudrai repartir, on pourra toujours me déposer au bus.

Je faillis proposer mes services, puis préférai m'abstenir. Du coin de l'œil j'étudiai son visage de profil. Sous certains éclairages, il faisait largement ses quarante-trois ans. À d'autres moments, son côté gamin semblait un trait indélébile de sa nature. Comme si son développement s'était interrompu à l'âge de seize ans, vingt à tout casser. Il ne perdait pas un détail des rues, prenant ses repères comme s'il se trouvait à l'étranger.

— Vous ne me paraissez pas venir souvent par ici, remarquai-je.

— Je n'en ai guère l'occasion, dit-il avec un geste négatif de la tête. Quand on vit à Marcella, Santa Teresa semble au diable et immense. On va à Santa Maria ou à San Luis si on a besoin de quelque chose. (Il se tourna vers moi.) On peut faire un petit tour rapide ? J'aimerais voir les transformations.

— Pourquoi pas, après tout ? On a le temps.

Je contournai le pâté de maisons et revins dans State Street. Trois rues plus loin, je pris à gauche, en direction du centre-ville. Le quartier commercial occupait un rectangle d'une vingtaine de rues dans sa longueur sur trois en largeur, et finissait au Cabana Boulevard qui longeait la plage. Pendant longtemps, les magasins du haut de State Street avaient attiré le gros de la clientèle. Le bas de la rue, tenu pour la partie la moins reluisante de la ville, alignait alors des boutiques proposant la marchandise à prix cassés, des gargotes de troisième catégorie, un cinéma qui empestait l'urine et une dizaine de bars bruyants et d'hôtels de passage vétustes. Plus tard, le quartier avait connu une résurrection et les commerces de luxe avaient émigré peu à peu au sud de l'artère. C'était à présent le haut de State Street qui présentait des devantures désertées, le bas ayant raflé toute la

clientèle des touristes. Par temps chaud, les piétons y déambulaient au retour de la plage, troupeau hétéroclite de badauds en shorts léchant leur cône de glace.

— Ça s'est développé, fit-il observer.

Ses quatre-vingt-cinq mille habitants faisaient de Santa Teresa une ville d'importance modeste, mais elle avait prospéré. J'essayai de la voir avec son regard à lui, dressant mentalement la liste des transformations survenues ces vingt dernières années. Une prise de vues image par image projetée en accéléré aurait montré la croissance rapide des troncs d'arbres, l'étirement des branches tendues comme des élastiques, des immeubles en construction, d'autres implosant dans un nuage de fumée. Les devantures des magasins auraient clignoté au rythme heurté d'une centaine de modifications : auvents, enseignes et étalages, les ventes pour liquidation rayant la plaque de verre le temps d'un éclair avant l'apparition de la boutique suivante. Des bâtiments neufs auraient fusé comme autant d'apparitions soudaines comblant les vides jusqu'à la disparition du moindre interstice. Je me rappelais l'époque où on avait élargi les trottoirs du centre-ville en mordant sur la chaussée de State Street pour accueillir des arbres importés de Bolivie. On avait ajouté des bancs de style espagnol et des cabines téléphoniques. Des fontaines décoratives avaient surgi, donnant l'impression d'avoir toujours été là. Un incendie avait ravagé deux établissements commerciaux, un tremblement de terre en avait rendu deux autres impropres à l'usage. Santa Teresa figurait parmi les rares villes dont l'élégance s'accroissait avec le passage des ans. Les réglementations très strictes de la commission des sites lui donnaient une distinction que saccageaient ailleurs les néons clinquants, les enseignes surdimensionnées et l'anarchie des styles et des matériaux. Malgré les doléances des résidents sur les délais d'obtention des permis, cette politique avait créé un heureux mélange de charme et de simplicité.

Dans Cabana, je suivis le quai, les pneus martelant le pavé tout du long avec un bruit sourd. Arrivée au bout, je fis demi-tour et nous reprîmes en sens inverse pour rentrer en ville. Je remontai State Street, revoyant le même spectacle de la rue, mais sous l'angle opposé. À Olive Grove, je tournai à droite, dépassai la Mission de Santa Teresa et m'engageai dans les contreforts des collines où se nichait la propriété des Malek. Je sentis l'intérêt de Guy s'aviver au moment où la route commença à monter. Dans cette zone dont une grande partie restait en friche, d'énormes rochers de grès et des cactus épineux aux feuilles grandes comme des raquettes de ping-pong charnues punctuaient le paysage.

La propriété des Malek s'étendait à la limite de l'arrière-pays, oasis d'un vert profond dans une région couverte d'un épais maquis de

couleur pâle. À intervalles irréguliers, des incendies avaient transformé les contreforts des collines en brasiers spectaculaires, les flammes se propageant de crête en crête, aspirant goulûment arbres et maisons, consumant jusqu'au moindre brin d'herbe. Une végétation caractéristique avait surgi dans le sillage de ces brûlures, les « suiveuses de feu » comme on les appelait, délicates beautés nées des cendres d'un univers carbonisé. J'aperçus ça et là les branches tordues et noircies des manzanitas, alors que le dernier sinistre d'importance remontait à cinq ou six ans.

Une fois de plus, les grilles de l'entrée s'ouvrirent, révélant la longue allée qui disparaissait derrière une courbe ombragée. Sur la toile de fond des montagnes à vif, les conifères et les palmiers des Malek semblaient venir d'ailleurs. En pénétrant dans le domaine, je sentis à quel point des années de culture attentive et l'introduction d'espèces exotiques avaient modifié jusqu'à l'air qui imprégnait les lieux.

— Nerveux ? demandai-je.

— Terrifié.

— Vous pouvez encore faire marche arrière.

— Trop tard. Vous savez, c'est comme un mariage dont les invitations sont déjà parties. On peut encore annuler, mais plutôt laisser courir que de semer la pagaille.

— Ne me faites pas le coup de la belle âme.

— Il ne s'agit pas de « belle âme ». Plutôt de curiosité.

J'entrai dans la cour et dirigeai la Volkswagen vers la gauche. Au bout de l'allée, les garages étaient fermés. La maison elle-même paraissait vide. Toutes les fenêtres étaient sombres, et la plupart des rideaux tirés. Un visage pour le moins rébarbatif. Seul mon moteur qui tournait au ralenti brisait le silence.

— Et voilà... à vous de jouer. Téléphonez-moi si nécessaire. Je vous souhaite bonne chance.

Guy me jeta un regard inquiet.

— Vous partez déjà ?

— Je ne peux vraiment pas rester, lui répondis-je, bien que je n'aie rien de prévu cet après-midi-là.

— Vous ne voulez pas voir la maison ? Restez encore quelques minutes, le temps que je vous montre...

— Je suis déjà passée prendre un verre. L'endroit n'a pas changé depuis vendredi soir.

— Je ne veux pas entrer. Je dois d'abord me blinder. Si je vous faisais faire le tour du propriétaire ? On pourrait marcher un peu. C'est vraiment superbe. (Il tendit la main vers moi d'un geste impulsif et effleura mon bras nu.) Je vous en prie...

Il avait les doigts glacés et son appréhension me gagnait. Je ne me

sentis pas le courage de l'abandonner.

— D'accord, dis-je à contrecœur. Mais je ne peux pas m'attarder.

— Super. Vraiment super. Je ne sais pas comment vous remercier.

J'éteignis le moteur. Guy laissa son sac sur le siège avant et nous descendîmes de voiture. Nos portières claquèrent, deux détonations rapides et quasi simultanées, comme des coups de feu. Au dernier instant, je rouvris la mienne et jetai mon sac sur la banquette arrière avant de la fermer à clé. Comme nous traversions la cour, Myrna ouvrit la porte d'entrée et sortit sur les marches. Elle portait un semblant d'uniforme : une jupe en polyester blanc sans forme précise et une blouse longue assortie, vague hybride de personnel soignant et d'employée de maison.

— Bonjour, Myrna, lui lançai-je. Comment allez-vous ? Je croyais qu'il n'y avait personne. Je vous présente Guy. Excusez-moi, mais je ne crois pas qu'on m'ait dit votre nom.

— Sweetzer, dit-elle.

Guy tendit la main, ce qui parut la déstabiliser. Il eut droit à une poignée de main molle, sans os ni cartilage. Sa beauté faisait sans doute à Myrna le même effet qu'à moi.

— Je suis ravi de vous connaître.

— Moi aussi, lui renvoya-t-elle machinalement. La famille doit rentrer vers cinq heures. La maison est à votre disposition. Je suppose que vous vous rappelez où est votre chambre si vous voulez monter vos affaires.

— Merci. Je m'en occuperai tout à l'heure. Je vais d'abord lui montrer la propriété, si ça ne vous dérange pas.

— Comme vous voudrez. La porte de devant restera ouverte, comme cela vous pourrez rentrer. On dîne à sept heures. Vous restez aussi ? ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

— Merci pour l'invitation, mais je ne crois pas devoir accepter. Il faut laisser à la famille le temps de refaire connaissance. Une autre fois peut-être. À propos, Guy m'a posé des questions au sujet de son père, et je pense que vous devez en savoir autant que tout le monde. Vous étiez son infirmière, n'est-ce pas ?

— Une d'entre elles, oui, rectifia-t-elle. Je l'ai surtout soigné les huit derniers mois... Vos frères m'ont demandé de rester pour m'occuper de la maison, précisa-t-elle pour Guy.

Elle s'exprimait avec une sorte d'agressivité, comme si nous lui contestions le droit de rester dans les lieux. J'avais déjà remarqué qu'elle ne donnait pas dans l'humour, mais elle ajoutait maintenant à ses propos une note de rancune à l'égard de Guy, reflétant l'attitude générale de la famille.

Il lui décocha un sourire désarmant.

— J'aimerais qu'on parle ensemble de mon père un jour.

— Bien, monsieur. C'était un homme probe et j'avais beaucoup d'affection pour lui.

Un moment de gêne s'installa, personne ne sachant comment mettre fin à la conversation. Myrna finit par se jeter à l'eau :

— Eh bien, je vous laisse à vos affaires. Je suis dans la cuisine si vous avez besoin de quelque chose. Au cas où vous ne me trouveriez pas, la cuisinière s'appelle Enid.

— Je me souviens d'Enid. Merci.

Dès que la porte se fut refermée sur elle, Guy me prit gentiment par le bras et me pilota vers la droite. Nous traversâmes la cour ensemble. La chaleur montait mollement des pavés baignés de soleil.

— Merci d'être restée, dit-il.

— Vous passez votre temps à remercier, lui fis-je remarquer.

— C'est vrai. Je me sens béni de Dieu. Je ne croyais pas revoir jamais la maison. Venez, on va par là.

Nous contournâmes la façade sud de la maison, quittant la chaleur du soleil inégal pour l'ombre. J'eus l'impression d'un nouveau changement brutal de saison. En moins de dix mètres, nous avions laissé l'été derrière nous. Dans l'ombre épaisse et lugubre, la chute de la température était sensible et déplaisante, à croire que les mois repartaient à rebours dans l'hiver. Un reliquat de vents chauds et secs nous parvenait de la montagne derrière nous, agitant en permanence la cime des arbres au-dessus de nos têtes. Nous marchâmes au hasard sous un dais de pins et de genévriers. Un tapis d'aiguilles étouffait le bruit de nos pas.

À proximité de la maison, les allées ratissées, les haies taillées, l'effervescence des fougères entourées d'un anneau de petits galets sans défaut attestaient la présence des jardiniers. Sinon, la majeure partie de la propriété tenait de la jungle. De nombreuses plantes poussaient presque à l'état sauvage. Un lantana pourpre dégringolait sur le mur de la terrasse. Une bougainvillée rose saumon se frayait un passage à travers un fouillis de buissons. Sur la droite, une épaisse jonchée de capucines tapissait les bords d'un ruisseau à sec. Dans les flaques de soleil, là où le vent fouaillait les fleurs, plusieurs notes parfumées fusaient et se mêlaient en une fragrance terreuse.

Guy scrutait le moindre centimètre carré.

— Tout paraît tellement plus grand ! Je me rappelle qu'on venait de planter certains de ces arbres. Les pousses n'étaient pas plus hautes que ça, et regardez-les aujourd'hui !

— Vous semblez conserver le souvenir de jours heureux. Ça m'étonne un peu.

— C'était un endroit génial pour des gosses. Papa et Maman ont acheté le terrain quand j'avais trois ans. Donovan en avait cinq et on croyait tous les deux qu'on était morts et qu'on se retrouvait au

paradis ! C'était comme un énorme terrain de jeux. On pouvait aller où on voulait et personne ne s'inquiétait. On construisait des forts et des cabanes. On se battait en duel avec des bâtons. On jouait aux cow-boys et aux Indiens et on partait en expédition dans les taillis en disant que c'était la jungle. Quand Bennet était petit, on l'attachait à un pieu et il poussait des cris d'orfraie. On lui disait qu'on allait le brûler vif s'il ne la fermait pas. Il était plus jeune que nous et on en profitait.

— Des jeux délicieux...

— Des jeux de garçons, dit-il. Je suppose que les filles ne font pas ce genre de trucs.

— Comment vos parents ont-ils pu s'offrir un si grand domaine ? Je croyais que votre père avait constitué sa fortune plus tard, après votre départ.

— Maman avait un peu d'argent dans un fonds de placement, c'est elle qui a versé l'acompte. En fait, la somme n'était pas énorme, même pour l'époque. La maison, elle, a été un vrai gouffre. Pendant dix ans elle n'avait pas eu preneur et était restée inhabitée. On nous a raconté que son propriétaire avait été assassiné. Non qu'elle fût hantée, mais il semblait s'y attacher une souillure indélébile. Personne n'arrivait à se décider. Il paraît qu'elle avait été mise cinq ou six fois en adjudication avant que mes parents se pointent et fassent une offre. Elle était énorme et à l'abandon. Il fallait refaire l'électricité et la plomberie était bousillée. On voyait le jour par les trous du toit. Des mulots couraient partout et une famille de rats laveurs vivait dans le grenier. Sa remise en état a pris des années. En attendant, Papa a décidé d'acquérir les terrains voisins si l'occasion s'en présentait.

— Cela fait quelle superficie à présent ? Six hectares ?

— Vous croyez ? Le lot initial en comptait deux et demi. Il ne doit plus rien rester à vendre dans le coin.

— Le domaine fait partie de la ville ou du comté ?

— On est exactement à la limite nord de la ville. Une grande partie de ce que vous avez sous les yeux appartient à la forêt domaniale de Los Padres.

C'était se moquer du monde d'appeler ça une forêt. La chaîne de montagnes qui se cambrait au-dessus de nous était envahie de fourrés de ronces, ceanothus, pyracantha et sauges côtières, le sol étant trop pauvre pour nourrir beaucoup d'arbres. Quelques pins rescapés des incendies réussissaient à subsister en altitude.

Nous longeâmes le court de tennis. Des herbes folles poussaient en bordure du revêtement fissuré. Une raquette de tennis abandonnée sur un côté, le cadre faussé par une longue exposition aux intempéries, exhibait son cordage en nylon cassé. Au-delà du court se dressait une construction vitrée que je n'avais pas vue depuis l'allée. C'était un

bâtiment bas et rectiligne, coiffé d'une toiture en tuiles dont le rouge, altéré par le temps, avait pris la patine ocrée de la brique ancienne.

— C'est quoi ?

— La piscine. Car nous avons une piscine couverte. Vous voulez la voir ?

— Pourquoi pas ?

Je le suivis en direction d'un patio dallé. Il le traversa, s'approcha des fenêtres sombres du pavillon et tenta de voir à l'intérieur. Il alla jusqu'à la porte et tourna le loquet. Elle n'était pas fermée à clé mais, le cadre étant coincé, elle ne s'ouvrit qu'après de vigoureuses poussées, avec un grincement qui m'agaça les dents.

— Vous tenez vraiment à entrer ? lui demandai-je.

— C'est compris dans la visite.

J'avais l'impression de commettre un délit d'effraction, sport pour lequel je préfère être payée. Le sentiment de transgression était indubitable, d'une tonalité presque sexuelle, bien qu'on nous eût permis de nous promener à notre gré. Nous pénétrâmes dans une sorte de vestibule encombré de toute une série de jeux de plein air : raquettes de badminton, clubs de golf, battes de base-ball, râtelier doté d'un jeu complet de maillets et de balles de croquet, planches de natation en polystyrène expansé, et un alignement de planches de surf en fibre de verre qui semblaient plaquées contre le mur depuis des années. Le jardinier rangeait là son aspirateur-souffleur à feuilles, ainsi qu'une tondeuse autoportée dans un espace sur le côté. Je ne vis pas d'araignée mais l'atmosphère en semblait infestée. J'avais envie de broser vivement mes vêtements au cas où quelque chose serait tombé sur moi à mon insu.

La piscine était à demi remplie et il se dégageait de l'eau un je-ne-sais-quoi de maléfique. Un dallage gris et grumeleux, pas vraiment le genre de surface à vous donner l'envie de marcher pieds nus, entourait le bassin. À une extrémité de la salle, des meubles en rotin occupaient un décrochement, mais les coussins manquaient à la banquette et aux fauteuils assortis. Il régnait une atmosphère sinistre et j'entendais de l'eau goutter. Toute trace de chlore s'était évaporée depuis longtemps et plusieurs organismes vivants fermentaient dans les profondeurs.

— Il serait peut-être temps de virer le préposé à la piscine, remarquai-je.

— Le jardinier doit s'en occuper quand il y pense, répliqua Guy. Lorsqu'on était mômes, c'était super.

— Que faisiez-vous à Bennet, Donovan et vous ? Vous le noyiez ? Vous le pendiez au plongoir ? J'imagine que ça devait être tordant.

Guy sourit, l'esprit ailleurs.

— J'ai rompu avec une fille ici, un jour. J'y pense encore. Ici, on se serait cru dans un country club. Piscine, tennis, soft-ball, croquet. On

invitait les filles à piquer une tête et on finissait par se peloter comme des dingues. Ça se laisse facilement séduire, une fille en maillot de bain. Jack était un champion hors norme. Excité comme un lapin et courant après n'importe qui.

— Pourquoi avez-vous rompu ?

— Je ne sais plus. Une inexplicable bouffée de vertu et d'esprit de sacrifice. Je l'aimais trop. J'étais un mauvais sujet à l'époque, et elle était trop spéciale pour coucher à droite et à gauche comme les autres. Disons plutôt bizarre. Un peu givrée, demandant trop. Je la savais fragile et je n'ai pas voulu en profiter. Je préférais celles qui n'avaient pas froid aux yeux. Pas de responsabilité, pas de regrets, pas de chasse gardée.

— Vos parents étaient-ils au courant ?

— Comment savoir ? Je n'en suis pas sûr. Ils tenaient que « les garçons sont les garçons ». La fille qui cédait n'avait que ce qu'elle méritait. Ils ne l'ont jamais dit si crûment, mais ils partaient de ce principe. Ma mère voulait surtout être la grande copine. Imposez des limites à un gosse, vous serez obligé de prendre parti à un moment ou un autre. Elle voulait l'amour sans condition, il était interdit d'interdire. La permissivité posait bien moins de problèmes. Vous voyez ce que je veux dire... « Être bien dans sa peau », toutes ces conneries des années soixante. En y repensant, je n'arrive pas à voir jusqu'à quel point sa maladie l'a perturbée. Elle ne voulait pas être la mère sévère, réprobatrice. Sans doute savait-elle qu'elle n'en avait plus pour longtemps, même si elle a résisté avec plus de succès que la moyenne. À l'époque, on associait chimio et rayons, mais avec une telle imprécision qu'on a sûrement tué plus de gens qu'on n'en a guéri. On n'avait pas la technologie ni le choix de traitements hautement performants, c'est tout. Aujourd'hui, c'est différent, on a vraiment une chance de s'en tirer. Elle a vécu l'enfer, les deux dernières années.

— Cela a dû être dur pour vous.

— L'horreur, dit-il. J'étais l'enfant le plus proche d'elle. Ne me demandez pas pourquoi, mais Donovan, Bennet et Jack avaient plus de liens avec Papa, alors que j'étais le préféré de ma mère. Cela m'a rendu fou de la voir dépérir. Elle s'affaiblissait et elle souffrait, elle dégringolait la pente et je savais que ce serait son ultime voyage.

— Vous étiez avec elle au moment de sa mort ?

— Oui. Les autres étaient partis. Je ne sais plus où. Je suis resté dans sa chambre pendant des heures ce jour-là. La plupart du temps, elle dormait. On lui administrait tellement de morphine qu'elle n'arrivait pas à rester éveillée. Moi-même je n'en pouvais plus et j'ai posé ma tête sur le lit. À un moment, elle a tendu la main et l'a posée sur mon cou. Je lui ai caressé les doigts et elle est morte, comme ça. Très doucement. Pendant une heure, je n'ai pas bougé. J'étais assis

près du lit, penché, la tête détournée, le visage enfoui dans les draps. Je pensais que peut-être, si je ne regardais pas, elle reviendrait, comme si elle flottait quelque part, à proximité, et pouvait réintégrer son corps du moment que personne ne s'était aperçu de son départ. Je ne voulais pas manquer à ma parole.

— Qu'est devenue la fille avec qui vous avez rompu ?

— Patty ? Aucune idée. Je lui ai écrit une fois, mais elle n'a jamais répondu. J'ai souvent pensé à elle, mais Dieu sait où elle vit aujourd'hui ou ce qui lui est arrivé... C'est peut-être l'action la plus estimable que j'aie jamais faite, surtout à l'époque. J'étais un beau salaud... J'ai du mal à me rebrancher sur le passé. L'impression qu'un autre l'a vécu à ma place.

— Mais vous êtes quelqu'un de bien maintenant.

Il secoua la tête :

— Je ne me considère pas comme quelqu'un de bien, mais il m'arrive de penser que je réussis presque à exister.

Nous quittâmes la piscine pour gagner provisoirement la pelouse ensoleillée où j'avais regardé Jack taper sur ses balles. Nous étions arrivés sur la terrasse au-dessous de la maison. Les ombres s'allongeaient en oblique vers nous tandis que nous traversions l'herbe.

— Comment vous sentez-vous ? Vous paraissez détendu.

— Je me sentirai mieux quand ils seront là. Vous connaissez... Les fantasmes sont toujours plus déconcertants que la réalité.

— À quoi vous attendez-vous ?

— Aucune idée, dit-il avec un sourire vite effacé.

— Écoutez, quoi qu'il en soit, j'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

— Moi aussi, mais en définitive ça change quoi ? On ne joue pas à cache-cache avec Dieu, et c'est là l'important. Je me suis longtemps fourvoyé, mais j'ai fait demi-tour et je suis sur la bonne voie. Le passé finira bien par me rattraper et je ferai la paix.

Tout en parlant, nous étions revenus à notre point de départ, devant la maison.

— Je me sauve, dis-je. Tenez-moi au courant.

— Tout se passera bien.

— Je n'en doute pas, mais j'aimerais savoir.

En remontant en voiture et en mettant le contact, je le regardai partir vers la porte d'entrée avec son sac à dos. Je lui fis signe au passage, puis l'observai dans le rétroviseur en reprenant l'allée. Je m'engageai dans la courbe et il disparut. Cela m'est pénible d'y repenser. Le sort de Guy Malek était scellé et je l'avais livré à ses ennemis. Au moment où je franchissais la grille, une voiture arriva. Bennet était au volant. Avec un sourire poli, j'agitai la main dans sa

direction. Il me jeta un coup d'œil rapide, puis regarda ailleurs.

CHAPITRE 11

À dix heures le lundi matin, je reçus un coup de téléphone qui aurait dû me servir d'avertissement. En y repensant, je vois que c'est à partir de ce moment-là que les ennuis ont commencé à s'accumuler à un rythme inquiétant. J'avais démarré tard et, à la minute précise où je refermais le portail derrière moi, j'entendis la sonnerie assourdie du téléphone dans mon appartement. Je fis aussitôt volte-face, repris l'allée en sens inverse et pris de nouveau le virage à l'angle. J'insérai ma clé dans la serrure et déboulai dans l'appartement, envoyant valser ma veste et mon sac. À la quatrième sonnerie je décrochai, m'attendant presque à une erreur de numéro ou à une enquête de marché.

— Oui ?

— Kinsey ? Donovan à l'appareil.

— Ah ! bonjour. Comment allez-vous ? Excusez-moi, mais je suis essoufflée. J'étais déjà dehors et j'ai couru pour répondre.

Il ne semblait pas d'humeur à se perdre en joyeux bavardages. Il attaqua directement :

— C'est vous qui avez contacté la presse ?

Pas vraiment le sujet que je m'attendais à l'entendre aborder à cette heure ni à aucune autre. Un point d'interrogation en zigzag se hérissa au-dessus de mon crâne pendant que je me demandais à quoi il faisait allusion.

— Évidemment que non ! À quel sujet ?

— Nous avons reçu un appel du *Dispatch* il y a une heure environ. Quelqu'un a informé un journaliste du retour de Guy.

— Ah bon ? C'est bizarre. Pour quelle raison ?

Je savais bien que le *Santa Teresa Dispatch* était parfois en mal d'échos pour sa rubrique « Actualité locale », mais le retour de Guy Malek ne faisait guère figure d'événement. À part sa famille, qui s'en souciait ?

— Ils donnent dans la dimension humaine, le style « De la misère à la fortune ». Vous connaissez la chanson, je n'en doute pas. Un modeste préposé à l'entretien de Marcella, Californie, se découvre du jour au lendemain millionnaire et rentre chez lui toucher son dû. C'est encore mieux que de gagner à la loterie vu le passé de Guy, et vous le savez !

— Comment ça, je le sais ? Je n'ai jamais parlé aux journaux de quoi que ce soit, ce n'est pas dans mes habitudes !

— Qui d'autre était au courant ? Aucun membre de la famille n'aurait ébruité une affaire pareille ! C'est un problème délicat et la dernière chose dont on ait besoin, c'est bien de publicité ! Nous nous démenons pour essayer de trouver un point d'accord, et le téléphone n'a pas cessé de sonner depuis le premier appel !

— Attendez. Qui a téléphoné ?

— La terre entière ! me lança-t-il, exaspéré. D'abord les journaux locaux, ensuite le *Los Angeles Times*. Une station de radio a dû avoir vent de la chose. Résultat, ça va passer sur toutes les antennes et on est bons pour six équipes d'opérateurs campant en permanence dans l'allée !

— Donovan, je vous le jure ! S'il y a eu une fuite, elle ne vient pas de moi.

— Quelqu'un a vendu la mèche, non ? Et vous êtes la seule à qui le crime profite !

— Moi ? Mais ça ne tient pas debout ! Quel profit pourrais-je tirer d'un papier sur Guy ?

— Le journaliste a cité votre nom au téléphone. Il n'ignorait pas que vous étiez sur l'affaire et voulait savoir comment vous aviez réussi à retrouver Guy après toutes ces années. Il m'a dit à peu de chose près sous quel angle il comptait aborder le sujet : « Une détective locale retrouve un héritier disparu depuis dix-huit ans. » Une publicité en or quand on songe à toutes les offres de travail que ça va vous attirer !

— Ça suffit, Donovan ! C'est ridicule. La tête sur le billot, je ne lâcherais pas un mot sur les dossiers de mes clients. Je n'ai pas besoin d'offres, je suis déjà débordée. (Ce n'était pas tout à fait exact, mais il n'avait pas besoin de le savoir. J'avais pour principe de ne jamais divulguer la moindre information sur mes clients aux médias. J'avais une réputation à protéger et, outre les considérations d'ordre éthique, dans ce genre de profession on ne tient pas à être reconnu. Les enquêteurs adoptent en général un profil très bas dans l'exercice de leurs activités. Rien ne vaut l'anonymat, surtout lorsqu'on a une légère propension – c'est mon cas – à user de voies détournées à l'occasion. Si vous annoncez que vous venez relever les compteurs ou livrer des fleurs, vous ne tenez pas à ce que le public connaisse votre véritable identité.) Réfléchissez, Donovan... En admettant que j'aie refilé l'histoire à un journaliste, pourquoi vous interrogerait-il sur ma façon de procéder ? Il la connaîtrait déjà, alors pourquoi vous poser la question ?

— L'argument tient, sauf s'il cherchait une confirmation.

— Assez, Donovan ! Vous poussez un peu loin.

— Vous ne m'ôtez pas de la tête que vous vous êtes offert un

petit coup de pub.

— Qui est ce journaliste ? Lui avez-vous demandé d'où il tenait son information ?

— Il ne m'en a pas laissé le temps.

— Parfait, je l'appelle. Pourquoi ne pas lui poser la question tous les deux ? La réponse paraîtra peut-être très simple ou tombera sous le sens une fois qu'on l'aura. Vous vous rappelez son nom ?

— Katzenquelque chose. Mais je ne crois pas que ce serait très malin de votre part de lui parler.

— Katzenbach. Je connais Jeffrey, c'est un type bien.

Donovan refusait de lâcher un pouce de terrain :

— Je vous dis de la boucler. Je vous interdis de lui parler de quoi que ce soit, ça suffit comme ça. Si j'apprends que vous êtes derrière cette fuite, je vous fiche un procès aux fesses dans la minute qui suit !

Sur quoi il raccrocha avec violence.

Ma proposition d'aller se faire foutre arriva une demi-seconde trop tard, ce qui était aussi bien.

À peine eut-il mis fin à l'entretien que mon taux d'adrénaline monta en flèche. J'avais la bouche sèche et le sang me battait fort aux oreilles. J'aurais voulu m'insurger, mais je comprenais son point de vue. J'étais indiscutablement le seul membre extérieur à la famille à être au courant. Plus ou moins, pris-je le temps de rectifier. Myrna pouvait avoir tuyauté le journal, mais on voyait mal pour quelle raison. Et puis, bien sûr, Peter et Winnie savaient de quoi il retournait, mais, là encore, quel intérêt l'un ou l'autre aurait-il eu à divulguer l'affaire ? Mon premier mouvement aurait été de saisir le téléphone et d'appeler Katzenbach, mais l'avertissement de Donovan résonnait encore à mes oreilles. Si je le contactais, le journaliste risquait de me cuisiner pour en savoir plus. La moindre remarque qu'il m'arracherait figurerait dans un prochain article et c'en serait fait de ma crédibilité.

Je me demandai vaguement si Guy pouvait avoir renseigné le journal. Cela semblait peu probable, mais pas impossible, et l'initiative me paraissait assez logique et astucieuse si elle émanait de lui. Si cette histoire de succession était portée à la connaissance du public, ses frères auraient toutes les peines du monde à l'arnaquer. On butait néanmoins sur un problème : Guy n'avait jamais exprimé d'intérêt pour l'héritage et Dieu sait qu'il n'avait pas paru soucieux de protéger sa part. Pouvait-il être aussi pervers et manipulateur que le soutenait sa famille ?

J'attrapai ma veste et mon sac et filai de nouveau vers la porte. J'essayai de me rassurer pendant le court trajet jusqu'à ma voiture, garée presque au carrefour. Je n'arriverais jamais à convaincre les Malek de mon innocence. Accusée de faute professionnelle, j'éprouvais le besoin de me répandre en excuses, comme si j'avais réellement

trompé la confiance de la famille. Pauvre Guy ! Après mes dénégations, ils allaient probablement s'en prendre à lui.

Lorsque j'arrivai en ville, le souci de trouver une place à une distance raisonnable de l'immeuble de Lonnie Kingman me changea les idées. Je tentai la méthode centrifuge, celle de l'enquête sur le lieu du crime : on part du centre et on décrit des cercles de plus en plus larges. Si rien ne se libérait, je me rabattrais sur le parking public à trois rues de là.

J'en étais au deuxième cercle lorsque je vis une camionnette s'arrêter sur la portion de trottoir peinte en rouge devant l'immeuble. La porte du passager coulisssa et un type armé d'un caméscope sortit prestement du côté circulation. La blonde filiforme qui présentait les infos de six heures descendit du siège avant et examina avec soin le numéro de l'immeuble, vérifiant l'adresse à une note pincée sur son bloc. Arrivant par-derrière, je ne pouvais pas voir le logo figurant sur le flanc de la camionnette, mais l'antenne du toit pointait avec assez d'agressivité pour capter des messages cosmiques. Et merde ! En doublant la camionnette, je lus KEST-TV peint sur le côté. Je réprimai une envie pressante d'accélérer quand la femme tourna la tête dans ma direction. Je jetai un coup d'œil sur ma gauche et obliquai vers l'immeuble d'en face. J'agitai joyeusement la main en direction de quelqu'un qui sortait des bureaux de la Dean Witter. Avec un peu de chance, la presse me prendrait pour une milliardaire en maraude à la recherche d'investissements. Je continuai à rouler, les yeux rivés au rétroviseur, tandis que le cadreur et sa compagne franchissaient l'entrée de l'immeuble.

Et maintenant ? L'idée de rôder dans les buissons comme un traître me déprimait. Peut-être donnais-je dans la paranoïa et l'équipe venait-elle couvrir un autre fait divers. Je fis plusieurs rues avant de repérer une cabine téléphonique à un carrefour. Je laissai ma voiture contre le trottoir, insérai vingt-cinq *cents* dans la fente et composai le numéro de la ligne privée de Lonnie. Il devait être au tribunal car Ida Ruth décrocha en croyant que c'était lui qui appelait :

— Oui, monsieur ?

— Ida, c'est Kinsey. As-tu vu une équipe de télé qui me cherchait ?

— Je ne crois pas, mais je suis derrière, à mon bureau. Je pose la question à Alison, elle a vue sur le devant.

Elle me mit en attente un moment, puis reprit la ligne :

— Je rectifie. Ils t'attendent à la réception. Que se passe-t-il ?

— Trop compliqué à expliquer. Vous pouvez vous débarrasser d'eux ?

— On peut les renvoyer, mais pas les empêcher de traîner dans le coin. Qu'as-tu fait, si je peux me permettre ?

— Rien, je le jure ! Je suis innocente.

— Mais oui, ma chérie. Tant mieux. Colle à cette ligne de défense.

— Ida, je n'ai pas envie de rire ! Voici de quoi il s'agit...

Je lui racontai l'histoire en deux mots et l'entendis pouffer.

— C'est la meilleure ! s'écria-t-elle. Si j'étais toi, je ne bougerais pas. Ils ne vont pas s'éterniser. Dis-moi où je peux te joindre, et je te rappelle dès qu'ils seront partis.

— Je ne sais pas exactement. Je te rappelle un peu plus tard.

Je reposai le combiné et scrutai l'autre côté du carrefour. Il y avait un bar à l'angle qui paraissait ouvrir. Un néon se mit à clignoter dans la vitrine. Je vis un type en tablier ouvrir la porte d'entrée et caler le butoir d'un coup de pied. Rien ne m'empêchait de m'installer devant une bière en inhalant la fumée d'autrui et de définir une stratégie. Par ailleurs, si l'on y réfléchissait, je n'étais pas coupable, alors pourquoi me comporter en fugitive ? Je fouillai au fond de mon sac et en ressortis victorieusement une seconde pièce de monnaie. J'appelai le *Dispatch* et demandai à parler à Jeffrey Katzenbach. Sans vraiment le connaître, j'avais déjà eu affaire à lui en une ou deux occasions. C'était un individu dans la cinquantaine, dont la carrière avait capoté en raison de son goût excessif pour la cocaïne et le Percocet. Pris en début de matinée, il avait l'esprit clair, mais à mesure que la journée avançait le contact devenait de plus en plus difficile. Le soir, il avait encore toute sa tête, mais ses capacités de jugement faiblissaient parfois et il ne se rappelait pas toujours ses promesses. Sa femme l'avait quitté deux ans auparavant et, aux dernières nouvelles, il avait fini par remonter la pente avec l'aide de Narcotics Anonymous. Guy Malek n'était pas le seul à avoir subi une transformation intérieure.

Lorsque j'eus Katzenbach au bout du fil, je déclinai mon identité et nous échangeâmes les plaisanteries d'usage avant d'en venir au fait.

— Jeffrey, ma démarche reste strictement entre nous. Les Malek sont mes clients et je ne peux pas me permettre d'être citée.

— Pourquoi ? Où est le problème ?

— Il n'y a pas de problème, sauf que Donovan est fou de rage parce qu'il croit que je t'ai appelé et que j'ai gâché les retrouvailles.

— Tu m'en vois désolé.

— Comment l'as-tu appris ? À moins qu'il ne s'agisse d'une « source confidentielle » ?

— Rien de confidentiel là-dedans. J'ai trouvé une lettre sur mon bureau hier soir. Nous encourageons depuis toujours nos abonnés à nous contacter s'ils estiment qu'un sujet nous a échappé. Quelquefois, la lettre est sans intérêt ou c'est un canular, mais celle-là a retenu mon attention.

— Elle venait de qui ?

— D'un certain Max Outhwaite, avec une adresse dans Connecticut Avenue, à Colgate. D'après lui, l'histoire méritait qu'on s'y intéresse.

— Comment était-il au courant ?

— C'est ce qu'il y a de plus étrange dans l'affaire. Il avait l'air de les connaître depuis toujours. La lettre disait en gros qu'on procédait à une recherche dans l'intérêt des familles et que le fils de Bader Malek, Guy, venait d'être localisé après dix-huit ans d'absence. C'est exact, non ? Si je me trompe, j'avale mon caleçon.

— Tu ne te trompes pas. Et alors ?

— Alors, rien. Comme il dit, on a un type employé comme bedeau dans un bled paumé et qui apprend qu'il hérite de cinq millions de dollars. Ça arrive souvent ? Il a pensé que l'histoire intéresserait les gens du coin. Je me suis dit qu'on tenait un papier du tonnerre et j'ai appelé les Malek. Le numéro est dans l'annuaire, pas besoin d'une enquête de pro. J'ai eu M^{me} Malek – c'est quoi son nom déjà ? ah oui ! Christie –, qui a confirmé avant même de me passer Donovan. Il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat... à moins que quelque chose ne m'ait échappé.

— Et on a mentionné mon nom ?

— Et comment ! D'où j'ai déduit que ce n'était pas un canular. J'ai essayé de te joindre hier soir, mais j'ai juste eu le répondeur. Je n'ai pas laissé de message. Je me suis dit que tu étais partie chez eux les aider à tuer le veau gras. Comment as-tu retrouvé le mec ? D'après la lettre, tu serais remontée jusqu'à lui par le SI.

— Mais c'est pas vrai, ça ! Qui c'est, ce type ? Et d'où tient-il ses informations ?

— Aucune idée. Peut-être un ami de la famille. Mais toi, tu ne lui as jamais parlé ?

— Arrête, Jeffrey. Je ne t'ai pas appelé pour que tu me tires les vers du nez. J'essaie de convaincre les Malek que je ne suis pour rien dans cette fuite.

— Dommage. Tu aurais pu me donner des détails. J'ai tenté de localiser Outhwaite : ce type n'existe pas. Il n'y a pas d'Outhwaite dans l'annuaire et pas d'immeuble ayant ce numéro dans Connecticut Avenue. J'ai essayé deux autres pistes : zéro. Remarque, on s'en fout du moment que les faits sont fondés. La famille me les a confirmés.

— Et au *Los Angeles Times* ? Comment l'ont-ils su ?

— Par la même filière. Outhwaite leur a déposé un mot – presque un communiqué de presse. La semaine a été calme côté actualités et on est toujours à l'affût de la dimension humaine. C'était mieux qu'un chaton perdu coincé dans un puits. Je me suis dit que ça méritait un petit coup d'œil, surtout quand j'ai su que tu y étais mêlée.

— Dommage que tu n'aies pas vérifié les faits auprès de moi au passage.

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

— Il n'y a pas de problème ! lui renvoyai-je, énervée. Je pense

seulement que la famille apprécierait un peu d'intimité avant de voir rappliquer le monde entier. À propos, Jeffrey... je t'entends pianoter sur ton clavier depuis le début de la conversation. Je t'ai dit que cela restait entre nous.

— Pourquoi ? C'est une histoire sympa. Un sujet en or ! Qu'est-ce qui chiffonne les Malek ? Pourquoi sont-ils si furieux que la presse s'y intéresse ? On a fait une demi-page à la une avec le décès de Bader Malek. C'était une figure importante de la ville et ils ont apprécié cet hommage. Pourquoi tous ces mystères à propos de Guy ? Ils mijotent de le déshériter ou quoi ?

Je levai les yeux au ciel. Cet individu ne pouvait s'empêcher de fouiner.

— Écoute, coco, je n'ai pas plus d'indices que toi. Et la lettre ? Où est-elle ?

— Ici, bien au chaud.

— Ça t'ennuierait de me la télécopier ? Cela m'aiderait beaucoup à restaurer ma crédibilité. Je me sens vraiment gourde d'avoir à me défendre, mais je pense à ma réputation.

— Je n'y vois pas d'objection. À propos... nous aimerions connaître les sentiments de Guy. Si tu peux lui en toucher un mot...

— Dis donc, ce n'est pas donnant-donnant... mais je ferai ce que je pourrai.

— Épatant. C'est quoi, ton numéro de fax ?

Je lui donnai le numéro de télécopie de Lonnie Kingman, il promit de me faxer la lettre. Si je mettais la main sur Max Outhwaite, Jeffrey voudrait lui parler. Normal. J'avais dit que je ferais ce que je pourrais. Ça ne me coûtait rien de garantir ma collaboration au conditionnel. Je m'appliquai à rester modérée dans mes remerciements. Ce n'est pas que j'aurais eu l'intention de filer avec la lettre chez Donovan, mais son contenu m'intriguait et je ne jugeais pas inutile d'en avoir un exemplaire dans mes dossiers. Katzenbach aurait droit à un renvoi d'ascenseur, mais, pour l'instant, j'étais gagnante. À mon avis, Guy n'accepterait pas d'interview, mais peut-être me réservait-il des surprises.

Je réintégrai ma voiture et pris la direction du parking public. De là, je continuai à pied jusqu'au bureau. Devant l'immeuble, la fourgonnette KEST-TV avait disparu. Je montai les marches deux par deux et me glissai chez Kingman & Ives par une porte sans plaque, à côté de l'entrée principale. Une idée me tracassait : et si Bennet ou Jack avait porté la lettre au *Dispatch* ? Je ne voyais pas quel avantage l'un ou l'autre en aurait retiré, mais en tout cas *quelqu'un* avait intérêt à voir le retour de Guy s'étaler à la une, et ce quelqu'un en savait trop pour me laisser l'esprit en paix. Je sentis à nouveau le léger pincement de l'inquiétude. La recherche par ordinateur de Darcy Pascoe frôlait le

fric-frac informatique. J'espérais ne pas lui avoir attiré d'ennuis. Je passai jeter un coup d'œil au télécopieur du bureau de Lonnie et, comme promis, trouvai la copie de la lettre de Max Outhwaite dans la fente de sortie. Je pris la direction de mon bureau tout en lisant.

Cher Monsieur Katzenbach,

Il m'a paru que vous seriez intéressé par un conte de « Cendrion » des Temps modernes et se déroulant pas plus loin qu'ici même, à Santa Teresa ! Si j'ai bonne mémoire, c'est vous qui avez écrit un article sur la mort de Bader Malek le mois dernier. Eh bien, le bruit court par ici que l'avocat chargé de sa succession a engagé *une* Détective Privée (une « Femme », pas moins !) pour retrouver son fils disparu, Guy. Si vous viviez dans le coin depuis aussi longtemps que moi, vous vous souviendriez que Guy Malek a eu plusieurs fois des ennuis avec la Police, quand il était adolescent, et qu'il a fini par disparaître dans la nature, il y a près de vingt ans. On pouvait croire que retrouver quelqu'un après si longtemps se serait avéré une tâche impossible, mais Milhone (*la* susmentionnée Détective) a fait une recherche au SI, et l'a déniché en moins de deux jours !! Il aurait toujours vécu à Marcella depuis son départ et travaillerait comme badeau dans une église ! Il fait partie de ces fameux « Régénérés » et n'avait probablement pas deux sous en poche, mais le décès de son père l'a rendu millionnaire en un clin d'œil ! Je pense que cela ferait chaud au cœur de savoir qu'il a changé de vie grasse à sa Foi Chrétienne. Les gens seraient peut-être heureux aussi de savoir ce qu'il compte faire de sa nouvelle fortune. Vu toutes les mauvaises nouvelles dont on nous assaille aujourd'hui, cette histoire ne remonterait-elle pas le moral de tout un chacun ? Je pense qu'elle donnerait un merveilleux coup de fouet à la Collectivité ! Espérons que Guy Malek voudra bien partager l'histoire de sa « bonne fortune » avec nous. J'attends avec impatience de lire votre article et sais que vous saurez l'écrire avec talent ! Bonne chance et que Dieu vous bénisse !

Bien à vous,

Max Outhwaite
2905 Connecticut Avenue
Colgate, CA

Je m'aperçus que je tenais la lettre par les coins, comme pour éviter de brouiller les empreintes, précaution ridicule puisqu'il ne s'agissait même pas d'un original. Le billet était dactylographié avec soin, sans corrections apparentes ni mots barrés à coups d'xxx. D'accord, on relevait quelques fautes d'orthographe (notamment dans mon nom), un usage excessif de la virgule, un goût marqué pour l'emphase et un tantinet de Majuscules Inutiles ! Mais sinon les intentions de l'expéditeur semblaient inoffensives. À part le fait d'attirer l'attention de la presse sur une affaire exclusivement privée, je n'y discernai aucun désir de se mêler de la vie de Guy Malek. Maximilian (Maxine ?) Outhwaite paraissait croire que les abonnés au *Santa Teresa Dispatch* liraient avec sympathie cette histoire du Voyou Repenti et de la Récompense qui s'était ensuivie ! À première vue, Outhwaite ne semblait pas prêcher pour son saint, et aucune

malveillance ne venait entacher l'enthousiasme du susdit (de la susdite ?) devant ce beau conte de fées. Alors, quoi ? Que se passait-il donc ?

Je reposai la lettre et pivotai sur mon fauteuil tout en l'étudiant en douce du coin de l'œil. Cette fichue missive éveillait chez la Détective « Femme » que j'étais un vague sentiment de malaise. Sa connaissance intime des détails me déplaisait et je m'interrogeais sur son véritable mobile. Le ton était anodin, mais la manœuvre avait réussi. La vie privée de Guy Malek se retrouvait brusquement portée sur la place publique.

Je rangeai la lettre dans le dossier Malek, la confiant à mon inconscient pour plus ample examen.

Le reste de la matinée se passa au tribunal sur une autre affaire. En principe, je travaille sur quinze à vingt dossiers à la fois. Ils n'ont pas tous un caractère d'urgence et n'exigent pas tous mon attention en même temps. Je fais des vérifications d'antécédents pour une société de recherche et développement de Colgate. J'effectue aussi des enquêtes de moralité avant embauche, ainsi que des recherches de mauvais payeurs pour deux petites entreprises de la région. Périodiquement, je me livre à quelques petites investigations pour un avocat du bas de la rue spécialisé dans les divorces. Même dans les divorces par consentement mutuel, un conjoint peut dissimuler des avoirs ou refuser de dire où se trouvent des enfants mineurs ou des biens en communauté, par exemple une voiture, un bateau ou un avion. Il y a quelque chose de reposant à passer une matinée à naviguer dans des actes de mariage ou de décès en recherchant des liens généalogiques, ou un après-midi à éplucher des testaments homologués, des transferts de propriété et les régimes et avantages fiscaux dans les services du comté. Parfois, je n'en reviens pas d'exercer une profession où on me paie pour mettre au jour des éléments que les gens aimeraient autant conserver à l'abri des regards. La traque au document n'oblige pas le détective privé à enfiler un gilet pare-balles, mais les résultats peuvent être aussi dangereux qu'une fusillade ou une course-poursuite à tombeau ouvert.

Ma mission en ce lundi matin consistait à vérifier les données figurant sur un prospectus commercial. On avait proposé à un homme d'affaires local d'investir cinquante mille dollars dans un projet de marchandisage à première vue juteux. En moins d'une heure, j'avais découvert qu'un des associés était en faillite et que l'autre avait six procès en cours. Dans la foulée, je fis une recherche préliminaire sur Max Outhwaite, commençant par les listes électorales avant de m'insinuer dans les rôles des impôts locaux. Je traversai la rue pour tenter ma chance au service de documentation de la bibliothèque municipale. Aucun Outhwaite ne figurait sous cette orthographe dans

les annuaires de téléphone régionaux ni dans ceux de la ville des six dernières années. Ce qui ne voulait rien dire, d'ailleurs. « Max Outhwaite » était manifestement un pseudonyme et je pouvais comprendre qu'on ait recours à ce genre de manœuvres dans certaines circonstances. Imaginons que je veuille attirer l'attention de la feuille de chou locale... rien ne m'empêchait de donner un faux nom et une adresse bidon. Je pouvais être une personne en vue, peu désireuse d'être associée au sujet en question. Ou un membre de la famille désirant mettre Guy en difficulté, mais sans en assumer la responsabilité. Écrire ce genre de lettre ne constituait nullement un délit, mais j'aurais pu me sentir coupable et ne pas vouloir pâtir des retombées.

Pour le déjeuner, je m'achetai un sandwich et un soda à un distributeur et m'assis sur un carré de pelouse derrière le palais de justice. Il faisait chaud et les vents secs qui venaient du désert malmenaient les frondaisons. Les branches des grands arbres à feuilles persistantes plantés près de la rue semblaient miroiter sous leur souffle, diffusant une odeur de naphte. Je me penchai en arrière, prenant appui sur mes coudes, et offris mon visage au soleil. Je ne peux jurer que je dormis, en tout cas j'en donnai la nette impression. À une heure, je me secouai et retournai au bureau, où j'entrepris de taper le résultat de mes recherches pour les différents dossiers. Telle est la triste condition du détective privé à notre époque... Je passais plus de temps à jouer de la Smith-Corona que du Smith & Wesson.

CHAPITRE 12

Mon jogging matinal me laissait sur ma faim. J'avais fait les choses dans les règles, courant consciencieusement deux kilomètres et demi sur la piste cyclable à l'aller et autant au retour, mais sans jamais trouver le rythme ni ressentir la libération d'endorphines tant désirée. J'ai remarqué que les jours où je cours mal, je me retrouve avec une sorte de démangeaison émotionnelle très proche de l'anxiété, mêlée dans le cas présent de dépression larvée. Sauf à se jeter sur la boisson ou les médicaments, le seul remède consiste parfois à recommencer. Je vous donne ma parole qu'il ne s'agit pas tant, chez moi, d'un acte compulsif que du besoin désespéré de me sentir mieux. Je pris la voiture jusqu'à Harley's Beach et dégotai une place dans un parking à l'abri de la colline. Il était presque vide, ce qui m'étonna un peu. D'habitude, on y trouve tout un assortiment de touristes et de désœuvrés, joggeurs, amoureux, chiens aboyants et parents avec de jeunes enfants. Ce jour-là, j'y repérai seulement une famille de chats sauvages qui prenait le soleil sur le flanc de la colline au-dessus de la plage.

Je traversai avec une grâce pataude une large portion de sable sec non stabilisé, avant d'arriver à la surface dure et tassée du rivage. J'aurais volontiers enlevé mes chaussures et mes chaussettes et roulé mes jambes de pantalon pour courir dans l'écume si on ne m'avait donné dernièrement un petit livre sur les laisses de marée basse. Je l'avais feuilleté avec intérêt, me voyant déjà dans le rôle de la naturaliste curieuse, furetant parmi les rochers à la recherche de petits crabes et d'étoiles de mer (malgré le côté peu ragoûtant et inachevé de leur face cachée). Avant d'avoir lu cette brochure instructive, enrichie de nombreuses reproductions en couleurs, je n'imaginais pas que des bestioles si bizarres et si laides pussent vivre au bord du rivage. N'attendez pas que je fasse du sentiment sur la nature, je ne suis pas de ces gens-là. Les grands espaces, pour autant que je puisse en juger, se composent presque entièrement de créatures occupées à copuler avant de se dévorer. Pour ce faire, presque tous les animaux connus ont conçu une stratégie afin de leurrer tout ce qui passe à leur portée. Chez les organismes marins – certains infinitésimaux –, cette tactique fait appel aux épines, aux pinces, à des gueules minuscules dotées d'une triple rangée de dents, de dards traînants ou de ventouses

perfides pour agripper l'adversaire, causant une mort douloureuse et démembrant, le tout au nom de la nécessité de se nourrir. Parfois la victime est entièrement sucée et vidée de ses intérieurs bien avant de trépasser. L'étoile de mer, quant à elle, projette son estomac à l'extérieur, en emmaillote sa proie vivante et digère celle-ci hors de son corps. Et vous iriez poser votre pied nu là-dessus ?

Je courus en chaussures, dans un jaillissement d'écume lorsque les vagues approchaient. Mon jean trempé ne tarda pas à me coller aux jambes, le tissu alourdi me glaçait les mollets. J'avais les pieds comme lestés de cailloux et l'effort de la course commençait à tremper de sueur mon T-shirt. Malgré l'air humide venant de l'océan, on avait l'impression d'étouffer. Pour la troisième journée consécutive, les vents de Santa Ana soufflaient du désert, prenant en enfilade les canons de la région et desséchant l'atmosphère. La température montait degré par degré, avec la régularité inexorable d'un mur de brique. Il me semblait faire du surplace et je m'obligeai à fixer le chatolement du sable au loin. En l'absence de repère pour évaluer la distance, je jouai le temps : trente minutes de course vers le nord, demi-tour, trente minutes en sens inverse. En arrivant à Harley's Beach, j'étais hors de souffle et j'avais les muscles des cuisses en feu. Je ralentis l'allure et passai à une petite foulée, puis à la marche en retournant vers ma voiture. Pendant un moment, je m'appuyai au capot, haletante. Oui. Incontestablement. Mieux valait souffrir qu'angoisser, quel que soit le jour de la semaine, mieux valait suer que déprimer.

De retour à la maison, je laissai mes chaussures trempées sur les marches de l'entrée. Je montai en chaussettes tout en enlevant mes vêtements mouillés. Je pris une douche brûlante, puis enfilai une paire d'espadrilles, un T-shirt et une minijupe de coton. On approchait de quatre heures et cela ne servait à rien de retourner au bureau. Je pris le courrier et écoutai les messages sur mon répondeur. Il y avait eu cinq appels : deux sans message, deux reporters qui avaient laissé des numéros en me demandant de les rappeler, et un appel de Peter Antle, le pasteur de l'église de Guy. Je fis le numéro qu'il avait laissé et devinai, à la vitesse à laquelle il décrocha, qu'il attendait près du téléphone.

— Peter ? J'ai eu votre message. Je suis Kinsey, de Santa Teresa.

— Kinsey ! Merci de me rappeler si vite. Winnie a essayé d'appeler Guy, mais sans succès. Les Malek ont branché leur répondeur et personne ne décroche. Je ne sais pas ce que Guy compte faire, mais nous avons jugé préférable de le prévenir. Des journalistes ont pris position à la station-service en face de chez lui. Des gens le demandent à l'église et on a une pile de messages pour lui.

— Déjà ?

— Ça a été ma première réaction ! Je ne vois vraiment pas comment l'affaire a transpiré.

— C'est une longue histoire. Je mène ma propre enquête. Je sais que la famille a été contactée par le journal local en tout début de matinée. Le journaliste d'ici a trouvé une lettre qu'on avait déposée à son bureau. Je crois savoir que le *Los Angeles Times* a reçu quelque chose de similaire. Je n'ai pas encore regardé les informations, mais j'ai le sentiment que cela va s'amplifier, et que ça retombera ensuite.

— C'est encore pire ici. La ville est si petite qu'on ne parvient pas à éviter les journalistes. Avez-vous la possibilité de contacter Guy ? Nous sommes à sa disposition s'il a besoin de nous. Nous ne voulons pas que le stress de la situation le déstabilise.

— Attendez que je réfléchisse... Je suppose que c'est son heure de gloire – encore que, pour être honnête, je ne comprends pas que l'histoire fasse tant de bruit. Comme si ça pouvait intéresser quiconque ! Il n'a même pas encore l'argent et Dieu sait s'il en verra le moindre cent.

J'entendis presque la grimace de Peter.

— Tout le monde a envie de croire à quelque chose. La plupart des gens verraient dans ce pactole la réponse, et littérale, à leurs prières !

— Sans doute. En tout cas, si je le joins, je lui dis de vous passer un coup de fil.

— Merci infiniment.

Quand nous eûmes raccroché, j'allumai la télévision d'une pression sur la télécommande et passai sur KEST. Il restait une heure avant le journal du soir, mais la chaîne diffusait souvent une courte annonce du programme suivant. Je dus subir six publicités avant de tomber sur la brève dont je subodorais la présence. La présentatrice platinée sourit à la caméra et déclara : « L'actualité n'est pas faite que de mauvaises nouvelles. Il arrive que le proverbe "À quelque chose malheur est bon" se vérifie. Après avoir vécu près de vingt ans dans la pauvreté, un préposé à l'entretien de Marcella vient d'apprendre qu'il héritait de cinq millions de dollars. À cinq heures, notre reportage. » Derrière elle, la caméra cadra sur un Guy Malek blême et l'air impassible derrière la vitre, tandis que la BMW de Donovan prenait son virage pour franchir la grille de la propriété. Un sentiment de culpabilité me pinça le cœur, le regret de n'avoir pas réussi à le dissuader de venir. À voir son air morne, le retour au bercail n'était pas une réussite.

Je saisis de nouveau le téléphone et essayai le numéro des Malek. Occupé. Je rappelai toutes les dix minutes pendant une heure. Ils avaient sans doute décroché, à moins que leur cassette d'enregistrement de messages ne fût pleine. Dans un cas comme dans l'autre, Dieu seul savait quand j'arriverais à les joindre.

Après avoir brièvement pesé le pour et le contre, je pris ma voiture et filai chez eux. La grille était close et six véhicules s'alignaient sur le bas-côté. Des reporters tuaient le temps, certains appuyés contre l'aile de leur voiture, deux autres discutant au milieu de la route. Ceux-là fumaient et tenaient à la main de gros gobelets à café en polystyrène. On avait monté trois batteries de caméras et tout laissait penser que la troupe n'était pas près de lever le siège. En cette fin d'après-midi, le soleil dardait ses rayons obliques entre les eucalyptus qui faisaient face à la propriété des Malek, alternant des zones d'ombre et de lumière sur la chaussée.

Je me garai derrière la voiture la plus éloignée et partis à pied jusqu'à l'interphone situé à côté de la grille d'entrée. Derrière moi, toute activité avait cessé et je sentis les regards converger sur mon dos. Personne ne répondit à mon coup de sonnette. J'allais devoir rester là à attendre comme tout le monde, en espérant voir l'un des Malek sortir des lieux ou y pénétrer. Je fis une nouvelle tentative, mais mon coup de sonnette ne rencontra qu'un silence de mort dans la maison.

Je regagnai ma voiture et mis le contact. Déjà une journaliste aux cheveux de jais se dirigeait vers moi sans hâte apparente. La quarantaine, lunettes de soleil géantes, lèvres d'un rouge éclatant. Comme je l'observais, elle farfouilla dans son sac en bandoulière et en sortit une cigarette. Elle était grande et mince, très chic dans son pantalon fantaisie et son pull en coton molletonné. Comment faisait-elle pour le supporter avec une chaleur pareille ! Boucles d'oreilles en or. Bracelets, en or eux aussi. Une redoutable paire de talons aiguilles de dix centimètres. Pour moi, marcher avec des talons ou essayer d'apprendre à patiner revient à peu près au même. La cheville humaine ne s'adapte pas d'emblée aux conditions requises. J'admirai son sens de l'équilibre tout en me rendant compte, lorsqu'elle s'approcha, que, pieds nus, elle était sans doute plus petite que moi. Elle décrivit des cercles dans le vide pour me demander de descendre ma vitre.

— Bonjour. Comment allez-vous ? dit-elle en tendant sa cigarette. Vous avez du feu ?

— Désolée, je ne fume pas. Adressez-vous plutôt à eux !

Elle se tourna pour lancer un regard coulé aux deux types qui occupaient la route. Elle parlait d'une voix rauque, dédaigneuse.

— Oh... eux ! C'est l'union sacrée. Ces deux-là ne vous donneront même pas l'heure si vous ne leur filez rien en échange. (Ses yeux revinrent aussitôt sur moi.) Et vous ? Vous n'avez pas l'air d'être du métier. Vous êtes quoi ? Une amie de la famille ? Un amour d'enfance ?

Force me fut d'admirer l'art avec lequel elle en venait droit au

sujet, désinvolte, indifférente. Elle en faisait sûrement pipi dans sa culotte, espérant que j'allais lui confier la bribe d'information qui lui permettrait de les coiffer tous au poteau. J'entrepris de remonter ma vitre. D'un geste vif elle leva son sac et le tourna sur le côté, l'insérant dans l'ouverture pour empêcher la vitre de remonter jusqu'en haut. Il y avait à présent une ouverture de dix-huit centimètres à l'endroit où son sac était coincé.

— Ne vous fâchez pas, mais je suis curieuse. Vous ne seriez pas la détective dont tout le monde parle ?

Je mis le contact.

— Veuillez retirer votre sac, lui dis-je.

Je baissai la vitre de deux ou trois centimètres, espérant qu'elle allait libérer le sac et me laisser démarrer.

— Pas si vite ! Pourquoi êtes-vous si pressée ? Le public a le droit de savoir. Je finirai de toute façon par avoir mon information, alors autant être sûre qu'elle sera exacte, non ? Il paraît que le gamin a passé beaucoup de temps sous les verrous. C'était ici ou là-bas ?

Je remontai la vitre d'un rien et mis la voiture en marche. Avec douceur j'appuyai sur la pédale d'embrayage et déboîtai. Elle tenait le sac par la bandoulière, marchant à côté de la voiture, poursuivant la conversation. Sans doute était-elle habituée à avoir le conducteur à sa merci une fois qu'elle lui avait fait le vieux coup du sac. J'augmentai suffisamment la vitesse pour l'obliger à presser le pas. Elle tira d'un coup sec sur la bretelle en hurlant « Hé ! » tandis que je commençais à accélérer. Je ne devais pas faire plus de trois à l'heure, mais c'est une allure difficile à maintenir avec des talons de cette hauteur. J'appuyai sur la pédale. Elle lâcha le sac et s'immobilisa, me regardant m'éloigner d'un air consterné. Je doublai les deux types sur la route, qui me parurent apprécier les remarques désobligeantes que leur collègue hurlait à mon intention. Je n'entendis pas les mots, mais saisis l'idée générale. Dans le rétroviseur, je la vis me faire un geste explicite. Elle ôta un de ses escarpins et l'expédia dans ma vitre arrière. Le choc produisit un petit bruit sourd et je vis la chaussure rebondir derrière moi tandis que je prenais de la vitesse. La longue bandoulière du sac traînait à l'extérieur et claquait contre la portière. Cent mètres plus loin environ, je ralentis, le temps de baisser ma vitre et de donner un coup au sac. Je l'abandonnai sur la route, roulé en boule comme un opossum écrasé, et filai.

Il y avait deux journaux sur le trottoir devant chez moi quand j'arrivai à la maison. Je les ramassai et en déposai un sur le pas de la porte d'Henry avant de rentrer. J'allumai quelques lampes et me servis un verre de vin, puis je m'assis au comptoir de la cuisine et dépliai le journal devant moi. L'article s'étalait en bas de page et le ton me parut bizarre. Je m'attendais à une version conte de fées de la vie de Guy

jusqu'à cette date, sa brouille avec la famille et la transformation spirituelle qui en avait suivi. Au lieu de quoi Jeff Katzenbach avait effectué un collage, un inventaire d'une précision infernale de tous les péchés de jeunesse de Guy : innombrables épisodes de conduite imprudente en voiture, vandalisme, ivresse et inconduite notoire, voies de fait. Certaines infractions sortaient du sommier du tribunal pour enfants et auraient dû être éliminées des dossiers ou ne pas être divulguées. D'où Katzenbach tirait-il ses informations ? Une partie, certes, figurait aux archives, mais comment avait-il su où chercher ? L'allusion de Max Outhwaite aux incartades de Guy lui avait visiblement mis la puce à l'oreille. Je songeai avec un sentiment de malaise à la pleine chemise de coupures de presse conservée par Bader Malek. Y aurait-il eu accès ? Dans l'affirmative, il s'était incontestablement produit une seconde fuite. La première : le retour de Guy ; la seconde : les détails de son casier judiciaire. Katzenbach, je le remarquai, entourait ses révélations des habituelles précautions journalistiques. Il utilisait le conditionnel à six reprises, assorti des habituels « source confidentielle », « témoins proches de la famille », « anciens compères et autres amis des Malek ayant réclamé l'anonymat ». Loin de fêter la bonne fortune de Guy, le public _ allait prendre ombrage de sa richesse subite. À lire entre les lignes, il ressortait que Katzenbach considérait Guy Malek comme une fripouille qui ne méritait rien. Son affiliation à une Église apparaissait du même coup sous un jour intéressé et suspect, un refuge commode permettant au coupable de se faire bien voir de la commission de surveillance des détenus en liberté conditionnelle.

Pour dîner, je me fis un sandwich avec un œuf dur et une tonne de mayonnaise et de sel, que j'avalai au comptoir en parcourant le reste du journal. Cette tâche m'absorba sans doute plus que je ne l'aurais cru, car en entendant la sonnerie stridente du téléphone je lâchai mon sandwich. Je saisis le combiné, le cœur battant la chamade, à croire que je venais de recevoir une déflagration dans l'oreille. Si jamais c'était un journaliste, je raccrochais !

— Oui ?

— Salut...

— Guy, c'est vous ? Vous m'avez fait une de ces peurs !

Je me penchai et rassemblai les restes épars de mon sandwich, enfournant la croûte tout en me léchant les doigts. Il y avait de la mayonnaise par terre, mais on s'en occuperait plus tard.

— C'est bien moi. Comment allez-vous ? dit-il. J'ai essayé de vous appeler tout à l'heure, mais vous deviez être sortie.

— Heureusement que vous avez appelé. J'ai fait un saut là-bas, mais personne n'a répondu quand j'ai sonné. Que se passe-t-il ?

— On finit juste de dîner. Vous avez vu l'article ?

— J'ai le journal devant moi.

— Pas franchement bon, hein ?

— Pas franchement détestable, rétorquai-je dans l'espoir de le déridier. Quelqu'un vous en veut.

— On dirait, me renvoya-t-il d'un ton léger.

— Tout va bien ? Peter a appelé il y a un moment. Il a essayé de vous joindre, mais il est tombé chaque fois sur le répondeur. Vous avez eu son message ?

— Non, mais cela ne m'étonne pas. Ici, ils sont tous furieux contre moi. Ils croient que j'ai alerté le journal. Pour me faire remarquer. Ils doivent tenir conseil plus tard, quand Donovan sera rentré – il a une réunion jusqu'à neuf heures. Cette attente me rend malade. Ça me rappelle la vieille chanson : « Attends que ton père rentre et qu'il te flanque un savon ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Et si je venais vous chercher ? Je peux être là dans un quart d'heure.

— Oui... non... je ne sais pas. Je voudrais sortir d'ici, mais je n'ose pas me tirer vu la situation.

— Pourquoi ? Les dégâts sont faits. Celui ou celle qui a vendu la mèche a fait en sorte de présenter les choses sous leur plus mauvais jour. Si les fuites venaient de vous, vous leur auriez donné un tour différent.

— En faisant quoi ? On ne peut pas déformer la vérité.

— Bien sûr que si. Cela s'appelle la politique.

— Soit. Mais ces conneries, je les ai faites. L'heure de payer a sonné. Je vous l'avais bien dit que j'étais pourri. Au moins, vous connaissez le pire.

— Arrêtez. Je m'en fiche complètement. Tout ce qui m'intéresse, c'est vous sortir de là.

— Vous passeriez me voir ? Je pourrais m'éclipser quelques minutes. Jack et Bennet sont en bas, et Christie trie les vieux papiers de Papa dans le bureau.

— Je peux faire un saut, bien sûr. Je sonne à la grille ?

— Surtout pas ! Je vous retrouve dans Wolf Run Road. Si le portail est fermé, je ferai le mur. Je suis un expert dans l'art de me tailler. Quand j'étais même, je n'arrêtais pas. C'est comme ça que je me suis attiré tellement d'ennuis à l'époque.

— Pourquoi ne pas prendre votre sac à dos et me laisser vous enlever ? Je vous conduis à Marcella et vous pourrez prendre un avocat ou veiller vous-même à vos intérêts de là-bas.

— Ne me tentez pas. Pour l'instant, j'ai juste besoin d'une conversation entre gens civilisés. Garex-vous dans le bosquet qui est juste en face du portail, j'y serai dans un quart d'heure.

Je pris quelques minutes pour ranger la cuisine, puis je me changeai et enfilai un jean, une chemise noire et mes Reebok. L'air du soir était d'une douceur inhabituelle, mais je voulais être équipée pour des manœuvres de nuit en cas de besoin. Arrivée à la propriété des Malek, je passai rapidement devant la grille. Il y avait maintenant deux équipes de reportage supplémentaires et l'attroupement avait tout d'une veille devant une prison. On avait allumé des projecteurs légers, un individu armé d'un micro parlait face à une caméra et montrait la maison. J'aperçus la journaliste aux cheveux de jais, mais elle ne me vit pas. Elle semblait demander du feu pour sa cigarette à une « source » infortunée.

Je longuai le mur et pris à gauche dans Wolf Run pour contourner la propriété. Le portail faisait une tache sombre dans la continuité du mur. Je m'arrêtai en face, sur le bas-côté de la route, dans un crissement de gravier. Je coupai le contact et ne bougeai pas, attentive aux petits bruits secs et réguliers du métal brûlant et au chuchotis du vent. Cette portion de route n'était pas éclairée. Le ciel nocturne était haut et dégagé, mais seul un infime fragment de lune, un arc d'argent fragile, subsistait sur la voûte blafarde piquée d'étoiles. Une brume de fine poussière voilait l'air. Dans l'éclairage ambiant, la chaussée grise luisait d'un éclat assourdi. Le mur en stuc qui ceignait la propriété des Malek avait perdu sa patine rose et s'étirait à présent comme un bandage fantomatique d'un blanc douteux. Juin et juillet étaient traditionnellement secs, et j'avais toujours associé les vents de Santa Ana à la fin de l'été – fin août-début septembre, l'époque où le risque d'incendie culmine. Cela faisait des années qu'il pleuvait en janvier, deux semaines de précipitations que nous espérions voir remplir notre quota annuel. Or nous récupérions le vent du désert qui rudoyait la faite des arbres. En se courbant et en oscillant, les ramures produisaient une musique de nuit en sourdine qu'accompagnaient la percussion vrillante des feuilles sèches des palmiers et le craquement fortuit d'une branche. Au matin, les rues seraient jonchées de feuilles mortes et des petits squelettes rabougris des branches cassées.

Le portail s'ouvrit sans un bruit et Guy apparut, la tête baissée. Il portait une veste sombre et gardait les poings dans les poches comme s'il avait froid. Je me penchai et ouvris du côté passager. Il se glissa sur le siège et ferma la portière en évitant de la claquer.

— Bonjour. Merci d'être venue. Je me suis dit que j'allais devenir fou sans un visage ami. Je vous aurais bien appelée avant, mais ils ne me lâchaient pas du regard. De vrais faucons.

— Pas de problème. Pourquoi ne filez-vous pas à toutes jambes pendant qu'il est encore temps ?

— C'est ce que je vais faire. Demain. Ou peut-être après-demain. Je vous l'ai dit, on se réunit encore ce soir pour préciser certains points.

- Je croyais que vous aviez déjà discuté.
- Ça, pour discuter, on discute. Dès que j'apparais, on remet ça.
- Parce que vous n'avez pas encore cédé, lui lançai-je.
- Probable.

Il sourit malgré lui. Sa tension était contagieuse et j'aurais juré que son haleine sentait l'alcool. Je m'aperçus que j'avais croisé les bras, une jambe enroulée autour de l'autre comme pour me protéger.

— J'ai l'impression d'un rendez-vous amoureux, lui dis-je.

— Moi aussi ! C'est ici que je rencontrais les filles à la belle époque, quand on me bouclait. Je faisais le mur et on baisait sur la banquette arrière. Il y avait quelque chose, dans le danger, qui me déchaînait. Elles aussi d'ailleurs. Ça les rendait en général plus intéressantes qu'en réalité.

— Je sais que cela ne me regarde pas, mais auriez-vous bu ? lui demandai-je.

Il se détourna et regarda par la vitre, haussant les épaules.

— J'ai avalé deux verres hier soir avant ce déluge de merde. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Que ce soir clair : à ce moment-là ils étaient sympa, mais on les sentait nerveux. Et moi donc ! J'ai honte de le dire, mais l'alcool a été d'un grand secours. Il nous a décoincés et a facilité la conversation. Ce soir on a remis ça, sauf que le climat avait changé. À l'heure des cocktails, ça picole sec.

— Bennet et ses Martini.

— Comme vous dites. Je pense que c'est ma seule façon de me faire accepter. Peter tiquerait, mais je n'y peux rien. Je me sens reprendre mes vieilles habitudes.

— Comment trouvez-vous Christie ?

— Sympa. Elle m'a plu. J'ai été étonné en voyant Bennet... tous ces kilos qu'il a pris. Mais Jack paraissait égal à lui-même, toujours cinglé de golf. Et Donovan n'a pas changé.

— Que vous ont-ils dit jusqu'à maintenant ?

— On a un peu parlé fric, bien sûr. Enfin, je veux dire... c'est pour ça que je suis là, non ? Donovan l'a bien dit : impossible de faire comme si le problème n'existait pas. On dirait un gros nuage noir au-dessus de nos têtes. Je crois qu'on était tous très mal à l'aise au début.

— Vous avez trouvé une solution ?

— En fait, non. Pas vraiment. D'abord, j'ai cru qu'ils se posaient des questions... vous savez bien... d'une façon générale, sur mon attitude. Maintenant, dès que j'ouvre la bouche, tout le monde réagit au quart de tour. Il faut dire que j'avais oublié leurs réactions.

— Vous les sentez comment ?

— Exaspérés. Et, en dessous, fous de rage. Je sens la colère monter en moi aussi. Tout ce que je peux faire, c'est ne pas la laisser éclater.

— Pourquoi vous retenir ? Pourquoi ne pas lâcher ce que vous avez

sur le cœur ? Je parie que les trois autres ne s'en privent pas.

— Je sais, mais si j'explose, ça ne fera qu'aggraver la situation. Je veux leur montrer que j'ai changé et je me retrouve exactement comme avant. À avoir envie de casser les lampes, envoyer une chaise dans la fenêtre, me défoncer, me cuire, n'importe quoi.

— Ce doit être une épreuve !

— Plutôt. La seule logique que je trouve à cette histoire, c'est que ma foi est peut-être mise à l'épreuve.

— Mais non ! lui dis-je. Votre patience peut-être, mais pas votre foi en Dieu.

Il secoua la tête, coinçant ses mains entre ses genoux.

— Parlons d'autre chose. Ça me rend si tendu que j'en péterais !

Je me mis à rire et changeai de sujet. Nous bavardâmes un moment de tout et de rien. Rencoquillée sur le siège avant, je me rappelai les sorties à l'époque du lycée, où la seule façon d'avoir un peu d'intimité consistait à s'enfermer dans la voiture d'un garçon. Les soirs où il faisait froid, le pare-brise s'embuait même si on se contentait de discuter. Par les nuits tièdes comme celles-ci, on baissait les vitres en branchant la radio sur une station de rock'n'roll. Elvis ou les Beatles, les gestes maladroits, la tension sexuelle. Je ne me rappelle même plus de quoi on parlait, ces garçons et moi. De rien, sans doute. On devait boire des bières piquées quelque part, fumer des joints et réfléchir à l'incroyable splendeur de la vie.

— Sinon, comment ça se passe ? À part les réunions interminables ? lui demandai-je.

C'était comme un ongle qui accroche, je ne résistais pas à l'envie d'y revenir. Guy non plus, semblait-il, car la conversation reprit aussitôt.

Cette fois il sourit et son ton parut plus léger.

— C'est bon de revoir la maison. J'ai trouvé des lettres de ma mère et je les ai lues aujourd'hui. Elle est la seule qui m'ait manqué. Avec les autres je perds mon temps.

— Je ne vous dirai pas que je vous avais prévenu, mais c'est bien ce que je prévoyais.

— Je sais, je sais. Je croyais qu'on pouvait se comporter en adultes et liquider les vieilles rancunes, mais on est loin du compte. Du coup, je continue à me demander s'il n'y a pas quelque chose qui cloche chez moi, car tout ce que je fais tourne mal. Tout ce que je dis a l'air d'être à côté de la plaque. Vous voyez ce que je veux dire ? Ils me regardent comme si j'étais un illuminé, et puis je les vois qui échangent des regards.

— Ça, je connais. Jack et Bennet sont champions dans ce sport.

— S'il n'y avait que ça ! Mais il y a pire...

— Comme quoi ?

— Je ne sais même pas comment le décrire. Quelque chose sous la surface. Quelque chose qui affleure soudain, mais personne ne l'admet, au point que je commence à m'interroger sur mes facultés mentales. C'est peut-être moi qui suis cinglé et pas eux après tout.

— Par exemple ?

— Tenez, quand je leur ai dit que j'aimerais donner quelque chose à l'Église. Je ne veux pas cet argent pour moi. Franchement, je suis sincère. Jubilé m'a sauvé la vie et je veux lui donner quelque chose en retour. Je trouve l'idée assez normale. Pas vous ?

— Si, si.

— Bon, je dis ça et on se retrouve brusquement en plein conflit de pouvoir. Bennet dit que l'idée lui paraît très peu fondée. Vous savez comment il parle, avec cet air légèrement pontifiant... « Notre famille n'a jamais été pratiquante. Papa a travaillé pour notre bien à tous, pas pour le bénéfice d'une Église dont il n'avait jamais entendu parler. » Il vous débite ça d'un ton parfaitement rationnel, et je me retrouve soudain à me demander si je ne déraile pas après tout. Peut-être qu'ils voient juste et que ce sont mes valeurs qui sont complètement tordues.

— Pour voir, ils voient ! Ils veulent que vous renonciez à tous vos droits pour se répartir votre part. Ils savent parfaitement qu'un quart de la succession vous revient. Ce que vous en faites ne les regarde pas.

— Mais qu'ai-je fait pour m'attirer toute cette fureur ?

— Guy, ça suffit ! Arrêtez ! C'est la troisième fois que je vous y prends. Ne tombez pas dans l'autoflagellation. Ce petit jeu dure manifestement depuis des années. Cela explique surtout que vous soyez parti. Pour vous sortir de ces histoires. Je vous jure qu'ils se comportaient exactement de la même façon avant votre arrivée.

— Vous croyez que je dois partir ?

— Évidemment ! Je ne cesse de vous le répéter. Vous ne devez pas les laisser vous maltraiter ! Filez tant qu'il vous reste une chance !

— « Maltraiter » est un grand mot.

— Parce que vous en avez l'habitude ! Et ne vous laissez pas démonter. Vos frères ne vont pas changer. Si quelqu'un doit se retrouver perdant, ce sera vous.

— Peut-être, fit-il. Je ne sais pas. Simplement j'ai le sentiment qu'il faut que je reste après avoir fait tout ce chemin. Si je pars, on ne réglerait jamais le problème.

— Je sais que vous n'écoutez pas, mais je vous en prie, je vous en supplie : n'acceptez rien sans en parler d'abord à un avocat.

— D'accord.

— C'est promis ?

— Promis, juré. Maintenant il faut que j'y aille, avant qu'on s'aperçoive que je me suis taillé.

— Guy, vous n'avez plus seize ans. Vous en avez quarante-trois !

Restez dans la voiture si ça vous chante. Vous avez le droit de découcher, de faire la fête ! Vous êtes grand !

Il se mit à rire.

— J'ai l'impression d'avoir seize ans. Et puis vous êtes adorable.

Il se pencha brusquement et ses lèvres m'effleurèrent la joue. Je sentis le doux picotement de sa barbe naissante sur mon visage et surpris un parfum d'après-rasage.

— Au revoir et merci.

Avant que j'aie eu le temps de réagir, il avait déjà quitté la voiture et se dirigeait vers le portail, la tête dans les épaules pour se protéger du vent. Il se retourna et me fit signe de la main, et puis l'obscurité l'engloutit.

Je ne l'ai jamais revu.

CHAPITRE 13

Guy Malek fut tué dans la nuit du mardi au mercredi, mais je ne l'appris que le mercredi après-midi. J'avais passé le plus clair de la journée au tribunal, au procès d'un homme accusé de détournement de fonds. Je n'avais pas travaillé sur cette affaire – des inspecteurs en planque l'avaient épinglé au bout de sept mois d'efforts –, mais quelques années plus tôt je l'avais filé pendant un certain temps à la demande de sa femme. Elle le soupçonnait de le tromper mais ignorait avec qui. Lorsqu'il s'avéra qu'il entretenait une liaison avec sa sœur, elle coupa net avec les deux. C'était une canaille finie, et j'avoue avoir pris un certain plaisir à le voir broyé par la machine judiciaire. Si je dénonce souvent les insuffisances de la justice dans ce bas monde, j'éprouve une immense satisfaction à la voir enfin remplir la tâche qu'on attend d'elle.

En rentrant au bureau après la suspension de séance, je trouvai un message de Tasha sur mon répondeur. Je notai, au passage, qu'elle avait laissé le numéro des Malek. J'appelai, prête à tomber sur Myrna. Mais ce fut Tasha qui décrocha, comme si elle surveillait les appels. À la seconde même où je l'entendis, je me rendis compte à quel point je lui en voulais d'avoir quitté la ville au moment où Guy arrivait. Si elle avait fait son boulot, elle aurait peut-être évité à la famille toute cette campagne de pressions et de harcèlement.

Avec l'esprit d'à-propos qui me caractérise, j'attaquai bille en tête :

— Enfin là ! Ce n'est pas trop tôt ! C'est une histoire infernale ! Tu es courant ? Évidemment, sinon tu ne serais pas là-bas. Franchement, j'adore Guy, mais je ne supporte pas les autres...

Tasha me coupa d'une voix blanche :

— Kinsey, c'est exactement pour ça que je t'appelle. J'ai interrompu mon voyage et suis rentrée de l'Utah cet après-midi. Guy est mort.

Je restai muette un instant, essayant d'analyser sa phrase. Le sujet, je le connaissais... *Guy*... mais le prédicat... *est mort*... dépassait ma compréhension immédiate.

— Tu plaisantes ! Qu'est-il arrivé ? Il ne peut pas être *mort* ! Quand je l'ai vu lundi, il allait bien !

— Il a été assassiné cette nuit. On lui a fracassé la tête avec un objet contondant. En voyant qu'il ne descendait pas pour le petit

déjeuner, Christie est allée dans sa chambre et l'a trouvé mort dans son lit. La police a constaté les faits puis est repartie chercher un mandat de perquisition. Depuis, la maison grouille d'inspecteurs. Ils n'ont pas retrouvé l'arme du crime, mais ils la soupçonnent d'être sur place. Ils continuent de ratisser la propriété.

J'en étais toujours quatre phrases plus haut.

— On l'a tué dans son lit ? Pendant qu'il dormait ?

— Il semblerait.

— C'est ignoble ! Horrible ! Tu ne parles pas sérieusement ?

— Désolée de te l'avoir annoncé sans ménagement, mais il n'y a pas de façon agréable d'annoncer ce genre de nouvelle. Oui, c'est ignoble. Terrible. Nous sommes tous sous le choc.

— On a arrêté quelqu'un ?

— Pas encore, dit-elle. La famille fait de son mieux pour nous aider, mais cela paraît mal parti.

— Tasha, je n'arrive pas à le croire. J'en suis malade.

— Moi aussi. Un confrère m'a téléphoné dans l'Utah ce matin après avoir reçu un coup de fil de Donovan. J'ai tout lâché et j'ai pris le premier avion.

— On soupçonne quelqu'un ?

— Aucune idée. D'après ce que j'ai appris, Jack et Bennet étaient sortis tous les deux hier soir. Christie est allée se coucher tôt et Donovan regardait la télévision en haut, au salon. L'appartement de Myrna est situé derrière la cuisine, mais elle dit qu'elle dormait profondément et n'a rien entendu. Elle est actuellement au poste de police, où on prend sa déposition. Christie est rentrée il y a un petit moment. D'après elle, les inspecteurs continueraient d'interroger Donovan. Attends, ne quitte pas...

Elle posa la main sur le récepteur et j'entendis un bruit de conversation étouffé avec quelqu'un à l'arrière-plan. Elle reprit la ligne.

— Je viens de parler à l'inspecteur de la brigade criminelle chargé du secteur. Il a besoin de la ligne, mais il dit que, si tu veux passer, il avertira les types du portail de te laisser entrer. Je lui ai dit de t'interroger car c'est toi qui as retrouvé Guy. Tu as peut-être une information susceptible de l'aider.

— Ça m'étonnerait, mais on ne sait jamais. Donne-moi un quart d'heure. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Pas pour le moment. S'il n'y a personne au portail, tu n'as qu'à faire le code : 1-9-2-4. À tout de suite.

J'attrapai ma veste et mon sac et gagnai ma voiture. La journée avait été douce. Les vents avaient poursuivi leur route, emportant avec eux la chaleur, inhabituelle pour la saison. Le jour déclinait, et dès que le soleil serait couché la température chuterait. J'étais déjà glacée et

frissonnais dans ma veste avant de m'installer au volant. Un peu plus tôt dans la journée, j'avais tenté de nettoyer la poussière accumulée sur le pare-brise avec les essuie-glace et le lave-glace, mais il était à présent constellé de petits quartiers de lune. La même couche de poussière recouvrait le capot comme un nuage de poudre blafarde et semblait en avoir la douceur soyeuse. Même la garniture des sièges paraissait râpeuse.

Je posai les mains côte à côte sur le volant et y appuyai mon front. Je n'éprouvais absolument rien. En arrêt sur image, comme si on avait pressé le bouton pause d'une télécommande. Comment Guy Malek pouvait-il avoir cessé d'exister ? Depuis une semaine il faisait partie intégrante de ma vie. À la fois perdu et retrouvé. Occupant mes pensées, éveillant ma sympathie ou mon exaspération. À présent je n'arrivais pas à voir son visage avec précision – juste une réminiscence fugitive çà et là, la tonalité de son « Salut », son menton râpeux m'effleurant la joue. Déjà aussi dénué de substance qu'un fantôme, une forme vide, une série d'images fragmentées et fugaces.

Le plus bizarre, c'est que la vie continuait, inchangée. Les voitures défilaient dans Cabana Boulevard. Deux maisons plus loin, mon voisin ratissait les feuilles et les mettait en tas sur sa pelouse. Si j'allumais l'autoradio, il y aurait des plages de musique, des annonces administratives, des publicités et des bulletins d'informations. On ne parlerait peut-être même pas de Guy Malek sur certaines stations. Je terminerais la journée sans soupçonner que Guy avait été assassiné, sans la moindre onde de choc dans mon paysage intérieur.

À quoi la vie rimait-elle ? Les gens ne meurent-ils que lorsqu'on vous en a dûment informé ? C'est l'impression que j'en avais, comme si on venait, à ce moment précis, d'éjecter Guy de ce monde et de le précipiter dans l'autre.

Je mis le contact. L'acte le plus anodin se chargeait de nouveauté. Mes perceptions s'étaient modifiées et, avec elles, une grande partie de l'idée que je me faisais de ma sécurité personnelle. Si Guy pouvait être assassiné, pourquoi pas Henry, pourquoi pas moi ? Je me mis en pilotage automatique pendant que le spectacle de la rue défilait sous mes yeux. Des quartiers familiers paraissaient soudain bizarres. À un moment donné, je ne parvins même plus à me rappeler avec certitude dans quelle ville je me trouvais.

En approchant de la propriété des Malek, je vis que la circulation avait augmenté. Les voitures des curieux roulaient au ralenti. Les têtes se tournaient toutes dans la même direction, produisant un effet presque comique. En face, des voitures stationnaient des deux côtés de la route. Des pneus avaient mordu l'herbe, labourant les fourrés et écrasant les pousses d'arbres éparses. À chaque voiture qui apparaissait, les badauds se retournaient, tendant le cou pour scruter

l'intérieur et vérifier la qualité des occupants.

Ma voiture, au début, ne parut pas susciter grand intérêt. Personne n'imaginait sans doute les Malek dans une Volkswagen, surtout comme la mienne, couverte de poussière et de saletés. C'est seulement quand je m'arrêtai au portail et donnai mon nom au garde que les reporters se ruèrent sur moi d'un même mouvement, essayant de m'apercevoir. C'étaient à première vue des troupes fraîches. Je ne reconnus personne de mon premier passage.

Les médias nationaux avaient déjà constitué des équipes de tournage et je savais qu'à sept heures le lendemain matin on aurait droit à une interview de trois minutes avec un proche des Malek. Comment les grandes chaînes se débrouillent-elles pour réagir si vite ? Miracle de la technologie, moins de vingt-quatre heures après la mort de Guy on ferait un gros plan d'un visage maculé de larmes, peut-être celui de Christie ou de Myrna, voire d'Enid, la cuisinière que je ne connaissais pas encore.

Une voiture de police noir et blanc était garée sur un côté, ainsi qu'un véhicule d'une société privée. Je repérai le vigile qui faisait les cent pas sur la chaussée, essayant de tenir la foule à distance. Un officier de police en tenue vérifia mon nom sur son bloc et me fit signe de passer. Le portail s'ouvrit par à-coups et je laissai le moteur tourner au ralenti, le temps que l'ouverture soit suffisante pour m'y glisser. Dans ce court intervalle, de parfaits inconnus martelèrent ma vitre en hurlant des questions dans ma direction. Tendant leurs micros hétéroclites, ils avaient l'air de proposer leur camelote à l'acheteur. Je gardai les yeux fixés droit devant moi. Lorsque je franchis la grille, deux reporters continuèrent à marcher d'un pas rapide de part et d'autre de la voiture comme des agents des services secrets de deuxième catégorie. Le vigile et le policier effectuèrent un mouvement convergent qui interrompit net leur progression. Dans mon rétroviseur, je les vis essayer de discuter avec le policier, lui dévidant sans doute leurs droits moraux, légaux et constitutionnels.

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent tandis que je remontais l'allée en direction de la maison. Je vis cinq ou six policiers en tenue arpenter le secteur, le regard fixé au sol comme s'ils cherchaient des trèfles à quatre feuilles. On était à l'heure où la lumière baisse rapidement.

Déjà les ombres s'étendaient sous les arbres. Il leur faudrait bientôt des torches électriques pour continuer leurs recherches. Un second policier en tenue montait la garde devant la porte d'entrée, le visage impassible. Il vint au-devant de ma voiture et je baissai ma vitre. Je lui donnai mon nom et l'observai pendant qu'il examinait avec attention sa liste et ma tête. Apparemment satisfait, il s'écarta. Dans la cour, à gauche, de nombreuses voitures se serraient déjà sur le rond-

point pavé.

— Je me mets là ?

— Vous pouvez vous garer derrière. Vous n'aurez qu'à faire le tour pour entrer par la porte de devant, dit-il en me faisant signe de circuler.

— Merci.

Je tournai sur la gauche et garai ma voiture à l'extrémité du garage à trois places. Dans la lumière déclinante, un groupe de trois projecteurs, activés par des caméras électroniques, s'allumèrent pour signaler ma présence. Hormis celle de la cuisine à cette extrémité-ci de la maison et celle de la bibliothèque à l'autre, la plupart des fenêtres de devant étaient sombres. L'éclairage extérieur de la façade semblait purement décoratif, trop blême pour être accueillant dans l'ombre qui s'épaississait.

Le policier en tenue m'ouvrit la porte et je pénétrai dans le hall. La porte de la bibliothèque étant entrebâillée, la lumière venant de la pièce dessinait un triangle allongé sur le bois du parquet. Au silence qui régnait, je devinai que les techniciens – les experts du service anthropométrique chargés de relever les empreintes, le photographe, le dessinateur qui avait fait un croquis du lieu du crime, le coroner et les auxiliaires médicaux – étaient repartis. Tasha apparut dans l'encadrement de la porte.

— Je t'ai vue arriver. Comment vas-tu ?

— Très bien, lui répondis-je sur un ton qui ne poussait pas aux confidences.

Je me sentais à cran, autant par sa faute que par celle de la situation. Les homicides, avec leurs coups fourrés et leurs camouflages, me mettent en colère. J'aurais voulu voir réapparaître Guy Malek et, au nom d'une logique émotive compliquée, je rendais Tasha responsable de ce qui s'était passé. Si elle n'avait pas été ma cousine, elle n'aurait pas fait appel à mes services. Et d'un. Et si on n'avait pas fait appel à moi, je ne l'aurais pas retrouvé, n'aurais même pas su qui il était, ne m'en serais pas inquiétée, et n'aurais pas réagi à sa disparition. Et de deux. Elle le savait autant que moi, et l'expression de culpabilité fugace qui traversa son visage reflétait la mienne.

Pour quelqu'un qui avait abrégé ses vacances pour sauter dans le premier avion, Tasha était impeccable. Elle portait un tailleur pantalon en gabardine noire à veste courte. Le pantalon cigarette, sans revers, avait une large ceinture et des plis en vis-à-vis à la taille. Des boutons de cuivre éclairaient la veste, une fine tresse dorée soulignant le bord des manches. Il s'attachait à cette tenue une connotation autre que celle de la simple élégance, une précision et une efficacité en modèle réduit qui faisaient de ma cousine une délicieuse MP du corps juridique venue maintenir l'ordre.

Je la suivis dans la bibliothèque, où les fauteuils en cuir rouge usé observaient toujours la même disposition. À cette heure de la journée, les tapis semblaient ternes. La grisaille du crépuscule, aussi glacée que le givre, plombait les hautes fenêtres à vitraux. Même l'éclat lustré des boiseries sombres ne parvenait pas à réchauffer la froideur de pierre de la cheminée. La pièce était en triste état et sentait autant le moisi que dans mon souvenir.

C'était là que j'avais rencontré Bennet une semaine auparavant.

Je laissai mon sac à côté d'un fauteuil club et entrepris d'arpenter nerveusement la pièce.

— Qui mène l'enquête ? Tu m'as dit qu'un inspecteur était là.

— L'inspecteur Robb.

— Jonah ? Parfait. Extra.

— Tu le connais ?

— Oui, je connais Jonah.

Lorsque j'avais fait sa connaissance, il travaillait au service des recherches dans l'intérêt des familles, mais la police de Santa Teresa appliquait un système de rotation obligatoire qui affectait les inspecteurs aux diverses brigades. Le départ à la retraite de l'inspecteur Dolan avait libéré un poste aux homicides. J'avais eu une courte liaison avec Jonah à une époque où il était séparé de sa femme, ce qui se produisait souvent dans leurs relations orageuses. Ils s'aimaient depuis la sixième et étaient manifestement destinés à vivre ensemble, comme les hiboux, hormis pendant des épisodes de rupture tumultueuse qui se reproduisaient tous les dix mois. Ce modèle récurrent aurait dû me sauter aux yeux, mais j'étais folle de lui. Par la suite, bien évidemment, sa femme n'avait eu qu'à lever le petit bout du doigt pour le faire revenir. À présent, nos chemins à tous trois se croisaient parfois, et j'étais devenue experte dans l'art de faire comme si je n'avais jamais badiné avec lui entre mes draps de Wonder Woman. D'où son empressement à me faire venir sur le lieu du crime. Il savait pouvoir compter sur ma discrétion.

— Il y a un problème ? me demanda Tasha.

— Non, rien, ne fais pas attention. Je me sens agressive, ça doit être ça... Mais tu n'y es pour rien.

J'entendis des pas sur les marches et levai les yeux au moment où Christie entra. Elle portait de grosses chaussures de jogging et un survêtement coupé dans une matière soyeuse. Le bleu du tissu faisait ressortir celui de ses yeux. Elle ne semblait pas maquillée et je me demandai si elle portait ces vêtements lorsqu'elle avait découvert le corps de Guy. La bibliothèque, comme le séjour, était pourvue d'un bar : un petit évier en laiton, un mini-réfrigérateur, un seau à glace et un plateau chargé d'un assortiment de bouteilles d'alcool. Elle s'approcha du réfrigérateur et en sortit une bouteille d'alcool. Elle

s'approcha du réfrigérateur et en sortit une bouteille de vin blanc qu'on avait mise au frais.

— Quelqu'un veut-il du vin ? Kinsey ?

— L'alcool n'arrangera rien, lui répondis-je.

— Ne dites pas de bêtises. Bien sûr que si. Le Valium aussi. Cela ne change rien à la réalité, mais ça rend plus aimable. Tasha, un verre de chardonnay te tenterait-il ? Qualité supérieure. (Elle tourna la bouteille pour voir l'étiquette sur le côté.) Sympa ! Trente-six dollars quatre-vingt-quinze...

— J'en prendrai plus tard. Pas tout de suite.

Nous regardâmes en silence Christie découper la collerette d'étain entourant le goulot et manipuler le tire-bouchon.

— Si je fumais, j'allumerais un clope, mais je ne fume pas, fit-elle remarquer.

Elle se versa du vin. La bouteille cogna le bord du cristal.

— Merde ! lâcha-t-elle en s'interrompant pour examiner les dégâts.

Une fêlure marquait le flanc du verre. Elle vida le vin dans l'évier et jeta le verre dans la poubelle. Elle en prit un second et se resservit.

— Ça manque de feu ici. Si seulement Donovan rentrait...

— Je m'en charge, lui dis-je.

Je gagnai la cheminée et ôtai le pare-feu. Il y avait six ou sept grosses bûches dans un seau en cuivre. J'en pris une que je laissai choir sur la grille.

— Attention à ne pas détruire de preuves ! me lança-t-elle.

Je levai la tête sans comprendre.

— Ted Bundy a tué une de ses victimes avec un bout de bois, dit-elle. (Sur quoi elle haussa les épaules d'un air gêné.) Ne faites pas attention. Ce n'est pas drôle. Quelle journée ! Je ne sais pas par quel bout la prendre. Je me sens saoule depuis ce matin, complètement déboussolée.

J'empilai deux bûches de plus sur la grille tandis qu'elle discutait avec Tasha. Cela me soulageait de m'absorber dans une tâche élémentaire et anodine. Le chêne des bûches se prêtait magnifiquement à une flambée. La plus grande partie de la chaleur partirait par le conduit, mais on se sentirait mieux. J'activai l'allumage électrique, tournai le bouton de l'arrivée d'essence et écoutai le souffle réconfortant des brûleurs qui s'allumaient. Je remis en place le pare-feu, prenant le temps de régler la hauteur de la flamme. Avec un peu de retard je me branchai sur leur conversation.

— ... as-tu exigé la présence d'un avocat ? demandait Tasha.

— Je n'ai rien exigé du tout, bien sûr ! Je ne suis pas coupable ! C'était juste une question de routine, lui rétorqua Christie d'un ton irrité. (Elle restait debout derrière le bar, appuyée contre la surface en cuir.) Désolée. Je ne sais pas ce que j'ai. Je suis vannée.

— Ne t'inquiète pas. Qui est encore là-bas ?

— Jack et Bennet, je crois. Ils ont séparé tout le monde, comme ils l'ont fait ici. Ridicule ! Qu'est-ce qu'ils croient ? Que Donovan et moi allons en discuter en détail dès qu'on sera deux secondes en tête à tête ?

— Ils ne veulent pas prendre le risque que vous vous influenciez, leur expliquai-je. La mémoire est une chose fragile, elle se laisse facilement contaminer.

— Aucun de nous n'a grand-chose à raconter. J'ai trop bu au dîner et à neuf heures je dormais. Donovan regardait la télévision dans le salon à côté de notre chambre.

— Et Guy ?

— Il est allé se coucher à peu près en même temps que moi. Il était rond comme une queue de pelle grâce aux Martini de Bennet.

Elle regarda l'extrémité de ses doigts et fronça les sourcils. Se détournant, elle fit couler de l'eau dans l'évier.

— Ils ont pris les empreintes digitales, pour les comparer.

Tasha me mit brièvement au courant :

— Une fois le corps enlevé et les empreintes relevées, l'inspecteur a demandé à une des employées de maison de l'accompagner dans la chambre de Guy pour qu'elle lui décrive la place habituelle des meubles, lampes, cendriers et autres.

— Et ils ont découvert quelque chose ?

— Aucune idée. On lui a certainement demandé de la boucler. Je sais qu'ils ont mis plusieurs objets dans des sacs après les avoir étiquetés, mais je ne sais pas quoi exactement ni pourquoi. On a appelé des policiers en renfort pour ratisser systématiquement la propriété. Ils semblent s'être beaucoup attardés dans le pavillon de la piscine.

— De ma chambre, je les ai vus vérifier toutes les ouvertures dans le mur de la propriété, dit Christie. Tous les endroits par lesquels on peut entrer ou sortir.

— Ils sont encore là, je les ai remarqués en arrivant. Mais pourquoi vérifier l'extérieur ? C'est presque forcément quelqu'un qui se trouvait dans la maison.

— Pas du tout ! se hérissa Christie. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? Ça grouille de monde, ici. Une bonne quinzaine de personnes y défilent dans la semaine... si on compte les jardiniers et les types chargés de laver les voitures, les femmes de ménage et celle qui s'occupe des plantes. Nous ignorons d'où sortent tous ces gens. Ce sont peut-être de dangereux criminels ou des malades mentaux en cavale !

Je ne tins pas compte de cette bouffée délirante. Si l'idée la soulagait, autant la laisser s'y accrocher.

— C'est toujours possible, dis-je, mais je présume qu'aucun n'a

accès à la maison la nuit. Je croyais que vous aviez un système d'alarme ?

— Nous en avons un. La police s'y est intéressée, mais c'est bien le problème... Avec le vent qu'il a fait ces deux derniers jours, les fenêtres s'ouvraient toutes seules et l'alarme n'arrêtait pas de se déclencher. C'est arrivé deux fois dans la nuit de lundi après que tout le monde est allé se coucher. J'ai eu la peur de ma vie ! Nous avons fini par la débrancher pour que ça ne se reproduise pas. La nuit dernière, le système n'était pas branché.

— À quand remonterait la mort de Guy, d'après eux ?

— Autour de dix heures, si j'ai bien compris. Entre dix et onze. L'inspecteur ne l'a pas vraiment dit, mais j'ai remarqué qu'il semblait surtout s'intéresser à ce laps de temps. Bennet et Jack étaient tous les deux sortis et sont rentrés tard.

Une femme en tenue de gouvernante, un tablier noué à la taille, apparut à la porte. Elle était petite et grassouillette, et j'en déduisis que ses habitudes alimentaires avaient depuis longtemps pris le pas sur ses activités brûleuses de calories. La quarantaine bien entamée, elle avait des cheveux bruns retenus par un bandana rouge et blanc noué autour de la tête. Fallait-il y voir un souci de coquetterie ou le désir d'empêcher ses cheveux d'assaisonner les plats ?

— Excusez-moi. Je suis désolée de vous déranger, mais je me demandais à quelle heure vous souhaitiez que le dîner soit servi.

Christie fit une grimace.

— C'est ma faute, Enid. J'aurais dû vous prévenir. Donovan n'est pas encore là et je ne sais pas quand Jack et Bennet rentreront. Qu'aviez-vous prévu ? Est-ce que ça peut attendre ?

— Des blancs de poulet au four. Je me suis arrêtée au marché en venant, j'ai pris sur moi de changer le menu. Il y a largement de quoi si vous avez du monde en plus. J'ai fait des pommes de terre rôties et un ragoût de chou aigre-doux. Je peux attendre et servir quand vous voudrez.

Elle réussit néanmoins à faire comprendre que, attendre, elle n'y tenait surtout pas.

— Non, non, non. Je ne veux pas vous retenir. Laissez tout au four et nous nous servirons nous-mêmes. Dès que vous aurez fini, n'hésitez pas à partir. Je sais que vous êtes arrivée tôt.

— Oui, madame. Myrna m'a téléphoné. Je suis venue dès que j'ai appris la nouvelle.

— La police vous a-t-elle interrogée ? Elle a dû le faire, non ? Elle a interrogé tout le monde.

Enid tirailla sur son tablier avec embarras.

— J'ai parlé à l'inspecteur Bower un peu avant vous, je crois. Voulez-vous que je vienne demain à l'heure habituelle ?

— Je ne sais pas encore. Appelez-moi dans la matinée et nous verrons où nous en serons. J'aurai peut-être besoin de vous assez tôt, si cela vous convient.

— C'est bien normal.

— Désolée pour cette interruption, dit Christie dès qu'elle se fut retirée. C'est Enid Pressman. La cuisinière. J'aurais peut-être dû vous présenter... N'y voyez pas de l'incorrection de ma part. Tasha l'avait déjà rencontrée.

— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je.

Je notai rapidement d'avoir un petit entretien avec Enid à un moment ou un autre. Elle avait évité adroitement de laisser filtrer la moindre information.

— Peut-être vais-je finir par accepter ce verre, déclara Tasha. Laisse-moi faire. Tu as l'air épuisée. Si on s'asseyait ?

Christie avait mis la bouteille de vin dans une glacière. Elle attrapa deux verres de plus. Tasha s'approcha du bar et lui enleva des mains la glacière pour la poser sur une table entre deux fauteuils. Christie m'adressa un geste interrogateur pour savoir si j'étais disposée à les accompagner.

— Je n'ai besoin de rien pour le moment, mais servez-vous, lui dis-je.

Elle s'assit dans l'un des fauteuils en cuir, replia ses jambes sous elle et croisa les bras. Je pris le siège le plus proche du feu tandis que Tasha s'installait sur le bras du fauteuil voisin de celui de Christie.

— Et Bennet ? demanda-t-elle. Où était-il hier soir ?

— Je ne sais pas trop. Il faudra lui poser la question.

— Et Jack ?

— Au country-club, avec une centaine de bonshommes. Il y a un tournoi professionnels-amateurs ce week-end. Les parcours d'entraînement débutent jeudi. Il est allé assister à la constitution des équipes avec un de ses amis.

— Ce doit être assez facile à vérifier, dit Tasha.

— Vous allez finir ou quoi ! Il n'a pas tué Guy et ce n'est pas moi qui l'ai tué non plus !

— Christie, je n'accuse personne, j'essaie seulement de faire le point sur vos allées et venues. Vu la situation, les soupçons tomberont obligatoirement sur l'un d'entre vous. Je ne parle pas de vous en particulier, ne te fâche pas. D'autres personnes ont peut-être accès à la propriété, mais qui aurait de meilleur mobile qu'un membre de la famille ? Il y a pas mal d'argent à la clé.

— Enfin, Tasha, c'est ridicule ! Si l'un de nous voulait le tuer, pourquoi le faire ici ? Pourquoi pas ailleurs ? Pourquoi ne pas travestir la chose en accident ou en crime de rôdeur ?

Je levai le doigt, comme une élève :

— Pensez comme c'est commode ! Quand on tue quelqu'un dans son sommeil, on n'a pas à craindre qu'il se débatte.

Jonah Robb apparut dans l'encadrement de la porte, le regard fixé sur Christie :

— Nous n'en avons plus pour longtemps. La chambre reste sous scellés en attendant le rapport du coroner. Son accès est strictement interdit jusqu'à nouvel ordre. Nous reviendrons demain à la première heure pour régler les derniers points.

— D'accord. C'est tout ?

— Si j'ai bien compris, votre beau-frère a reçu du courrier...

— Nous l'avons remis à l'inspecteur Bower.

Jonah hocha la tête :

— Parfait. Je verrai avec elle.

— Avez-vous une idée de l'heure à laquelle nous pouvons espérer voir rentrer mon mari ? Quand j'ai quitté le poste de police, on l'interrogeait toujours.

— Je lui dirai de vous téléphoner s'il est encore là à mon arrivée. Avec un peu de chance, il aura fini et sera déjà sur le chemin du retour.

— Merci.

Le regard de Jonah s'attarda sur moi. Il pencha la tête de côté :

— Puis-je vous dire deux mots ?

Je me levai et traversai la pièce. Il me tint la porte, nous passâmes dans le hall.

— Donovan nous dit que c'est toi qui as retrouvé Guy à la demande des héritiers ?

— C'est exact.

— Nous aurons des questions à te poser demain matin pour un supplément d'informations sur son dossier.

— Bien sûr. Ravie d'être utile. Je peux passer à neuf heures en allant travailler. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de courrier ?

— Je ne l'ai pas encore eu sous les yeux, me renvoya-t-il sur le ton de *Ce ne sont pas tes oignons*.

Nous nous regardâmes peut-être une demi-seconde de plus qu'il n'était absolument indispensable. J'avais toujours trouvé Jonah beau garçon. Un « Black Irish », comme on dit, je crois. Des yeux pervenche, une tignasse noire comme du charbon. Il paraissait vidé et tendu, les yeux cernés d'un lacs de fines rides, la peau plus rugueuse que dans mon souvenir. Effet secondaire, peut-être, de ma sexualité revigorée, je me prenais à jauger les hommes de ma vie. Avec Jonah, l'atmosphère se parait d'un sombre éclat. Il m'attirait comme un pot de miel, mais quelles phéromones incriminer ? Les miennes ou les siennes ?

— Comment va Camilla ?

— Elle est enceinte.

— Félicitations.

— Pas de moi.

— Ah.

— Et toi ? De nouvelles amours ?

— Peut-être. Difficile de savoir.

Il eut un bref sourire.

— À demain !

Sans faute, l'assurai-je en mon for intérieur.

CHAPITRE 14

Après le départ de Jonah, je m'aperçus que je n'avais pas envie de regagner la bibliothèque. J'entendais Christie et Tasha papoter d'un ton léger en bonnes vieilles copines, des rires nerveux entrecoupant leur discussion. Visiblement, on avait changé de sujet. L'ego n'est pas préparé au commerce prolongé avec la mort. Même lors d'une veillée mortuaire, les conversations ne manquent pas de dévier vers des terrains moins dangereux à la première occasion. J'inspectai le hall désert, essayant de me repérer. Le séjour faisait face à la bibliothèque. Je le connaissais, en revanche j'ignorais tout des autres pièces du rez-de-chaussée.

Je passai sous l'escalier et me dirigeai vers une porte de communication qui s'ouvrait dans les deux sens. J'aperçus des toilettes de l'autre côté du hall. Je vis aussi deux portes à droite, mais toutes deux fermées. Étant donné les circonstances, il me paraissait peu judicieux de fouiner partout. Mais au cas, fort improbable, où je tomberais sur un policier, je pourrais toujours prétendre chercher la cuisine pour offrir mes services.

Avant, la maison m'avait paru cossue malgré les dégradations qu'on y remarquait çà et là. À présent, j'avais une conscience aiguë de l'empreinte laissée par le meurtre de Guy. Son air même semblait irrespirable, son obscurité crépusculaire aussi désenchantée qu'un brouillard dense glissant d'une pièce à l'autre.

Je pris à gauche et me dirigeai vers une odeur peu agréable de chou bouilli au bout du hall. J'eus une brève vision du jour où, cette maison vendue à une école privée de garçons, le fumet de crucifères potagères dominerait tout le reste. Aux interclasses, les couloirs résonneraient du claquement des chaussures à semelles dures de jeunes morveux. La pièce où on avait assommé Guy deviendrait un dortoir où des potaches se livreraient en douce à des attouchements répréhensibles après l'extinction des feux. Et des rumeurs courraient sur une apparition fantomatique glissant dans le corridor, flottant sur le palier en haut des marches. Je m'aperçus que je marchais vite, en mal de présence humaine.

Par-delà la salle à manger et l'office, la porte battante de la cuisine était ouverte. La pièce me parut de belles proportions, mais il faut dire que mon domaine culinaire tiendrait tout entier à l'arrière d'un break.

Parquet en lattes de chêne tenonnées, claires et vernies, d'un bout à l'autre. Les placards traditionnels étaient en merisier sombre et la surface des plans de travail en marbre vert moucheté. Il y avait suffisamment de livres de cuisine, ustensiles et petits appareils électriques visibles pour équiper un rayon d'un point de vente Williams-Sonoma. Le plateau de la cuisinière me parut plus grand que le lit double de ma mezzanine et le réfrigérateur était muni de portes transparentes qui en dévoilaient le contenu. À droite se trouvait une sorte de coin-repas, et plus loin une véranda vitrée faisait toute la longueur de la pièce. Ici, le riche arôme de l'ail et du poulet rôti l'emportait sur les effluves de chou bouilli. Pourquoi les préparations culinaires du voisin sentent-elles toujours meilleur que les vôtres ?

Myrna était rentrée du poste de police. Enid et elle se tenaient côte à côte, près d'un évier. Myrna avait le visage bouffi, ses yeux rougis et irrités indiquant qu'elle avait pleuré, pas dans les minutes précédentes, mais peut-être un peu plus tôt dans la journée. Enid avait enfilé un imperméable en popeline, et l'imposant métrage de tissu marron lui donnait la forme peu heureuse d'une pomme de terre bouillie. Elle avait ôté son bandana. Nu-tête, elle offrait aux regards une tignasse drue aux mèches brunes striées de gris. Chacune tenant une tasse de thé à la main, elles venaient sûrement d'échanger quelques derniers mots sur le meurtre car elles levèrent la tête avec la même expression de culpabilité quand j'entrai. Rien de ce qui s'était passé n'avait dû leur échapper. Elles se trouvaient en effet aux premières loges – et la famille ne craignait pas d'extérioriser bruyamment ses conflits. Dieu sait si tous s'étaient bagarrés en ma présence ! Enid et Myrna n'avaient sûrement pas manqué de prendre une foule de notes ni, sans doute, de les comparer.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? me demanda Enid.

Elle avait adopté le ton que prennent les gardiens de musée lorsqu'ils croient qu'on va allonger le bras pour toucher quelque chose à l'autre bout du cordon de protection.

— C'est précisément ce que je venais vous demander, lui répondis-je. À quoi puis-je être utile ?

La sainte nitouche en quête de son badge scout.

— Merci, mais tout est en ordre, dit-elle.

Elle vida sa tasse dans l'évier, ouvrit le lave-vaisselle et la posa dans le panier supérieur.

— Vaut mieux que j'y aille si je peux, marmonna-t-elle.

— Je vous raccompagne ? lui proposa Myrna.

— Non, non, ça ira, répliqua Enid. J'allumerai les lumières de derrière.

Puis, me dévisageant, elle ajouta :

— Je peux vous faire une tasse de thé ? L'eau est chaude. Je m'en

vais, mais ça ne prendra qu'une minute.

— Avec plaisir.

Je ne raffole pas du thé, mais j'espérais prolonger le contact.

— Je m'en charge, dit Myrna. Vous pouvez partir.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument. On vous verra demain.

Enid tapota le bras de Myrna.

— Alors, au revoir. J'aimerais que vous parliez de cet hygroma à mon kiné et que vous me téléphoniez si vous avez besoin de moi. Je serai à la maison toute la soirée.

Elle s'empara d'un grand fourre-tout en toile et disparut dans l'arrière-cuisine, en direction de la porte de service.

Myrna brancha la bouilloire électrique, ouvrit un placard voisin et y prit une tasse. Avec une grimace de douleur, elle attrapa une boîte et en sortit un sachet de thé qu'elle mit dans la tasse. Dehors une portière claqua, et un instant plus tard Enid fit démarrer sa voiture.

M'approchant du plan de travail, je m'assis sur un tabouret en bois.

— Comment allez-vous, Myrna ? Vous semblez fatiguée, lui dis-je.

— C'est mon hygroma qui me reprend. Ça fait deux jours qu'il me tourmente.

— Le stress y est sans doute pour quelque chose.

Elle fit la moue.

— C'est ce que dit mon médecin. Je croyais avoir tout vu. Je suis usée jusqu'à la corde. Dieu sait que j'en vois dans mon métier, mais là...

Elle s'interrompt pour secouer la tête d'un air incrédule.

— Ça a dû être l'enfer aujourd'hui, ici. Je n'arrivais pas à le croire quand Tasha m'a téléphoné ! m'exclamai-je. Vous travaillez pour les Malek depuis... voyons voir... huit mois ?

— À peu près. Depuis la fin avril. La famille m'a demandé de rester après la mort de M. Malek. Il fallait quelqu'un pour tenir la maison. Enid en avait assez et moi, ça m'était égal. J'ai eu la charge de beaucoup de maisons, dont certaines plus grandes que celle-ci.

— Vous gagneriez mieux votre vie comme infirmière, non ?

Elle prit un sucrier, dénicha un pot et le remplit d'un demi-litre de crème qu'elle avait sorti d'un carton dans le réfrigérateur.

— Ça oui ! Mais j'avais besoin de souffler un peu après toute cette phase terminale. Je finis par m'attacher à mes patients et je me sens assez déboussolée quand ils meurent. Je vivais comme un romanichel, à force de changer perpétuellement d'emploi. Ici, j'ai un petit appartement individuel et j'effectue essentiellement un travail de supervision. Il m'arrive de me mettre aux fourneaux les soirs de congé d'Enid, mais c'est tout. Évidemment, ils râlent... Ils ne sont pas toujours faciles à satisfaire, mais je n'en fais pas une maladie. Dans un

sens, j'y suis habituée. Les malades sont souvent difficiles et ça ne me fait ni chaud ni froid. Je laisse courir.

— À ce que je comprends, vous étiez là hier soir ?

La bouilloire émit un chuchotement rauque qui se transforma vite en hurlement strident. Myrna la débrancha et le sifflement aigu s'atténua, comme avec soulagement. J'attendis qu'elle remplisse la tasse et me l'apporte.

— Merci.

Je la vis hésiter, ne sachant pas trop comment enchaîner.

— Quelque chose vous tracasse ?

— Je ne sais pas si je suis autorisée à vous le dire, me répondit-elle d'un ton perplexe. L'inspecteur nous a demandé de ne pas en parler aux journalistes...

— Pas étonnant... Vous les avez vus, dehors ?

— De vrais charognards ! Quand je suis rentrée du poste de police, ils étaient tous là à brailler pour attirer mon attention, brandissant de partout leurs micros. J'avais envie de me cacher la figure sous ma veste. Je me sentais comme ces criminels qu'on voit à la télévision.

— Et ça ne va sans doute pas s'améliorer. Ça a commencé comme un fait divers sympathique, à présent c'est l'affaire du jour !

— J'en ai bien peur. Mais pour répondre à votre question... j'étais là, mais je n'ai rien entendu. Je dors mal ces temps-ci, à cause de mon bras. Comme les analgésiques ordinaires n'ont aucun effet sur la douleur, j'ai pris un comprimé de Tylenol, plus de la codéine et un somnifère sur ordonnance. Ce n'est pas dans mes habitudes car je n'aime pas ce que ça me fait. Je me sens vaseuse le lendemain matin, comme si je n'arrivais pas à me réveiller vraiment. Et puis on dort d'un sommeil si lourd qu'on ne se sent presque pas reposé. Je suis allée me coucher à huit heures et demie et je n'ai pas ouvert l'œil avant neuf heures ce matin.

— Qui a découvert le corps ?

— Je crois que c'est Christie.

— Quelle heure était-il ?

— À peu près dix heures. Je venais de me faire une tasse de café et j'étais revenue à la cuisine où je regardais les infos du matin sur cette petite télévision. J'ai entendu tout ce remue-ménage. Ils devaient se retrouver tous au petit déjeuner pour parler du testament et, comme Guy ne descendait pas, Bennet a dû s'énerver. Il croyait à une farce, en tout cas c'est ce que Christie m'a dit plus tard. Bennet l'a envoyée en haut le chercher. Après, je ne sais plus, sinon qu'ils ont appelé Police-Secours, mais je ne sais pas encore vraiment ce qui s'était passé. Au moment où j'allais sortir d'ici, Donovan est entré. Il avait une tête épouvantable. Décomposé, blanc comme un linge.

— Avez-vous vu le corps ?

— Ça, pour l'avoir vu, je l'ai vu ! Donovan m'a demandé de monter. Il croyait que je pourrais tenter quelque chose, mais évidemment il n'y avait plus rien à faire. Guy devait être mort depuis plusieurs heures.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument certaine. Il était froid et avait la peau plombée. On lui avait fracassé le crâne et il y avait du sang partout, séché ou figé pour la plus grande partie. Compte tenu de ses blessures, je dirais qu'il est mort rapidement, sinon sur le coup. Et tout était sens dessus dessous. Je sais que la police a été intriguée par cet aspect du meurtre.

— C'est-à-dire ?...

— Ce que l'assassin a fait de ses vêtements à lui. Sans vouloir donner des détails trop crus, ça avait dû gicler partout ! Le sang et la matière cérébrale. Impossible de quitter les lieux sans attirer l'attention. Les policiers se sont intéressés à plusieurs vêtements. Ils m'ont demandé de les aider puisque c'est moi qui donne le linge à la blanchisserie.

— Ont-ils découvert quelque chose d'important ?

— Je l'ignore. Je leur ai remis tout ce qui devait partir aujourd'hui. Ils ont longuement interrogé Enid, mais je ne vois pas ce qu'ils lui voulaient.

— Avez-vous une idée de l'arme ?

— Je ne me risquerais pas à le dire. Je ne me sens pas qualifiée pour émettre des remarques dans ce domaine. On n'a rien trouvé dans la pièce, du moins à ma connaissance. J'ai entendu un inspecteur dire que l'autopsie devait avoir lieu demain au tout début de la matinée. Je suppose que le médecin légiste aura une idée. La famille vous a chargée de l'enquête ?

Le mensonge s'esquissait déjà sur mes lèvres, mais à la réflexion il me parut plus sage de m'abstenir.

— Pas encore. Espérons qu'on n'en arrivera pas là. Je n'arrive pas à croire qu'un membre de la famille puisse être coupable.

Je m'attendais à l'entendre se confondre en dénégations et protestations, mais le silence qui suivit m'en dit long. Je la sentais désireuse de se confier, mais pour me dire quoi ? Je laissai mon regard croiser le sien avec une expression qui, je l'espérais, pourrait lui inspirer confiance, l'encourager. Pour un peu j'aurais penché la tête comme un chien qui cherche à savoir d'où vient un coup de sifflet aigu.

Elle avait soudain repéré une petite saleté séchée sur le plan de travail et s'employait à la décoller du bout de l'ongle, évitant de me regarder.

— Tout ça, ce ne sont pas mes affaires, dit-elle. Je n'éprouvais que du respect pour M. Malek...

— Certes...

— Je ne voudrais pas qu'on ait mauvaise opinion de moi, mais je ne peux pas m'empêcher d'entendre des choses pendant que je vaque à mes occupations. On me paie bien, et Dieu sait si j'aime mon travail. Du moins, si je l'aimais...

— Je suis sûre que vous voulez seulement collaborer, lui dis-je en me demandant ce qu'annonçait ce prélude.

— Vous savez, Bennet n'a jamais été d'accord pour partager l'argent. Il n'était pas convaincu que c'était l'intention de Bader, et Jack non plus. Naturellement, Jack s'est mis du côté de Bennet, comme pour presque tout le reste.

— Ils n'étaient peut-être pas convaincus, mais comme le testament avait disparu, je ne vois pas quel autre recours s'offrait à eux, sinon aller devant les tribunaux. Si je comprends bien, rien n'était réglé ?

— Rien du tout ! Sinon, Guy serait reparti. Il était malheureux ici. Je le voyais bien à sa figure.

— En effet. Quand je lui ai parlé lundi, il a reconnu qu'il avait bu.

— Et surtout hier soir ! Ils ont commencé par tous ces cocktails et ont descendu quatre ou cinq bouteilles de vin au dîner. Et après, porto et liqueurs. Ils y étaient toujours quand je suis partie me coucher. J'ai aidé Enid à la vaisselle et elle a bien vu que je n'en pouvais plus. Toutes les deux, on les a entendus se disputer.

— Bennet et Guy ?

Elle eut un geste de dénégation. Ses lèvres remuèrent. Je mis ma main en cornet près de mon oreille.

— Excusez-moi, je n'ai pas entendu.

Elle se racla la gorge et haussa le ton :

— Jack... Guy et Jack se sont disputés avant que Jack parte à son country-club. J'en ai parlé à l'inspecteur et je me demande si je n'aurais pas mieux fait de me taire.

— La vérité est la vérité. Vous l'avez entendu, vous aviez le devoir de le rapporter à la police.

— Vous ne pensez pas qu'il va être furieux ?

Son ton trahissait l'anxiété, son appréhension lui donnant presque un air puéril.

La famille piquerait sûrement une crise en l'apprenant, mais il était de notre obligation à tous de collaborer à l'enquête de police.

— Peut-être, mais cela ne doit pas vous tourmenter. Guy a bel et bien été assassiné la nuit dernière. Ce n'est pas à vous de protéger qui que ce soit.

Elle hocha la tête sans rien dire, mais je vis qu'elle n'était pas convaincue.

— Myrna, je ne plaisante pas, insistai-je. De toute façon, je ne pense pas que vous ayez quoi que ce soit à vous reprocher.

— Mais je n'avais pas à donner cette information ! J'aime bien Jack. Je sais qu'il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Et vous ne croyez pas que je vais me retrouver dans la même situation ? La police va m'interroger, moi aussi. Je dois passer les voir demain et je vais faire exactement comme vous !

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! Je les ai entendus se disputer le soir où je suis venue prendre un verre. Bennet et Donovan se tombaient dessus à bras raccourcis. Christie m'a dit qu'ils passaient leur temps à ça. Ça n'en fait pas des tueurs, mais ce n'est pas à nous d'interpréter les faits. Vous devez dire à la police ce que vous avez entendu. Enid confirmera sûrement. De toute façon, les faits seuls ne suffisent pas à motiver une arrestation. Ce n'est pas comme si vous aviez vu Jack sortir de la chambre de Guy avec un gourdin dégoulinant de sang.

— Non, évidemment. Bien sûr que non. (Son visage commençait à se détendre.) J'espère que vous avez raison. Je vois où vous voulez en venir. La vérité, c'est la vérité. Tout ce que j'ai entendu, c'est une dispute. Je n'ai jamais entendu Jack le menacer.

— Absolument, dis-je en jetant un coup d'œil à ma montre.
Presque six heures.

— Si vous avez fini pour ce soir, je ferais mieux de vous libérer. Je vais devoir partir moi aussi, mais je voudrais d'abord bavarder un peu avec Christie.

Une lueur d'anxiété s'alluma dans ses yeux.

— Vous ne lui direz rien de notre conversation ?

— Myrna, arrêtez de vous tracasser ! Je n'en soufflerai pas un mot et je vous demande d'en faire autant.

— Merci. Je me passerais volontiers de l'eau sur la figure.

J'attendis que Myrna ait disparu dans l'arrière-cuisine pour gagner son appartement. Mon thé était resté intact. Je vidai ma tasse et la laissai dans l'évier. Malgré le bon exemple d'Enid, je n'avais jamais eu de lave-vaisselle et j'ignore complètement comment on le remplit. J'imaginai une erreur de manipulation qui aurait fait voler toute la vaisselle avant de la réduire à une pile de débris.

Je regagnai la bibliothèque. Christie et Tasha avaient allumé la télévision. Télécommande en main, Christie zappait d'une chaîne à l'autre pour voir si elle pouvait attraper les informations. Elle coupa le son lorsque j'entrai et se retourna.

— Ah ! vous êtes là ? Venez donc vous installer avec nous. Tasha vous croyait partie.

— Je ne vais pas tarder, lui répondis-je. J'étais allée faire un tour à la cuisine, voir si je pouvais être utile. Puis-je vous poser une question avant de partir ? Je vous ai entendue mentionner un courrier quand vous parliez à l'inspecteur Robb. De quoi s'agissait-il, si ce n'est pas

indiscret ?

— Absolument pas ! Voyons voir... Je pense que lundi, en fin d'après-midi, quelqu'un a glissé une lettre anonyme dans la boîte. L'enveloppe portait le nom de Guy, mais il n'y avait pas d'adresse au dos. Il l'a laissée sur la table de l'entrée en allant se coucher hier soir. Je me suis dit que la police voudrait peut-être la voir.

— Elle était tapée à la machine ou manuscrite ?

— L'enveloppe était tapée à la machine.

— Avez-vous lu la lettre ?

— Non, bien entendu, mais je sais qu'elle a affecté Guy. Il n'a pas dit de quoi il s'agissait, mais il n'avait pas l'air ravi.

— A-t-il jamais fait allusion à un certain Max Outhwaite ? Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Pas que je sache. (Elle se tourna vers Tasha.) Et toi, ça te rappelle quelqu'un ?

Tasha secoua la tête.

— Quel rapport avec l'affaire ? me demanda-t-elle.

— C'est par lui que le journaliste a appris le retour de Guy. Un dénommé Max Outhwaite a laissé une lettre au *Dispatch*, mais quand Katzenbach a vérifié, ce nom et cette adresse n'existaient pas. J'ai moi-même contre-vérifié et je n'ai rien trouvé.

— Jamais entendu parler de lui, dit Christie. Quelqu'un qui serait lié au passé de Guy ? Envers qui il aurait eu des torts à l'époque ?

— Peut-être, dis-je. Me permettez-vous de jeter un coup d'œil au dossier de Bader en haut ?

— Quel dossier ? demanda Tasha.

Christie ne me laissa pas le temps de répondre :

— Bader gardait une chemise de coupures de presse sur les arrestations de Guy et ses démêlés avec la justice. Les faits ne datent pas d'hier.

— Une autre idée m'est venue, repris-je. Cet Outhwaite a mis de toute évidence Jeff Katzenbach sur la piste du dossier pénal de Guy. Sinon, je ne vois pas comment Jeff en aurait appris l'existence. Dès que j'ai vu la lettre, je me suis d'ailleurs demandé si Bennet ou Jack ne l'avaient pas plus ou moins renseigné.

— Sous le nom d'Outhwaite ?

— Ce n'est pas impossible.

— Mais pourquoi auraient-ils fait une chose pareille ? Dans quel but ?

— Justement, je l'ignore. Mais je peux faire fausse route, ajoutai-je. L'idée que cet Outhwaite ait pâti des méfaits de Guy en d'autres temps me plairait assez.

— Emportez le dossier si vous voulez. La dernière fois que je l'ai vu, il était sur le bureau de Bader.

— Je monte le prendre et je reviens.

Je sortis de la bibliothèque et traversai le vestibule. Lorsque je lui avais parlé, Jonah n'en savait peut-être pas plus que moi sur la lettre. Je montai les marches deux par deux, évitant soigneusement de jeter un coup d'œil dans le hall. J'ignorais quelle chambre on avait attribuée à Guy, mais je ne souhaitais pas m'en approcher. Sur le palier, je tournai à gauche, allai droit à la chambre de Bader, ouvris la porte et allumai le plafonnier. Tout paraissait en ordre. La pièce était froide et avait la vague odeur de moisi des endroits à l'abandon. Sous l'éclairage chiche du plafonnier, les teintes claires perdaient tout éclat. Je gagnai le bureau, allumant les interrupteurs au passage. On avait effacé tous les vestiges de la vitalité de Bader.

Les penderies avaient été vidées et tous ses objets personnels ôtés de sa table de travail.

J'examinai les lieux et repérai la chemise renfermant les articles sur le passé de Guy. Je fus soulagée que la police n'ait pas jugé bon de l'emporter. En outre, le mandat de perquisition était sûrement limité. La liste des biens à saisir devait se cantonner aux objets ayant pu constituer l'arme du crime. Je feuilletai les coupures, effectuant une lecture rapide du contenu, cherchant le nom « Outhwaite » ou quelque chose d'approchant. Rien. Je vérifiai un ou deux dossiers abandonnés sur le bureau, mais n'y trouvai rien qui parût s'y rattacher. Encore une impasse. Et pourtant ma théorie se tenait : quelqu'un avait entretenu une vieille rancune contre Guy et s'était appliqué à lui compliquer la vie. Je fourrai la chemise sous mon bras et quittai la pièce en éteignant derrière moi.

Je fermai la porte et m'arrêtai sur le palier, devant la suite de maître. Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Ma première impulsion fut de dévaler l'escalier vers la lumière des pièces du bas, mais quelque chose me retint. J'entendis un craquement et jetai un coup d'œil sur ma gauche. L'extrémité du couloir était plongée dans l'obscurité, hormis un X en ruban plastifié qui s'étalait sur trois portes et délimitait le lieu du crime. Comme je l'observais, il sembla devenir presque lumineux, produisant une vibration audible, comme s'il était malmené par le vent. Je crus qu'il allait lâcher avec un bruit sec et claquer sous l'action d'un brusque courant d'air. Sur le palier, l'air était glacial et l'on percevait une odeur ténue d'animal – de chien mouillé ou de vieille fourrure. Je capitulai et me laissai envahir par l'horreur de cette mort.

Je commençai à descendre, une main sur la rampe, l'autre refermée sur la chemise. Je me retournai, hésitant à exposer mon dos à l'obscurité. Pendant un instant, je scrutai la partie du corridor que je pouvais voir. Quelque chose s'insinua dans ma vision périphérique. Je tournai la tête, lentement, laissant presque échapper un gémissement

de terreur. Je vis un scintillement de minuscules points de lumière blanche, comme des grains de poussière soudain en suspens dans l'immobilité ambiante. Une bouffée de chaleur m'envahit et j'entendis mes oreilles tinter, comme un vacarme intérieur qui me rappela mes crises d'évanouissement quand j'étais petite. Ma phobie des aiguilles avait souvent déclenché des épisodes analogues. Enfant, j'avais eu droit aux vaccins contre la typhoïde, aux intradermos contre la tuberculose et aux rappels antitétaniques périodiques. Alors que l'infirmière tentait de minimiser mes peurs, m'assurant que les « grandes filles » ne faisaient pas d'histoires, le vacarme se déclenchait dans mes oreilles, devenait vite strident et puis... plus rien. Je ne voyais plus qu'un tournoiement de lumières qui s'amenuisait jusqu'à ne plus être qu'un point minuscule. Le froid m'envahissant, le souvenir que je gardais de l'épisode se réduisait aux visages anxieux penchés sur moi et à l'odeur puissante des sels qu'on me faisait respirer.

Je m'appuyai au mur. Un goût de sang me vint à la bouche. Je fermai fort les yeux, consciente des battements affolés de mon cœur et de la moiteur collante de mes paumes. Pendant que Guy Malek dormait, quelqu'un s'était glissé dans ce couloir obscur, armé d'un objet contondant assez massif pour lui ôter la vie. Un jour ne s'était pas encore écoulé depuis. Un coup avait-il suffi ? En avait-il fallu plusieurs ? Ce qui me ravageait, c'était l'idée insupportable du premier bruit d'os brisé, alors que son crâne éclatait, s'affaissait. Pauvre Guy. J'espérai qu'il ne s'était pas réveillé avant l'arrivée du premier coup. Autant continuer à dormir avant de plonger définitivement dans le dernier sommeil.

Dans mes oreilles, la stridence obstinée s'intensifiait comme le hurlement du vent. La terreur me lestait de plomb. Il m'arrive d'éprouver cette sensation dans mes cauchemars : besoin impérieux de courir alors que je suis incapable de remuer. Je tentai farouchement d'émettre un son. J'aurais juré qu'il y avait une présence, quelqu'un, ou quelque chose, d'immobile, comme en suspens. J'essayai d'ouvrir les yeux, presque convaincue que j'allais voir l'assassin de Guy Malek passer au bas des marches. Mon cœur s'accéléra, battant à en mourir, le sang cognant dans mes oreilles comme des pas qui martèlent le sol. J'ouvris les yeux. Le vacarme cessa net. Rien. Personne. Les bruits ordinaires de la maison s'imposèrent à nouveau. Devant moi la scène était vide : le parquet ciré, le hall désert, l'incandescence du lustre. Jetant un regard en arrière dans le couloir, je vis que l'X délimitant le lieu du crime avait repris sa qualité de simple bande plastifiée. Je m'effondrai sur les marches. Tout l'épisode avait duré sûrement moins d'une minute, mais la poussée d'adrénaline me laissait les mains tremblantes.

Je finis par me lever de la marche sur laquelle j'étais assise depuis

Dieu sait quand. Quelque part en bas, j'entendis un bruit de voix mêlées, des voix masculines et féminines, et sus aussitôt que Donovan, Bennet et Jack étaient rentrés du poste de police, arrivant alors que je me trouvais encore dans le bureau de Bader. Au-dessous de moi, la porte de la bibliothèque était ouverte. Tasha et Christie avaient dû les rejoindre. De la cuisine me parvenait le tintement affaibli de glaçons et de bouteilles entrechoquées. Ils remettaient ça. Tout le monde dans cette maison semblait avoir autant besoin d'alcool que de soins psychiatriques prolongés.

J'achevai ma descente, désirant surtout éviter d'affronter la famille. J'allai vers la bibliothèque, jetai un coup d'œil prudent dans la pièce et constatai avec soulagement qu'elle était vide. J'attrapai mon sac et fourrai la chemise dans la poche extérieure, puis me dirigeai vers la porte d'entrée, mon cœur battant encore la chamade. Je refermai la porte sur moi, veillant à amortir le bruit du pêne glissant dans la gâche. Quelque chose me poussait impérieusement à m'éclipser sans me faire remarquer. Après l'expérience de l'escalier, je ne me sentais pas capable d'entretenir une conversation superficielle. Il ne semblait pas déraisonnable de poser qu'un membre de la maisonnée avait assassiné Guy Malek, et plutôt me pendre que me répandre en amabilités avant de savoir qui.

CHAPITRE 15

Dans mon quartier, les places de stationnement se faisaient rares et je dus abandonner ma Volkswagen presque au carrefour suivant. Je la fermai à clé et revins à pied jusqu'à l'appartement. La nuit était complètement tombée et les arbres, frigorifiés, frissonnaient comme sous l'effet du vent. Je croisai les bras pour me réchauffer, agrippant la bandoulière de mon sac qui me battait les cuisses. Il fut un temps où je ne me déplaçais jamais sans une arme, pratique qui me semblait aller de soi mais à laquelle j'avais renoncé. Je franchis le portail, qui m'accueillit avec son grincement habituel. Tout était éteint chez moi, mais je vis de la lumière dans la cuisine d'Henry. Je ne voulais pas me retrouver seule. Je me dirigeai vers sa porte et frappai au carreau.

Quelques instants plus tard il arriva du séjour. En me voyant, il esquissa un petit geste de bienvenue et traversa la pièce pour m'ouvrir.

— Je regardais justement les informations, dit-il. On parle du meurtre sur toutes les chaînes. Ça n'a pas l'air joli-joli.

— C'est atroce. Ignoble.

— Assieds-toi et réchauffe-toi. Ça commence à pincer dehors.

— Ne t'interromps pas pour moi. Je serai très bien ici.

— Arrête de dire des bêtises. Tu as l'air gelée.

— Je suis frigorifiée.

— Tiens, couvre-toi.

Je posai mon sac, pris sa lourde couverture en laine crochétée et m'en enveloppai comme d'un châle en me glissant dans son fauteuil à bascule.

— Merci. C'est sublime ! Dans une minute j'aurai chaud. C'est surtout la tension...

— Tu m'étonnes. As-tu dîné ?

— J'ai sans doute déjeuné, mais je serais incapable de dire ce que j'ai avalé.

— J'ai mitonné un petit ragoût de bœuf. Si le cœur t'en dit... j'allais juste m'en servir un bol.

— Avec plaisir.

Je regardai Henry régler la flamme sous le ragoût. Il sortit un pain de sa confection et le coupa en tranches épaisses qu'il mit dans une corbeille en les protégeant d'une serviette repliée. Il sortit des bols et

des cuillers, des serviettes et des verres à vin, allant et venant dans la cuisine avec son aisance et sa précision coutumières. Quelques minutes plus tard, il posait les bols remplis sur la table. Je quittai le fauteuil et me traînai jusqu'à celle-ci, toujours emmitouflée dans sa couverture. Il poussa le beurre vers moi en s'asseyant.

— Raconte-moi tout. Je connais les grandes lignes. On n'a pas arrêté de nous bombarder de détails à la télévision.

Je commençai à manger en parlant et constatai que je mourais de faim.

— Tu en sais peut-être plus que moi. Je ne suis pas assez gourde pour fourrer mon nez dans une enquête pour homicide, et on a déjà assez de mal à reconstituer les faits sans qu'un élément extérieur s'en mêle.

— Tu ne débarques pas vraiment dans le métier.

— Je n'y suis pas rompue non plus. Autant laisser les spécialistes se distinguer. Tant qu'on ne me demande rien, je garde mes distances. L'affaire m'intéresse à titre personnel, mais je ne suis pas chargée du dossier. J'aimais bien Guy. C'était un type gentil. Ses frères, je ne les encaisse pas. Royal, ton ragoût.

— Tu as une théorie sur le meurtre ?

— Si l'on veut. On n'est pas devant une affaire de cambrioleur qui se serait introduit dans la maison et aurait été surpris par Guy. Le malheureux dormait. À ce qu'on m'a dit, tout le monde avait bu, si bien qu'il s'est sûrement endormi comme une masse. Il n'avait pas l'habitude de boire, surtout les doses qu'ingurgitent les Malek. Quelqu'un savait où se trouvait sa chambre, et savait probablement aussi qu'il n'était pas en état de se défendre. Je te le répète : ces gens-là, sauf Christie peut-être, me dégoûtent tellement que je supporte à peine d'être sous le même toit qu'eux ! Je me sens coupable envers Guy. Coupable de l'avoir retrouvé et coupable qu'il soit revenu. Je ne sais pas ce que j'aurais pu faire d'autre, mais je donnerais n'importe quoi pour qu'il soit resté à Marcella. En sécurité.

— Tu ne l'as pas encouragé à revenir.

— Non, mais je n'ai pas tout fait pour l'en dissuader non plus. J'aurais dû être plus explicite. Lui préciser leur attitude. Pour moi, le danger était d'ordre affectif. Jamais je n'aurais imaginé qu'on s'en prendrait à lui physiquement et qu'on lui fracasserait la tête !

— Tu penses que c'est un des frères ?

— Cette piste me tenterait assez, reconnus-je à contrecœur. C'est une théorie dangereuse et il faut se méfier des conclusions hâtives, mais c'est plus facile de soupçonner quelqu'un qu'on exècre.

Vers huit heures et demie ce soir-là, j'étais de retour à mon appartement, la porte fermée à double tour. Je restai assise au

comptoir de la cuisine pendant... oh... une bonne heure avant de trouver le courage d'appeler Peter et Winnie. Ils avaient suivi l'affaire aux informations de Santa Maria. Les paroissiens s'étaient réunis au grand complet un peu plus tôt dans la soirée, sous le choc et attristés par le meurtre. J'espérais atténuer leur peine, mais leur foi leur apportait plus de réconfort que mes pauvres mots. Je leur promis de faire l'impossible pour rester en contact avec eux et raccrochai en ne me sentant guère consolée, pour ne pas dire pas du tout. Après avoir éteint, je m'enfouis sous une pile de couvertures, essayant de me réchauffer, de comprendre ce qui s'était passé ce jour-là. La peur m'oppressait. La mort de Guy avait engendré un sentiment bien plus insupportable que la peine. Ce n'était pas du chagrin que j'éprouvais, mais un regret intense, coincé dans ma poitrine comme un morceau de viande brûlante impossible à digérer. Je dormis mal, rouvrant les yeux toutes les vingt minutes. Je changeais de position et rajustais les couvertures. D'abord, j'avais trop chaud, ensuite trop froid. Je m'obstinais à croire qu'en plaçant mes membres autrement je pourrais glisser dans le sommeil. Je me mis sur le ventre, les bras fourrés sous l'oreiller, je repassai sur le dos les épaules découvertes. J'essayai le côté gauche, en chien de fusil les bras sous les genoux, je me tournai sur le côté droit en laissant dépasser un pied à l'extérieur. Je devais avoir machinalement programmé la sonnerie du réveil car tout ce que je sais, c'est que cette fichue mécanique me hurla à l'oreille, me sortant tout net de la seule plage de sommeil correcte de ma nuit. J'arrêtai la sonnerie et refusai de bondir. Rien ne me ferait sortir de la chrysalide de mes couvertures. Lorsque je repris conscience, il était neuf heures et quart et je me sentis obligée de me traîner hors du lit : Jonah Robb m'avait fixé un rendez-vous galant au poste de police. Je vérifiai mon reflet dans la glace de la salle de bains : parfait ! J'avais le teint cireux et des poches sous les yeux.

En réalité, ce ne fut pas Jonah que je rencontrai, mais l'inspecteur Bower. Elle me fit attendre un bon quart d'heure sur une petite banquette à deux places dans ce qu'on nommait, je suppose, la salle d'accueil du poste de police. Sous le regard attentif de l'officier posté à la réception, je frétillais sur mon siège et fixais d'un regard vide le présentoir rempli de brochures sur la prévention de la délinquance. J'écoutai aussi sans vergogne les doléances éplorées de six conducteurs à propos de leurs contraventions. L'inspecteur Bower passa enfin la tête à la porte du service des enquêtes :

— Mademoiselle Millhone ?

Je n'avais jamais rencontré Betsy Bower, mais elle m'intriguait. Le nom laissait supposer une blonde sémillante, ex-pom-pom-girl de la fac dotée de cuisses superbes et d'une cervelle de moineau. À ma grande consternation, l'inspecteur Bower s'avéra être la créature la

moins sémillante que j'aie jamais eu le plaisir de rencontrer. Elle représentait l'équivalent policier d'une Amazone : sculpturale, vingt centimètres de plus que moi, et sans doute vingt-cinq kilos de mieux. Ses cheveux brun foncé avaient été tirés en arrière par une main inflexible et elle avait de petites lunettes rondes à monture en or. Un teint impeccable. Si elle portait une ombre de fond de teint, c'était du grand art. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, j'aperçus d'adorables dents de traviole, qui, comme je le compris plus tard, expliquaient peut-être son peu d'empressement à sourire. Peut-être aussi lui étais-je antipathique et mourait-elle d'envie de m'écraser comme une blatte.

Je la suivis dans une petite pièce meublée de deux chaises en bois et d'une table éraflée, également en bois, dont le caractère bancal s'affirmait chaque fois qu'on tentait d'y appuyer le bras d'un geste faussement décontracté. Elle n'avait rien pris : pas de stylo-bille, pas de bloc grand format, pas de dossier, pas de notes. Elle me regardait droit dans les yeux, prononçait quelques phrases brèves, après quoi je répondais. Elle paraissait retenir mot pour mot tout ce que je lui disais. Plus vraisemblablement, notre entretien était enregistré. J'aurais volontiers exploré le dessous de la table, mine de rien, pour chercher un branchement, mais l'idée de tomber sur les coussinets de vieux chewing-gums et crottes de nez remisés là ne me chantait guère.

— Je vous remercie de vous être déplacée, disait-elle. Si j'ai bien compris, les héritiers vous avaient engagée pour localiser Guy Malek. Pouvez-vous me dire comment vous avez procédé ?

Regard attentif, attitude en demi-teinte.

La question me prit au dépourvu. J'éprouvai une brusque flambée de peur, devins soudain aussi écarlate que si je sortais d'une cabine de bronzage. Je calai, comme un petit avion pourvu d'un réservoir d'essence pourrie. Comprenant, trop tard, que j'aurais dû prévoir l'attaque. En règle générale, je ne mens pas aux officiers de police car ce serait très mal, n'est-ce pas ? Par nature, j'adhère à l'ordre public. J'ai foi en mon pays et en mon drapeau, j'estime fondé de payer des impôts et des contraventions pour stationnement interdit, de rapporter les livres à la bibliothèque dans les délais prescrits et de traverser au feu rouge. J'ai facilement la larme à l'œil aussi en entendant l'hymne national interprété par qui sait le chanter à pleins poumons. Seulement, là, je savais qu'il me faudrait faire un petit numéro de claquettes oral, car ma façon de « procéder » pour retrouver Guy Malek n'avait pas été des plus orthodoxes. Ni Darcy Pascoe ni moi-même n'avions le droit de nous glisser dans un réseau informatisé de l'IIN pour effectuer une vérification au SI sur un dossier totalement étranger à une créance d'assurances. J'avais sans doute violé un arrêté quelconque ou l'article X ou Y du Code pénal. Au mieux, nous avions toutes deux gravement dérogé aux principes en vigueur dans la boîte,

au règlement du service et aux simples savoir-vivre et impératifs de la déontologie. Tout cela risquait de figurer, et définitivement, dans mon casier judiciaire, sanction dont le directeur me menaçait régulièrement chaque fois que je faisais l'école buissonnière avec Jimmy Tait en CE1 et CE2. Je ne pensais pas avoir commis un délit passible d'emprisonnement, mais je ne m'en retrouvais pas moins au poste de police, avec ma licence de détective à protéger. Et, étant donné mes cinq secondes d'hésitation manifeste, il me parut sage de ne pas rester muette.

— Comment j'ai procédé ? Eh bien, j'ai rencontré Donovan, Bennet et Jack Malek mercredi dernier. Au cours de ces entretiens, on m'a donné la date de naissance de Guy Malek et son numéro de sécurité sociale. Je suis donc passée le jeudi en fin d'après-midi aux bureaux du SI pour demander à la responsable s'il existait un permis de conduire au nom de Guy Malek. La réponse fut que le permis lui avait été retiré en 1968, mais qu'un document d'identité avait été émis à son nom par l'État de Californie. Son adresse postale était Marcella, Californie. J'en ai informé Tasha Howard, l'avocate chargée de la succession, ainsi que Donovan Malek, l'un et l'autre m'autorisant alors à me rendre à Marcella afin de vérifier cette adresse. Marcella est une petite ville. Il ne m'a pas fallu dix minutes pour retrouver la trace de Guy. Pour être franche, je pense qu'il a fait une erreur en venant ici.

— C'est-à-dire ?

Du moment que je n'étais pas dans le collimateur, je n'avais aucun scrupule à jouer les indics.

— Ses frères étaient furieux d'avoir à lui donner une part de l'héritage paternel. D'après eux, il avait déjà reçu ce qui lui revenait. Il y a le problème d'un deuxième testament sur lequel on n'a pas réussi à remettre la main après le décès du père. Bennet est convaincu que ce dernier avait déshérité Guy, mais, le deuxième testament restant introuvable, c'est le premier qui fera foi.

Là, je fis un petit détour pour éclairer en deux mots l'inspecteur Bower sur l'épisode Max Outhwaite, dont la lettre au *Dispatch* avait déclenché toute cette publicité inopportune. Elle ne sauta pas d'enthousiasme, mais ces informations réussirent à détourner son attention (du moins l'espérai-je) de mon irruption illicite dans un ordinateur.

Elle m'entraîna dans une série d'observations sur l'attitude des Malek envers Guy, attitude que je qualifiai d'hostile. Je lui racontai l'éclat dont j'avais été témoin entre Donovan et Bennet. Elle me posa des questions pertinentes sur les déclarations de Jack au sujet de Guy, mais, en toute honnêteté, aucun de ses propos n'avait laissé transparaître une intention meurtrière. Lors de notre premier entretien, il avait exprimé sa rancœur devant la défection de Guy,

mais les faits remontaient à près de dix-huit ans et je ne pensais pas devoir y attacher d'importance. Sans le lui préciser, je voyais en Jack la mascotte de la famille, un être inoffensif, un gentil toutou sans méchanceté, habitué à amuser la galerie par ses excentricités. Je ne lui attribuais aucun rôle de premier plan dans cette tragédie familiale.

— Quand avez-vous parlé à Guy pour la dernière fois ? voulut-elle savoir.

— Il m'a téléphoné lundi soir. Comme il avait besoin de se changer les idées, j'ai pris ma voiture et je suis allée à la propriété, où je l'ai rencontré près du portail latéral. J'étais heureuse d'avoir de ses nouvelles. Je me faisais un sang d'encre car je savais que les médias s'étaient emparés de l'histoire. Peter Antle, le pasteur de son église, avait tenté de le joindre. La maison était, au sens propre, en état de siège et ils ne répondaient pas au téléphone. Je m'y étais déjà rendue dans l'espoir de le contacter et j'avais failli abandonner.

— Pourquoi teniez-vous tant à lui parler ?

— Essentiellement à cause de Peter et de sa femme, Winnie. Ils s'inquiétaient.

— Et sinon ?

Je l'observai. Quelle idée lui trottait donc dans la tête ? Croyait-elle à un sentiment amoureux de ma part ?

— Vous n'avez jamais rencontré Guy, lui répondis-je, énonçant la chose comme un fait et non comme une question.

— Jamais.

Visage neutre, curiosité professionnelle et marquée d'une touche d'approche analytique. Elle faisait son boulot, certes, mais je me retrouvai bien en peine de définir la séduction qu'exerçait Guy.

— Guy Malek était joli garçon, dis-je d'une voix soudain mal assurée.

Inexplicablement, les épines du chagrin venaient de me déchirer. Les larmes me brûlaient les yeux. Je sentis mon visage se gonfler et mon nez devenir tout brûlant. En compagnie d'Henry, je n'avais curieusement rien ressenti, alors qu'ici, confrontée à l'autorité glacée de Betsy Bower, toute ma peine refoulée remontait à la surface. Je pris une profonde inspiration, tentant de cacher mes émotions. J'évitai son regard, mais elle dut sentir mon désarroi car elle sortit de je ne sais où un mouchoir en papier qui s'imposa soudain dans mon champ de vision. Je le pris avec reconnaissance, me sentant vulnérable et à nu.

Il ne me fallut que quelques instants pour me reprendre. Je sais me dominer et réussis à remettre mes émotions sous clé.

— Désolée. Je ne sais pas ce qui me prend. L'annonce de sa mort ne m'a pas vraiment peinée, mais j'aurais dû deviner que ça allait bien finir par ressortir. C'était un garçon bien et sa disparition me navre.

— C'est bien normal, dit-elle. Voulez-vous un verre d'eau ?

— Non, ça ira. C'est drôle... Tout compte fait, je ne l'ai vu qu'à trois reprises. Nous nous sommes téléphoné, mais ces entretiens n'avaient rien de franchement amical. Il avait quelque chose de juvénile, de gamin. Je dois avoir un faible pour les hommes qui n'arrivent pas à devenir tout à fait adultes. J'avais déjà donné ma facture à Donovan et je croyais avoir fini. Et puis, samedi, Guy a appelé. Donovan lui avait téléphoné pour lui demander avec insistance de venir parler du testament. Personnellement, cette visite ne me disait rien qui vaille, mais Guy était résolu à y aller.

— A-t-il dit pourquoi ?

— Il voulait régler des dettes affectives. Quand il est parti de chez lui, il était dans la drogue jusqu'au cou. Il avait eu une foule d'ennuis et s'était mis presque tout le monde à dos. À Marcella, il s'est rangé, mais en laissant une foule de questions en suspens. Il disait vouloir faire la paix.

— La dernière fois que vous lui avez parlé, a-t-il fait allusion à des contacts avec d'anciennes connaissances ?

— Non. Je sais qu'une lettre est arrivée – Christie en a parlé hier soir –, mais c'était lundi et Guy ne m'en a rien dit quand je l'ai vu. À ma connaissance, il n'y a rien eu d'autre. Était-elle importante ?

— Nous ne souhaitons pas en évoquer le contenu avant d'avoir procédé à certaines vérifications.

— Qui en est l'auteur ? À moins que vous ne souhaitiez également ne rien dire ?

— En effet.

— Était-elle dactylographiée ?

— Pourquoi cette question ?

— À cause de la lettre au *Dispatch* qui a déclenché tout ce battage. Si les journaux n'avaient rien ébruité, personne n'aurait été informé de sa présence en ville.

— Je vois où vous voulez en venir. Nous vérifierons.

— Puis-je vous interroger sur l'autopsie ?

— Le docteur Yee n'a pas encore terminé. L'inspecteur Robb se trouve avec lui. Nous en saurons plus à son retour.

— Et l'arme du crime ?

Son visage m'opposa de nouveau un mur. Je dépensais ma salive pour rien, mais c'était plus fort que moi.

— Vous avez un suspect ? lui demandai-je.

— Nous explorons plusieurs pistes. Nous effectuons des recherches sur diverses personnes liées à la famille. Nous vérifions aussi les allées et venues de tout le monde pour voir si les témoignages concordent.

— En d'autres termes, vous ne me direz rien.

Sourire glacé.

— C'est exact.

— Très bien. Vous pouvez compter sur mon concours.

— Nous vous en remercions.

Curieusement, elle ne faisait rien pour clore l'entretien. À mon avis, nous avions pourtant largement fait le tour du problème. Elle avait posé toutes ses questions, je lui avais dit tout ce que je savais. Dans la structure tacite d'un interrogatoire de police, l'inspecteur Bower était aux commandes et je devais en passer par où elle voulait. Pendant cette pause imprévue, je la vis soudain hésiter à son tour.

— Le bruit court que vous auriez eu une liaison avec l'inspecteur Robb, dit-elle enfin.

Je la dévisageai, ahurie.

— C'est lui qui vous l'a dit ?

— Non, quelqu'un d'autre. J'ai bien peur qu'on ne soit ici dans une petite communauté, encore plus lorsqu'il s'agit des représentants de l'ordre. Alors, ce n'est pas vrai ?

— Disons que ça l'a été, mais que ça ne l'est plus. Pourquoi cette question ?

Son visage subit une transformation qui ne manquait pas d'intérêt. Sa neutralité appliquée tomba, et en une fraction de seconde l'inspecteur Bower vira d'une blancheur de marbre au rouge cramoisi.

Je me calai contre mon dossier et la regardai d'un œil neuf.

— Vous en pinceriez pour lui ?

— On est sortis deux fois ensemble, me répondit-elle prudemment.

— Oh oh... Maintenant je comprends, lui dis-je. Écoutez, j'aime beaucoup Jonah, mais c'est absolument fini entre lui et moi. Ne vous faites aucun souci en ce qui me concerne. En revanche, inquiétez-vous plutôt de Camilla.

L'inspecteur Bower avait abandonné toute affectation de professionnalisme :

— Mais elle vit avec un type et elle est enceinte !

Je l'interrompis d'un geste :

— Faites-moi confiance. Dans l'interminable saga de Jonah et de Camilla, la simple présence de ce fœtus n'a aucun retentissement sur leur couple. Jonah se comporte peut-être comme s'il était guéri, mais il ne l'est pas, croyez-moi. Camilla et Jonah vivent une relation si embrouillée que j'ignore ce qui pourrait mettre fin à leur duo ! Mais maintenant que j'y réfléchis, vous avez peut-être vos chances.

— Vous croyez vraiment ?

— Pourquoi pas ? Moi, j'étais trop emberlificotée dans mon complexe d'abandon. Je ne supportais pas de jouer les utilités dans leur petit mélo. L'intrigue ? Un amour qui remonte à la classe de septième. Une idylle de lycée. Je partais perdante. Par manque de sécurité affective. Vous me paraissez capable de dominer la situation. Avez-vous des problèmes d'estime de vous-même ? D'anxiété ?

D'incontinence nocturne émotionnelle ? De jalousie ? De manque d'assurance ?

Elle secoua la tête :

— Pas l'ombre d'un.

— Les situations conflictuelles ?

— J'aime me battre.

— Alors, armez-vous, car l'expérience m'a appris qu'elle se fiche de lui tant que personne ne se profile à l'horizon. Et surtout oubliez tout fair-play ! Camilla n'hésite devant aucun coup bas.

— Merci. Je m'en souviendrai... Nous nous reverrons.

— Je ne sais pas si je pourrai attendre !

De retour dans la rue, j'eus l'impression d'émerger d'un long tunnel obscur. Le soleil tapait, saturant toutes les couleurs. Neuf voitures de police blanc et noir s'alignaient le long du trottoir. De l'autre côté de la chaussée, une rangée de bungalows californiens exhibaient des crépis pastel discordants. Des plantes annuelles en fleurs affichaient avec insolence leurs fuchsia, orange et magenta sur le vert vibrant des jeunes feuilles. J'abandonnai ma voiture au parking public et fis à pied les derniers pâtés de maisons jusqu'à mon bureau.

Je pénétrai chez Kingman & Ives par la porte latérale sans plaque. J'ouvris mon bureau et y entrai, tête baissée. Sur la moquette se trouvait une enveloppe ordinaire de format commercial, avec mon nom et mon adresse dactylographiés sur le devant. Elle portait le cachet de la poste de Santa Teresa, daté du lundi après-midi. L'esprit ailleurs, je déposai mon sac sur le bureau, sortis la chemise de Bader et la mis sur le classeur. Je revins à la lettre et m'en emparai avec précaution. Je la saisis par les coins et la posai au milieu de mon bureau tout en décrochant le combiné et en faisant le numéro d'Alison à la réception.

— Alison ? Bonjour. Kinsey à l'appareil. C'est quoi, cette lettre sous ma porte ?

— On l'a déposée hier après-midi. Je l'avais gardée en pensant que tu allais revenir, et puis j'ai pensé qu'il valait mieux que je la glisse sous ta porte. Je n'aurais pas dû ?

— Au contraire. Simple curiosité de ma part.

Je reposai le combiné et examinai l'enveloppe.

J'avais subtilisé peu de temps auparavant un kit à empreintes lors d'un salon professionnel et je pensai tout d'abord m'en servir. Mais je n'en vis pas l'utilité. Alison l'avait déjà manipulée et, en admettant même que j'y relève une série d'empreintes, qu'allais-je en faire ? Je voyais mal la police les exploiter en se fiant à mes beaux yeux. J'optai néanmoins pour la prudence. Armée d'un coupe-papier, j'ouvris le rabat, utilisant la pointe de l'instrument pour faire glisser le billet doux sur mon bureau. C'était une feuille de papier à lettres, pliée en

trois, sans date ni signature. Je la dépliai à l'aide d'une gomme, lestant deux coins opposés avec le coupe-papier et le bord de mon agenda.

Chère Mademoiselle Milhone

J'ai pensé que je devais prendre une minute pour éclairer votre lanterne au sujet de Guy Malek. Sans doute que vous ne savez pas vraiment à qui vous avez affaire. C'est un manteur et un voleur. Je trouve écœurant qu'il reparte à zéro grasse à l'acquisition d'une Fortune Soudaine. Pourquoi devrait-il récolter 5 millions de dollars alors qu'il n'a jamais gagné un rond ! Je ne crois pas qu'on puisse conter sur lui pour rachetter ses fautes passées. Vous feriez mieux de faire attention à ne pas vous laisser avoir aussi.

Je dénichai une chemise en plastique transparente et glissai la lettre à l'intérieur, puis j'ouvris mon tiroir de bureau et en sortis le double de celle que Max Outhwaite avait envoyée à Jeffrey Katzenbach, les mettant en regard pour mieux les comparer. À première vue, la frappe paraissait identique. Comme précédemment, mon nom était mal orthographié. Avec deux *l*, s'il vous plaît ! L'expéditeur semblait avoir des difficultés avec les sons mouillés. Là encore, « grâce » se transformait en « grasse », mais la missive comportait d'autres bizarreries intéressantes. Ma lettre était deux fois moins longue que celle de Katzenbach, mais il y avait plus de fautes d'orthographe. Pour mon œil non exercé, les deux catégories d'erreurs manquaient curieusement de logique. Si l'auteur se fiait à la stricte phonétique, pourquoi des mots comme « acquisition », « susmentionnée » et « assaille » étaient-ils correctement orthographiés ? Et ma lettre à moi contenait infiniment moins de virgules, points d'exclamation et Majuscules ! Peut-être fallait-il y voir de la négligence, mais force m'était de me demander si ledit auteur ne faisait tout simplement pas *semblant* de mal écrire. On avait envie de sourire à la lecture du « rachetter », surtout à propos d'un « Régénéré » !

À voir les choses sous un autre angle, pourquoi accoler le nom de « Max Outhwaite » à la première lettre, en l'enjolivant, qui plus est, d'une fausse adresse, et condamner la mienne à l'anonymat ? Je devais en déduire qu'Outhwaite pensait (à juste titre d'ailleurs) qu'une lettre anonyme au *Dispatch* finirait au panier. L'expéditeur ne s'était probablement pas douté non plus qu'un spécimen de celle-ci tomberait entre mes mains. Si je comprenais le raisonnement inhérent à la lettre au *Dispatch*, que signifiait, en revanche, l'envoi du second billet ? Que mijotait Outhwaite ?

Je sortis ma loupe et fis passer le variateur de ma lampe à la position trois, celle de l'intensité maximale. L'agrandissement révéla bientôt d'autres similitudes. Dans les deux documents, le *a* était tordu sur son axe, penchant légèrement à gauche, et sur le *i* minuscule une

portion de l'empattement manquait. De plus, les *e*, *o*, *a* et *d* minuscules étaient sales et formaient à l'impression non pas un contour circulaire, mais une tache dénotant l'emploi d'un ruban de machine mécanique. Personnellement, je m'étais taillé une petite réputation en me servant d'une pointe d'épingle pour nettoyer les touches encrassées de ma Smith-Corona portable.

Je laissai les lettres sur mon bureau et arpentai la pièce. Puis je m'installai dans mon fauteuil pivotant, ouvris mon tiroir à crayons et sortis un paquet de fiches. Il me fallut un quart d'heure pour noter les faits tels que j'en gardais le souvenir, une seule information par fiche, jusqu'à épuisement du stock. Je les étalai sur le bureau, les remettant en ordre, les répartissant en colonnes, à l'affût de liens qui m'auraient échappé. Le résultat me parut modeste, mais j'allais vite disposer d'un supplément d'information. On avait fini l'autopsie et le médecin légiste aurait une idée précise de la manière dont le crime avait été commis et de la cause exacte du décès. Nous partions tous du principe que Guy était mort d'un traumatisme crânien dû à un instrument contondant, mais peut-être existait-il quelque pathologie latente. Peut-être avait-il succombé à une crise cardiaque, ou à un empoisonnement, expirant dans son sommeil avant même qu'on lui ait asséné le premier coup. Je ne pus m'empêcher de me demander si ces précisions changeraient grand-chose. Guy allait pouvoir reposer en paix, et sans doute emmènerait-on son corps pour l'enterrer à Marcella. Les légistes continueraient à tripatouiller les éléments de preuves jusqu'au moment où ils résoudraient l'énigme. Il ne subsisterait plus de zone d'ombre et je comprendrais peut-être alors l'agencement du puzzle. En attendant, je n'avais que des pièces éparses et un sentiment de nausée.

Je descendis les lettres dans le hall, dont l'une toujours dans sa chemise en plastique. À la photocopieuse, je fis une copie de chacune, afin d'en avoir deux jeux. Je les glissai dans ma serviette, ainsi que mes fiches. Quant aux originaux, je les mis soigneusement sous clé dans mon tiroir du bas. Lorsque le téléphone sonna, je laissai le répondeur prendre l'appel.

— Kinsey ? Christie Malek à l'appareil. La police vient de passer avec un mandat d'amener concernant Jack...

Je décrochai à toute allure :

— Christie ? C'est moi. Que se passe-t-il ?

— Oh ! Kinsey ! Dieu soit loué ! Je suis désolée de vous déranger, mais je ne savais pas quoi faire. J'ai appelé Donovan, mais il est sur un chantier. Je ne sais pas où est passé Bennet. Il est parti vers neuf heures sans rien dire à personne. Connaissez-vous le nom d'un garant sérieux pour une caution ? Jack m'a demandé de lui en trouver un. J'ai consulté les pages jaunes de l'annuaire, mais je n'y connais rien.

— Êtes-vous sûre qu'il soit en état d'arrestation ? Qu'on ne l'a pas simplement emmené pour un nouvel interrogatoire ?

— Kinsey, ils lui ont passé les menottes ! Ils lui ont lu ses droits et l'ont fourré dans une voiture banalisée. Nous étions tous les deux en état de choc. Je n'ai pas un sou sur moi... moins d'une centaine de dollars en liquide... mais si je savais à qui téléphoner...

— Inutile de chercher un garant. S'il est accusé de meurtre, Jack ne peut être remis en liberté sous caution. Ce qu'il lui faut, c'est un bon avocat d'assises, et le plus tôt sera le mieux.

— Je ne connais pas d'avocat à part Tasha ! s'écria-t-elle d'un ton hystérique. Que dois-je faire ? Tirer un nom d'un chapeau ?

— Une minute, Christie. Calmez-vous.

— Je ne veux pas me calmer ! Je suis terrifiée ! J'ai besoin d'aide !

— Je sais, je sais. Juste une minute, répétais-je. Lonnie Kingman a son bureau à côté du mien. Voulez-vous que j'aille voir s'il est là ? Vous ne pouvez pas trouver mieux que Lonnie, c'est un as.

Elle resta un instant silencieuse.

— Bon, d'accord. Je le connais de réputation. L'idée me paraît bonne.

— Donnez-moi cinq minutes, le temps de voir ce qu'on peut faire.

CHAPITRE 16

La secrétaire de Lonnie, Ida Ruth, revenait de la cuisine, une cafetière à la main, au moment où je l'interceptai. J'indiquai d'un geste du pouce la porte du bureau de Lonnie.

— Il est là ?

— Devant son petit déjeuner. Fais comme chez toi.

Je frappai à la porte, puis l'ouvris et passai la tête à l'intérieur. Lonnie était installé à son bureau devant un récipient en plastique surdimensionné et rempli d'une boisson aux protéines d'apparence crayeuse. Des bulles de poudre sèche flottaient à la surface et sa lèvre supérieure s'ornait d'un soupçon de moustache de lait. Il avait extrait une pile de vitamines et de compléments nutritifs d'un assortiment de flacons et avalait ses pilules entre deux gorgées d'une mixture si dense qu'on aurait pu croire à une glace fondue. Une des gélules avait la dimension et la couleur d'une topaze de bague de gala. Il l'avalait comme par un tour de magie. Lonnie ressemble plus à un videur de bar qu'à un avocat. Petit et râblé – un mètre soixante-cinq, cent deux kilos –, tout en muscles saillants forgés par vingt ans d'haltérophilie. Il jouit d'un de ces métabolismes survoltés qui vous brûlent les calories à une vitesse record et rayonne de chaleur corporelle chargée de haute énergie. Il parle par rafales et fonctionne en général au café, à l'anxiété ou au manque de sommeil. D'aucuns prétendent qu'il se dope – injections de stéroïdes anabolisants en plus de toute la gonflette. Personnellement, j'en doute. Depuis neuf ans que je le fréquente, je l'ai toujours connu surexcité, mais sans jamais constater chez lui les épisodes de fureur ou d'agressivité habituellement imputés à l'usage prolongé des anabolisants. Il est marié à une ceinture noire de karaté et pas une seule fois celle-ci ne s'est plainte de testicules rabougris format raisins de Corinthe, autre effet secondaire déplaisant de l'abus de stéroïdes.

Une coupe de cheveux avait dompté sa tignasse habituelle. Sa chemise à col dur lui moulait étroitement les épaules et les biceps. J'ignore son tour de cou, mais une cravate, à l'entendre, lui donne l'impression d'être sur le gibet. Il avait rejeté sur le côté celle qu'il portait, défait son bouton de col et ôté sa veste. Celle-ci était suspendue avec soin à un cintre accroché à la poignée d'un tiroir de classeur. Sa chemise était d'une blancheur irréprochable, mais un vrai

chiffon, et il en avait retroussé les manches. Lonnie cache parfois son côté fripé sous une veste, mais ce jour-là, non. Il avala la dernière pilule qui traînait dans sa paume et leva une main pour signaler qu'il m'avait vue. D'un trait il liquida son solde de protéines et secoua la tête avec satisfaction :

— Ça fait du bien par où ça passe !

— Je te dérange ?

— Pas le moins du monde. Entre.

Je pénétrai dans le bureau et refermai la porte derrière moi.

— Christie Malek vient de m'appeler. Tu as suivi l'affaire ?

— Le meurtre ? Difficile de faire autrement ! Assieds-toi, assieds-toi. On ne m'attend pas au tribunal avant deux heures. Alors ?

— Jack Malek vient d'être arrêté et a besoin d'un avocat. J'ai dit à Christie que j'allais te demander si ça t'intéressait, lui expliquai-je en m'installant dans l'un des deux fauteuils de cuir noir réservés aux clients.

— Quand l'a-t-on cueilli ?

— Il y a un quart d'heure-vingt minutes, je crois.

Il entreprit de revisser les couvercles de l'assortiment bigarré de flacons qui encombraient son bureau.

— Mets-moi au parfum. De quoi s'agit-il ?

Je lui exposai l'affaire aussi succinctement que possible. C'était la première fois que nous parlions du meurtre et je tenais à lui présenter un dossier aussi complet que me le permettait l'urgence de la situation. Pendant que je parlais, je le vis embrayer et se mettre à réfléchir.

— Aux dernières nouvelles – je le tiens de la femme de charge –, Guy et Jack se sont disputés après avoir passé des heures à boire et Jack est parti à une réception au country-club, où on constituait les équipes d'un tournoi.

— Les flics auront du mal à le coincer. Il a un alibi en béton. Tu peux être sûre qu'une bonne demi-douzaine de témoins l'y auront vu... (Il jeta un regard à sa montre et entreprit de rabaisser ses manches.) Je file au poste voir où on en est. J'espère que Jack a assez de bon sens pour la fermer le temps que j'arrive.

Il recula son fauteuil d'une poussée et prit sa veste sur le cintre. Il l'enfila rapidement, en rectifia l'aplomb, referma son bouton de col et remit sa cravate en place. Cette fois il ressemblait un peu plus à un avocat. Petit et costaud certes, mais quand même.

— À propos, où se situe Jack ? C'est l'aîné ou le benjamin ?

— Le benjamin. L'aîné, c'est Donovan. C'est lui qui dirige la société. Bennet est au milieu. Je ne l'écarterais pas, si tu cherches à détourner les soupçons. C'est lui qui a attaqué le plus violemment les droits de Guy à l'héritage. Je peux t'être utile à quelque chose pendant

ton absence ?

— Dis à Christie que je lui ferai signe dès que j'aurai parlé à Jack. En attendant, passe chez eux. On va établir une liste de témoins pouvant confirmer la soirée de mardi. La police a retrouvé l'arme du crime ?

— Probablement, à l'heure qu'il est. Je sais qu'ils ont ratissé la propriété car je les ai vus. Et, d'après Christie, ils ont emporté un vrai bric-à-brac.

— Dès que j'en aurai fini avec Jack, j'aurai une petite conversation avec la police pour savoir sur quoi ils s'appuient. Histoire de prendre la mesure de l'adversaire.

— Je suis officiellement sur le coup ?

— Feu vert ! me renvoya-t-il en consultant sa montre.

— Au tarif habituel ?

— Cette question ! Sauf si tu veux travailler gratis. Cela dit, il faut que Jack accepte mes services.

— Ne dis pas de bêtises. Il n'a pas d'autre recours !

En voyant son expression, je rectifiai le tir :

— Ne te vexe pas, tu sais très bien ce que je veux dire. Il ne t'engage pas parce qu'il n'a pas d'autre recours...

— La porte, dit-il, tout sourires.

Serviette en main, je repartis à pied jusqu'au parking public, où je récupérai ma voiture. Ma position à l'égard de Jack Malek venait déjà de se modifier. Qu'il fût coupable ou innocent, Lonnie allait se démenier pour exhumer le moindre élément de preuve propre à l'innocenter, et combiner, comploter, manœuvrer et définir une stratégie pour fonder sa défense. Jack ne m'inspirait pas outre mesure, mais en travaillant pour Lonnie Kingman je restais dans le circuit.

En arrivant aux abords de la propriété, je constatai avec soulagement que la route était presque déserte. Des empreintes de pneus avaient labouré l'accotement, mégots, gobelets vides, serviettes en papier froissées et emballages de restauration rapide jonchaient le sol. Le périmètre de terrain devant la grille semblait à l'abandon, comme si un cirque itinérant avait remballé son chapiteau pour déménager à l'aube à la cloche de bois. Les journalistes avaient quasiment disparu dans le sillage de la voiture de police conduisant Jack à la prison du comté. Pour celui-ci, la procédure venait de s'enclencher : photographies, fouille, formalités d'écrou, relevé des empreintes digitales, détention provisoire en cellule. J'en avais fait moi-même l'expérience à peu près un an auparavant et m'en sentais encore souillée. Les lieux eux-mêmes sont propres et fraîchement repeints, mais n'en restent pas moins institutionnels : un linoléum sans joie et un mobilier fourni par l'État conçus pour supporter l'usure.

Dans ce qui fut une brève rencontre, le personnel carcéral s'était montré courtois, agréable et professionnel, mais les moindres aspects de la procédure m'avaient humiliée, depuis la dépossession de mes affaires personnelles jusqu'à l'enfermement dans la cellule de dégrisement. Je me souviens encore de l'odeur musquée de l'air, mêlée aux aigres effluves de vieux matelas, d'aisselles douteuses et d'exhalaisons de bourbon. Jack n'avait jamais été arrêté à ma connaissance et je l'imaginais aussi démoralisé que moi.

Comme ma Volkswagen approchait du portail, un vigile s'avança, m'empêchant d'aller plus loin avant d'avoir donné mon nom. Il me fit signe de passer et je remontai l'allée jusqu'à la cour pavée. La maison était baignée de soleil, le sol moucheté d'ombres. Les vieux chênes déployaient leur ramure de tous côtés, donnant à voir un paysage voilé, comme peint à l'aquarelle. Des tons de vert et de gris semblaient se fondre, marqués çà et là par le trait vif d'un arbrisseau isolé. J'aperçus deux jardiniers à l'œuvre, l'un avec un aspirateur à feuilles, l'autre avec un râteau. Un vrombissement mécanique indiquait qu'on taillait des branches quelque part, hors de mon champ de vision. L'air sentait les paillis et l'eucalyptus. L'équipe chargée de fouiller le terrain demeurait invisible et je n'aperçus aucun policier en tenue à la porte d'entrée. La vie avait presque repris son cours normal.

Christie devait être aux aguets, espérant peut-être voir arriver Donovan. Je n'étais même pas sortie de voiture qu'elle apparut dans la véranda et descendit les marches, venant dans ma direction. Elle portait un T-shirt blanc et une jupe portefeuille bleu foncé et tenait ses bras croisés devant elle comme pour se réconforter. Ses cheveux noirs avait perdu leur éclat lisse pour prendre la patine terne d'une encaustique de mauvaise qualité sur du bois dur. Son visage ne trahissait guère ses émotions, hormis un pli ténu, une mince fêlure apparue entre les yeux.

— J'ai entendu la voiture dans l'allée et cru que c'était peut-être Bennet ou Donovan. Je suis heureuse de vous voir ! Je devenais folle, à rester seule ici.

— Vous n'avez toujours pas pu joindre Donovan ?

— J'ai laissé un message à son bureau, en disant que c'était urgent. Je ne veux pas discuter de nos affaires avec sa secrétaire. Je suis restée vissée à côté du téléphone, mais il ne m'a toujours pas fait signe. Et Dieu sait où est Bennet. Parlez-moi de Lonnie Kingman. L'avez-vous vu ?

Je l'informai des intentions de Lonnie avant de lui demander :

— La police a-t-elle ôté les scellés ?

— Toujours pas. Je voulais leur poser la question quand ils sont arrivés sans prévenir ce matin. Je croyais qu'ils venaient pour là-haut. Prendre des photos ou des mesures, ou déplacer les meubles. Jamais je

n'aurais imaginé que c'était pour arrêter quelqu'un ! Si vous aviez vu Jack... Il était terrifié !

— Ça ne m'étonne pas. Et vous ? Vous tenez le coup ?

— Je suis à cran. Et tâtez mes doigts... De la glace. Je me surprends à tourner en rond, je passe mon temps à jacasser. Toute cette histoire paraît tellement irréaliste ! Nous avons des problèmes, d'accord, mais nous ne nous trucidons pas ! C'est ridicule. Je ne comprends pas ce qui se passe. Tout allait bien, et puis voilà.

Elle parut frissonner, non de froid, mais de tension et d'anxiété. L'arrestation de Jack avait visiblement gommé ses griefs antérieurs. Je contournai le devant de la maison à sa suite et entrai. Le hall était glacial et je fus frappée une fois de plus par l'aspect miteux des lieux. Une applique murale était fixée de guingois. Plusieurs ampoules en forme de flammèches manquaient au lustre suspendu au plafond, certaines y penchant comme des dents de travers. Les tapisseries couvrant les murs, authentiques, défraîchies et usées, dépeignaient des scènes de débauche et de cruauté qui s'effiloçaient. L'escalier attirait irrésistiblement mon regard, mais en haut le palier était vide, et aucun bruit bizarre ne me mit les nerfs à vif. Compte tenu des événements des deux derniers jours, un calme étrange régnait dans la maison. Ces gens-là ne semblaient pas avoir d'amis se bousculant pour proposer leur aide. Personne n'arrivait avec des vivres, personne n'appelait pour demander s'il y avait quelque chose à faire. Peut-être les Malek n'incitaient-ils pas à ce genre de familiarités. Toujours est-il qu'ils me paraissaient supporter l'adversité sans le réconfort de l'amitié.

Christie, intarissable, passait l'arrestation de Jack à la moulinette. Les gens ont tendance à parler des heures durant quand ils sont sur les dents.

— ... Quand j'ai vu l'inspecteur Robb à l'entrée, j'ai sincèrement cru qu'il apportait des nouvelles, et puis ils m'ont demandé si Jack était là et je ne me doutais de rien ! Je ne sais même pas ce qui va se passer maintenant.

Nous allâmes dans la bibliothèque, où je me laissai tomber dans un fauteuil club tandis que Christie faisait les cent pas.

— Tout dépendra des chefs d'accusation et d'une caution éventuelle, lui répondis-je. Après le début de la garde à vue, le procureur a vingt-quatre heures pour constituer son dossier. Jack se verra signifier sa mise en accusation dans les quarante-huit heures, samedis et jours fériés exclus bien sûr. On est quoi... jeudi ? Il comparaitra sans doute devant un juge aujourd'hui ou demain.

— Ça représente quoi, une mise en accusation ? Je ne connais pas un traître mot de ce jargon ! Je ne connais personne qui ait été arrêté, encore moins accusé de meurtre !

— La mise en accusation est la procédure qui consiste à l'inculper

officiellement. Il sera conduit au tribunal, où on vérifiera qu'il est bien la personne visée par le mandat d'amener. Il prendra connaissance des charges retenues contre lui et devra dire s'il plaide coupable, non coupable ou l'absence de témoins à charge.

— Et après ?

— Ce sera à Lonnie de jouer. S'il estime que les preuves sont faibles, il demandera une audience préliminaire dans les plus brefs délais. Autrement dit, Jack devra être convoqué dans un délai de dix jours ouvrables – soit quinze jours maximum. Seront présents le procureur, le prévenu et son avocat, le greffier, le juge chargé de l'instruction... je vous fais grâce du reste. Les témoins prêtent serment et déposent. Au bout du compte, s'il apparaît qu'aucune infraction majeure n'a été commise ou qu'il n'existe pas assez d'éléments pour conclure à la culpabilité du prévenu, celui-ci est relâché. En revanche, s'il existe assez d'éléments pour prouver qu'une infraction majeure a été commise et des raisons suffisantes pour conclure à la culpabilité du prévenu, ce dernier est inculqué. L'acte d'accusation – c'est-à-dire un document écrit, officiel – est alors transmis à la Superior Court, l'accusé plaide coupable ou non coupable, et l'affaire passe en jugement. Il s'y ajoute en général quantité de conneries diverses, mais c'est, en gros, l'essentiel.

Elle s'immobilisa et se retourna pour me regarder, horrifiée.

— Et pendant tout ce temps Jack restera en prison ?

— La mise en liberté sous caution n'existe pas en cas d'homicide.

— Oh mon Dieu !

— Christie, moi aussi, j'ai fait de la prison. Ce n'est pas la fin du monde. On peut certes être en meilleure compagnie et l'ordinaire dépasse largement le seuil des apports en lipides, mais... Pas étonnant que je l'aie apprécié, ajoutai-je à mon intention.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'humour !

— Qui parle de faire de l'humour ? Autant regarder les choses en face. Il y a pire dans la vie ! Jack n'aimera peut-être pas, mais il survivra.

Elle posa la main sur le manteau de la cheminée, luttant contre le vertige.

— Excusez-moi. Je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas m'en prendre à vous.

— Vous devriez vous asseoir.

Elle suivit ma suggestion et s'installa sur le bord du fauteuil face au mien.

— Pourquoi êtes-vous passée ? Je n'ai même pas pensé à vous le demander.

— Lonnie espérait que vous sauriez qui était au country-club ce soir-là. Il nous faut quelqu'un qui puisse témoigner de la présence de

Jack lors de la constitution des équipes.

— Ce ne doit pas être difficile. Je suppose que la police interroge déjà les gens du club. Je n'ai pas d'informations précises. J'ai eu deux coups de téléphone ce matin, dont l'un de Paul Trasatti, qui dit avoir besoin de parler à Jack, tout de suite.

— Ils étaient ensemble mardi soir ?

— Oui. Jack est passé le prendre pour le conduire au club. Je sais qu'ils étaient à la même table. C'est aberrant ! Comment peut-on croire Jack coupable de quoi que ce soit ? Il devait y avoir foule ce soir-là, au club.

— Quel est le numéro de Trasatti ?

— Je ne sais pas. Il doit être dans le répertoire. Je monte voir.

— Ne bougez pas. Je vérifierai plus tard. Une fois qu'il aura confirmé l'alibi de Jack, on aura bien avancé.

Christie fit une grimace.

— « Alibi » ? Seigneur, je ne supporte pas ce mot. « Alibi » sous-entend que vous êtes coupable, que vous avez monté toute une histoire pour vous couvrir !

— Puis-je utiliser votre téléphone ?

— Je préférerais que vous attendiez le retour de Donovan ou de Bennet. Je ne veux pas occuper la ligne tant que je n'aurai pas eu de leurs nouvelles. Vous ne m'en voulez pas ?

— Pas du tout, lui répondis-je. Vous disiez que la police avait emporté plusieurs choses... Savez-vous ce qu'ils ont pris ?

Elle appuya ses coudes sur ses genoux et se cacha les yeux derrière les mains.

— Ils ont laissé un double du mandat d'amener et de la liste des objets saisis. Je sais qu'elle se trouve quelque part par ici, mais je ne l'ai pas encore vue. Donovan est descendu au pavillon de la piscine aussitôt après leur départ. D'après lui, ils ont pris du matériel de sport... des clubs de golf et des battes de base-ball.

Je frémis en songeant à l'impact de ce genre d'instruments sur un crâne humain.

— Et Bennet ? demandai-je pour changer de sujet. Où a-t-il passé la soirée ?

— Il est reparti au restaurant qu'il est en train de transformer pour vérifier l'avancement des travaux. Cette opération est un vrai cauchemar et il passe beaucoup de temps sur place.

— Quelqu'un l'y a-t-il vu ?

— Il faudra le lui demander. Donovan et moi étions ici. Nous avons beaucoup bu au dîner et je suis allée droit au lit.

La main que Christie se passait dans les cheveux tremblait nettement.

— Avez-vous pris le temps d'avaler quelque chose ?

— Rien ne passerait. Je suis trop inquiète.

— Vous n'allez pas rester à jeun... Enid est arrivée ?

— Je crois.

— Je vais à la cuisine lui demander de vous faire une tasse de thé. Vous devriez manger un gâteau sec ou un fruit. Vous avez une mine de déterrée.

— C'est bien l'impression que j'ai, dit-elle.

Je la laissai dans la bibliothèque et partis dans le hall. Ahurie de m'être infligé une fois de plus la corvée du thé. Mais le seul fait de me trouver dans cette maison m'angoissait et toute activité était la bienvenue. En outre, je ne voulais pas rater l'occasion d'interroger Enid si elle se trouvait sur les lieux.

— C'est encore moi, annonçai-je en entrant dans la cuisine.

Elle s'affairait au bloc-cuisine situé au milieu de la pièce, une planche à découper devant elle, écrasant des gousses d'ail avec l'à-plat d'un couperet. Emballée dans un tablier blanc et un foulard de coton blanc autour de la tête, elle paraissait aussi ronde et moelleuse qu'un rouleau de papier toilette. Je la vis disposer un assortiment de gousses d'ail en chemise de dimensions variées, positionner la large lame au-dessus et appuyer d'un coup sec du poignet. Je tressaillis. Pour peu que la lame soit mal orientée, elle finirait par se trancher la main jusqu'à l'os. Je m'immobilisai. Sans me quitter des yeux, poliment, elle répéta la manœuvre avec la même précision inflexible du poignet. Et releva la lame. Au-dessous, les malheureuses gousses avaient été réduites en bouillie, blattes albinos dont la peau se détachait sans peine à la pointe du couteau.

— Je vais faire du thé pour Christie, lui dis-je. Elle ne peut pas rester l'estomac vide... Vous auriez un fruit ?

Enid désigna le réfrigérateur :

— Il y a du raisin là-dedans. Les sachets de thé sont dans le buffet. Je m'en chargerais bien, mais j'essaie de mettre cette sauce en route. Si vous préparez un plateau, je le lui apporterai.

— Pas de problème. Surtout continuez.

Elle se pencha sur la gauche et ouvrit un placard de rangement dont elle extirpa un plateau de service en teck. Elle le posa sur le comptoir en marbre à côté de six grandes boîtes de purée de tomates en conserve, deux boîtes de sauce tomate, un panier d'oignons blonds et un bidon d'huile d'olive. Un faitout en inox trônait sur la cuisinière.

J'allai jusqu'au placard et y pris une tasse, m'arrêtant pour remplir la bouilloire électrique comme je l'avais vu faire à Myrna. Je lançai un regard innocent à Enid.

— Vous n'auriez pas des serviettes en papier ?

— Dans le troisième tiroir de droite.

Je trouvai les serviettes et en plaçai une, assortie d'une petite

cuiller, sur le plateau.

— Vous êtes sûrement au courant de l'arrestation de Jack ?

Elle eut un geste d'assentiment :

— Je suis arrivée au portail juste quand on l'emmenait. Si vous aviez vu sa tête !

Je hochai tristement la mienne, faussement compatissante.

— Le pauvre ! m'exclamai-je. Ça paraît tellement injuste...

Je craignis d'avoir forcé la note, mais mes inquiétudes se révélèrent déplacées.

— La police a posé des questions sur ses chaussures de jogging, embraya-t-elle aussitôt. Quelque chose à propos de l'empreinte des semelles... Sûrement qu'il y avait des empreintes ensanglantées dans la chambre où on a tué Guy.

— Ah bon ? dis-je en m'efforçant de dissimuler mon étonnement.

À première vue, elle ne répugnait pas à discuter des affaires de la famille. J'avais cru devoir user de ruse, mais elle ne semblait pas partager les réticences de Myrna en matière de commérages.

— Ils ont emporté les chaussures hier ?

— Non. Ils m'ont appelée chez moi ce matin, avant que je parte travailler.

— L'inspecteur Robb ?

— Non, l'autre. La femme. Une pas marrante, je dois dire. J'espère qu'elle n'est pas de vos amies.

— Je l'ai rencontrée pour la première fois ce matin, quand on m'a convoquée.

Elle me glissa un regard rapide, comme si elle me jugeait.

— Myrna m'a dit que vous étiez détective. J'en ai vu à la télé, naturellement, mais je n'en ai jamais rencontré pour de vrai.

— Eh bien, voilà qui est fait, lui dis-je. En réalité, je travaille dans le même cabinet que l'avocat de Jack, Lonnie Kingman. Il est parti au poste de police pour s'entretenir avec lui.

Je voulais obtenir d'autres détails sur cette histoire de chaussures, mais craignais de la voir se fermer comme une huître si j'insistais.

Son regard revint à sa préparation. Le couperet jouant des claquettes, elle eut tôt fait de réduire toutes les gousses d'ail au format de grains de riz.

— Ils ont cherché les chaussures tout hier après-midi. C'est à ne pas y croire ! Ils ont fouillé tous les placards et les poubelles, ils ont retourné les plates-bandes !

J'émis un petit bruit appréciateur. De toute évidence, la panoplie des techniques policières suscitait chez Enid un vif intérêt.

— Ils m'ont dit que j'étais la personne même qui pouvait les mettre sur la bonne piste, reprit-elle. Bien entendu, je n'imaginai pas que les chaussures se révéleraient être celles de Jack ! Cette idée me rend

malade. Myrna est hors d'elle. Elle se sent très coupable d'avoir parlé de la dispute.

— Ça a dû être un choc, cette histoire de chaussures..

— Jack a toujours été mon préféré. Ça fait vingt-cinq ans que je travaille dans cette maison. C'était mon premier emploi et je ne pensais pas rester longtemps.

— On vous avait engagée pour vous occuper des enfants ?

— Les garçons étaient trop vieux pour ça. J'étais plutôt la dame de compagnie de M^{me} Malek. Je n'ai jamais été formée comme cuisinière. J'ai appris sur le tas, à la longue. M^{me} Malek... Rona... commençait à diminuer et passait son temps entre la maison et l'hôpital à cette époque. M. Malek avait besoin de quelqu'un pour tenir la maison en son absence. Jack était encore au collège et ne savait pas trop à quoi s'occuper. Il venait s'asseoir à la cuisine avec moi, muet comme une carpe. Je lui faisais une assiette de cookies et il me la vidait en deux minutes ! Pauvre agneau. Cet enfant avait faim de compliments et d'attentions de sa mère, mais elle était bien trop malade. Je faisais de mon mieux et ça me brisait le cœur.

— Et Guy avait quel âge ?

Elle eut un geste d'ignorance.

— Dix-huit, dix-neuf ans. Il leur en faisait voir de toutes les couleurs depuis des années. Je n'en connais pas deux comme lui pour s'attirer autant d'ennuis. Il lui arrivait sans cesse des histoires.

— Jack et lui s'entendaient bien ?

— Je crois que Jack l'admirait et en avait fait son idole. Chacun vivait sa vie, mais il lui vouait plus ou moins un culte. Pour lui, Guy ressemblait à James Dean, le héros rebelle au destin tragique... enfin, vous voyez... l'incompris. Ils n'ont jamais été proches, mais je revois encore la façon dont Jack le regardait. Il était très proche de Bennet, en revanche. C'étaient les deux derniers, assez souvent fourrés ensemble. Je n'ai jamais été très attirée par Bennet... Pas très franc du collier, je dirais.

— Et Donovan ?

— Oh ! c'est le plus intelligent des quatre ! Même à l'époque, il avait la bosse des affaires. Toujours à calculer ses chances d'arriver. Quand on m'a engagée, il était déjà à l'université et pensait revenir travailler à plein temps avec son père. Donovan aime plus l'affaire familiale qu'aucune autre créature de chair et d'os. Quant à Guy, c'était le fauteur de troubles. On aurait dit un rôle prédestiné.

— Vous croyez que Jack a quelque chose à voir avec la mort de Guy ?

— Cette idée me fait horreur, mais je sais qu'il avait l'impression que Guy avait manqué de parole envers lui. Jack place la fidélité au-dessus de tout. Il l'a toujours fait.

— C'est intéressant, votre remarque, lui fis-je observer. La première fois que je suis venue, il m'a dit à peu près la même chose. Il était en fac quand Guy est parti, n'est-ce pas ?

Enid secoua la tête :

— Ça n'aurait rien changé. Pas pour lui. Dans l'esprit de Jack, quand Guy est parti tenter sa chance ailleurs, il aurait dû l'emmener avec lui.

— Il s'est donc senti trahi ?

— Exactement. Jack est très dépendant de nature. Il n'a jamais travaillé. Il n'a même jamais eu de petite amie. En réalité, il se juge bon à rien et ça, c'est la faute de son père. Bader n'a jamais pris le temps de lui apprendre qu'il valait quelque chose. Il faut tout de même voir les choses en face : aucun d'eux n'a jamais quitté la maison !

— Ce n'est pas sain.

— Moi, je dis que c'est une honte ! Vous appelez ça des adultes ?

Elle ouvrit le bidon d'huile d'olive, en versa une petite dose dans le faitout et monta le gaz. Prenant la planche à découper sur le plan de travail, elle la pencha sur le bord du faitout et fit glisser l'ail. On entendit un grésillement, suivi quelques secondes après d'un nuage de vapeur aillée.

— Et cette histoire de chaussures ? Où les a-t-on trouvées ?

Elle prit le temps de régler la flamme, puis remit la planche sur le plan de travail et s'empara d'un oignon. Mince comme une feuille de papier, la pelure en crissa légèrement sous ses doigts.

— Au fond d'une boîte ! Vous vous rappelez les cartons de vêtements de Bader que Christie avait préparés ? Ils se trouvaient dans la véranda de devant. Le camion de Thrift Store Industries s'est arrêté pour effectuer le ramassage hier à la première heure.

— Avant qu'on ait découvert le corps ?

— Avant même qu'il y ait qui que ce soit de levé. Je ne sais pas comment j'ai fait le rapprochement. J'ai vu un reçu sur le comptoir, mais je n'y ai pas prêté attention. Ça m'est venu plus tard : si les chaussures n'étaient pas sur les lieux, c'est qu'elles étaient ailleurs.

— Comment avez-vous trouvé la solution de l'énigme ?

— Justement. J'étais juste là, à charger le lave-vaisselle en chantonnant, et brusquement, pouf ! j'ai tout compris !

— Ça m'est déjà arrivé. Un peu comme si l'esprit faisait un bond tout seul.

Enid me jeta un regard.

— Exactement. Il a dû se rendre compte qu'il avait laissé une empreinte sur la moquette d'en haut.

— Vous l'avez vue de vos propres yeux ?

— Non, mais Myrna dit l'avoir aperçue en entrant dans la chambre

de Guy...

Elle s'interrompt, secouant la tête avec incrédulité :

— Je refuse d'imaginer qu'il ait pu faire ça.

— On a effectivement du mal à le croire. Il aurait tué Guy, vu l'empreinte, ôté ses chaussures et fourré celles-ci dans le carton en sortant de la maison. Il a eu de la chance... du moins le croyait-il.

— Vous n'avez pas l'air convaincue.

— C'est que je l'imagine mal. Jack ne m'a pas paru quelqu'un de décidé ni de rapide. Vous-même, ça ne vous gêne pas ?

Elle réfléchit un instant, puis haussa les épaules :

— Un assassin doit compter sur la chance, je suppose. On ne peut pas tout prévoir. Il faut savoir improviser.

— Dans ce cas, l'improvisation s'est retournée contre lui.

— Si tant est qu'il l'ait fait...

Elle saisit une boîte de conserve et la glissa en biais sous l'ouvre-boîtes électrique. Elle abaissa une manette et regarda la boîte tourner sur elle-même pendant que les lames alternées séparaient nettement le couvercle des parois. Les cuisines sont dangereuses, pensai-je vaguement, suivant des yeux l'opération. Quel arsenal ! Les couteaux, le feu, sans compter la ficelle, les brochettes, attendrisseurs et autres rouleaux à pâtisserie... La ménagère moyenne doit passer une appréciable portion de son temps à contempler avec bonheur les outils de sa profession : des appareils qui écrasent et pulvérisent et sont capables de moudre et de réduire en purée, des instruments qui percent, tranchent, dissèquent et désossent, sans parler des produits ménagers qui, si on en avale, vous expédient *ad patres* en même temps que les microbes.

Ses yeux trouvèrent les miens.

— Croyez-vous aux fantômes ?

— Bien sûr que non ! Pourquoi ?

Elle jeta un coup d'œil dans un coin de la cuisine, où je remarquai pour la première fois un escalier.

— Hier, je suis montée ranger du linge. Il y avait une Présence dans le couloir. Je me demandais si vous y croyez.

Je secouai la tête, songeant au courant d'air glacé et au rugissement qui m'avait assourdi les oreilles.

— Celui-là a une odeur de bête, quelque chose de mouillé et de sale, reprit-elle. C'est très étrange...

CHAPITRE 17

Je quittai la maison des Malek peu après une heure. Sur le trajet du retour, j'aperçus un Publiphone dans une station-service de quartier. Je m'arrêtai et me garai. À proximité de l'aire de service, un groupe de jeunes de l'école active du coin avaient organisé une journée « lavage de voitures ». À en croire la pancarte manuscrite, il en coûtait cinq dollars et les recettes de l'opération financeraient un voyage à San Francisco. Il n'y avait aucun client en vue. Des seaux d'eau savonneuse s'alignaient au garde-à-vous et, à les voir tourner autour, les garçons semblaient prêts à s'asperger à coups de jet. Avec un peu de chance, j'évitais de me retrouver dans la ligne de feu.

Je cherchai Paul Trasatti dans l'annuaire. Deux entrées figuraient à ce nom : une résidence dans Hopper Road ; l'autre, sans adresse, mentionnait simplement « Paul Trasatti, Livres rares ». Je dénichai une poignée de monnaie au fond de mon sac et glissai les pièces une à une dans la fente. Je composai d'abord le numéro professionnel, estimant que j'avais plus de chances de le surprendre à sa table de travail. Trasatti décrocha avant même la fin de la première sonnerie.

— Trasatti, dit-il d'un ton sec.

La voix du type qui attend des instructions pour savoir où déposer l'argent de la rançon.

— Monsieur Trasatti ? Kinsey Millhone à l'appareil. Je suis détective et je travaille avec Lonnie Kingman, l'avocat de Jack Malek. Vous êtes au courant de son arrestation ?

— J'en ai eu connaissance ce matin. J'ai appelé Jack pour lui parler et sa belle-sœur m'a dit que la police venait de l'emmener. C'est elle qui vous a dit de me téléphoner ?

— Euh, pas exactement, je...

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Dans l'annuaire. J'ai besoin d'un renseignement et je pensais que vous pourriez m'aider.

— Quel genre de renseignement ?

— Je dois avoir un entretien avec Lonnie Kingman et je sais qu'il voudrait savoir ce que Jack a fait hier soir.

— Pourquoi ne lui pose-t-il pas directement la question ?

— Il n'y manquera pas, mais nous aurons besoin de quelqu'un qui puisse confirmer les déclarations de Jack. Christie dit qu'il vous a

conduit au country club mardi soir. Est-ce exact ?

Il eut une hésitation infime.

— En effet. Il est passé me prendre après le dîner. À vrai dire, j'ai fini par prendre moi-même le volant. Il n'était pas en état de conduire. Ceci strictement entre nous, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas journaliste, mais je vous le garantis. Rien ne nous oblige à le mentionner, du moins pour l'instant. Par « pas en état », vous voulez dire qu'il était ivre ?

— Disons simplement que j'étais le conducteur qui n'avait pas bu.

Je fermai les yeux, attentive aux sous-entendus, tandis que les voitures allaient et venaient dans la rue derrière moi.

— Occupez-vous la même table ?

— Les tables étaient réservées. C'était un dîner placé, précisa-t-il..

Il se montrait d'une méfiance d'homme politique. Que cachait-il ?

— Ce n'est pas le sens de ma question. Je me demandais si vous pouviez confirmer sa présence à ce dîner.

S'ensuivit un court silence qui me parut des plus étranges.

— Puis-je vous poser une question ? demanda-t-il enfin.

— Je vous en prie.

— Si vous travaillez pour cet avocat... comment dites-vous qu'il s'appelle ?

— Lonnie Kingman.

— C'est ça, Kingman. Je sais qu'il est interdit à un avocat de divulguer les confidences de son client, mais vous ? Cette règle s'applique-t-elle aussi à vous ?

— Notre entretien n'est pas protégé par le secret professionnel, si c'est le sens de votre question. Je rapporterai à Lonnie tout ce qui peut être retenu pour la défense de Jack. C'est mon travail. On peut me confier une information en toute sécurité. Sinon, il y a longtemps que je pointerais au chômage. Étiez-vous à la même table que Jack ?

— La police m'a déjà posé la question, dit-il.

Il devait avoir la bouche sèche car je l'entendis presque s'humecter les lèvres avant de poursuivre :

— Jack est un excellent ami et je ne veux pas lui causer plus d'ennuis qu'il n'en a. J'ai fait tout ce que j'ai pu, sans aller jusqu'à mentir.

— Vous ne voulez pas mentir à la police, dis-je.

Sa ligne était peut-être sur écoute et la police m'avait peut-être à l'œil.

— En aucun cas. Et c'est bien le problème. Je ne l'ai pas crié sur les toits, mais pendant un certain temps Jack a, heu... comment dire... disparu. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il n'était plus dans mon champ de vision.

— Hmmm... hmm... « un certain temps » ? C'est-à-dire ?

— Au moins une heure et demie. Je n'y ai pas prêté attention sur le moment, mais plus tard... quand l'autre affaire a surgi... je me suis posé des questions sur cet intervalle. Cela reste entre nous, je ne voudrais pas être cité.

— Savez-vous où il est allé ?

— Je sais où il dit, lui, être allé. Dehors, faire le dixième trou.

— Vous voulez dire... dans le noir ?

— C'est moins curieux qu'il n'y paraît. J'en ai fait autant. Les fumeurs sortent parfois pour griller une cigarette. La plupart des membres du club connaissent le parcours par cœur et ne risquent guère de se perdre ou de tomber dans un trou !

— Mais pourquoi le faire alors qu'on constituait les équipes ?

— Il était furieux... je dirais même fou de rage, quand il est passé me prendre. C'est aussi pour cette raison que j'ai pris le volant. Jack manque de prudence dans ces cas-là.

— Vous a-t-il dit ce qui l'irritait ? (J'attendis.) Je garde ça pour moi.

— Guy et lui s'étaient disputés.

— À quel sujet ?

— L'argent sans doute. Oui, je dirais l'argent.

— Vous parlez de l'argent dont Guy devait hériter ?

— Cela même.

— Donc, Jack était ivre et furieux, et quand vous êtes arrivés tous les deux au club, il a disparu.

— Hmmm... hmmm.

— Vous croyez à son explication ?

— Qu'il soit allé marcher un peu ? Plus ou moins. C'est-à-dire que... ce n'est pas absurde, vous savez, s'il essayait de se dégriser et de se calmer.

— Avait-il l'air vraiment calmé en revenant ?

Je crus un moment qu'on avait coupé.

— Monsieur Trasatti ?

— Je suis toujours là. Voyez-vous, en réalité, il n'est pas rentré à temps pour me déposer. J'ai dû trouver quelqu'un d'autre.

— Et c'est ce que vous avez dit à la police ?

— Bien obligé. J'avais mauvaise conscience, mais ils ont insisté et, comme vous le disiez, on ne ment pas à la police.

— Sa voiture était-elle toujours là ?

— Je crois que oui, sans pouvoir en jurer. Je crois l'avoir vue sur l'aire de stationnement au moment où je partais, mais j'ai pu me tromper.

— Mais vous êtes bien sûr qu'il n'y avait aucun signe de Jack ?

— Tout à fait. Un de mes amis m'a dit l'avoir vu partir par le fairway du premier trou. Et c'est un autre copain qui a fini par me

raccompagner à la maison.

— Puis-je avoir leurs noms ?

Je remontai une épaule, coinçant le combiné contre mon oreille tandis que je fouillais mon sac, à la recherche d'un stylo et d'un bout de papier. Je notai les noms, tous deux inconnus au bataillon.

— Et comment avez-vous découvert ce qu'avait fait Jack ?

— Il m'a appelé en tout début de matinée pour s'excuser et c'est là qu'il s'est expliqué.

— Il a appelé mercredi matin ?

— Je viens de vous le dire, non ?

— Je voulais m'assurer d'avoir bien compris. Vous rappelez-vous l'heure de son appel ?

— Vers huit heures, je crois.

— Donc, personne n'était encore au courant de la mort de Guy Malek.

— Probablement. En tout cas, Jack n'en a pas dit un mot. Je pense que, s'il avait su, il en aurait parlé !

— Vous rappelez-vous d'autres détails de votre conversation avec lui ?

— Rien qui me revienne à l'esprit pour l'instant. Je lui ai sans doute causé assez d'ennuis comme ça. J'espère que vous n'allez pas lui dire que je vous ai confié tout ceci ?

— Je ne pense pas avoir l'occasion de lui parler, lui répondis-je. Votre aide m'a été précieuse. Lonnie Kingman ou moi-même vous recontacterons peut-être à ce sujet.

Toi, mon bonhomme, attends-toi à te retrouver à la barre des témoins, pensai-je.

— C'est sans doute inévitable, dit-il d'un ton morne, comme s'il lisait dans mes pensées.

Il raccrocha sans me laisser le temps de lui poser d'autres questions.

Je vérifiai la pile de monnaie que j'avais placée sur l'étagère, près de l'appareil. Lâchant quatre pièces de plus dans la fente, j'appelai Lonnie sur sa ligne privée. Il décrocha sans s'identifier.

— C'est Kinsey, lui dis-je. Où en es-tu ?

— Ôte tous les objets pointus de ma portée, je risquerais de m'ouvrir les veines.

— Les chaussures... tu es au courant ?

— Tu parles ! L'inspecteur Robb s'est fait une joie de m'apprendre la bonne nouvelle...

— Si j'ai bien compris, la configuration de la semelle correspondrait à l'empreinte relevée sur le lieu du crime...

— Ça ne fait pas un pli. Et pour couronner le tout, d'après le labo, des fragments de cervelle de Guy Malek ont giclé sur l'empaigne ! Je

vois mal comment Jack pourra expliquer la présence d'une parcelle de matière cérébrale dans l'œillet de ses godasses. Sûrement pas en disant : « C'est-enfantin-les-mecs-Guy-s'est-coupé-sans-faire-exprès-et-a-dû-me-tacher. »

— Que répond Jack ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de le lui demander. Dès qu'il a demandé un avocat, les flics l'ont expédié à la prison du comté et ont procédé à la mise sous écrou. J'y passe tout à l'heure et on va faire le tour du problème. Sûr qu'il va me dire qu'on lui a volé ses chaussures. Je l'entends déjà.

— Et l'arme du crime ?

— La police a trouvé une batte de base-ball au milieu de tout un bric-à-brac de matériel de sport dans le pavillon de la piscine. On avait maladroitement essayé de la nettoyer, mais il restait des traces de sang sur la partie contondante. En tout cas, pas d'empreintes. Remercions Dieu de ses modestes bienfaits ! Au fait... son alibi ? J'espère que tu vas m'annoncer qu'une centaine de membres du club ne l'ont pas quitté des yeux de la soirée...

— Ce serait trop beau, lui répondis-je.

Et je lui exposai l'enchaînement des événements tels que me les avait rapportés Paul Trasatti.

J'entendis Lonnie pousser un soupir :

— Dommage que Jack ne soit pas allé baiser la femme d'un autre. Telle que je te connais, tu as une hypothèse.

— Il a peut-être quitté le club à pied. Il a une dizaine d'endroits près de la route où il aurait pu facilement escalader la clôture.

— Et alors ? Le country-club est à des kilomètres de la propriété des Malek. Comment aurait-il fait le trajet sans que personne le voie ?

— Lonnie, je suis navrée de te l'apprendre, mais notre homme a une Harley-Davidson. Il peut très bien avoir caché sa moto un peu plus tôt. La maison est à une heure de marche environ, mais à dix minutes seulement en voiture.

— Et ça prouve quoi ? Où était Bennet ce soir-là ? Et Donovan ? Il était dans les lieux quand le meurtre a été commis.

— Je peux interroger Bennet cet après-midi.

— Quelqu'un a-t-il vu Jack escalader la clôture ? Cela m'étonnerait. A-t-on vu la Harley pendant le laps de temps dont nous parlons ?

— Je peux vérifier.

— Je connais la position de la police. Ils partent du principe que la chambre de Jack est contiguë à celle de Guy. Il n'avait rien d'autre à faire que se glisser dans sa chambre, lui péter le crâne et retourner dans la sienne.

— Ce n'est pas si simple, lui dis-je. N'oublie pas qu'il lui fallait

cache ses chaussures au fond du carton de vêtements à donner, nettoyer la batte et la remettre dans le pavillon avant de filer de nouveau au club.

— Quinze pour toi. Y a-t-il une loge de gardien au club ? Quelqu'un pourrait avoir noté l'heure de son départ.

— Je vais y faire un saut pour vérifier. Je peux aussi chronométrer le temps qu'il faut pour effectuer l'aller-retour entre le club et la maison.

— Garde ça pour plus tard. On y viendra peut-être, mais, pour l'instant, on se concentre sur la recherche d'un autre suspect.

— Ça ne devrait pas poser trop de difficultés. Jack n'était pas le seul à avoir accès à la chambre de Guy. N'importe qui dans la maison pouvait s'y glisser tout aussi discrètement. La police a l'arme du crime, mais, si j'ai bien compris, elle n'a pas les empreintes de Jack.

— Ni celles de personne d'autre, en l'occurrence.

— Alors comment va-t-elle prouver que c'était Jack qui brandissait l'engin ? Il est peut-être victime d'un coup monté.

Je reçus le hennissement de Lonnie en plein dans l'oreille.

— Quelqu'un se serait donc armé d'un forceps pour récupérer quelques atomes de matière cérébrale et repartir ensuite sur la pointe des pieds dans la chambre de Jack, trouver ses chaussures dans le placard et y déposer délicatement toutes ces particules !

— Il n'empêche que c'est possible, non ?

— Comme il est possible que le Père Noël soit descendu par la cheminée pour commettre le crime. Ça pue ! Toute cette affaire pue !

— J'aime assez l'idée de témoins oculaires. Jusqu'ici, personne ne semblerait pouvoir le situer sur le lieu du crime.

— Jusqu'ici, non. Mais ma tête à couper que les flics passent les environs au peigne fin.

— Eh bien, on va peigner, nous aussi.

— Optimiste jusqu'à la moelle, hein ?

Je me mis à rire.

— Je n'en reviens pas de m'occuper de sa défense. Il ne m'est même pas sympathique !

— On ne nous paie pas pour le trouver sympa. On nous paie pour le tirer d'affaire.

— Je ferai de mon mieux.

— Je sais.

Avant de quitter la station-service, je pris le temps de m'arrêter à la pompe pour faire un plein. Sur le toit de la voiture, la rosée matinale s'était ajoutée à la poussière des vents de Santa Ana du lundi. Mon antique Volkswagen était d'un beige sale dans lequel se fondait la poussière. Avec cet élégant modèle 74, les marbrures de crasse se voyaient nettement mieux, minces ruisseaux bleu pâle serpentant sur

une patine mouchetée de crasse. Un oiseau avait également exprimé son opinion sur le capot. Je payai l'essence, puis je mis le contact, lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule droite et partis en marche arrière vers la zone occupée par l'opération « lavage de voitures ». Les ados se mirent à siffler et à applaudir et je ne pus m'empêcher de sourire devant leur enthousiasme.

Je sortis de la voiture et m'écartai tandis que l'un d'eux se faufilait à l'intérieur, armé d'un flacon de nettoyant à vitres. Un autre brandit un aspirateur sans fil et entreprit de dépoussiérer le tapis de sol. Ils se mirent à trois pour frotter la carrosserie à l'eau savonneuse, dominant le véhicule de toute leur hauteur. Celui qui maniait l'aspirateur termina le nettoyage de l'intérieur et je le vis remonter vers moi, une enveloppe à la main. Il me la tendit.

— Ça vient d'où ? lui demandai-je.

— Je l'ai trouvée près du siège avant. Elle a dû glisser dans l'ouverture.

— Merci.

Je la pris, m'attendant plus ou moins à voir la frappe désormais bien connue. Mais non, cette fois, mon nom s'étalait sur le dessus, écrit au stylo-bille. J'attendis que le garçon soit reparti, puis je l'ouvris et en retirai le contenu, une simple feuille. Le message était rédigé à la main à l'encre noire et l'écriture était très personnelle, mélange inattendu de cursives et de caractères d'imprimerie. Je jetai un regard à la signature. *Guy Malek*. Je sentis des cristaux de glace se former entre mes omoplates.

Lundi soir. En attendant que vous arriviez.

Bonsoir K...

Pourvu que j'aie le courage de vous donner ce mot. Si vous le lisez c'est que je l'aurai eu. Je n'ai pas donné rendez-vous à une fille depuis que j'ai eu quinze ans et le résultat n'avait pas été très torride. J'avais un gros bouton sur le menton et j'ai passé toute la soirée à chercher des prétextes pour ne pas me montrer de face.

Toujours est-il que je suis là.

Une fois qu'on aura réglé toute cette histoire de famille sordide, cela vous dirait-il de prendre un jour de congé et d'aller à Disneyland avec moi ? On se gaverait de barbe-à-papa, on ferait les Pirates des Caraïbes et on se promènerait en bateau dans le Monde de Lilliput en fredonnant la chanson qui, après, vous tourne dans la tête pendant six mois. Un peu de niaiserie ne me ferait pas de mal et à vous non plus.

Réfléchissez et faites-moi savoir si je peux faire des réserves de Clearasil pour l'acné.

Guy Malek

PS. Pour mémoire : s'il m'arrivait quelque chose, assurez-vous que ma part de la succession de Papa va bien à l'Eglise évangélique du Jubilé. J'aime vraiment beaucoup ces gens-là.

Le temps de finir ma lecture, j'avais les yeux pleins de larmes. On aurait dit un message d'outre-tombe... Je contemplai l'autre côté de la rue, clignant rapidement des yeux. Douleur dans la cage thoracique, morphologie faciale instantanément accentuée par une bouffée de chaleur, engorgement des fosses nasales. Je me demandai si on pouvait étouffer de chagrin, au sens propre. À ma peine se mêla bientôt un transport de rage pure. J'adressai toutes mes pensées à Guy via l'Éther. Je jure de retrouver ton assassin et les raisons de son geste. Je te le jure. Je le jure, je le jure.

— Mademoiselle ? Votre voiture est prête.

Je respirai un grand coup.

— Merci. Elle est superbe !

Je donnai dix dollars au garçon et démarrai avec la radio à plein volume.

En arrivant chez moi, je repérai la petite Porsche rouge de Robert Dietz garée devant l'appartement. Je posai ma serviette par terre et l'étudiai, plantée sur le trottoir, n'osant y croire. Il m'avait dit qu'il serait parti deux semaines. Ça n'en faisait même pas une. Je fis le tour de la voiture et vérifiai la plaque d'immatriculation personnalisée, où on lisait Dietz. Saisissant ma serviette, je franchis le portail. Contournai la maison et ouvris la porte. La valise de Dietz trônait à côté du canapé. Son porte-habits était accroché en haut de la porte de la salle de bains.

— Dietz ?

Pas de réponse.

Je laissai mon sac et ma serviette sur le comptoir et traversai le patio jusque chez Henry, où je lançai un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Dietz occupait le fauteuil à bascule d'Henry, sa jambe de pantalon retroussée pour mettre à l'air son genou endolori. L'œdème s'était sensiblement réduit et la pantomime à laquelle il se livrait m'amena à déduire, sans trop m'avancer, qu'on lui avait fait un drainage. Lorsqu'il mima l'aiguille perçant les chairs, mes paumes devinrent moites. Il ne me vit pas tout de suite. J'avais l'impression de regarder un film muet, deux acteurs profondément absorbés dans des sujets médicaux. Henry, avec ses quatre-vingt-cinq ans, m'était très familier : beau, un cœur d'or, mince, intelligent. Dietz affichait une architecture plus robuste : massif, résistant, obstiné, impulsif, aussi intelligent qu'Henry, mais plus futé qu'intellectuel. Je me surpris à sourire en les regardant. Alors qu'Henry était un homme doux, Dietz ne tenait pas en place, bourru, tout d'une pièce. J'appréciais son honnêteté, me méfiais de ses centres d'intérêt, m'irritais de son besoin de bouger et souhaitais ardemment que notre liaison se clarifie. Au

milieu de la pesanteur qui m'accablait, Dietz m'apportait une bouffée d'air.

Il leva les yeux et m'aperçut. Il leva la main en signe de bienvenue, mais ne bougea pas de son fauteuil.

Henry vint jusqu'à la porte et me fit entrer. Dietz baissa sa jambe de pantalon en me glissant deux mots sur un hôpital de jour de Santa Cruz. Henry proposa du café, mais Dietz refusa. Je ne me rappelle même plus maintenant de quoi nous discutâmes tous les trois. Au cours de ce bavardage sans conséquence, Dietz posa une main sur mon coude qui me fit soudain flamber. Du coin de l'œil, je perçus son regard intrigué. Mes sensations avaient dû lui être télégraphiées. Je bourdonnais sans doute comme une ligne à haute tension car même la conversation coulante et aisée d'Henry parut perdre son élan et se tarir. Dietz consulta sa montre et eut une exclamation étouffée, comme s'il était en retard à un rendez-vous. Nous prîmes hâtivement congé, sortant de chez Henry par la porte de derrière pour rentrer chez moi sans échanger un mot.

La porte se referma sur nous. Il faisait froid dans l'appartement. Un soleil incolore filtrait à travers les persiennes, dessinant une série de lignes horizontales. Le décor donnait l'impression d'un intérieur de bateau : plan simple et ramassé, chaises pliantes en toile bleu marine, murs recouverts de teck et de chêne lustrés. Dietz ouvrit le canapé de la fenêtre en ronde, ôtant ses souliers. Je me déshabillai, consciente du désir qui fusait au rythme de cet effeuillage. Les vêtements de Dietz rejoignirent les miens par terre. Nous roulâmes d'un même mouvement sur le lit, étroitement enlacés. D'abord glacés, bleus comme la mer, les draps se réchauffèrent au contact de nos corps nus. Il avait la peau lumineuse, aussi lisse que la surface d'une coquille d'ormeau. Quelque chose dans le jeu des ombres donnait à l'air une qualité aquatique, nous baignant de son éclat transparent. Comme si nous nagions dans des eaux peu profondes : deux loutres de mer lisses et gracieuses folâtrant dans l'écume. Nous fîmes l'amour en silence, hormis un petit grognement dans sa gorge, de temps à autre. Je ne pense pas souvent que l'amour physique soit un antidote au chagrin, mais c'est pourtant bien ce qu'il fut et je l'avoue sans réserve : j'usai de ce contact intime avec un homme pour annuler la perte d'un autre. Incapable d'imaginer un autre moyen de me consoler. Même dans le feu de l'action, je m'aperçus avec étonnement, pendant une fraction de seconde, que je ne savais pas lequel des deux je trahissais.

— As-tu faim ? lui demandai-je un peu plus tard. Je me sens affamée.

— Moi aussi.

Courtois comme toujours, il était allé jusqu'au réfrigérateur, devant lequel il restait en contemplation, nu comme un ver dans un cône de

lumière chaleureuse.

— Explique-moi pourquoi il est vide. Tu ne manges pas quand je ne suis pas là ?

— On a de quoi se nourrir, lui répliquai-je, sur la défensive.

— Un pot de cornichons doux !

— Je pourrais faire des sandwichs. Il y a du pain au congélateur et un demi-pot de beurre de cacahuètes dans le placard du dessus.

Au regard qu'il me lança, j'aurais aussi bien pu lui proposer de mitonner un ragoût de limaces. Il referma la porte du réfrigérateur, ouvrit le freezer et y palpa des blocs de produits carnés sous cellophane recouverts de cristaux de glace et souffrant d'un excès de congélation. Il revint au canapé et se renfila sous les draps.

— Je ne vais pas tenir longtemps, dit-il. Il faut qu'on bouffe.

— Je n'arrivais pas à te croire là. Je croyais que tu voulais faire une virée avec les garçons.

— Finalement, ils avaient prévu de faire du camping avec des copains au Yosemite et ne savaient pas comment me l'annoncer. Quand j'ai appris le meurtre dans les journaux de Santa Cruz, je leur ai dit qu'il fallait que je reparte. Je culpabilisais à mort, mais eux étaient aux anges ! La nature humaine étant perverse, ça m'a tout de même vexé. C'est tout juste s'ils ne m'ont pas fourré dans la voiture. Je démarre et je jette un œil dans le rétroviseur : ils ne s'étaient même pas arrêtés pour me faire signe ! Ils montaient déjà quatre à quatre l'escalier extérieur pour prendre leurs sacs de couchage !

— Vous avez quand même passé quelques jours ensemble.

— Et c'était super. Je me suis régalé avec eux, dit-il. Maintenant, parle-moi de toi et de ce qui s'est passé ici.

M'étant entraînée avec Lonnie, je lui exposai les événements avec une compétence digne d'admiration, m'emmêlant très légèrement seulement lorsque je parlais de Guy. Le seul fait de prononcer son nom ouvrait en moi les vannes du chagrin.

— Il faut que tu définisses une stratégie, dit-il d'un ton professionnel.

J'agitai vaguement la main : mais-oui-on-verra...

— Jack sera sans doute inculqué demain... si ce n'est déjà fait.

— Lonnie va demander un report ?

— Aucune idée. Probablement pas.

— Autrement dit, il se retrouve avec la préliminaire dans les dix jours. Ce qui ne nous laisse pas beaucoup de temps. Et ce Max Outhwaite ? Nous pourrions essayer de remonter la piste.

Je notai le « nous », mais décidai de ne pas réagir pour l'instant. Me proposait-il sérieusement sa collaboration ?

— Quelle piste ? lui demandai-je. J'ai fait les registres d'état civil et les listes électorales. Et aussi tous les annuaires de la ville. Le nom est

aussi bidon que l'adresse.

— Tu as essayé une recherche croisée ?

— Oui.

— Les vieux annuaires ?

— Aussi.

— En remontant jusqu'où ?

— Six ans en arrière.

— Pourquoi six ? Pourquoi pas jusqu'à l'année du départ de Guy Malek ? Et même avant, tiens. Max Outhwaite pourrait avoir été victime d'une de ses arnaques pendant ses dix années de délinquance.

— Si c'est un nom inventé, le temps ne fait rien à l'affaire.

— En d'autres termes, tu t'es montrée cossarde, dit-il d'un ton benoît.

— Exact, lui répondis-je sans me vexer.

— Et les lettres proprement dites ?

— L'une est un fax, l'autre est dactylographiée sur du papier à lettre blanc ordinaire. Aucun signe particulier. J'aurais pu essayer de relever des empreintes, mais ça ne m'a pas semblé utile. Nous n'avons aucun matériel pour les exploiter et aucun moyen de les comparer, même s'il subsistait une image latente. J'ai néanmoins mis une des lettres dans une chemise en plastique pour la protéger. Puis je les ai photocopiées. J'ai laissé un jeu au bureau, dans un tiroir fermé à clé. C'est le genre de choses qui me rend parano.

— Tu as l'autre jeu ici ?

— Dans ma serviette.

— Voyons ça.

Je repoussai le drap et me levai. Récupérai ma serviette sur le comptoir de la cuisine, fouillai dedans et revins vers le canapé avec mon paquet de fiches et les deux lettres. Je me glissai de nouveau entre les draps et lui tendis la paperasse, me tournant sur le côté pour mieux le voir à l'œuvre. Il mit ses lunettes.

— Romantique en diable, tu sais, Dietz.

— On ne peut pas passer la journée à baiser. J'ai cinquante ans, je suis vieux. Je dois ménager mes forces.

— D'accord, ménage-les.

Oreillers bien calés, nous nous serrâmes l'un contre l'autre tandis que Dietz lisait les deux lettres et passait mes fiches en revue.

— Qu'en penses-tu ? lui demandai-je.

— Qu'Outhwaite est un bon cheval. À ce que je comprends, le sujet de l'exercice est de dénicher un autre candidat, ne serait-ce que pour détourner l'attention de Jack.

— Lonnie dit la même chose. Les preuves paraissent accablantes, mais reposent toutes sur des présomptions. Il espère que nous trouverons quelqu'un d'autre sur qui diriger les soupçons. D'après moi,

il verrait assez bien Donovan ou Bennet.

— Plus on est de fous, plus on rit. Si la police pense que le mobile de Jack était la part d'héritage revenant à Guy, l'argument vaut aussi pour les deux autres. Il leur était tout aussi facile de se glisser dans la chambre de Guy.

Il feuilletait les fiches, il en sortit une du lot.

— Ça veut dire quoi ? Tu fais allusion à une escroquerie ou quoi ?

Je saisis la fiche et l'étudiai. Elle disait : *Pique son bas de laine à la veuve.*

— Je ne sais plus bien. J'ai noté tout ce qui me revenait à l'esprit après mon premier entretien avec Donovan. Il parlait des coups qu'avait faits Guy pendant des années. La plupart semblaient mineurs. Actes de vandalisme, virées dans des voitures volées, tu vois le genre... mais il a aussi été mêlé à une escroquerie. Je n'ai pas posé de questions à ce moment-là parce que je démarrais mes recherches et me concentrais sur des pistes éventuelles. Son passé ne m'intéressait que dans la mesure où il me donnait des indices.

— Ça vaudrait peut-être la peine de l'examiner d'un peu plus près, ce passé. Les gens ont appris son retour... Quelqu'un lui gardait peut-être un chien de sa chienne.

— J'y ai pensé, moi aussi. Sinon, pourquoi Max Outhwaite aurait-il alerté le journal ? J'ai aussi caressé l'idée qu'un des frères pouvait être l'auteur des lettres.

— Pourquoi ?

— Pour faire croire que Guy avait des ennemis, quelqu'un d'extérieur à la famille qui aurait pu souhaiter sa mort. À propos... Bader gardait dans une chemise toutes les coupures de presse relatant les frasques de Guy.

Dietz se tourna pour me regarder.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Rien qui saute aux yeux à première vue. Je l'ai au bureau si tu veux en juger par toi-même. Christie m'a proposé de le prendre quand j'étais chez eux.

— Bonne idée. On trouvera peut-être une autre piste.

Il revint aux deux lettres, les analysant avec attention.

— Et la troisième, la lettre qu'a reçue Guy ? Que disait-elle ?

— Je l'ignore. L'inspecteur Bower n'a pas voulu me le dire et je n'ai pas pu tirer grand-chose d'elle. Mais je parierais qu'il s'agit dans les trois cas de la même personne.

— La police a dû demander leur avis aux experts.

— Peut-être. Mais rien ne dit qu'elle s'intéresse à Max Outhwaite maintenant que Jack est en garde à vue. Si elle croit qu'il a fait le coup, pourquoi irait-elle voir ailleurs ?

— Tu veux un coup de main pour le travail de routine ?

— Ça me plairait beaucoup.

CHAPITRE 18

Je déposai Dietz à la bibliothèque municipale en sortant de la voie express, puis je pris la direction de la Malek Construction. Je ne pensais pas m'y attarder, mais au moment où je tournais pour me garer sur le parking j'aperçus Donovan qui montait dans un pick-up de la société. Je l'appelai et agitai rapidement la main, m'arrêtant sur un espace réservé aux visiteurs, à deux places de lui. Il attendit que je m'approche, puis se pencha et baissa la vitre du côté passager.

Un sourire plissa son visage, ses yeux sombres étant cachés par des lunettes de soleil foncées.

— Comment allez-vous ? me demanda-t-il en relevant ses lunettes sur le haut de son crâne.

— Très bien. Je vois que j'arrive au moment où vous partiez. En avez-vous pour longtemps ? Je voudrais vous poser quelques questions.

— On m'attend à la carrière. J'en ai pour une heure. Si vous voulez m'accompagner...

Je réfléchis une seconde.

— Pourquoi pas ?

Il ôta son casque du siège passager et le posa par terre, puis m'ouvrit la porte de la camionnette. Je montai. Il portait un blue-jean et un gilet également en jean sur une chemise sport bleue à carreaux dont il avait retroussé les manches. Ses pieds étaient chaussés de bottes de chantier dont les semelles gaufrées me firent penser à des pneus.

— Où se trouve la carrière ?

— Après le col. (Il mit le moteur en marche et sortit du parking.) Quelles sont les dernières nouvelles de Jack ?

— Je ne lui ai pas parlé, mais Lonnie Kingman a eu un entretien avec lui avant qu'on le conduise à la prison. Vous avez eu Christie ?

— Un déjeuner m'a mis en retard. J'ai dû arriver une dizaine de minutes après votre départ. J'ignorais tout de cette histoire. L'affaire se présente comment ?

— Difficile à dire. Lonnie met au point sa stratégie. J'irai sans doute faire un tour au country-club tout à l'heure pour commencer à sonder les membres qui étaient présents mardi. Il nous faut quelqu'un qui puisse témoigner de sa présence au club entre vingt et une heures

trente et vingt-trois heures trente.

— Ça ne devrait pas trop poser de problème.

— Ne croyez pas ça, lui renvoyai-je.

Je suis presque aussi à l'aise qu'un nouveau-né quand il s'agit de rouler en camionnette. On ne s'était même pas encore engagés sur l'étroite autoroute qui serpente en direction du col que je sentis la tension céder peu à peu. Un véhicule en mouvement a des vertus apaisantes. Dans le pick-up de Donovan, je faillis m'endormir, bercée par l'effet combiné de son ronronnement tamisé et de son bringuebatement. J'en avais assez de penser au meurtre, même s'il allait bien falloir y venir. En attendant, je lui posai des questions sur la société et pris un plaisir excessif à la longueur de ses réponses. Donovan conduisait d'une main, sa voix dominant le bruit de la camionnette.

— Nous nous intéressons depuis quelque temps au recyclage sur place des débris de béton et d'asphalte. Nous avons un dépôt à Colgate, où nous les collectons, et une usine mobile... En fait, nous en avons deux maintenant, une à Monterey et une autre à Stockton. Je crois qu'on a été les premiers à le faire dans la région. Nous sommes en mesure de compacter ces matériaux pour obtenir un soubassement de route conforme aux normes. Comme le coût du transport des matériaux est supérieur à celui des matériaux eux-mêmes, le rapport coût-bénéfice joue en notre faveur.

Il poursuivit dans cette veine pendant que je me demandais paresseusement s'il fallait vérifier ses affirmations quant à la solvabilité de la société.

— ... En ce moment, déclarait-il au moment où je revins à ce qu'il disait, notre volume d'extraction à la carrière est sensiblement égal à ceux de la gravière et de la sablière. Le sable et le gravier vont essentiellement à la production de béton asphalté. Nous sommes l'usine la plus proche de Santa Teresa. Avant, nous produisions le béton dans notre usine de Santa Teresa, où nous apportions le sable, le gravier et l'asphalte liquide, mais il est apparu, là encore, que nous avions tout avantage à le produire sur place et à le transporter ensuite à Santa Teresa. Je dois être le seul être vivant à s'extasier sur les soubassements de route et le ciment de Portland ! Vous vouliez me parler de Jack ?

— J'aimerais plutôt parler de Guy.

— Écoutez... Je peux vous dire que Jack ne l'a pas tué, parce que ce serait absurde. Les premiers à qui les flics vont s'intéresser, c'est à nous trois. Je m'étonne que Bennet et moi ne soyons pas déjà dans le collimateur.

— Vous l'êtes probablement, quoique tout semble incriminer Jack pour l'instant. (Je lui parlai des chaussures de jogging et de la batte de

baseball.) Avez-vous une idée de l'endroit où se trouvait la Harley-Davidson cette nuit-là ?

— Dans le garage, à la maison, je suppose. C'est Jack qui chouchoute la Harley, pas moi. J'aurais eu du mal à la voir ce soir-là, je regardais la télévision en haut.

Nous montions vers le col sur une route sinueuse bordée de maquis. L'air était immobile, figé au-dessus des montagnes dans la touffeur du soleil brûlant. Les buissons ligneux semblaient aussi secs que de l'amadou. Plus haut sur les pentes rocheuses, des graminées et des plantes ornementales – mélampyres et bromes, queues-de-renard, fétuques or et ray-grass – couvraient le paysage d'une vapeur dorée qui adoucissait les arêtes de la roche. À peine devinait-on une brise imperceptible. Mais au crépuscule l'air chaud descendrait et le vent commencerait alors à souffler le long des pentes. Une humidité relative tomberait. En s'engouffrant dans les canons, le vent prendrait de la vitesse. La moindre flammèche, la moindre incandescence d'une cigarette ou l'étincelle jaillie par inadvertance d'une débroussailleuse pourrait alors déclencher en quelques instants un incendie majeur. Les incendies sévissaient d'ordinaire en août et septembre, après des mois et des mois de hautes pressions. Mais, dernièrement, la météo s'était montrée capricieuse et imprévisible, et rien ne permettait de prévoir ce qu'elle réservait. Au-dessous de nous, dans le lointain, l'océan Pacifique s'étendait jusqu'à l'horizon dans une brume bleutée. Je distinguais les découpures de la côte qui décrivait une courbe vers le nord.

— Je n'ai pas revu Jack ce soir-là après son départ pour le club, disait Donovan. Je ne peux donc guère vous éclairer sur ce point. À part ses allées et venues, je ne vois pas très bien ce que vous cherchez.

— Nous pouvons soit prouver que Jack n'est pas coupable, soit montrer que quelqu'un d'autre l'est. Où se trouvait Bennet cette nuit-là ? Peut-il justifier de son emploi du temps ?

— Demandez-le-lui. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'était pas à la maison. Il est rentré tard.

— Lors de notre première entrevue, vous m'avez parlé des démêlés de Guy avec la justice. Quelqu'un pouvait-il lui en vouloir ?

— Vous voulez remonter jusqu'à ses comparutions devant le tribunal pour enfants ?

— Peut-être. Et aussi à la période ultérieure. Vous parliez d'une « veuve » qu'il aurait escroquée ?

Il secoua la tête :

— Laissez tomber. C'est une impasse.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il n'y a plus personne de la famille.

— Ils ont déménagé ?

— Ils sont tous morts.

— Parlez-m'en tout de même.

— La veuve était une certaine M^{me} Maddison. Avec deux d. Guy avait déjà quitté la maison, et quand le vieux a appris ce qu'il avait fait, il a refusé d'étouffer l'affaire. C'est une des rares occasions où il ait montré de la poigne... Il en avait sans doute assez de réparer les dégâts. Il a dit à la femme de porter l'affaire devant les tribunaux, mais je suis sûr qu'elle ne s'y est jamais décidée. Des gens comme ça, il y en a. Ils n'entament pas de poursuites alors qu'ils le devraient.

— De quoi s'agissait-il ?

Nous arrivions au sommet du col et la route déboucha sur une vue que j'adore, une vallée blond caramel piquetée de buttes de chênes verts. Les ranchs et les campings tissaient un motif dans le paysage, mais la plupart restaient invisibles du col. De deux voies, l'autoroute passa à quatre tandis que nous prenions de la vitesse sur le Cold Spring Bridge.

— Guy sortait avec une fille, une certaine Patty Maddison. Elle avait une sœur du nom de Claire.

Le nom éveilla en moi un vague souvenir, mais je n'arrivai pas à mettre le doigt dessus. Je dus émettre un son quelconque car Donovan se tourna vers moi pour me lancer un coup d'œil.

— Vous la connaissez ?

— Le nom me dit quelque chose. Continuez. Ça va me revenir.

— Leur vieux n'avait jamais eu un rond, mais il avait acquis, Dieu sait comment, des documents rares... des lettres, je crois... qui valaient un joli paquet. Il était malade. Enfin, bref, quand il est mort, la mère était censée les vendre pour envoyer les filles à l'université. L'aînée des sœurs était diplômée d'une université de la côte Est et pensait faire médecine. Une partie de l'argent lui revenait, le reste devait payer les études de Patty... Et puis, la Noël avant son départ, Guy sonne chez cette femme. Il lui dit qu'il est un ami de Patty et se présente comme un amateur de documents rares. Il lui apprend qu'il y aurait des doutes sur l'authenticité des lettres. Le bruit court que ce sont des faux et le père aurait fait appel à ses services pour y jeter un coup d'œil, lui explique-t-il.

— Le père était encore en vie ?

Donovan me fit signe que non.

— Ça faisait un mois qu'il avait rendu l'âme. Il était mort à Thanksgiving (5). Bien sûr, la maman se fait un sang d'encre parce que ces lettres sont son seul bien. Elle n'est pas du tout au courant qu'on a engagé un expert, mais, tout lui paraissant normal – un geste ultime de son époux sentant venir sa fin ? –, elle remet les lettres à Guy, et il se tire avec.

— Comme ça ? Sans vérifier son identité ni ses références ?

— Apparemment non. Il s'était fait faire des cartes de visite professionnelles et lui en avait donné une, qu'elle avait prise pour argent comptant. Dites-vous qu'il a fallu des mois pour reconstituer le puzzle. Comment se serait-elle méfiée ? Il lui fallait de toute façon les faire expertiser en prévision de la vente.

— Je n'arrive pas à comprendre que les gens soient si confiants !

— Vous connaissez des faussaires au chômage ?

— Continuez.

— Guy garde donc les lettres pendant quinze jours. Il prétend qu'il les soumet à des tests scientifiques, mais en réalité il en fait des copies, des faux parfaitement imités. Ou plutôt pas si parfaitement, comme on le verra. Toujours est-il qu'il constitue un ensemble de faux suffisamment crédibles au premier examen. Et au bout de quinze jours il rapporte les copies et annonce la triste nouvelle : « Je suis vraiment désolé, madame Maddison, lui dit-il, mais ce sont indiscutablement des faux et elles ne valent pas un sou ! » N'importe quel expert le lui dira. Elle en tombe quasi raide morte. Puis elle fonce chez un autre expert, qui lui confirme les dires de Guy : c'est exact, les lettres ne valent pas un pet de lapin. Nous avons donc une dame qui a perdu son mari et qui se retrouve sans rien du jour au lendemain. Elle ne fait ni une ni deux et vient voir Papa et exige réparation.

— Comment a-t-elle deviné que c'était Guy ?

— Il sortait avec Patty...

— Oh ! Patty ! J'y suis ! Guy m'en a parlé le jour où il m'a fait visiter la propriété. Il disait avoir rompu avec elle. Désolée de vous interrompre, mais je sais maintenant pourquoi ce nom me disait quelque chose. Donc, comment a-t-on su que c'était lui ? Patty a vendu la mèche ?

Donovan secoua la tête :

— Pas du tout ! Patty a fait des pieds et des mains pour le protéger, mais Guy venait de prendre le large et M^{me} Maddison a fait le rapprochement.

— Elle ne l'avait jamais rencontré ?

— Seulement lorsqu'il s'était présenté en se faisant passer pour un expert. Visiblement, il ne l'avait pas fait sous son nom.

Donovan ralentit et tourna à gauche pour quitter l'autoroute. Nous roulâmes pendant un bon kilomètre sur une route pavée à deux voies qui se transforma en piste cahoteuse, mitraillant la camionnette de gravillons. Devant nous, un nuage de poussière blanche déroula ses volutes, coupant paresseusement la route au moment où celle-ci décrivait une courbe sur la gauche et s'élargissait pour révéler la carrière. On avait taillé des portions massives de sol et de roche dans le flanc de la colline. La zone était dépourvue d'arbres et de végétation. Le vacarme des engins lourds trouait la quiétude de la

montagne. L'aplat gris et crayeux de la plus grande partie du chantier contrastait vivement avec le gris-vert des collines environnantes et le bleu pâle du ciel. Plus loin, une végétation vert foncé tachetée de touffes dorées d'herbe sèche tapissait les montagnes. Le flanc de la colline était taillé en gradins. Partout se dressaient des monticules abrupts de terre et de gravier, de schiste et de grès, qui mettaient à nu la terre et la roche. Des tapis roulants remontaient bruyamment les rocs jusqu'à la gueule du concasseur, où des pierres grosses comme ma tête se déversaient entre les mâchoires trépidantes qui les réduisaient en gravats. Des grilles et des tamis horizontaux et inclinés, hérissés de pointes, triaient et calibraient les débris de roche.

Donovan s'immobilisa près d'une caravane de chantier, coupa le contact et mit le frein à main.

— J'ai juste une affaire à régler. Je finirai de vous raconter l'histoire au retour. Il y a un casque à l'arrière si vous souhaitez faire un tour.

— Ne vous en faites pas pour moi.

Donovan m'abandonna dans le pick-up pendant qu'il discutait avec un homme en casque et combinaison de travail. Tous deux disparurent dans la caravane et j'attendis. De loin, les machines avaient la taille de miniatures Matchbox. J'observai le mouvement régulier d'un tapis roulant charriant un flux continu de pierres qui se déversaient en cascade en fin de parcours. Levant la tête, je reportai mon attention sur la nature environnante, un paysage d'une pureté primale, alternant les montagnes embrumées et un tapis végétal vert foncé. Je laissai mon regard s'y perdre, essayant de trouver un lien logique dans le récit de Donovan. Dans le souvenir que je gardais de sa brève allusion à Patty, Guy jugeait que sa réserve à l'égard de cette fille avait été la seule action honnête de sa vie. Il l'avait décrite comme un être instable, affectivement fragile, ou quelque chose du genre. Pourquoi vouloir me convaincre de ses intentions louables alors qu'il avait monté ce coup pour escroquer la mère ? Et Patty dans la foulée, puisque l'argent des lettres devait lui revenir.

Le soleil tapait sur la cabine de la camionnette. Donovan avait laissé les vitres ouvertes, je ne mourrais donc pas rôtie. Une poussière blanche emplissait l'air et le grondement du matériel lourd rudoyait le silence. J'entendais le cliquètement du métal, le grincement aigu du changement de vitesse d'une chargeuse roulante qui traversait dans un grondement la surface plane du chantier, aussi stérile qu'un paysage lunaire. Je défis ma ceinture de sécurité et me mis en boule sur le siège, les genoux coincés contre le tableau de bord. Je ne voulais pas que Guy ait commis un délit aussi grave. Le passé était le passé, mais là, impossible de lui trouver une excuse. J'étais préparée à des tours pendables, prête à accepter des infractions mineures, mais comment

passer outre à un vol qualifié, même si ancien ?

Je me rendis compte que je m'étais assoupie en entendant le crissement des bottes de chantier puis Donovan ouvrir la porte du côté du conducteur. Je me réveillai en sursaut. Il tapa le bord de ses semelles contre la carrosserie pour se débarrasser des gravillons avant de se glisser derrière le volant. Je me redressai et rattachai ma ceinture.

— Désolé d'avoir été si long, dit-il.

— Ne vous inquiétez pas. Je me reposais les yeux, répondis-je sèchement.

Il claqua la portière, verrouilla sa ceinture et mit le contact. Quelques instants plus tard, nous tressautions sur la piste rejoignant l'autoroute.

— Où en étais-je ? demanda-t-il.

— Guy avait échangé un lot de fausses lettres contre les exemplaires authentiques et avait disparu. Vous disiez que votre père a refusé d'étouffer l'affaire.

— Et comment ! Les lettres étaient estimées à près de cinquante mille dollars ! À l'époque, Papa ne disposait pas d'une telle somme, et de toute façon il n'aurait pas payé.

— Que sont-elles devenues ? Guy les a vendues ?

— Sans doute, car, à ma connaissance, on ne les a jamais revues. Paul Trasatti pourrait vous en dire plus. C'est son père qui les a expertisées après l'échange.

— C'est donc lui qui a confirmé la mauvaise nouvelle à M^{me} Maddison ?

— Exact.

— Et elle, qu'est-elle devenue ?

— D'abord, elle buvait. Ensuite, elle prenait des tranquillisants depuis des années. Elle n'a pas fait long feu. Entre l'alcool et les cigarettes, cinq ans plus tard elle était morte.

— Et Patty ?

— Une triste histoire. En mai de cette année-là, soit deux mois après le départ de Guy, elle a appris qu'elle était enceinte. Elle avait dix-sept ans et ne voulait pas que ça se sache. Elle avait une foule de problèmes mentaux et craignait sûrement qu'on ne la fasse interner, ce qui n'aurait pas manqué. Quoi qu'il en soit, elle s'est fait avorter et elle est morte de septicémie.

— Hein ?

— Vous m'avez bien entendu. Elle a eu, comme on disait, recours à une tricoteuse, un dépannage plus courant qu'on ne le croirait. Des instruments non stériles... une officine de San Diego... Bref, une infection générale s'est déclarée et elle en est morte.

— Vous plaisantez !

— C'est la stricte vérité. Pourquoi pensiez-vous qu'on en voulait à Guy ? Je sais que vous nous considérez comme une bande de salauds remâchant leur rancœur, mais il a fallu vivre avec ça, et, croyez-moi, on a eu du mal.

— Pourquoi en parler seulement maintenant ?

— Et quand en aurait-on parlé ? L'occasion ne s'est jamais présentée. Nous savions tous ce qui s'était passé. Nous en discussions entre nous, mais nous n'ameutons pas la terre entière pour laver notre linge sale en public ! Vous croyez que ça nous fait plaisir de reconnaître son rôle dans cette histoire ?

Je restai méditative, le regard fixé sur le bord de la route qui défilait.

— J'ai vraiment du mal à le croire.

— Ça ne m'étonne pas. Vous refusez de penser que Guy ait pu faire un truc pareil.

— Non, c'est faux, dis-je. Guy m'a dit que Patty s'accrochait à lui. La seule action dont il s'estimait fier était de ne pas l'avoir séduite quand il en avait eu l'occasion. Pourquoi m'aurait-il dit ça ?

— Tiens donc ! Pour que vous l'admiriez !

— Mais pas dans ce contexte ! C'est un sujet qu'il a abordé en passant, sans insister. Il n'est pas entré dans les détails. Admirer quoi ?

— Guy mentait. C'était plus fort que lui.

— Il mentait peut-être à l'époque, mais pourquoi le faire au sujet de cette fille après tant d'années ? Je ne la connaissais pas, je ne lui demandais rien. Il n'avait rien à y gagner.

— Je sais que vous l'aimiez bien. Comme la plupart des femmes. Vous commencez à compatir... vous vous sentez le besoin de le mater. Vous refusez d'accepter qu'il ait pu vous mener en bateau. Il a passé son temps à jouer là-dessus !

— Pas du tout ! me récriai-je, vexée. Il a fait un grand travail intérieur. Il avait placé sa vie sous le regard de Dieu. Pourquoi aurait-il inventé un conte à dormir debout au sujet de Patty Maddison ?

— Guy récrivait activement l'histoire. On le fait tous. Vous vous repentez de vos péchés et dans votre tête vous faites table rase du passé. En un rien de temps, vous êtes convaincu de ne pas être aussi pourri qu'on le disait. C'est l'autre qui était un pauvre type, mais vous, vous aviez toutes les raisons du monde l'agir comme vous l'avez fait. C'est du vent, bien sûr, mais qui supporte de se regarder en face ? On se justifie. C'est humain.

— Vous parlez du Guy Malek d'autrefois. Pas de celui que j'ai rencontré. Tout ce que je sais, c'est que je vois mal Guy agir ainsi.

— Vous l'avez connu moins d'une semaine et vous avez cru tout ce qu'il disait. C'était un vaurien !

— Enfin, Donovan ! Réfléchissez à la nature de ses méfaits. Aucun

ne s'apparentait à ça ! Gamin, il donnait dans le vandalisme. Plus tard, il a volé des voitures et des chaînes stéréo pour se procurer de la drogue. La fabrication de faux est une entreprise bien trop compliquée pour quelqu'un qui passe son temps à planer ! Croyez-moi, je parle en connaissance de cause. Vous vous croyez psychologue, mais vous êtes à peine capable de raisonnement logique !

— Guy était un garçon doué. Il apprenait vite.

— Je vais interroger Paul, lui renvoyai-je, refusant de céder.

— Il vous dira la même chose. D'ailleurs, c'est sans doute de là que l'idée a germé dans la tête de Guy. Vous avez un bon copain dont le papa s'occupe de documents rares... Ce n'est pas sorcier de monter un coup le jour où vous avez accès à des pièces de valeur.

— Je vous entends bien, mais votre théorie ne tient pas.

— Vous vous y connaissez en menteurs ? me demanda-t-il.

— Je crois pouvoir vous répondre que oui. Bon, et alors ?

— Un affabulateur... je parle d'un menteur invétéré... il ment parce qu'il sait mentir, parce qu'il le fait avec succès. Il ment par pur plaisir, parce qu'il aime s'en tirer à bon compte. Guy était comme ça. S'il pouvait vous raconter une craque quelconque, même une bagatelle, même s'il n'y avait rien à gagner à la clé, il n'y résistait pas.

— Vous voulez dire que c'était un affabulateur... répétais-je en reprenant ses paroles à mon compte, mais d'un ton sceptique.

— Je dis qu'il prenait plaisir à mentir. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Je ne crois pas. Sans me vanter, je dirais que je suis particulièrement bon juge en la matière.

— On sait quand certaines personnes mentent, mais il y a des exceptions.

— D'où tirez-vous vos certitudes ? lui demandai-je, commençant à me sentir vexée.

Donovan s'irritait, lui aussi. Il écarta la question d'un geste. Je le soupçonnai de ne pas avoir l'habitude que les femmes lui tiennent tête.

— Faites ce que vous voulez, je sais que vous ne vous laisserez pas convaincre.

— Vous non plus, dis-je sèchement. Qu'est devenue la sœur aînée ? Donovan eut une grimace d'exaspération.

— Vous me croirez ou bien vous cherchez un nouveau sujet de querelle ?

— Je me querelle à propos de Guy. Pas des Maddison. D'accord ?

— D'accord. Claire, l'aînée, a renoncé à faire sa médecine. Elle n'avait pas d'argent et sa mère déclinait rapidement. Elle est revenue pendant un temps pour s'occuper d'elle. Six mois, peut-être.

Après le décès de sa mère, elle est repartie sur la côte Est... dans le

Rhode Island, je crois, ou le Connecticut. Elle s'est mariée à je ne sais qui, mais ça n'a pas marché. Et puis, il y a à peu près un an, elle a disjoncté. C'est en tout cas ce qu'on m'a dit.

— Vous voulez dire qu'elle s'est suicidée ?

— Ça vous étonne ? Elle n'avait plus de famille. Elle était seule. Il faut dire qu'ils étaient un peu limités, dans cette famille... Un ramassis de maniaco-dépressifs. Quelque chose a dû finir par la pousser dans le vide.

— Vous voulez dire qu'elle s'est jetée du haut d'un immeuble ?

— Je ne sais pas comment elle s'y est prise, c'était une image. Le journal du coin a publié un entrefilet sur l'affaire. C'est arrivé quelque part dans l'Est.

Je restai de nouveau silencieuse, puis je demandai :

— Comment savez-vous qu'il ne reste personne ? Des cousins, par exemple ? Des tantes, des oncles ? La meilleure amie de Patty ?

— Allons... Vous tueriez parce qu'on aurait fait du tort à un membre de votre famille ? Un frère ou une sœur, je ne dis pas. Mais un cousin ou une nièce ?

— Non, pas vraiment. Mais je n'ai pas de liens avec ma famille. Supposons plutôt que ce genre de choses se soit produit dans la vôtre.

— Il s'est bel et bien produit quelque chose : Guy a été tué.

— Vous n'éprouvez aucun sentiment de vengeance ?

— Assez fort pour tuer ? Absolument pas ! En outre, en admettant que ce soit le cas, je n'aurais pas attendu aussi longtemps. Ça fait quand même dix-huit ans !

— Mais pendant tout ce temps Guy avait disparu. Vous l'aurez remarqué : il est mort dans les jours qui ont suivi son retour.

— C'est ma foi vrai.

— Est-ce que le nom de Max ou Maximilian Outhwaite a un rapport quelconque avec cette histoire ? Ou Maxime... Je ne suis pas sûre du sexe.

Donovan se tourna pour me regarder d'un air étonné.

— Comment êtes-vous tombée sur ce nom-là ?

— Vous le connaissez ?

— Et comment ! Max Outhwaite est le nom utilisé par Guy sur les cartes professionnelles qu'il s'était fait faire pour escroquer M^{me} Maddison !

Je le regardai, interloquée.

— Vous en êtes sûr ?

— Ce n'est pas le genre de choses qu'on oublie. Comment l'avez-vous trouvé ?

— « Max Outhwaite » est l'auteur des lettres au *Dispatch* et au *Los Angeles Times*. Ce sont elles qui ont informé les journaux du retour de Guy.

CHAPITRE 19

De retour à la Malek Construction, je laissai Donovan sur le parking et récupérai ma voiture. Je me sentais inquiète et désorientée. Cette histoire de Max Outhwaite n'avait pas d'explication logique. Peut-être Dietz aurait-il une piste. On ajoute les Maddison au frichti et on obtient quoi, hein ? Je jetai un coup d'œil à ma montre et grimaçai en voyant qu'il était déjà si tard. L'expédition au col avait duré plus d'une heure et demie.

Dietz attendait devant la bibliothèque. Je m'arrêtai au bord du trottoir et il se glissa sur le siège avant.

— Désolée pour le retard, lui dis-je.

— Ne t'inquiète pas. J'ai du neuf pour toi. Outhwaite est une pure invention. J'ai vérifié les annuaires de la ville des vingt-cinq dernières années, puis je suis allé en face faire une recherche au greffe du comté. Personne de ce nom n'a jamais figuré dans l'annuaire ni ailleurs. Pas de mariages, pas de décès, pas de biens fonciers, permis de construire, poursuites en justice, rien. Tout individu en vie laisse une trace quelconque. C'est un nom inventé de toutes pièces, à moins que nous ne soyons complètement à côté de la plaque.

— Il y a bien un lien, mais pas celui qu'on attendrait, lui dis-je.

Pendant le trajet du retour, je lui rapportai ma conversation avec Donovan. J'avais oublié à quel point il est bon de demander son avis à quelqu'un. Je lui parlai des Maddison et du rôle qu'aurait joué Guy dans la ruine de la famille.

— ... Maxwell Outhwaite est le nom de l'expert fictif qui leur a escroqué pour cinquante mille dollars de documents rares. Rien ne prouve que ce soit Guy, mais Donovan semble tenir le fait pour acquis. Sincèrement, si tu avais été au courant de l'histoire des Maddison, en aurais-tu parlé à qui que ce soit ?

— Tu veux dire à toi ?

— En l'occurrence. Donovan aurait pu en parler, non ? Même chose pour Max Outhwaite... Le nom reparaît brusquement des années plus tard et il reste muet comme une carpe !

— Katzenbach ne lui a peut-être jamais parlé de l'existence de la lettre ni du nom de l'expéditeur.

— Ah... je vois ce que tu veux dire. C'est en effet possible. N'empêche que ça me tracasse. J'aimerais retrouver la machine à

écrire. Ce serait un bel atout.

— Laisse tomber. C'est impossible.

— Pourquoi dire ça ? Elle se trouve sûrement quelque part, et pas loin. Quelqu'un a tapé ces lettres sur la même machine.

— Et alors ? Si j'envoyais des lettres anonymes, je me vois mal à mon bureau en train de pianoter sur mon IBM. Je suis trop paranoïaque. Je prendrais une machine de location à la bibliothèque municipale. Ou je trouverais une maison qui vend des machines à écrire et j'essaierais un de leurs modèles.

— Ce n'est pas une machine neuve. La police paraît désuète et de nombreux caractères sont encrassés. Elle a sans doute un ruban nylon, pas un ruban carbone.

— Les machines qu'on trouve à la bibliothèque ne sortent pas précisément de la chaîne de montage.

— Tape-moi quelques spécimens et nous comparerons. Il y a un ou deux défauts dans l'œil des caractères qui devraient nous aider à mettre le doigt dessus. Et je suis sûre qu'un spécialiste en trouverait d'autres. J'ai juste procédé à un examen superficiel.

— Des caractères encrassés ne mènent pas bien loin. Il suffit de passer un peu de nettoyant au pinceau, et ni vu ni connu.

— Certes. Mais tu ne crois pas que la majorité des gens qui écrivent des lettres anonymes partent du principe qu'ils ne seront pas découverts ?

— Ils peuvent se croire en sécurité, mais c'est faux, dit Dietz. Le FBI garde des dossiers très complets de lettres anonymes. De plus, ils ont des échantillons des polices de la plupart des machines connues. À la poste aussi, ainsi qu'au Département du Trésor. Ils sont à même de déterminer le fabricant et le modèle de presque n'importe quelle machine. La seule façon de se couvrir, c'est de démonter l'engin !

— Oui, mais qui irait mettre une machine à écrire aux ordures ? Si tu te crois suffisamment en sécurité pour utiliser ta machine personnelle, tu ne vas pas la jeter à la poubelle après ! N'importe comment, inutile de se poser trop de questions. Ces lettres ont fait des dégâts, mais elles peuvent difficilement faire l'objet de poursuites.

Dietz eut un sourire.

— Dis-moi tout. Tu la vois sur le bureau de quelqu'un ?

— Peut-être. Pourquoi pas ?

— Alors, ouvre l'œil.

— Je sais que tu dis ça pour me remonter.

— Qu'est-ce que Donovan t'a dit d'autre sur les Maddison ?

— Pas grand-chose. D'après lui, ils sont tous morts, mais je ne crois pas qu'il faille prendre ses déclarations pour argent comptant.

— Ça vaut la peine d'y regarder de plus près, dit-il. Ça me paraît intéressant.

— Comment ça, « intéressant » ? Mais c'est fabuleux ! On tient enfin un mobile ! C'est notre meilleure piste...

— Notre unique piste, rectifia-t-il.

Je refusai de prendre en compte cette évidence.

— Et la cerise sur le gâteau, c'est qu'on a Outhwaite, qui semble s'y rattacher en droite ligne !

— On ne devrait pas avoir trop de mal à retrouver le nom de Maddison, surtout avec deux *d*. Même si elle n'était pas du coin, la famille vient bien de quelque part.

— D'après Donovan, le père est décédé aux alentours de Thanksgiving 1967 et Patty a suivi, sans doute en mai ou juin 1968. La mère est morte cinq ans plus tard, mais c'est tout ce que je sais. Rien ne garantit que tu retrouves Claire. Toujours d'après lui, elle serait repartie sur la côte Est et se serait mariée. En revanche, il se souvient d'avoir appris sa mort dans le journal local, autrement dit, il y a sûrement eu un entrefilet dans le *Dispatch*. Peut-être avait-elle gardé son nom de jeune fille...

— Je m'en occupe tout de suite.

— C'est vrai ? Je n'en reviens pas que tu le proposes. Je croyais que tu détestais ce genre de corvées !

— C'est juste histoire de m'entraîner. Ce n'est pas désagréable de voir qu'on n'a pas perdu la main. Comme ça, je sais que j'ai toujours mon flair de fin limier. Si Katzenbach veut bien coopérer, on pourrait essayer les archives du journal. Ils ont peut-être gardé de vieilles coupures sur les Maddison dans les nécros.

— C'est une suggestion affriolante.

— Je suis un mec affriolant, dit-il.

Lorsque nous rentrâmes à la maison, je me changeai et passai un survêtement en prévision de ma séance de jogging. Je m'étais réveillée à six heures comme d'habitude et commençais à sentir le poids de la journée. J'abandonnai Dietz dans le séjour, la jambe en l'air, passant de la glace sur son genou endolori tout en zappant d'une chaîne à l'autre, alternant CNN, des talk-shows et d'obscuras manifestations sportives. Je filai vers la porte, heureuse de cette occasion de me retrouver seule.

Il ne venait presque aucun souffle de l'océan. Le soleil de cette fin d'après-midi commençait à pâlir, mais la plage continuait à réverbérer une chaleur saturée d'odeurs de varech et d'eau salée. Les cimes des palmiers semblaient découpées dans de la cartoline, silhouettes plates et noires sur le plan bleu du ciel. J'allongeai ma foulée, courant à un rythme dans lequel je me retrouvais. L'ankylosé et l'épuisement faisaient place peu à peu à un sentiment de bien-être. Mes muscles prirent un mouvement coulé et la sueur me ruissela sur la figure. Même la brûlure qui me crispait la poitrine produisait une sensation

divine tandis que mon corps s'emplissait d'oxygène. À la fin de la course, je me jetai dans l'herbe, haletante. Mon esprit était une page blanche, mes os, lavés de toute souillure. Ma respiration finit par ralentir et la chaleur de la course s'évacua de mon corps. Après une série d'étirements, je me remis debout. Sur le chemin du retour, je sentis les vents de Santa Ana descendre du flanc de la montagne. Je frissonnai et me changeai, enfilant un T-shirt et un jean.

Dietz et moi dînâmes chez Rosie. William s'affairait au bar. À quatre-vingt-sept ans, il prenait un nouveau départ dans la vie. Depuis leur mariage, ils s'étaient tous deux glissés dans une vie confortable et routinière. Rose semblait lui confier de plus en plus les questions de gestion. Elle avait toujours tenu d'une main de fer les commandes de l'établissement, mais William l'avait convaincue de payer des salaires décents à ses employés, ce qui lui avait permis d'engager du personnel plus qualifié. Et elle avait commencé à déléguer, ce qui lui laissait plus de temps à passer en sa compagnie. William avait renoncé à quelques-unes de ses maladies imaginaires, elle avait renoncé à une part de son autorité tyrannique. On ne pouvait douter de leur affection mutuelle, et leurs prises de bec occasionnelles se calmaient sans incident. Dietz avait entrepris William sur l'Allemagne, mais je n'écoutais que d'une oreille, me demandant si nous deux parviendrions à nous entendre un jour. J'imaginais Dietz à quatre-vingt-sept ans, ce qui faisait de moi une jeunesse de soixante-douze ans : nous avons pris notre retraite et abandonné le stress du métier de détective, nous étions perclus d'arthrite et avions les dents déchaussées. Que ferions-nous ? Ouvrir une école de privés ?

— À quoi penses-tu ? Tu as l'air bizarre, dit-il.

— À rien. À la retraite.

— Plutôt bouffer mon flingue !

Au moment d'aller au lit, Dietz proposa de se hisser au premier.

— Mon genou me fait de nouveau un mal de chien et je ne serai probablement pas bon à grand-chose, sinon à te tenir compagnie.

— Tu es mieux en bas. Mon lit n'est pas assez grand, surtout avec un genou en compote. Je n'arriverai pas à dormir parce que j'aurai peur de te cogner.

Je le laissai déplier le canapé et montai tranquillement les marches tout en lui parlant par-dessus la rampe.

— C'est ta dernière chance, dit-il avec un sourire.

— Je ne veux pas m'habituer à toi.

— Tu devrais en profiter pendant que tu peux.

Je m'arrêtai et regardai en bas.

— Tu viens de résumer toute la différence entre nous, Dietz.

— Parce que je vis dans l'instant ?

— Parce que cela te suffit.

Le vendredi matin, Dietz prit sa voiture à la première heure et fila vers les bureaux du *Santa Teresa Dispatch* pendant que je me rendais chez Paul Trasatti. Hopper Road se situait à mi-chemin entre la propriété des Malek et le country-club. Le quartier était intime, la rue bordée d'ormes et mouchetée d'ombres. La maison imitait un cottage anglais, comme ceux qu'on peut voir au dos de jeux de cartes : pierre grise et toit de chaume ondulant en vagues jusqu'aux pignons. Soulignées par des linteaux et des volets de bois peints en blanc, les fenêtres s'agrémentaient de petits carreaux de vitrail. Deux étroites cheminées en pierre enserraient la maison tels deux presse-livres assortis. Une palissade entourait le jardin, des roses trémières roses et rouges dressant leurs hautes tiges sur le devant. Le petit jardin était impeccable, avec une pelouse épaisse bordée de lierre foncé et de petites plates-bandes le long du mur en brique conduisant à la porte. Des oiseaux gazouillaient dans le jeune chêne qui se dressait à l'angle du terrain.

J'avais téléphoné la veille au soir, naturellement, pour être sûre de trouver Trasatti chez lui. Sur le seuil, je sentis une odeur d'œufs au bacon et le doux parfum du sirop d'érable. Je laissai échapper un petit gémissement, sans doute inaudible compte tenu du bruit de la tondeuse en action deux maisons plus loin. En réponse à mon coup de sonnette, Trasatti m'ouvrit la porte, sa serviette encore à la main. Grand et mince, il était aussi chauve qu'une ampoule électrique. Il avait un grand nez, de grosses lunettes et le menton en galoche. Étroit de carrure et le torse légèrement creux s'arrondissant au niveau d'une taille empâtée. Il portait une chemise blanche et un pantalon cigarette. Il me toisa d'un air réprobateur, jetant un coup d'œil surpris à sa montre.

— Vous aviez dit neuf heures.

— Il est neuf heures.

— Elle indique huit heures, dit-il en portant sa montre à son oreille. Zut ! Entrez. Vous me surprenez en plein petit déjeuner. Asseyez-vous là, j'en ai pour une seconde. Voulez-vous du café ?

— Non, merci. Ne vous bousculez pas.

Petit et aménagé à la perfection, le séjour ressemblait plus à un cabinet de médecin qu'à un endroit où s'installer les pieds en l'air. Le mobilier avait un air vaguement victorien, encore qu'il ne parût pas d'époque à mon œil de profane. Les sièges étaient petits et tarabiscotés, bordés de bois sculpté à motifs de fruits. Je dénombrai trois tables en bois foncé à plateaux en marbre veiné de rose, dont l'un accueillait une série de catalogues de Sothby's empilés avec soin. Un tapis en laine à poils ras bleu pâle, souligné d'une bordure de dragons chinois et de chrysanthèmes, couvrait le sol. Des fleurs artificielles

roses et bleues d'une espèce indéfinissable garnissaient deux vases cloisonnés. L'aiguille des minutes de la pendule trônant sur la cheminée cliquetait à chacun de ses déplacements autour du cadran.

Je feuilletai un catalogue mais n'y vis rien de particulièrement intéressant, hormis une lettre du marquis de Sade mise à prix à deux mille dollars. Le passage cité figurait en français et semblait assez pervers. Il y avait aussi un ravissant petit mot de vœux d'Erik Satie à M^{me} Ravel, à « bords décorés et en-tête en relief en couleur, illisible, montrant deux mains devant une rose... ». Il y était amplement question de « *jolies fleurs* » et de « *respectueusement* » (6). Exactement ce que je pense. J'en ai souvent dit autant.

J'arpentai le secteur, embrassant du regard d'innombrables lettres et autographes sous verre. Laurence Sterne, Franz Liszt, William Henry Harrison, Jacob Broom (inconnu au bataillon), Juan José Flores (*id.*). Il y avait une longue missive incompréhensible portant la signature de S.T. Coleridge et une sorte de reçu ou d'ordre en blanc signé George Washington. J'aperçus une autre lettre écrite en pattes de mouche, datée d'août 1710, encombrée d'encre sépia et de ratures et qui paraissait froissée et tachée. Qui avait eu la présence d'esprit de sauver de tels chiffons ? Les esprits prévoyants faisaient-ils les poubelles en ces temps lointains ?

J'entrevis, de l'autre côté de l'entrée, ce qui devait être une ancienne salle à manger reconvertie en bureau. Des étagères couvertes de livres tapissaient les murs, certaines barrant même les fenêtres, ce qui réduisait considérablement la lumière pénétrant dans la pièce. La moindre surface disparaissait sous au moins trente centimètres de matériaux divers, tables, chaises et sol compris. Pas de machine à écrire sur les lieux, pour autant que je puisse en juger. Je n'avais aucune raison de croire Trasatti mêlé à l'affaire, mais j'aurais donné beaucoup pour qu'une pièce au moins du puzzle tombe à sa place. L'air sentait la poussière rance et le livre moisi, le vieux papier et les mites. Un grand matou d'une blondeur d'écaille se fraya un chemin avec grâce sur un bureau encombré de livres. Cette créature n'avait qu'un moignon de queue et semblait chercher un endroit où faire pipi.

— Vous êtes-vous mise à l'aise ? demanda une voix dans mon dos.

Je sursautai. En fait, je décollai même légèrement.

— J'admiraïs cet énorme chat, fis-je, comme si de rien n'était.

— Désolé de vous avoir fait peur. Je vous présente Lady Chatterley.

— Qu'est-il arrivé à sa queue ?

— C'est un chat de l'île de Man.

— Elle semble avoir de la personnalité, dis-je.

Les gens qui ont des animaux adorent ce genre de réflexions. Elle parut laisser Trasatti de marbre. Il m'invita d'un geste dans son bureau, où il s'assit à sa table de travail, repoussant une pile

irrégulière de livres reliés.

— Pas de secrétaire ? m'enquis-je.

— L'affaire est trop modeste pour faire appel à du personnel. Je fais tout avec mon Mac au premier. Mais faites-vous donc de la place, dit-il avec un geste vers l'unique fauteuil de la pièce.

— Merci.

Je posai des livres, un attaché-case et une pile de journaux par terre et m'assis.

— Alors ? En quoi puis-je vous être utile ? Je ne peux rien vous dire de plus au sujet de Jack.

— Il s'agit d'autre chose, dis-je tandis que la chatte sautait avec ses sept kilos et demi sur mes genoux et s'installait entre mes cuisses.

De près, Lady Chatterley fleurait la paire de chaussettes humides sales de quinze jours. Comme je lui gratouillais ce fameux point juste à l'amorce de la queue, la chatte cambra son arrière-train et me présenta effrontément son bouton de rose. Je lui rabattis le derrière. Je saupoudrai mon entrée en matière d'une foule de circonlocutions rassurantes – « officieusement », « juste entre nous » et autres protestations de confidentialité bien trouvées – avant d'en venir au vif du sujet :

— Que pourriez-vous me dire à propos des Maddison... Patty et sa sœur Claire ?

Il embraya, pas autrement surpris.

— Qu'aimeriez-vous savoir ?

— Tout ce qui vous vient à l'idée.

Paul rectifia l'ordonnance des livres qu'il avait devant lui, de façon qu'aucun bord ni angle ne dépasse.

— Je n'ai pas connu la sœur. Elle était plus âgée que nous. Elle se trouvait à l'université à l'époque où la famille s'est installée dans la région et où Patty a commencé à sortir avec Guy.

— Les Maddison étaient des étrangers ?

— Mon Dieu, non, pas vraiment ! Ils habitaient Colgate et avaient acheté une maison dans le coin. Ils n'ont jamais été aussi aisés que nous... encore que nous ne fussions pas fortunés, ajouta-t-il. Bader Malek se débrouillait assez bien à l'époque, mais sans être riche à proprement parler.

— Parlez-moi de Patty.

— Une jolie fille. Une brune. Des cheveux jusque-là. (Il porta la main à son front pour indiquer une frange.) Ce qui l'obligeait à vous regarder par en dessous. C'était une fille bizarre avec une quantité de phobies et d'affectations. Elle se tenait mal et avait de gros nichons. Elle se rongait les ongles jusqu'au sang et aimait s'enfoncer des trucs dans la peau.

Trasatti posa les mains sur ses genoux, s'efforçant de ne pas

tripoter les objets qui encombraient son bureau.

— Elle s'enfonçait des trucs ? Quoi par exemple ?

— Des aiguilles. Des crayons. Des épingles de nourrice. Une fois je l'ai vue se brûler. Elle s'est posé une cigarette allumée sur la main... comme ça, comme si elle n'était pas concernée. Elle n'a pas battu un cil, mais j'ai senti l'odeur de chair brûlée.

— Guy était sérieusement épris d'elle ?

Je plaquai à nouveau ma main sur l'arrière-train de la chatte, qui entreprit de se faire les griffes sur les genoux de mon jean.

— Elle était amoureuse de lui. Lui, je ne sais pas.

— Et les autres ? Donovan et Bennet ?

— Comment ça ?

— Je me demandais seulement ce qu'ils faisaient à l'époque.

— Donovan travaillait pour son père, si j'ai bonne mémoire – comme il l'a toujours fait, je ne risque pas de me tromper. Jack était reparti dans son école, à ce moment-là, et ne venait que de manière occasionnelle. Aux vacances de Noël et de printemps.

— Et à l'enterrement de sa mère, ajoutai-je.

J'extirpai les griffes de la chatte de mon genou et lui pris la patte droite entre mes doigts. Je sentais les griffes sortir et se rétracter, mais l'animal semblait satisfait, rêvant sans doute à des souris.

— Et Bennet ? Où était-il ?

— Ici. Nous terminions nos études à l'université de Santa Teresa.

— Des études de quoi ?

— J'avais pris histoire de l'art comme matière principale. Lui était en économie ou commerce, ou bien finances publiques. Il a changé plusieurs fois d'option et j'ai oublié.

— Avez-vous été étonné quand Patty s'est retrouvée enceinte ?

Trasatti ricana et secoua la tête.

— Patty couchait avec le premier venu ! Elle aurait fait n'importe quoi pour qu'on s'occupe d'elle, et nous ne demandions qu'à la dépanner.

— Ah bon ? Donovan ne m'a jamais dit qu'elle était facile.

— Oh ! il n'y avait pas qu'elle ! On baisait ferme à l'époque. L'amour libre, comme on disait... On fumait tous. Une joyeuse bande de hippies dans un trou perdu. En tout cas, c'est ce qu'on essayait d'être. Toujours en rut et en manque. La moitié des filles avec qui on sortait étaient de vrais boudins. Sauf Patty, bien sûr, qui était à mourir, mais complètement cinglée.

— Sympa, les gars, de vous faire une mineure ! dis-je. Étant donné ses mœurs faciles, comment saviez-vous que l'enfant était de Guy ?

— Parce qu'elle l'a dit.

— Elle aurait pu mentir. Si elle était complètement givrée et défoncée, elle aurait pu inventer toute cette histoire. Comment savez-

vous que l'enfant n'était pas de vous ?

Trasatti se trémoussa sur son siège, mal à l'aise.

— Je n'avais pas un sou vaillant. À quoi bon raconter que j'étais le père ? Les Malek avaient de la classe. Elle était peut-être cinglée, mais pas idiote. C'est comme cette vieille blague...

— Je connais la vieille blague, le coupai-je. Y a-t-il jamais eu de preuve ? A-t-on fait une recherche en paternité en comparant les groupes sanguins ?

— Cela m'étonnerait. Je suis même sûr que non. On était en 68...

— Comment savez-vous si on n'a pas fait porter le chapeau à Guy parce que cela arrangeait tout le monde ? Il était déjà parti... Quel meilleur coupable qu'un voyou invétéré comme lui ?

Trasatti saisit un crayon, puis le reposa. Son visage avait perdu toute expression.

— Quel rapport avec Jack ? Je croyais que vous vous occupiez de le faire libérer ?

— Précisément, j'y travaille.

— Je n'en ai pas l'impression.

— Donovan m'a parlé de Patty hier. J'ai pensé qu'il y avait peut-être un lien et j'explore cette piste. Avez-vous jamais vu les lettres que Guy aurait fabriquées de toutes pièces ?

— Pourquoi le conditionnel ? Il a bel et bien fait des faux !

— Vous l'avez vu les faire ?

— Évidemment que non !

— Donc, on est dans le domaine de l'hypothèse. Avez-vous vu les lettres ?

— Pourquoi les aurais-je vues ?

— C'est votre père qui a effectué l'expertise quand les faux ont été découverts. Il aurait pu vous les montrer, s'il voulait que vous preniez sa suite.

— Qui vous a dit cela ?

— Il vous a bien transmis son affaire, non ?

Trasatti m'adressa un sourire clignotant.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir. M'accuseriez-vous de quelque chose ?

— Absolument pas, dis-je.

— Parce que, si c'est le cas, vous vous fourvoyez.

— Je ne vous accuse pas. Je n'ai jamais dit que vous étiez coupable de quoi que ce soit. Je dis seulement que Guy Malek ne l'est pas. Que quelqu'un d'autre l'est et lui a fait porter le chapeau. Et « Max Outhwaite » ? Comment s'insère-t-il là-dedans ?

— Outhwaite ?

— Allons, Trasatti ! C'est le nom qu'aurait utilisé Guy sur ses fausses cartes de visite.

— Ah oui, oui... Cela me revient. Je savais bien que ça me disait quelque chose... Où est le rapport ?

— Je vous le demande. Je n'en sais rien. Je crois que l'histoire de Patty Maddison y est plus ou moins liée. Sa mort, les faux. Je lance des hameçons ici et là.

— Vous feriez mieux d'essayer une autre piste. Il n'y a plus personne.

— Comment en êtes-vous si sûr ?

Paul Trasatti resta silencieux. Il entreprit d'aligner une série de trombones sur le flanc d'un bloc aimanté de son bureau. Chacun exactement équidistant du trombone supérieur et du trombone inférieur.

— Juste entre nous, dis-je.

— J'ai essayé de retrouver leur trace un jour.

— Quand cela ?

— Il y a environ dix ans.

— Ah bon, fis-je en feignant l'indifférence. Et pour quelle raison ?

— Simple curiosité. Je pensais qu'ils détenaient peut-être d'autres documents rares. Des pièces dont auraient hérité d'autres membres de la famille...

— Comment vous y êtes-vous pris ?

— J'ai fait appel à une généalogiste. J'ai prétexté que je recherchais des parents perdus de vue depuis longtemps. La fille a fait la recherche. Il lui a fallu des mois. Elle a retrouvé le nom en Angleterre, mais à ce bout-ci, la branche californienne, il ne restait plus aucun héritier de sexe masculin et la famille s'est éteinte.

— Pas de tantes, d'oncles, de cousins... ?

— Les deux parents étaient enfants uniques d'enfants uniques. Il ne restait personne.

— Que sont devenus les faux ?

— Ils ont été détruits.

— Et les originaux ?

— Personne ne les a jamais revus. En tout cas, pas moi. Ils n'ont jamais refait surface dans aucune vente depuis que j'exerce cette profession.

— Savez-vous de quoi il s'agissait ?

— J'en ai la liste détaillée. Mon père tenait impeccablement ses dossiers. Cela vous intéresserait de la voir ?

— J'en serais ravie.

Trasatti se leva et alla vers un placard. J'aperçus un coffre mural et quatre classeurs métalliques gris. Au-dessus d'eux, sur des étagères, s'alignait une série de fichiers vétustes.

— Je vais mettre tout ceci sur ordinateur un de ces jours.

Il semblait savoir exactement ce qu'il cherchait et je me demandai

s'il ne les avait pas consultés récemment. Il sortit une fiche, y jeta un bref regard, puis referma le fichier. Laissant la porte du placard entrouverte, il revint à son bureau et me tendit la fiche en passant à côté de mon fauteuil.

La chatte somnolait, affalée en travers de mes genoux comme un sac de sable chaud de quinze livres.

La liste comportait six entrées : un certificat d'affiliation à la Society of Boston accompagné d'une lettre personnelle, tous deux encadrés et signés de George Washington et respectivement estimés 11 500 et 9 500 dollars ; une assignation signée de Lincoln, datée de décembre 1847 et estimée 6 500 dollars ; un document de guerre signé de John Hancock (7) et estimé 5 500 dollars ; dix pages d'un manuscrit original d'Arthur Conan Doyle estimées 7 500 dollars ; et une lettre autographe de John Adams estimée 9 000 dollars.

— Ça m'intimide, dis-je. Je suis complètement ignare en la matière, mais ces documents me paraissent fabuleux.

— Ils le sont ! Les prix indiqués datent de vingt ans. Ils vaudraient plus cher aujourd'hui.

— Comment des pièces de cette valeur sont-elles tombées entre les mains du père de Patty Maddison ?

— C'est un mystère. Il collectionnait en amateur. Il en a acquis certaines à des ventes, le reste Dieu sait comment. Rien ne dit qu'il ne les ait pas volées. Mon père en avait entendu parler, mais Francis... M. Maddison... n'a jamais voulu les lui montrer.

— Sa veuve devait être débile pour s'en séparer comme elle l'a fait !

Trasatti ne fit aucun commentaire.

— Comment Guy connaissait-il l'existence de ces lettres ?

— Sans doute par Patty.

— Pourquoi lui en aurait-elle parlé ?

— Est-ce que je sais ? Pour se faire remarquer. Elle était folle à lier. Elle faisait des choses insensées.

Je le vis jeter un coup d'œil à sa montre.

— Vous avez un rendez-vous ?

— À vrai dire, j'aimerais que nous en terminions. J'ai à faire.

— Encore cinq minutes et je vous libère.

Trasatti s'agita avec impatience sur son siège, mais me fit signe de poursuivre.

— J'aimerais avancer une hypothèse... Rien de tout cela n'a transpiré avant le départ de Guy... Exact ?

Il me regarda d'un air neutre, attendant la suite.

Force me fut de poursuivre, avec le sentiment d'incarner Perry Mason en pleine confrontation au tribunal, à ceci près que je m'en sortais avec moins de bonheur que lui.

— De sorte que c'est peut-être Jack qui a mis Patty dans cet état intéressant. C'était le plus coureur des frères, paraît-il. D'après Guy, il s'envoyait tout ce qui bougeait.

— Je vous ai dit qu'il se trouvait à l'université. Il n'était même pas là, dit Trasatti.

— Il est revenu pour l'enterrement de sa mère et de nouveau aux vacances de printemps. C'était en mars, si je ne m'abuse ?

— Je ne sais plus.

— Si j'ai bien compris, Guy avait déjà pris le large à ce moment-là... Jack se sentait trahi. Il était anéanti que Guy soit parti sans lui et il a peut-être cherché à se consoler avec Patty. À ce moment précis, elle avait peut-être autant besoin de réconfort que lui.

Trasatti s'appliquait à ne trahir aucun sentiment, les mains croisées sur son bureau.

— Vous n'obtiendrez rien de moi sur ce point, dit-il.

— Jack pourrait être l'auteur des faux. Vous étiez très liés, votre père était expert... Vous pourriez avoir vous-même concocté l'affaire et montré à Jack comment s'y prendre.

— Vos hypothèses sont parfaitement injurieuses. De la spéculation pure. Cela n'a aucun sens.

Je ne relevai pas, quoiqu'il eût raison.

— Tout s'est bien passé... jusqu'au retour de Guy.

— Ce qui changeait quoi ?

— À l'époque, on lui imputait systématiquement les fautes de tout le monde. En bonne logique, tout le monde se sentait à l'abri. Jusqu'au jour où il a refait surface.

— Je ne vous suis pas.

— Peut-être que le mobile du meurtre de Guy n'a jamais été l'argent. Peut-être que Jack essayait seulement de se protéger.

— Se protéger de quoi ? Je ne comprends pas. Il n'y avait rien en jeu. Le vol remonte à dix-huit ans... Il y a prescription. Il n'y avait aucune action d'engagée. Même si votre théorie est exacte, au bout du compte, c'est Jack qui se retrouve dans la merde. Vous disiez être là pour l'aider, mais vous lui tirez dans le dos !

— Vous savez quoi ? Vous avez mis dans le mille. Je me fous qu'on lui tire dans le dos ou pas. S'il est coupable, tant pis. Ce n'est pas mon affaire.

— Charmant ! Vous voulez que je décroche mon téléphone et que j'appelle Lonnie Kingman ? Il ne manquera pas d'apprécier votre attitude, et Jack non plus. C'est lui qui vous paie, non ?

— Ne vous gênez pas. Rien n'empêche Lonnie de me remercier s'il n'apprécie pas mon travail.

CHAPITRE 20

Je m'arrêtai à une cabine téléphonique et appelai Lonnie, qui eut la bonne grâce de rire en m'entendant lui raconter mon entretien avec Paul Trasatti.

— Laisse tomber, c'est un con. Il vient de m'appeler en pleurnichant. Il se plaignait d'être harcelé ! L'andouille !

— Pourquoi se tracasse-t-il autant pour Jack ?

— Ne t'occupe pas de Jack pour l'instant, je m'en charge. Va donc plutôt interroger Bennet. Je ne suis pas arrivé à le joindre. D'après mes sources, il aurait pris contact avec un avocat au cas où il serait le prochain à attirer l'œil redoutable de la justice. À ma connaissance, il n'a pas d'alibi.

— Tiens donc !

— Comme tu dis. L'inquiétude gagne, c'est bon signe.

Il me donna l'adresse du restaurant de Bennet, qui était situé dans une rue du centre-ville donnant sur State.

Le secteur se distinguait par la présence d'un magasin de pneus, d'une supérette, d'une boutique de location de vidéos et d'une salle de billard où des bagarres éclataient sans raison, sinon une consommation de bière excessive. Les places de stationnement semblaient rares et l'on voyait mal où le restaurant allait recruter des clients.

Il s'agissait à première vue d'un ancien magasin de vente au détail ayant appartenu à une chaîne qui avait déposé son bilan. L'enseigne n'avait pas bougé, mais on avait complètement vidé l'intérieur. L'endroit était sinistre et obscur, le sol en béton brut, le plafond haut. Les conduits de chauffage et les poutrelles d'acier étaient exposés, ainsi que toutes les gaines électriques. Vers l'arrière on avait aménagé un bureau de fortune : une table de travail, des classeurs et quelques machines répartis dans un petit espace entouré de cloisons. Le mur du fond était plein et j'aperçus par l'embrasure d'une porte étroite une cuvette de toilettes et un petit évier surmonté d'une armoire à pharmacie. Il faudrait de gros investissements pour achever la construction et mettre l'affaire sur pied. Pas étonnant que Bennet ait été si pressé de mettre la main sur le deuxième testament. En se répartissant la part de Guy, chacun des frères toucherait plus d'un million en plus, somme dont Bennet aurait visiblement l'usage.

À droite, une énorme porte roulante en fer ouverte donnait sur un terrain vague envahi d'herbe. Dehors, le soleil tapait dur, faisant miroiter des débris de bouteilles tandis que la chaleur cuisait des crottes de chiens éparses. Il n'y avait personne en vue, mais le bâtiment était ouvert à tous les vents et je ne doutais pas que Bennet, ou un ouvrier, ne tarderait pas à se manifester. En attendant, je fis quelques pas dans l'espace aménagé et m'assis au bureau de Bennet. Étant donné le manque de stabilité de sa chaise de secrétaire, j'imaginai qu'il passait ses coups de téléphone debout, une fesse posée sur le bureau, qui paraissait plus stable. Tout ici semblait importé d'ailleurs ou acheté au rabais. La bande de la calculatrice affichait une interminable série de chiffres qui n'avaient aucun sens. Rien ne m'empêchait de jeter un coup d'œil dans les tiroirs, sauf ma bonne éducation. Et puis mon escarmouche récente avec Paul Trasatti m'avait un peu refroidie. Je ne voulais pas que Lonnie reçoive deux coups de téléphone de protestation dans la même journée.

Une machine à écrire occupait une table roulante. Mon regard l'effleura brièvement, puis y revint. C'était une antique Underwood noire à touches rondes et jaunies qui semblaient dures à la frappe. Le ruban était si usé qu'on voyait presque le jour au travers dans la partie centrale. Je jetai un coup d'œil en direction de la porte roulante, puis scrutai le moindre recoin du vide qui abriterait le restaurant. Toujours désert. Mon mauvais ange restait en vol stationnaire à ma gauche. C'est lui qui me désigna la rame de papier machine ouverte, bien en vue.

J'y pris une feuille et l'insérai dans le chariot, cherchant à me positionner sur le siège bancal. Je tapai mon nom. Puis la phrase test servant à identifier les frappes (8). Ensuite, « Max Outhwaite ». Enfin, « Chère Mademoiselle Milhone ». Après quoi, j'examinai le résultat avec attention. Les voyelles ne me parurent pas encrassées, ce qui (comme Dietz l'avait souligné) ne signifiait pas grand-chose. On avait très bien pu utiliser cette machine pour les lettres. Bennet s'était peut-être simplement fait un devoir de nettoyer les caractères. J'enlevai la feuille et la pliai, puis me remis debout et la fourrai dans l'une de mes poches de jean. Tout à l'heure, au bureau, je vérifierais à la loupe la présence éventuelle de *a* et de *i* défectueux. Je n'avais toujours pas vu la lettre anonyme que Guy avait reçue le lundi précédant sa mort, mais Betsy Bower se laisserait peut-être attendrir et m'autoriserait à la photocopier.

La sonnerie du téléphone retentit. Je jetai un regard rapide à l'appareil, puis je levai la tête, guettant un bruit de pas venant dans ma direction. Rien. Il y eut une seconde sonnerie. Je fus tentée de répondre, mais n'eus pas à prendre cette peine car le répondeur s'enclencha. Le message enregistré de Bennet était bref et très

professionnel. Celui de son correspondant aussi. « Bennet ? Ici Paul. Rappelle-moi le plus vite possible. » Le répondeur raccrocha. La lumière indiquant la présence d'un message se mit à clignoter. Mon mauvais ange me tapota gentiment l'épaule et tendit le doigt. J'en fis autant et appuyai sur effacer. Une voix désincarnée me confirma la suppression du message.

Je gagnai la porte d'entrée et pressai le pas une fois dans la rue. Un type occupé, ce Trasatti... Toujours pendu au téléphone.

Une Harley-Davidson arrivait dans un grondement. Flûte ! Bennet revenait au moment précis où je croyais l'éviter. Je ralentis l'allure, comme si j'avais la vie devant moi. Bennet amena la motocyclette de Jack jusqu'au trottoir, à moins de trois mètres de moi. Il arrêta le moteur et cala la béquille d'un coup de pied. Retira son casque et se le coinça sous le bras. Je remarquai que ses cheveux frisaient, collés par la sueur. Malgré la chaleur, il portait un blouson de cuir noir, sans doute en guise de protection au cas où il aurait joué les anges de l'enfer et dérapé.

— Encore au travail ?

— Je n'arrête jamais, lui dis-je.

— Vous vouliez me parler ?

Son blouson crissait quand il marchait. Il entra dans le restaurant. Je le suivis.

— Où en est le chantier ? Ça paraît superbe ! m'écriai-je.

Ça ressemblait surtout à un cratère de bombe, mais je faisais de la lèche. Le bruit de nos pas résonna dans le vide tandis que nous traversions la dalle de béton.

— Les travaux avancent lentement.

— Ah... dis-je. Vous prévoyez l'inauguration pour quand ?

— Avril, avec un peu de chance. Il y a beaucoup à faire.

— Quel type de cuisine ?

— Cajun et antillaise. Nous proposerons aussi des salades composées et des hamburgers à des prix très raisonnables. Peut-être deux soirées de jazz par semaine... En fait, nous visons une clientèle de célibataires.

— Le genre bar de rencontres ?

— En plus classe, précisa-t-il. La ville n'offre pas beaucoup de distractions le soir. Avec un peu de musique de danse les week-ends, je pense que nous remplirons un créneau. Chef cuisinier de La Nouvelle-Orléans et tous les orchestres de jazz du coin... Nous devrions attirer une nombreuse clientèle, des gens qui viendraient même de San Luis.

— Ça devrait faire du bruit dans le coin.

Nous avons atteint le bureau et je le vis lancer un regard vers le répondeur. Je n'écoutais qu'à moitié, faisant des pieds et des mains

pour empêcher la conversation de sombrer.

— Pas de problèmes de parking ?

— Aucun. Nous aménagerons le terrain contigu, les négociations sont en cours. Il y a assez de place pour trente véhicules, plus dix dans la rue.

— L'affaire me paraît bien partie.

Il avait réponse à tout. Malin comme un singe.

— Je vous tiens au chaud quelques entrées pour le grand soir. Vous aimez danser ?

— Pas vraiment.

— Ne vous en faites pas. On vous fera entrer et vous pourrez faire la bringue. Oublier vos inhibitions et vous éclater !

Il fit claquer ses doigts tout en pliant les genoux, hip en diable.

Une des choses que je déteste le plus au monde, c'est un mec qui m'encourage à « faire la bringue » et à m'« éclater ». Je lui adressai un sourire aussi mince qu'une feuille de papier à cigarette.

— J'espère que Jack sera tiré d'affaire.

— Il le sera, dit-il en prenant un air de circonstance. Comment tient-il le coup ?

— Il n'a aucun alibi, ce qui n'arrange pas les choses. La police dit avoir relevé l'empreinte ensanglantée de sa chaussure sur la moquette de la chambre de Guy. Je vous épargne les détails. Lonnie voulait que je vous demande où vous étiez vous-même.

— La nuit du meurtre ? Je faisais la tournée des clubs à Los Angeles.

— Vous êtes allé à Los Angeles en voiture ? L'aller-retour ?

— Je le fais tout le temps. Une bagatelle... Une heure et demie dans un sens, autant dans l'autre. Cette nuit-là, j'ai passé une partie du temps sur la route.

— Vous aviez un rendez-vous ?

— Strictement professionnel. J'essaie de me faire une idée de ce qui marche ou pas, je teste. J'écoute quelques orchestres de la ville.

— Vous avez sûrement des factures de carte de crédit pour le confirmer.

Un bref changement d'expression me laissa entendre que je venais de le prendre en défaut.

— Je dois en avoir une ou deux. Je vais vérifier et voir ce que j'ai. En général, je paie en liquide. Question de commodité...

— À quelle heure êtes-vous rentré ?

— Vers trois heures. Vous ne voulez pas venir au fond ? J'ai de la bière au frais, on pourrait prendre un pot.

— Merci, mais c'est un peu tôt.

— Où allez-vous ?

— Je rentre au bureau. J'ai une réunion, lui répondis-je.

Sur le trajet du retour, je m'arrêtai chez un traiteur et pris quelques boissons non alcoolisées et des sandwiches. Dietz avait dit qu'il me rejoindrait dès qu'il aurait fini sa recherche. Je rangeai les boissons dans le réfrigérateur de mon bureau et laissai tomber mon sac par terre, à côté de mon siège. En posant le sachet de sandwiches sur le classeur, je saisis la chemise de coupures de presse et l'expédiai sur ma table. Calée dans mon fauteuil pivotant, je déployai mes fiches, les lettres dactylographiées et le spécimen que je venais de taper sur la machine de Bennet, alignant tout en bon ordre. Quand on manque de réponses précises, ça fait du bien d'avoir l'air organisé.

J'allumai la lampe de bureau et sortis ma loupe. Les frappes ne correspondaient absolument pas. Déçue, je le fus, mais pas surprise. Je pris la dernière lettre de Guy dans mon sac et en relus le contenu. À part son invitation à Disneyland, que j'aurais acceptée séance tenante, je m'aperçus que j'avais bel et bien sous les yeux un testament olographe. La lettre était intégralement manuscrite, et il avait spécifié dans un post-scriptum à qui devait aller sa part d'héritage. J'ignorais tout des testaments olographes, mais à mon avis cette lettre devait remplir les conditions requises. Il faudrait bien sûr authentifier l'écriture, ce dont Peter Antle pourrait se charger la prochaine fois que je le verrais. Je savais Guy tracassé par une lettre qu'il avait reçue en fin d'après-midi ce fameux lundi, et, quel qu'en fût le contenu, il devait être suffisamment alarmé pour tenir à préciser ses intentions. Je me levai et sortis du bureau, emportant sa lettre à la photocopieuse. J'en tirai un exemplaire, puis je mis l'original sous clé avec les autres, dans mon tiroir du bas. La photocopie alla dans la poche extérieure de mon sac.

J'essayai de m'imaginer Guy, mais son image avait déjà pâli sur mon écran mental. Restaient sa douceur, le timbre de son « Salut ! », la caresse de sa barbe lorsque ses lèvres m'avaient effleuré la joue. S'il était resté en vie, nous n'aurions sans doute pas eu une liaison très intense. L'amalgame entre Kinsey Millhone et un régénéré n'aurait probablement mené nulle part. Mais nous aurions pu être amis. Aller une fois par an à Disneyland pour bêtifier et y prendre plaisir.

Je revins à mes fiches et entrepris de rédiger des notes. Les enquêtes ont toutes leur nature propre mais présentent certains points communs, notamment la collecte laborieuse de l'information et la patience qu'elle exige. Ce qu'on espère : une remarque fortuite de l'ancien voisin sur un détail qui vous a échappé, une annotation au crayon sur le coin d'un document, un ex-conjoint vindicatif, le numéro d'un compte, un objet négligé sur les lieux du crime. Ce qu'on redoute : les pistes qui se ferment, l'obstruction bureaucratique, les culs-de-sac, les indices qui ne conduisent nulle part ou se dissolvent

purement et simplement, les dénégations, les prévarications, les regards vides de tous les témoins oculaires hostiles. Ce qu'on sait : qu'on est déjà passé par là et qu'on a suffisamment d'endurance et de détermination pour remettre ça. Ce qu'on veut : que justice soit faite. Voilà dans quoi on s'embarque : un prêté pour un rendu, œil pour œil, dent pour dent.

Je contemplai mon bureau. L'étiquette de la chemise de coupures de presse attira soudain mon attention. Clairement dactylographiée : *Guy Malek, articles du « Dispatch »*. Les deux lettres d'Outhwaite se trouvaient au même niveau que l'étiquette et je remarquai pour la première fois que le *a* et le *i* minuscules présentaient les mêmes défauts sur les trois documents. Rêvais-je ? Je les examinai de près, les comparant à la loupe et étudiant les caractères incriminés. Il faudrait un expert pour en faire la preuve, mais j'aurais juré que les lettres avaient été tapées sur la même machine.

Je saisis le téléphone et appelai les Malek. Dans le minuscule intervalle entre la composition du numéro et la première sonnerie, je me creusai désespérément la tête pour trouver un prétexte à mon appel. Et merde ! Trois fois merde ! Christie décrocha, m'accueillant avec froideur quand je dis mon nom. Je supposai qu'elle avait eu Paul Trasatti, mais n'osai pas le lui demander.

— Je cherchais Bennet. Serait-il là, par hasard ? Je suis passée au restaurant, mais ne l'ai pas trouvé.

— Il ne devrait pas tarder. Il a dit qu'il rentrerait déjeuner, je crois. Peut-il vous rappeler ?

— Je ne suis pas sûre qu'il puisse me joindre. Je suis au bureau, mais je dois sortir. Je rappellerai plus tard.

— Je lui transmettrai le message, dit-elle d'une voix qui me signifiait mon congé.

Il me fallait absolument embrayer pour maintenir la conversation.

— J'ai parlé à Paul, ce matin. Quel drôle de bonhomme ! Il est encore sous traitement ?

Je l'entendis qui dressait l'oreille.

— Paul est sous traitement ? Qui vous a dit ça ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Je marquai une hésitation imperceptible.

— Oh... désolée ! Je ne voulais pas trahir une confidence. Oubliez ce que j'ai dit. Je croyais simplement que vous étiez au courant.

— Pourquoi dites-vous ça ? Il y a un problème ?

— Oh, rien de dramatique ! Mais il fait une telle parano à propos de Jack ! Il m'a tout bonnement accusée de démolir la crédibilité de Jack, ce qui est complètement faux. Nous nous décarcassons, Lonnie et moi, pour le tirer de là !

— Vraiment...

— Sur ce, il a changé d'avis et appelé Lonnie. Il est sans doute pris de téléphonite aiguë et ameute tous les gens qu'il connaît avec des histoires insensées. Enfin, c'est sans importance... Ça part sûrement d'un bon sentiment, mais il ne fait de cadeau à personne.

— C'est pour ça que vous vouliez parler à Bennet ?

— Non, pour autre chose. Lonnie veut que je vérifie où se trouvait Bennet mardi soir.

— Je suis sûre qu'il serait ravi de vous parler. Je sais que la police l'a interrogé et qu'elle a paru satisfaite. Je peux lui laisser un mot.

— Ce serait parfait. Merci. À propos... vous vous rappelez le dossier que je vous ai emprunté ?

— Celui avec les coupures de presse ?

— C'est ça. Je me posais des questions à propos de l'étiquette. C'est vous qui l'avez dactylographiée ?

— Non. Je n'ai jamais appris à taper à la machine. Ma mère m'avait mise en garde ! C'est probablement Bader qui l'a fait, ou il a demandé à sa secrétaire. Il trouvait reposant de taper. Cela pour vous donner une idée de son ignorance en la matière !

— Ça ne date sûrement pas d'hier... Je ne me rappelle pas avoir vu de machine dans son bureau quand j'y étais.

— Il s'est offert un ordinateur il y a deux ans.

— Qu'est devenue la machine ?

— Je crois qu'il l'a passée à Bennet.

Je fermai les yeux et m'obligeai à respirer posément. Christie avait changé d'attitude et se montrait de nouveau amicale. Je ne voulais pas attirer son attention sur le prix de l'information.

— Qu'en a-t-il fait ? Ce n'est pas celle qu'il utilise au restaurant, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas. Elle doit être dans sa chambre. Pourquoi ?

— Oh... rien. Pas grand-chose. Juste une idée qui m'est venue, mais dont j'aimerais m'assurer. Cela vous dérangerait-il que je passe jeter un coup d'œil ?

— Absolument pas. Mais Bennet ne serait peut-être pas d'accord... sauf s'il est là, bien sûr. Sa chambre, c'est le saint des saints. Personne n'y entre à part lui. Nous allions partir, nous avons un rendez-vous à onze heures. Pourquoi ne pas demander à Bennet quand vous l'aurez au téléphone ?

— Tout à fait, pas de problème. C'est une bonne idée, lui répondis-je. Ah... encore un détail... Le soir du meurtre, pouviez-vous vraiment voir Donovan ? Ou partez-vous du principe qu'il regardait la télévision parce qu'elle était allumée dans la pièce voisine ?

Christie raccrocha sans un mot.

À la seconde où je reposais le combiné, j'écrivis un mot rapide à Dietz, mis deux feuilles de papier blanc dans la chemise et fourrai le

tout dans mon sac. Je filai vers la porte de service et descendis l'escalier quatre à quatre. Je ne savais pas trop quel « nous » avait rendez-vous à onze heures, mais j'espérais que c'étaient Christie et Donovan. Si j'arrivais chez les Malek avant le retour de Bennet, je trouverais bien un prétexte pour aller jeter un coup d'œil à la machine. J'avais déjà pensé plus d'une fois que Jack ou Bennet pouvaient être à l'origine des lettres et des fuites. Le mobile m'échappait, mais l'examen de la machine conforterait considérablement mon hypothèse. Et puis je tenais ma petite revanche sur Dietz. Je lui avais bien dit que l'auteur des lettres ne flanquerait pas la machine à la poubelle ! C'est pareil avec une arme de poing : on s'en sert pour commettre un crime et, au lieu de s'en débarrasser, on la garde chez soi dans un placard ou on la fourre sous le lit. Alors qu'on pourrait l'expédier dans l'océan !

J'arrivai chez les Malek en un temps record, dévorant la route que je connaissais par cœur. Comme j'approchais de la propriété, je vis les battants de la grille d'entrée s'ouvrir et une voiture pointer son nez au bout de la courbe de l'allée. Je freinai à mort et m'enfilai dans la première allée latérale, chassant légèrement, le regard vissé au rétroviseur jusqu'à ce que la BMW soit passée. Donovan était au volant et regardait droit devant lui. Je crus apercevoir Christie, mais n'en aurais pas juré. Un klaxon ayant retenti, je reportai mon regard sur le pare-brise. Dans un break bleu foncé, le voisin des Malek attendait patiemment que je libère son allée. Je me répandis en gestes contrits, passai en marche arrière, évacuai l'allée et me rangeai pour le laisser passer, articulant « Désolée » au moment où il se tournait pour me regarder. Il sourit et agita la main, je lui rendis son salut. Dès qu'il fut hors de vue, je démarrai, traversant la route en direction de la grille des Malek.

On avait relevé le vigile. Je me penchai vers le digicode et fis le numéro que Tasha m'avait donné. Il y eut un pialement joyeux. Les battants frémirent, puis s'ouvrirent en grand pour me laisser entrer. Je remontai l'allée et pris le virage. Il me vint vaguement à l'idée que Christie était peut-être restée à la maison. Il faudrait alors que j'improvise un mensonge monumental pour expliquer mon arrivée. De toute façon, les meilleurs mensonges sont ceux qu'on invente dans l'urgence...

Il n'y avait pas de voiture dans la cour. C'était de bon augure. Deux des trois garages étaient ouverts, et vides tous deux. Je laissai ma Volkswagen sur le devant. Je ne voyais pas d'autre solution. En effet, si ma visite était justifiée, à quoi bon dissimuler ma voiture ? En cas de retour des Malek, j'improviserais. Je passai devant la porte d'entrée et continuai vers la cuisine, sortant la chemise de mon sac pendant que je contournais la maison. J'aperçus Enid par la fenêtre en saillie,

debout devant l'évier. Elle me vit et me fit un geste de la main, allant vers la porte de service pour m'ouvrir. Elle s'essuyait encore les mains à un torchon lorsqu'elle s'effaça devant moi pour me laisser entrer.

— Bonjour, Enid, lui lançai-je. Comment ça va ?

— Bien. Cette idée d'arriver par-derrrière ! Vous avez raté Christie et Donovan, qui sortaient par-devant.

Elle portait un grand tablier blanc sur son jean et un T-shirt et avait ramassé soigneusement ses cheveux sous un bonnet au crochet.

— Ah bon ? Je ne les ai pas vus. J'ai sonné deux fois à la porte d'entrée. J'ai cru que vous ne m'aviez pas entendue, c'est pour ça que j'ai fait le tour. C'est trop bête de les avoir manqués à quelques secondes près ! m'exclamai-je.

Les ingrédients d'un futur gâteau s'alignaient sur le plan de travail : deux plaques de beurre sorties de leur emballage, un verre gradué contenant quatre cent cinquante grammes de sucre semoule, une mesure de levure chimique et un litre de lait entier. Le four attendait en position de préchauffage, et on avait déjà beurré et fariné un grand moule à bord amovible.

Enid repartit vers le plan de travail, où elle saisit son tamis et versa la farine à gâteau qui s'écoula en formant une petite montagne pointue impeccable. Sous mon regard attentif, elle prit une spatule pour rajouter de la farine. La pâtisserie n'entre pas dans mes occupations habituelles et, quand je me lance, j'amalgame en général les produits indiqués avant de m'apercevoir, au point crucial de la recette, qu'il me manque l'ingrédient essentiel. « Incorporez rapidement les blancs battus en neige et du gingembre frais finement haché... » Enid procédait avec méthode, lavant les ustensiles sales au fur et à mesure. Rien qu'à la voir faire, je savais qu'elle méprisait les préparations instantanées et que ses gâteaux ne retombaient jamais.

— Où sont-ils tous ? Les garages sont vides.

— Myrna se repose. Elle ne va pas tarder à se lever.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Elle est malade ?

— Je ne sais pas. Elle semble soucieuse et je crois qu'elle dort mal.

— Je devrais peut-être lui parler... Et les autres ?

— Christie a dit que Bennet rentrait déjeuner. Elle est allée aux pompes funèbres avec Donovan. Le bureau du coronar a appelé : le corps sera rendu à la famille cet après-midi et ils sont partis chercher un cercueil.

— L'enterrement est prévu pour quand ? On a fixé une date ?

— Ils parlent de lundi, juste la famille et les intimes. Le public ne sera pas admis.

— Ça ne m'étonne pas. Ils ont eu leur part d'attention des médias !

— Puis-je vous être utile ?

— Pas vraiment. J'ai eu Christie au téléphone tout à l'heure pour la

prévenir que je rapportais ce dossier, elle m'a dit de le poser dans le bureau de Bader. Je repartirai par la porte de devant quand j'aurai fini.

— Je vous laisse faire. Passez par l'escalier de service si vous voulez. Vous saurez trouver le bureau ?

— Oui, j'y suis déjà allée. Que faites-vous de bon ?

— Un quatre-quarts au citron.

— Ça m'a l'air appétissant !

Je montai rapidement l'escalier de service, la chemise à la main, et ralentis l'allure en atteignant le palier du premier. Le couloir de service avait une vocation purement utilitaire, sans tapis par terre ni rideaux aux fenêtres. Cette maison de maître datait d'une époque où les gens riches avaient des domestiques à demeure et les logeaient dans des trous à rat coincés dans des ailes situées à l'arrière de la maison, ou dans les combles divisés en une suite de chambres minuscules. J'ouvris avec précaution une porte sur ma gauche. Un escalier étroit montait dans l'ombre. Je refermai la porte sans bruit et continuai d'avancer, arrivant dans une vaste lingerie et une petite pièce meublée d'une commode ancienne. Le couloir tournait à quarante-cinq degrés sur la droite, aboutissant au couloir principal par une ouverture en arcade que masquait une lourde tenture damassée accrochée à une tringle en fer forgé.

J'aperçus la rampe cirée de l'escalier principal au milieu du couloir. Au-delà du palier partait une autre aile qui faisait pendant à celle dans laquelle je me trouvais. Un large tapis d'Orient se déployait sur toute la longueur du couloir peu éclairé. À l'autre extrémité, des tentures damassées indiquaient la présence d'une autre ouverture en arcade et d'un autre escalier. Le papier mural aux teintes sourdes répétait à l'infini le même motif floral estompé. Des appliques de cristal en forme de tulipes étaient fixées aux murs à intervalles réguliers. On avait dû les installer lors de la construction de la maison et passer à un moment quelconque de l'éclairage au gaz à l'électricité.

Je vis trois portes sur ma gauche, chacune barrée par l'énorme X de la bande plastifiée interdisant d'entrer. Je pus seulement en déduire qu'une porte ouvrait sur la chambre de Guy, une autre sur celle de Jack et la troisième sur la salle de bains qui reliait les deux pièces. À droite, il y avait deux autres portes. Je savais que la seconde donnait dans l'appartement de Bader : la chambre, la salle de bains, le bureau. La porte la plus proche de moi était fermée. Je lançai un coup d'œil derrière moi pour m'assurer qu'Enid ne m'avait pas suivie. Le silence régnait dans toute la maison. Je posai la main sur le bouton et le tournai avec précaution. Fermé.

Allons bon ! La serrure était d'un modèle simple et désuet, fait pour une clé passe-partout qui s'adaptait probablement à toutes les portes

de l'étage. J'inspectai le couloir dans les deux sens. Chaque minute comptait. L'appartement de Bader était le plus proche. Je filai jusqu'à sa chambre. La pièce n'était pas fermée. Je jetai un coup d'œil à la porte. De l'autre côté du battant, une clé dépassait bien proprement de la serrure. Je la pris et revins rapidement à la chambre de Bennet. Je la glissai dans la serrure. Je sentis la clé tourner dans le vide, puis trouver un vague point d'ancrage. J'appliquai une poussée régulière tout en secouant doucement la porte. Il me fallut près de trente secondes, mais la clé obéit soudain et j'entrai dans la place.

CHAPITRE 21

J'examinai rapidement la pièce, enregistrant le maximum de détails. On avait laissé deux lampes de table allumées. Ce devait être la chambre de Bennet. Il avait gardé tout le bric-à-brac de ses passe-temps de gamin. Maquettes d'avions, voitures miniatures, piles de bandes dessinées d'époque, premiers numéros de mad, trophées de la Ligue des benjamins. Il avait encadré une effigie de Jimmy Durante dessinée en suivant les numéros des couleurs, ainsi qu'un instantané en couleurs de lui-même à l'âge de treize ans, sur lequel il arborait un pantalon noir chic, une chemise rose à col dur et une cravate-lien noire. Un panneau en liège était encore accroché au dos de sa porte de penderie. Plusieurs manchettes de journaux sur l'assassinat de Martin Luther King et de Bobby Kennedy y étaient punaisées. Il y avait des photos d'Apollo 8 le jour de son lancement à cap Kennedy. Une affiche de *The Odd Couple* (9) dominait encore son lit défait. On devinait sans peine quelle avait été l'année glorieuse de son existence : il n'y avait aucun souvenir postérieur à 1968.

J'allumai le plafonnier et traversai la pièce, posant mon sac à mes pieds. Son bureau encastré faisait toute la longueur du mur de devant, percé de deux fenêtres. Au-dessus couraient des étagères. La plupart des livres semblaient dater – des manuels accumulés au fil des ans, à en juger par les titres. Mon regard en parcourut les dos. Maxwell, *Ring of Bright Water* ; Moorehead, *No Room in the Ark* ; Gibbons, *Stalking the Edible Life* ; Carson, *The Sea around Us*. Peu ou pas de romans. Rien de très surprenant. Bennet ne m'avait paru ni un intellectuel ni un artiste. Un ordinateur trônait au milieu du bureau, avec une énorme imprimante. L'appareil était éteint, l'écran de verre gris du moniteur reflétant des tranches de lumière déformées provenant de la porte du couloir. Partout régnait un fouillis hallucinant : devis, papiers, factures, et une quantité de courrier non décacheté. Je repérai la machine à écrire à gauche : elle était recouverte d'une housse poussiéreuse en plastique noir. On avait posé une pile de livres dessus.

Rebroussant chemin, je passai la tête dans le couloir. J'examinai rapidement les lieux, ne vis personne et m'enfermai de nouveau dans la chambre de Bennet. Inutile d'espérer pouvoir expliquer ma présence si on me surprenait. Je revins au bureau, enlevai la pile de livres de la machine à écrire et ôtai la housse. Il s'agissait d'une vieille Remington

noire à haut capot, avec retour manuel. Bader devait se cramponner à cette antiquité depuis quarante ans. Je cherchai dans mon sac et retirai une feuille de papier vierge de la chemise. Puis je l'insérai dans la machine, tapant exactement les mêmes mots qu'au restaurant. La machine faisait un raffut qui me parut de tous les diables, mais impossible de l'éviter. La porte du couloir fermée, je m'estimais en sécurité. « Chère Mademoiselle Milhone. » « Max Outhwaite. » Au premier regard je sus que j'avais frappé juste. Le a et le i étaient tous deux faussés. C'était la machine à écrire que je cherchais. J'ôtai la feuille du chariot, la pliai et la glissai dans ma poche. Le nom « Outhwaite » m'accrocha soudain l'œil. Avais-je des visions ? J'examinai de nouveau la rangée de manuels, louchant vers les deux livres qui venaient d'attirer mon attention. Gavin Maxwell, *Ring of Bright Water*, était le premier. Au milieu, six livres plus loin environ, se trouvait *Atlantic : History of an Ocean*. Signé par un certain Léonard Outhwaite. Je les fixai, ahurie, figée sur place. Gavin Maxwell plus Léonard Outhwaite égale *Maxwell Outhwaite*.

Je rhabillai la machine et remis la pile de livres en place. C'est alors que j'entendis un roulement sourd, comme un grondement de tonnerre. Je m'immobilisai. Des cintres vides commencèrent à se heurter, tintinnabulant dans la penderie comme des carillons balinais. Toutes les jointures de la maison se mirent à grincer en sourdine et les carreaux des fenêtres cliquetèrent sèchement aux endroits où le mastic s'était amenuisé. Des clous et des vis couinèrent. Je m'agrippai à une étagère pour ne pas perdre l'équilibre. Sous moi, toute la maison tangua d'avant en arrière, pas de plus d'un pouce peut-être, mais comme secouée par une brusque rafale de vent ou un train lancé à toute vitesse. Je n'éprouvai aucune peur, mais gardai tous mes sens en alerte, me demandant si j'aurais le temps de quitter les lieux. Une maison de l'âge de celle-ci avait sûrement résisté à plus d'une secousse sismique, mais on ne sait jamais où s'arrête ce genre de plaisanteries. À première vue, je la situais dans les trois ou quatre sur l'échelle de Richter. Du moment que la chose ne s'éternisait pas, elle ne causerait pas de gros dégâts. Les lumières vacillaient légèrement, comme si les fils étaient à nu et se touchaient par intermittence. L'effet stroboscopique déclencha une série d'images saccadées bleu pâle, parmi lesquelles une forme obscure se dessina au milieu de la pièce. Je cherchai à la saisir, clignant des yeux, m'efforçant d'accommoder tandis que l'ombre glissait vers un angle et se fondait dans le mur.

Un petit hoquet s'échappa de ma gorge paralysée. La vibration s'atténua et cessa, la lumière se stabilisa. Je m'accrochai à l'étagère et posai la tête sur mon bras, sans force, luttant pour évacuer l'impression de froid glacé qui s'insinuait le long de ma colonne vertébrale. À chaque instant je m'attendais à entendre Enid appeler au

secours depuis l'escalier de la cuisine. Myrna devait être debout, et je nous vis toutes les trois comparer nos impressions sur le tremblement de terre. J'attrapai mon sac et traversai la pièce. Sortis dans le couloir en jetant un coup d'œil rapide des deux côtés. Refermai la porte derrière moi, tournant la clé si violemment dans la serrure qu'elle faillit se tordre dans ma main.

Je fis toute la longueur du couloir sur la pointe des pieds, avec un détour hâtif par la chambre de Bader. Je remis la clé où je l'avais trouvée, puis m'introduisis prestement dans son bureau. J'ouvris un classeur et fourrai la chemise entre deux dossiers qui lui étaient complètement étrangers et où je pourrais la retrouver plus tard. Traversant de nouveau la pièce, je partis dans le couloir. Je gagnai rapidement la lourde tenture au bout, franchis l'ouverture à arcade et filai dans le couloir de service. Je descendis l'escalier en faisant le maximum de bruit et arrivai dans la cuisine. Aucun signe de Myrna. Enid versait placidement la pâte épaisse et crémeuse dans le moule à bord amovible.

La main sur la poitrine, j'essayai de respirer calmement.

— Seigneur ! Je m'en souviendrai ! Pendant une minute j'ai cru qu'on y passait !

Elle me regarda, interloquée. De toute évidence, elle ne voyait pas de quoi je parlais.

Je pilai net.

— La secousse ! dis-je.

— Je n'ai pas senti de secousse. Quand ça ?

— Enid ! Vous plaisantez ! Je vous en prie, je n'ai pas le cœur à ça. Elle devait faire quatre sur l'échelle de Richter ! La lumière n'a pas sauté ici ?

— Je n'ai rien remarqué.

Je la regardai manier une spatule en caoutchouc pour racler les dernières traces de pâte dans la jatte.

— Toute la maison tremblait ! Ne me dites pas que vous n'avez rien senti ?

Elle resta silencieuse un instant, le regard fixé sur son récipient.

— Vous êtes plutôt du genre crampon, pas vrai ?

— Comment ça ?

— Vous avez du mal à lâcher les gens.

— Pas du tout ! C'est absolument faux. On me dit au contraire que je suis trop indépendante pour mon bien.

Elle secoua la tête avant même que j'aie terminé ma phrase.

— L'indépendance n'a rien à voir avec le fait d'être crampon, me renvoya-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Les fantômes ne nous hantent pas. Ça ne fonctionne pas comme

ça. Ils sont présents parmi nous parce que nous ne voulons pas les lâcher.

— Je ne crois pas aux revenants, lui rétorquai-je sans conviction.

— Il y a des gens qui ne distinguent pas le rouge. Ça ne veut pas dire que le rouge n'existe pas, m'assena-t-elle.

Lorsque j'arrivai au bureau, Dietz occupait mon fauteuil pivotant, les pieds sur la table. Un des sachets de sandwiches était ouvert et il mastiquait un BLT (10). Comme je n'avais pas encore déjeuné, je m'emparai de l'autre sandwich. Je pris quelque chose à boire dans le réfrigérateur et m'assis en face de lui.

— Bonne pêche au *Dispatch* ?

Il étala les quatre notices nécrologiques relatives aux Maddison sur le bureau pour que je puisse les examiner.

— J'ai convaincu Katzenbach de chercher dans les archives. Le nom de jeune fille de la mère étant Bangham, je suis allé à la bibliothèque vérifier s'il existait d'autres Bangham dans les annuaires de la région. Pas l'ombre d'un. J'ai pris trois de ces nécros à l'état civil pour vérifier les certificats de décès. Celui de Claire pose toujours question.

— Comment ça ?

Je décapsulai ma boîte de soda et entrepris de dégager mon sandwich du film transparent et du plastique qui le protégeaient hermétiquement.

— Rien n'indiquant les causes du décès, j'ai voulu savoir si on pouvait avoir confirmation du suicide, qu'on n'en parle plus. J'ai eu le nom d'un inspecteur de police de Bridgeport, Connecticut, et lui ai laissé un message circonstancié à son bureau. J'espère qu'on me rappellera.

— Et ça change quoi, la façon dont elle est morte ?

J'essayai de déchiqueter d'un coup de dents le film thermocollé. À croire qu'il s'agissait d'un produit toxique à conserver hors de portée des enfants ! Dietz tendit la main vers le sandwich emballé, je le lui passai par-dessus le bureau.

— Supposons qu'elle ait été assassinée... Supposons qu'elle ait été victime d'un accident délibéré...

Il libéra le sandwich et me le rendit.

— Quinze pour toi, dis-je.

Je m'interrompis pour manger tout en relisant les données. Présentées par ordre chronologique, les nécrologies commençaient avec la mort du père à la fin novembre 1967. Dietz les avait recopiées toutes les quatre sur la même feuille de papier.

Francis M. Maddison, cinquante-trois ans, nous a quittés brutalement le mardi 21 novembre. Marié depuis vingt-cinq ans à Caroline B., époux aimant et adoré,

F.M. Maddison laisse deux filles chéries, Claire et Patricia. Il était directeur des services d'entretien du Centre automobile de Colgate et membre de l'Église chrétienne de la Communauté. Très aimé, il manquera à sa famille et à ses amis. Les obsèques auront lieu vendredi à 11 h 30. Ni fleurs ni couronnes. Des dons peuvent être faits à l'Association américaine de cardiologie.

Je levai les yeux vers Dietz.

— Cinquante-trois ans, c'est jeune.

— Ils étaient tous jeunes, dit-il.

Patricia Anne Maddison, dix-sept ans, est décédée le jeudi 9 mai à l'hôpital de Santa Teresa. Elle était la fille de Caroline B. Maddison et la sœur de Claire Maddison. À la demande de la famille, les obsèques se dérouleront dans la plus stricte intimité.

Maddison, Caroline B., cinquante-huit ans, est décédée le mardi 29 août à son domicile des suites d'une longue maladie. Fille d'Helen et de John Bangham, elle était née un 22 janvier à Indianapolis (Indiana) et avait obtenu son diplôme d'économie ménagère à l'université de cette ville. Elle laisse le souvenir d'une épouse, mère et maîtresse de maison irréprochable, et d'une chrétienne fervente. Elle a rejoint dans la mort son époux, Francis M. Maddison, et sa fille Patricia Anne Maddison. Elle laisse une fille, Claire Maddison domiciliée à Bridgeport (Connecticut). Aucune précision n'a été donnée concernant la levée du corps. Des dons peuvent être adressés à l'hospice de Santa Teresa.

Claire Maddison, trente-neuf ans, originaire de Santa Teresa, est décédée le samedi 2 mars à Bridgeport (Connecticut). Fille de Francis M. (†) et Caroline B. (†) Maddison, Claire a rejoint dans la mort son unique sœur, Patricia. Membre de la promotion 1963 du lycée de Santa Teresa, Claire avait obtenu son diplôme en 1967 à l'université du Connecticut, puis poursuivi une licence d'enseignement et une maîtrise de langues romanes à l'université de Boston. Elle enseignait le français et l'italien dans un pensionnat privé pour jeunes filles de Bridgeport (Connecticut). Service funèbre mardi à la chapelle de Memorial Park.

Je relus une seconde fois la nécrologie de Claire.

— C'était juste l'an dernier.

— Encore heureux qu'elle ait repris son nom de jeune fille, me fit remarquer Dietz. Je ne sais pas comment nous l'aurions retrouvée si elle avait gardé celui de son ex.

— Dont nous ignorons tout. Ça devait faire des lustres qu'elle avait divorcé. Côté parents, ça ne fait pas lourd. Les noms des survivants se réduisent comme une peau de chagrin, et soudain, plus personne. Déprimant, non ?

— Je pensais qu'il resterait peut-être quelqu'un du côté de la mère dans l'Indiana, mais je ne suis pas arrivé à mettre la main dessus, dit-il. J'ai essayé le service des renseignements : pas un seul Bingham de répertorié. Ce qui donne à croire que nous n'avons pas affaire à un clan étroitement soudé. Pour plus de sûreté, j'ai jeté un coup d'œil dans l'annuaire par professions et appelé un détective privé d'Indianapolis. Je lui ai demandé de vérifier l'extrait de naissance de

Caroline Bangham, au cas où il y aurait un indice. On ne péchera peut-être pas grand-chose, mais il doit nous rappeler.

— Tu sais quoi ? lui demandai-je en faisant la grimace. J'ai l'impression qu'on patine. Je n'arrive pas à croire à cette histoire de parent éperdu de douleur cherchant à se venger au bout de dix-huit ans.

— Peut-être. D'autant que, sans la mort de Bader, rien n'obligeait à rechercher Guy. Il aurait pu continuer à vivre à Marcella le restant de ses jours.

— Il ne s'agissait pas de la mort de Bader à strictement parler, mais du testament.

— Ce qui nous ramène aux cinq millions.

— Comme tu dis. Tu sais ce qui ne passe pas ? Je me sens en partie coupable de ce qui est arrivé à Guy.

— Parce que tu l'as retrouvé ?

— Exactement. Je ne l'ai pas tué, au sens littéral, mais, si je ne m'en étais pas mêlée, il s'en tirait. Du moins je le vois comme ça.

— Minute ! Ce n'est pas vrai. Tasha aurait engagé un autre détective. Peut-être pas aussi bon que toi...

— Pas de lèche, s'il te plaît.

— De toute façon, on l'aurait retrouvé. Simplement, le sort a voulu que ce soit toi.

— Peut-être. Mais toute cette histoire pue.

— Ça, c'est sûr.

Le téléphone sonna. Dietz répondit, puis me passa le combiné en chuchotant :

— Enid.

Je lui fis un signe affirmatif et pris le téléphone.

— Bonjour, Enid. Kinsey à l'appareil. Comment allez-vous ?

— Pas bien, me répondit-elle d'un ton agité. Est-ce que Myrna vous a téléphoné ?

— Pas à ma connaissance. Une seconde, je vérifie sur le répondeur... (Je posai une main sur le micro.) La femme de charge des Malek a-t-elle appelé ou laissé un message pour moi ?

Dietz me fit signe que non et je repris Enid :

— Non, je n'ai rien ici.

— C'est bizarre. Elle a juré qu'elle allait vous appeler. Je le lui avais fait promettre. Je suis allée au supermarché et je suis restée absente pas plus d'un quart d'heure-vingt minutes. Elle a dit qu'elle serait là à mon retour, mais elle est partie et je ne la trouve nulle part. Je pensais que vous lui aviez peut-être dit de passer.

— Désolée, mais on ne l'a pas vue. De quoi voulait-elle me parler ?

— Je ne peux pas dire. Je sais que quelque chose la tracassait, mais elle n'a rien voulu préciser. Sa voiture n'a pas bougé. C'est bien ce qui

m'étonne.

— Avez-vous pensé au médecin ? Si elle ne se sentait vraiment pas bien, elle a pu appeler un taxi, non ?

— C'est possible, mais elle m'aurait plutôt attendue pour que je la conduise. Ça lui ressemble peu. Elle m'avait promis de m'aider pour le dîner. J'ai une réunion à sept heures et je dois partir tôt. On en avait longuement discuté.

— Elle est peut-être allée faire un tour.

— J'y ai pensé, dit-elle. Je suis sortie et j'ai appelé, mais elle a disparu.

— Enid, soyons réalistes. Je ne pense pas qu'une absence de moins d'une heure puisse être qualifiée de disparition.

— J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.

— Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je vous téléphone. Je suis terrifiée !

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Je ne vous crois pas. Vous ne me dites pas tout. Sinon, pourquoi m'appeler ? Vous croyez qu'elle a été enlevée par des petits hommes verts ou quoi ?

Je la sentis hésiter.

— J'ai l'impression qu'elle savait quelque chose sur le meurtre.

— Vraiment ? Elle l'a dit ?

— Elle y a fait allusion. Elle était trop inquiète pour en dire plus. Elle aurait vu quelque chose qu'elle n'était pas censée voir cette nuit-là.

— Elle m'a dit qu'elle dormait.

— En effet. Elle avait pris un médicament contre la douleur et une pilule pour dormir. Elle a dormi comme une bûche, mais elle s'est rappelé plus tard s'être réveillée à un moment et avoir vu quelqu'un debout au pied de son lit.

— Enid, vous n'allez pas recommencer avec vos histoires de fantômes...

— Non, non, je vous le jure ! Ce sont ses propres mots ! Elle a dit qu'elle croyait avoir rêvé, mais que, plus elle y repensait, plus elle était convaincue que c'était vrai.

— Qu'est-ce qui était vrai ?

— La personne qu'elle a vue !

— J'ai bien compris, Enid. Mais qui était-ce ?

— Elle n'a pas voulu me le dire. Elle se sentait coupable de n'en avoir rien dit plus tôt.

— Myrna se sent coupable de tout, lui fis-je remarquer.

— Je sais bien, mais je crois qu'elle s'inquiétait aussi des

conséquences. Elle pensait qu'elle serait en danger si elle ouvrait la bouche. Je lui ai dit d'en parler à la police, mais elle avait peur. Elle disait qu'elle aimait mieux vous en parler en premier, et qu'elle leur dirait après. Ça ne lui ressemble pas de partir sans prévenir.

— Vous avez vérifié dans sa chambre ?

— Vous pensez bien ! Et puis il y a autre chose qui me tracasse. Quelque chose de pas normal... Myrna est très tatillonne, il faut que tout soit impeccable. Ce n'est pas pour la critiquer, mais enfin...

— Sa chambre est sens dessus dessous ?

— Pas vraiment, mais elle n'a pas l'air normale.

— Quelqu'un d'autre est là ? En dehors de vous ?

— Il y avait Bennet, mais il a dû partir. Il est passé déjeuner. Je lui ai fait un sandwich qu'il a monté dans sa chambre. Il est sans doute reparti pendant que j'étais au marché. Christie et Donovan doivent rentrer d'une minute à l'autre. Je ne voudrais pas vous ennuyer, mais cette histoire me tourmente.

Dietz me jeta un regard interrogatif. Il avait écouté la fin de la conversation et son air perplexe me ravissait.

— Ne quittez pas... (Je couvris l'écouteur.) Tu restes combien de temps ?

— Au moins une heure. Si tu te décides un jour à raccrocher, je pourrai peut-être avoir mon appel de la côte Est. Il y a un os ?

— Myrna. Je te raconte ça dans une minute. (Je revins à Enid.) Si je passais ? Elle a peut-être prévenu Christie avant qu'ils aillent aux pompes funèbres. Vous êtes sûre qu'elle n'a pas laissé de mot ?

— Sûre et certaine.

— J'arrive dans un quart d'heure.

— Je ne veux surtout pas vous déranger...

— Vous ne me dérangez pas.

Je pris mon sandwich et mon soda et conduisis d'une main en finissant de déjeuner. Je coinçai la boîte glacé entre mes cuisses. C'est chiant de passer les vitesses en essayant de se sustenter avec élégance ! Au moins je connaissais la route. J'aurais pu la faire les yeux fermés.

Enid avait laissé la grille ouverte à mon intention. Je m'arrêtai dans la cour et garai ma voiture à l'endroit que j'estimais être en passe de devenir ma place de stationnement attirée. Le pick-up de Donovan était rangé contre un côté du garage. Au début, je le crus de retour, mais je me souvins qu'il avait pris la BMW en partant. Les deux garages ouverts étaient toujours vides. L'allée faisait un coude sur la gauche de la maison. Pour la première fois, je remarquai une petite aire de stationnement indépendante et pouvant accueillir trois véhicules. Pour l'instant, un coupé Volkswagen jaune fluo et ce qui

ressemblait à une Toyota bleu métallisé de trois ou quatre ans d'âge l'occupaient.

Enid avait entrouvert la porte de service et se tenait sur le seuil. Elle avait enlevé son tablier pour faire le marché et portait une veste. Elle semblait frigorifiée.

J'entrai dans le débarras.

— Toujours rien ? lui demandai-je en franchissant à sa suite une porte qui donnait dans un couloir de derrière.

— Pas un mot ! Je suis désolée de vous ennuyer... C'est sûrement bête de ma part.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez eu un meurtre dans la maison. Tout le monde est à cran... Est-ce qu'une des voitures dehors est la sienne ?

— Oui. La Toyota.

Elle s'arrêta devant une porte au bout du couloir :

— Sa chambre est là.

— Avez-vous essayé de frapper chez elle depuis qu'on s'est parlé ?

Enid fit non de la tête.

— Je suis arrivée à me foutre la trouille toute seule ! Je n'ai rien voulu faire avant votre arrivée.

— Seigneur, Enid ! Vous m'effrayez.

Je frappai à la porte, la tête penchée contre le battant, à l'écoute de bruits qui auraient signalé le retour de Myrna. J'hésitai à entrer sans façon dans la pièce. Elle pouvait être en train de faire un somme ou complètement à poil et prête à passer sous la douche. Je ne voulais pas la surprendre, au cas où elle aurait ôté son dentier ou défait sa jambe de bois. De nouveau, je frappai un petit coup discret.

— Myrna ?

Silence de mort.

Je tournai le bouton, qui céda aussitôt. Entrebâillant légèrement la porte, je glissai un regard par l'embrasure. Le petit salon était vide. En face de moi, la porte de la chambre était ouverte et la pièce paraissait déserte.

— Myrna, vous êtes là ? C'est Kinsey Millhone, dis-je.

J'attendis un moment, puis je traversai la pièce. Au passage je posai la main sur le téléviseur, mais le coffret était froid.

— Je vous l'avais bien dit qu'elle n'était pas là ! me lança Enid.

Je jetai un coup d'œil dans la chambre. Je comprenais qu'Enid ait eu l'impression de quelque chose de pas normal. En surface, les deux pièces paraissaient en ordre et intactes, mais quelque chose clochait. De menus détails, des vétilles. Le lit était fait, mais le dessus pas impeccablement tiré. Au mur, un tableau penchait... oh ! très légèrement, mais quand même...

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

Je regardai sous le lit, me sentant complètement idiot. Il n'y avait rien dessous, sauf une vieille paire de pantoufles.

— Aux environs de midi.

— À ce moment-là, Bennet était-il rentré ?

— Je ne me souviens pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il était parti quand je suis rentrée des courses.

Dans le petit salon, l'abat-jour d'un lampadaire était de travers et il ne faisait aucun doute, à voir les marques sur le tapis, qu'on avait déplacé le socle. Des traces de lutte ? J'ouvris la penderie. Enid me suivait comme un bébé, en retrait de trois pas environ, peut-être en proie au même sentiment d'intrusion inquiétant que moi.

— Pouvez-vous dire si tous ses vêtements sont là ? Manque-t-il quelque chose ? Des chaussures ? Un manteau ?

Enid étudia la tringle.

— Tout m'a l'air d'être là. Tenez, dit-elle en tendant le bras, il y a sa valise et son porte-habits.

— Où est son sac ?

— Dans la cuisine. Comme je savais que vous poseriez la question, je l'ai ouvert. Son portefeuille est bien là, avec son permis de conduire, de l'argent liquide et tout.

Je passai dans la salle de bains. J'entendis un léger craquement sous ma chaussure, suivi du genre de crissement qui fait penser à du verre brisé sur du carrelage. Je baissai les yeux. Il y avait un tout petit peu de terre sèche, comme provenant d'un talon de chaussure, et deux minuscules gravillons.

— Attention ! Je ne veux surtout pas détruire cet indice, dis-je à Enid qui tentait d'introduire son corps replet dans la pièce.

— Quelqu'un est entré ?

— Je ne sais pas encore. Ça se pourrait bien.

— On dirait qu'on a essayé de ranger, mais en s'y prenant de travers, fit-elle remarquer. Myrna laissait toujours un mot pour dire où elle allait. Elle ne serait jamais partie sans prévenir.

— Soyez gentille, taisez-vous. J'essaie de me concentrer.

Je vérifiai l'armoire à pharmacie. Tous les articles de toilette ordinaires occupaient dûment l'étagère : brosse à dents, dentifrice, déodorant, articles de maquillage entamés, flacons de médicaments. Le rideau de douche était absolument sec, mais un gant de toilette bleu foncé traînait sur le bord du lavabo et avait été utilisé récemment. J'examinai la vasque avec attention. Une trace d'eau subsistait à la base en cuivre de la tirette de vidange. Si mes yeux ne me trompaient pas, l'eau tirait légèrement sur le rose. Je saisis le gant et le pressai. Un jet rouge vif éclaboussa la blancheur de la vasque.

— Appelez Police-Secours ! m'écriai-je. C'est du sang !

Tandis qu'Enid partait téléphoner à la police, je fermai la porte de

l'appartement de Myrna et revins sur mes pas jusqu'au débarras et à la porte de service. Dans la cuisine, j'entendis Enid, apparemment bouleversée et légèrement hystérique. Quelqu'un avait dû attendre que Myrna fût seule. Dehors, je traversai le petit patio de derrière et pris à droite pour rejoindre l'allée. La voiture de Myrna était fermée à clé, mais j'en fis le tour pour observer les sièges avant et la banquette arrière. Vides. Rien sur le tableau de bord. Je me demandai si le pick-up était fermé, mais je ne voulais toucher à rien. La police s'en chargerait. Sur la droite, l'allée aboutissait à cet espace où pouvaient stationner trois voitures supplémentaires. Plus loin, j'aperçus une longue portion de mur en stuc rose défraîchi et un fouillis d'arbres et de buissons. À supposer qu'elle ait été tuée hâtivement, qu'avait-on fait du corps ?

Je revins vers les garages. Le pick-up de Donovan était garé plus près du devant de la maison que de l'arrière. Quelque chose, dans les traces de terre sèche et de gravier, m'intriguait. Je tendis la main. Le capot était chaud. Je fis le tour de la camionnette, les mains dans le dos, tandis que j'examinais l'extérieur. Le plateau était jonché de gravier et de feuilles mortes. Je regardai par-dessus le hayon, inspectant l'intérieur. Une trace sombre marquait une des ridelles. Je n'insistai pas. Quoi qu'il se fût passé, on ne pourrait pas accuser Jack.

Un bourdonnement de motocyclette me parvint aux oreilles. Quelques instants plus tard je levai la tête et vis Bennet remonter l'allée en rugissant sur la Harley-Davidson de Jack. Je m'écartai du pick-up, l'observant tandis qu'il accomplissait son rituel d'arrivée. Ses gants de cuir noir semblaient aussi malcommodes que des gants de cuisine. Il les retira et les posa sur la selle, son casque venant coiffer le tout. Me voir ne parut pas l'électriser outre mesure.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Enid m'a téléphoné, au sujet de Myrna. Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Au petit déjeuner. Je ne l'ai pas vue au déjeuner. Enid m'a dit qu'elle ne se sentait pas bien. Que se passe-t-il ?

— Aucune idée. Il semblerait qu'elle ait disparu... Enid a appelé la police, qui ne va sans doute pas tarder.

— La police ! Mais pourquoi ?

— Gardez vos boniments pour les policiers, lui suggérai-je.

— Comment ça, mes « boniments » ? Qu'est-ce qui vous prend ? J'en ai ma claque d'être traité comme une nullité !

Je commençai à m'éloigner.

— Où allez-vous ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Si je reste une minute de plus, je finirai par être grossière.

Il me rattrapa.

— Ce ne serait pas une première ! Je suis au courant de votre entrevue avec Paul. Il était furieux.

— Et alors ?

— Je sais que vous nous croyez coupables.

— Naturellement que je le crois !

Il me prit par le bras.

— Écoutez... Attendez une minute, qu'on parle de toute cette histoire.

— Parlez, Bennet. Je serais ravie d'entendre ce que vous avez à dire.

— D'accord. Autant ne rien vous cacher, car la vérité n'est pas aussi dramatique que ce que vous croyez.

— Parce que vous savez ce que je crois ? Je crois que vous avez spolié les Maddison de cinquante mille dollars en documents rares.

— Pas si vite. Nous ne leur voulions aucun mal. C'était juste une farce. Nous voulions aller à Las Vegas, mais nous étions fauchés. Nous n'avions pas un sou à nous deux. Tout ce qu'on cherchait, c'était quelques dollars. Nous étions juste des gamins !

— Des gamins ! Vous n'étiez pas des gamins ! Vous aviez vingt-trois ans. Vous avez commis un délit caractérisé. C'est comme ça que vous vous justifiez ? En parlant de farce ? Ça méritait la prison.

— Je sais. Je suis désolé. La situation nous a échappé. Nous n'aurions jamais cru que le coup marcherait, et quand nous avons compris la gravité de l'affaire, nous n'avons pas eu le courage d'assumer notre acte.

— Mais ça ne vous dérangeait pas d'accuser Guy.

— Écoutez... Il était parti. Et il avait fait toutes sortes de conneries... La famille lui en voulait et Papa a présumé que c'était lui. Nous étions des cons, je sais. Nous avons eu tort. Je ne me suis jamais senti à l'aise dans ma peau depuis.

— Voilà qui vous absout... dis-je. Que sont devenues les lettres ? Où sont-elles ?

— Paul les a chez lui. Je lui ai dit de les détruire, mais il ne supportait pas cette idée. Et il a eu peur de les mettre en circulation.

Je me sentis faire une moue de dégoût.

— Bref, vous n'avez même pas eu l'argent ? Vous êtes vraiment nul... Parlons de Patty.

— L'enfant n'était pas de moi. Je le jure. Je ne me la suis jamais envoyée.

— Mais Paul, si... C'est ça ? Et Jack aussi.

— Un tas de types se la sont faite. Elle s'en fichait.

— Pas Guy. Il ne l'a jamais touchée, lui renvoyai-je.

— Pas Guy, répéta-t-il. Je crois que c'est vrai.

— Alors, de qui était l'enfant ?

— Sans doute de Jack. Mais ça ne veut pas dire qu'il a tué Guy. Et moi non plus. Je ne ferais jamais une chose pareille !

— Il serait tant de grandir, Bennet ! Vous n'avez jamais admis aucune responsabilité dans ce qui s'est passé. Aucun de vous ! Vous laissez accuser Guy de toutes vos saloperies. Même quand il est revenu, vous avez continué à lui faire porter le chapeau.

— Qu'aurais-je dû dire ? Il était trop tard.

— Pas pour lui, Bennet. Guy était encore vivant à ce moment-là. C'est maintenant qu'il est trop tard !

Je levai la tête et vis Enid plantée près de la haie. J'ignorais ce qu'elle avait saisi de la conversation.

— Votre associé est au téléphone, me dit-elle. La police arrive.

Je passai à côté d'elle et descendis la volée de marches, traversant le patio pour rejoindre la cuisine. Je trouvai le combiné sur le plan de travail et m'en emparai.

— C'est moi, dis-je. Que se passe-t-il ?

— Ça va ? Tu n'as pas une bonne voix.

— Je ne peux pas te raconter. Ce serait trop long... J'aurais dû tomber à bras raccourcis sur Bennet et lui régler son compte.

— Écoute un peu... Je viens de discuter avec la détective de Bridgeport. Elle est allée voir une employée du palais de justice et a rempli un formulaire pour avoir connaissance du certificat de décès de Claire Maddison.

— La cause du décès ?

— Aucune, dit-il. Pendant qu'elle y était, elle a passé quelques coups de téléphone et obtenu l'adresse de son dernier domicile connu. D'après le gaz et l'électricité, Claire vivait à Bridgeport jusqu'en mars dernier.

— Comment le *Dispatch* a-t-il fait son compte pour imprimer sa notice nécrologique ?

— C'est elle qui la leur a envoyée ! Personne n'a jamais demandé de preuve. J'ai appelé moi-même le *Dispatch* et vérifié comment ils procèdent. Ils prennent note de l'information et la publient telle quelle.

— Elle a entièrement monté le coup ?

— Sûr et certain.

— Et où est-elle allée ?

— J'y viens. Cette détective de Bridgeport a appris un petit détail supplémentaire... Claire n'a jamais été professeur, mais infirmière à domicile.

— Oh merde !

— Exactement ce que j'ai dit. J'arrive. Ne fais rien tant que je ne suis pas là.

— Faire quoi ? Je ne peux pas bouger.

Combien de temps restai-je à la cuisine, le téléphone à la main ? Je vis en un éclair toutes les pièces du puzzle s'assembler. Il me manquait quelques réponses, mais tout le reste finit par trouver sa place. Dieu sait comment, Claire Maddison apprend que Bader souffre d'un cancer en phase terminale. Elle envoie une notice nécrologique au *Dispatch* juste pour fermer cette porte-là. Puis elle se transforme en Myrna Sweetzer, fait ses bagages et revient à Santa Teresa. Bader avait un caractère difficile. Comme malade, il devait être, à peu de chose près, impossible. Il avait dû épuiser plusieurs infirmières à domicile et il suffisait à Myrna d'attendre son heure. Une fois dans la maison, la famille était à sa merci. Elle avait attendu longtemps, mais elle pouvait désormais semer la destruction, perspective qui devait lui paraître bien savoureuse.

Je tentai de me mettre à sa place. Où était-elle à présent ? Ayant accompli le plus clair de sa mission, il était temps de disparaître. Elle avait laissé sa voiture, son sac et tous ses vêtements. Qu'aurais-je fait si j'avais été dans ses souliers ? Tout ce psychodrame sur la disparition de Myrna visait uniquement à couvrir sa fuite. Elle avait dû imaginer que la police allait retourner la propriété, à la recherche d'un cadavre qui n'existait pas. Le bon déroulement du scénario exigeait qu'elle quitte la scène sans se faire voir, ce qui annulait la possibilité d'un taxi. Elle pouvait voler une voiture, mais non sans risque, à bien y réfléchir. Et comment quitter la ville ? En auto-stop ? Un automobiliste de passage pouvait très bien ne jamais savoir que quelqu'un avait disparu ou était présumé mort. L'avion ? Le train ? Le car ?

Peut-être avait-elle un complice, mais je ne le pensais pas. Une grande partie de ce qu'elle avait accompli jusqu'à ce jour exigeait de manœuvrer habilement et en solitaire. Elle était partie depuis plus d'une heure... largement le temps de traverser l'arrière de la propriété pour rejoindre la route. Je levai la tête. On parlait dans le hall d'entrée. La police était sûrement arrivée. Je ne voulais pas endurer cette comédie. « C'était tellement peu dans ses habitudes que j'ai appelé... » disait Enid.

Je me faufilai dehors par la porte de service, traversai rapidement le patio et arrivai dans l'allée. Je montai dans ma voiture et mis le contact. Mon cerveau traitait rapidement les informations, essayant de comprendre la situation. Claire Maddison était vivante et habitait Santa Teresa depuis le printemps précédent. Je ne connaissais pas les détails de sa machination, mais j'aurais juré qu'elle avait tué Guy. Elle n'avait pas non plus ménagé ses efforts pour impliquer les autres, se débrouillant même si habilement que Jack faisait figure de coupable, avec Bennet pour prendre le relais au cas où la police aurait jugé insuffisantes les preuves qui l'incriminaient.

La grille s'ouvrit devant moi. J'arrivai sur la route et tournai à gauche, essayant de visualiser la situation de la propriété. Je voyais mal Claire partir vers la forêt domaniale de Los Padres. La montagne était trop accidentée et inhospitalière... À moins qu'au cours des dix-huit dernières années elle ne fût devenue maître dans l'art de vivre en pleine nature. Peut-être envisageait-elle de refaire sa vie au milieu des chênes rabougris et du maquis, festoyant de baies sauvages et se désaltérant aux épaisses feuilles de cactus. Plus vraisemblablement, elle s'était contentée de traverser les quelques hectares de friches qui séparaient la maison des Malek et la route. Bader ayant mis la main sur tous les terrains à vendre, peut-être crapahutait-elle encore sur ses terres.

Qu'avait-elle fait en arrivant sur la route principale ? Elle avait le choix entre la droite ou la gauche, et partir dans l'une ou l'autre direction à pied. À moins qu'elle n'ait dissimulé une bicyclette dans les fourrés. Ou fait confiance à ses capacités d'auto-stoppeuse. Ou encore appelé un taxi qu'elle aurait attendu en arrivant à la route. Là encore, j'écartai cette option, car je l'imaginais mal prenant ce risque. Elle ne devait pas tenir à ce qu'on puisse l'identifier ou la décrire par la suite. Elle pouvait avoir acheté un autre véhicule et l'avoir garé dans une rue latérale, le réservoir plein. J'essayai de me remémorer ce que je savais d'elle et m'aperçus que mes souvenirs étaient des plus légers. Elle approchait de la quarantaine et présentait une surcharge pondérale. Elle ne faisait aucun effort pour mettre son physique en valeur. Au vu des normes culturelles, elle s'était rendue invisible. Nous vivons dans une société où la minceur et la beauté ont valeur de statut social, où la jeunesse et le charme sont récompensés et laissent un souvenir admiratif. Qu'une femme soit fade ou légèrement trop grosse, et l'œil de la collectivité l'ignore, l'oublie aussitôt. Claire Maddison avait conçu le camouflage par excellence car, outre son aspect physique, elle avait joué le rôle d'un personnage ancillaire. En redressant les oreillers du lit, en changeant les draps, elle avait été dans le secret des conversations, et Dieu sait ce qu'elle avait entendu ! Elle avait tenu la maison, servi les canapés et mis les boissons au frais pendant que les seigneurs et les dames de la maison bavassaient à n'en plus finir, oublieux de sa présence parce qu'elle n'était pas des leurs. On n'aurait pu rêver mieux ! Chaque fois qu'on la congédiait, sa rancœur flambait de plus belle, sa détermination à se venger se fortifiait. Pourquoi cette famille, largement constituée de truqueurs, aurait-elle dû jouir des privilèges de la fortune alors qu'elle-même n'avait rien ? À cause d'eux, elle avait été spoliée de sa famille, de sa carrière de médecin. Elle avait été escroquée, bafouée, insultée, et elle en rendait Guy responsable.

J'étais arrivée sur la route à deux voies qui constituait

probablement la limite sud de la propriété. Un plan de la ville se trouvait dans la boîte à gants, je l'ouvris en conduisant. Je le pliai tant bien que mal et le calai contre le volant, cherchant les itinéraires possibles tout en essayant de ne pas rentrer dans un poteau téléphonique. Commenant par le plus logique, je tournai dans la première rue et ratissai systématiquement le secteur. J'aurais dû attendre Dietz. L'un de nous aurait observé les piétons pendant que l'autre conduisait. Jusqu'où avait-elle pu aller ?

Je revins sur la route principale, fis peut-être huit cents mètres. Et je la vis, à une centaine de mètres devant moi. Jean, solides chaussures de marche, tout petit sac à dos, pas de chapeau. Je baissai la vitre du côté passager. Dès qu'elle entendit le bruit de crécelle de ma Volkswagen, elle me lança un bref coup d'œil, un seul, puis fixa obstinément le trottoir devant elle.

— Myrna, je veux vous parler, lui lançai-je.

— Pas moi.

Je ralentis pour rester à sa hauteur tandis que les voitures qui me suivaient klaxonnaient avec impatience. Je leur fis signe de me doubler, gardant un œil sur Myrna qui poursuivait sa route, le visage inondé de larmes. Je fis ronfler le moteur, accélérai et m'arrêtai sur l'accotement, à bonne distance. Je coupai le contact et descendis, rebroussant chemin vers elle.

— Allons, Myrna... Levez le pied. C'est enfin terminé, dis-je.

— Non, ça ne l'est pas. Ça ne l'est pas. Ça ne le sera jamais tant qu'ils n'auront pas payé.

— Oui, mais combien ? Écoutez, je comprends ce que vous ressentez... Ils vous ont tout pris.

— Les salauds !

— Myrna...

— Je m'appelle Claire.

— Claire alors... Je vais vous dire la vérité. Vous n'avez pas tué le bon. Guy ne vous a jamais rien fait, ni à vous ni à votre famille. Il est le seul à avoir traité correctement Patty.

— C'est faux ! Vous mentez. Vous avez tout inventé.

Je secouai la tête :

— Patty couchait à droite et à gauche. Vous savez bien qu'elle avait des problèmes. C'était une époque folle. La drogue et l'amour libre... Nous étions d'une bonne volonté à pleurer, nous voulions la paix dans le monde. Vous vous rappelez ? C'était une hippie, une innocente...

— Une schizophrène ! cracha-t-elle.

— D'accord. Je vous crois puisque vous le dites. Elle prenait sans doute du LSD. Elle consommait des champignons hallucinogènes. Elle se shootait. Et tous les types abusaient d'elle, sauf Guy. Je vous en

donne ma parole. Il tenait vraiment à elle. Il m'en a parlé, et il l'a fait avec mélancolie et amour. Il a essayé de la contacter. Il lui a écrit un jour, mais elle était déjà morte. Il l'ignorait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il n'avait plus jamais eu de ses nouvelles et que ça le rendait malheureux.

— C'était un fumier !

— Un fumier, soit. Il a fait un tas de coups assez moches à l'époque, mais au fond de son cœur, c'était un type bien. Meilleur que ses frères. Ils en ont profité. Patty aurait probablement souhaité que l'enfant soit de lui, mais ce n'était pas le cas.

— Il était de qui, alors ?

— De Jack. De Paul Trasatti... Je ne sais pas exactement avec combien de garçons elle a couché. Et Guy n'est pas l'auteur des faux non plus. C'est Bennet et Paul... un petit coup qu'ils avaient monté pour se faire de l'argent ce printemps-là.

— Ils m'ont tout pris. Tout.

— Je sais. Et maintenant, c'est vous qui leur avez pris quelque chose.

— Quoi ? dit-elle, les yeux étincelant de mépris.

— Le seul homme honnête qui ait jamais porté le nom de Malek.

— Bader était un homme honnête.

— Mais il n'a jamais fait le bien. Votre mère lui a demandé de réparer et il a refusé de payer.

— Je ne le lui reproche pas !

— Tant pis. Vous avez préféré vous en prendre à Guy, mais il était innocent.

— Dégagez.

— Il y a autre chose, mais quoi ? Je sais qu'il y a autre chose. C'est vous qui avez écrit la lettre anonyme à Guy, celle que la police a en sa possession. N'est-ce pas ?

— Évidemment ! Ne jouez pas les gourdes ! J'ai écrit toutes les lettres sur la machine de Bader. Pour la lettre à Guy, j'ai pris la Bible. J'ai pensé qu'il apprécierait... Un message du Deutéronome : « Et devant toi ta vie sera doute, et tu craindras jour et nuit, sans pouvoir croire en ta vie... » Ça vous plaît ?

— Bien trouvé. Excellent choix, lui répondis-je.

— Ce n'est pas tout, ma belle. Vous avez raté le meilleur... ce qui sautait aux yeux... vous et votre super-avocate ! J'ai trouvé les deux testaments il y a deux mois, quand j'ai commencé à travailler ici. Je fouillais dans les dossiers de Bader chaque fois que j'en avais l'occasion. Le deuxième testament, je l'ai déchiré pour qu'on envoie quelqu'un à la recherche de Guy. Vous avez fait tout le boulot pour moi ! Je vous en suis bien reconnaissante.

— Et le sang dans votre salle de bains ? D'où vient-il ?

Elle leva le pouce.

— Je me suis servie d'un bistouri. J'ai fait tomber quelques gouttes dans le patio et d'autres dans la camionnette. Il y a une bêche derrière la remise à outils. Il y a du sang dessus aussi.

— Et la terre et les graviers sur le carrelage de la salle de bains ?

— Il n'y avait pas de raison que Donovan ne déguste pas lui aussi ! Vous avez tout de suite pensé à lui en les voyant, pas vrai ?

— L'idée m'a en effet traversé l'esprit. Je me serais intéressée à lui si je n'avais pas compris ce qui se passait. Mais maintenant ? Il n'y a pas de solution viable. Tout votre plan s'effondre. C'était idiot de vouloir faire du stop. Vous n'êtes pas si difficile à repérer.

— Et alors ? Je me suis tirée, je suis fatiguée. Lâchez-moi.

— Myrna... lui dis-je, patiente.

— Je m'appelle Claire ! explosa-t-elle. Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Je veux que la tuerie s'arrête. Je veux qu'il n'y ait plus de morts. Je veux que Guy Malek repose en paix là où il est.

— Guy, je m'en fous !

L'émotion faisait trembler sa voix, elle avait le visage tiré et tendu.

— Et Patty ? Vous pensez qu'elle s'en foutrait ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je croyais que je me sentirais mieux, mais même pas, dit-elle, continuant à marcher tandis que je ne la lâchais pas d'une semelle. Les histoires finissent toujours mal. On n'a pas le choix.

— Elles ne finissent pas forcément bien, mais certaines pas trop mal.

— Par exemple ?

— Revenez. Assumez ce que vous avez fait. Faites demi-tour et affrontez vos démons avant qu'ils ne vous dévorent vivante.

Elle pleurait sans contrainte et, curieusement, paraissait très belle, touchée par la grâce. Elle fit demi-tour et commença à rebrousser chemin, les bras tendus, les paumes vers le ciel, comme si elle faisait de l'auto-stop. Je marchai à la même allure, à sa hauteur. Elle surprit mon regard et sourit, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir les voitures qui arrivaient en sens inverse.

Nous étions arrivées à un carrefour. Plus loin, la route faisait un grand virage. Les feux venaient de changer, les voitures s'étaient élancées, déjà elles accéléraient. Aujourd'hui encore, je ne pourrais jurer de ses intentions. L'espace d'un instant, elle me regarda bien en face, puis elle se jeta dans le flot de la circulation tel un plongeur sautant de la planche. Je crus qu'elle échapperait à la mort car le premier véhicule la manqua, une deuxième voiture paraissant la heurter sans lui faire de mal. Dans les deux files, les conducteurs freinaient désespérément, braquant pour l'éviter. Elle continua de

courir, trébuchant lorsqu'elle entra dans la file la plus éloignée. Une voiture qui arrivait l'accrocha et elle vola en l'air, aussi molle qu'une poupée de chiffons, aussi joyeuse qu'un oiseau.

ÉPILOGUE

Peter et Winnie Antle vinrent à l'enterrement de Guy, le lundi après-midi. Ce fut Peter qui officia. Je crus que les Malek allaient soulever une objection, mais ils jugèrent préférable de s'abstenir. Tasha accepta de présenter le testament olographe de Guy à l'enregistrement et sa part ira probablement à l'Église évangélique du Jubilé. Je me gardai de signaler que Claire avait détruit le deuxième testament. Guy méritait la part qui lui revenait de plein droit et je ne pense pas que la famille conteste ses dernières volontés.

La nuit dernière, Guy Malek m'a visitée en rêve. Je ne me rappelle pas de quoi il s'agissait. C'était un rêve comme un autre, planté dans un décor seulement à demi familier, peuplé de faits qui ne voulaient pas vraiment dire grand-chose. Je me rappelle avoir éprouvé un soulagement intense. Il était vivant, entier, tout à fait lui-même. D'une façon ou d'une autre, dans le rêve, je savais qu'il était venu me faire ses adieux. Je n'avais jamais eu l'occasion de lui dire l'importance qu'il avait eue pour moi. Je ne l'avais pas connu longtemps, mais il y a des gens qui vous font cet effet. Ils ne font que passer, mais laissent une empreinte profonde.

Je m'accrochais à lui. Il ne parlait pas. Il ne prononça pas un mot, mais je savais qu'il voulait que je le laisse partir. Il était bien trop courtois pour me reprocher ma réticence à le laisser aller. Il ne me bouscula pas, mais me fit comprendre qu'il le fallait, pour lui. Je me rappelle avoir pleuré dans mon rêve. Je pensais qu'en refusant je pourrais le garder. Qu'il resterait avec moi à jamais, mais ce n'est pas ainsi que va le monde. Son séjour sur terre avait pris fin. Il avait d'autres lieux à voir.

Finalement je le libérai, non pas avec chagrin, mais avec amour. Je n'agissais pas pour moi, mais pour lui. En m'éveillant, je sus qu'il était parti pour de bon. Les larmes que je versai alors étaient pour tous ceux que j'avais aimés un jour. Mes parents, ma tante. Je ne leur avais jamais dit adieu non plus, il était temps de régler la question. Je dis une prière pour les morts et ouvris la porte pour que tous les esprits puissent poursuivre leur chemin. Je les rassemblai comme les pétales d'une fleur et les confiai au vent. Ce qui est fait est fait. Ce qui est écrit est écrit. Leur tâche est accomplie. La nôtre reste à faire.

-
- 1 Personnage d'avare de Dickens. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)
 - 2 Chaîne de magasins vendant des articles à bas prix.
 - 3 Pâte de fromage.
 - 4 Cookie au chocolat noir avec un rond de crème au milieu.
 - 5 Le quatrième jeudi du mois de novembre.
 - 6 En français dans le texte.
 - 7 Marchand, homme politique et chef révolutionnaire américain (1737-1793).
 - 8 *The quick brown fox jumps over the lazy dog*. Soit : « Rapide, le renard brun bondit par-dessus le chien paresseux. » En anglais, cette phrase contient toutes les lettres de l'alphabet.
 - 9 Célèbre série télévisée des années soixante.
 - 10 Sandwich au bacon, laitue, tomate.